

Notes du mont Royal

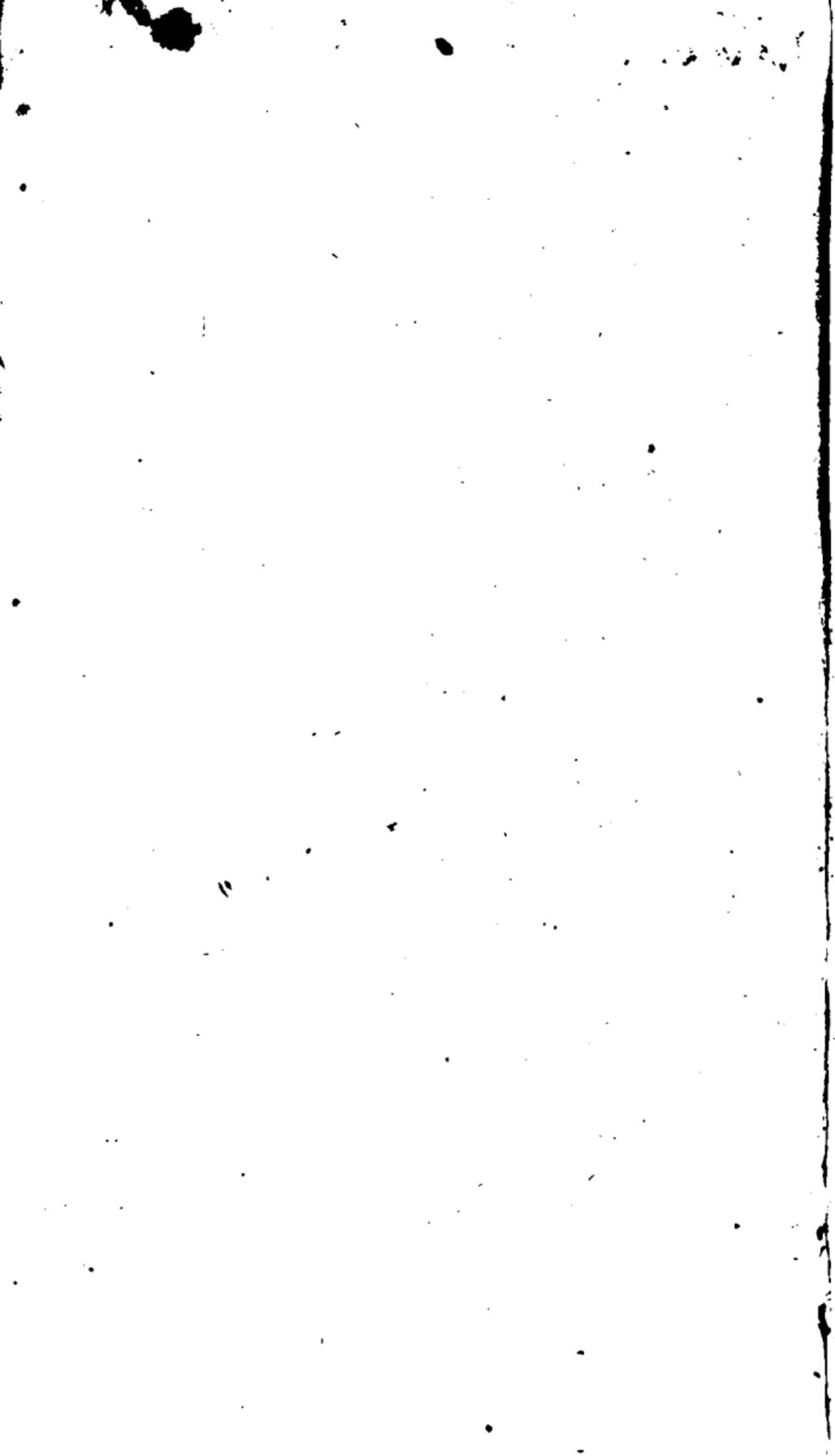
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

~~Ambr.~~ vi. 6. David Coanctes au Cheval Blanc.



LES
EPISTRES
DE
SENEQUE

NOUVELLE TRADUCTION,

Par feu M^r PINTREL.

Revue & imprimée par les soins de M^r
DE LA FONTAINE.

TOME I. LL 198



A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, dans la
grande Salle du Palais, du côté de la
Cour des Aydes, à l'Ecu de Franco.

M. DC. LXXXV.
Avec Privilège du Roy.

1954

R003327719

don 5/11/7



TABLE DES EPISTRES
DE SENEQUE.

EPIST. I. **Q**ue le temps est
precieux ; &
qu'il en faut estre bon ménager. p. I

EPIST. II. Il ne faut pas lire toute
sorte de livres ; il suffit de lire les
bons. Le pauvre n'est pas seul ce-
luy qui a peu de chose , mais ce-
luy qui desire davantage que ce
qu'il a. 4

EPIST. III. Il est bon de deliberer
avant que de faire un amy , mais
quand on l'a fait on ne luy doit
rien cacher. 7

EPIST. IV. La veritable joye con-
siste dans le reglement des pas-
sions. La vie ne peut estre tran-
quille sans le mespris de la mort. 10

EPIST. V. Il faut éviter la singu-
larité & se conformer à la cou-
à

T A B L E :

- l'ame.* 15
- EPIST. VI.** *C'est une disposition pour s'amender que de connoistre ses deffauts. La conversation instruit mieux que les preceptes.* 19
- EPIST. VII.** *Les compagnies & les spectacles insinuent facilement le vice.* 23
- EPIST. VIII.** *Il ne faut pas demeurer oisif dans la retraite. Les biens de fortune ne sont pas à nous.* 29
- EPIST. IX.** *Quoy que le Sage se suffise à luy-mesme, il est bien-aise d'avoir un Amy, sans trop s'affliger quand il le perd.* 34
- EPIST. X.** *La folitude n'est propre que pour le Sage. De quelle maniere on doit parler à Dieu & vivre avec tous les hommes. Il faut se proposer quelque homme d'honneur pour témoin de toutes ses actions.* 44
- EPIST. XI.** *Que l'Art ne scauroit corriger les deffauts qui viennent du temperament, & que les grands personnages sont sujets à*

T A B L E.

- rougir.* 47
- EPIST. XII.** *Que la vieillesse a ses avantages. Qu'il faut estre à toute heure disposé à la mort.* 51
- EPIST. XIII.** *Que l'on ne peut connoistre ses forces sans s'estre éprouvé contre la fortune. Que nostre mal n'est le plus souvent que dans l'opinion.* 75
- EPIST. XIV.** *Qu'il faut aimer son corps, mais sans prejudice de son honneur. Que l'on ne doit point se commettre avec les grands, ny se mesler dans le desordre des affaires.* 66
- EPIST. XV.** *Il est plus necessaire d'exercer l'esprit que le corps. Les biens de fortune ne scauroient remplir nos amitez.* 75
- EPIST. XVI.** *La Sageffe rend l'homme heureux, & le dispose à obeir aux ordres de la providence.* 81
- EPIST. XVII.** *Il faut acquerir la Sageffe par preference à tous les autres biens. Les richesses peuvent bien changer les miseres &*

T A B L E.

ne peuvent pas les finir. 85

EPIST. XVIII. *Il est bon de pratiquer quelquefois la pauvreté volontaire. Celuy qui méprise les richesses est digne de Dieu.* 91

EPIST. XIX. *Que l'on ne peut acquérir la Sagesse, qu'il n'en couste quelque chose. Pour faire des amis, il faut donner avec discernement, & non pas à l'aventure.* 98

EPIST. XX. *Qu'il faut que nos actions s'accordent avec nos paroles. Que la plupart des hommes ne savent ce qu'ils veulent qu'au moment qu'ils le veulent.* 104

EPIST. XXI. *Que les bons Auteurs peuvent immortaliser le nom de leurs amis. Contre ceux qui interpretent mal la doctrine d'Epicure.* 111

EPIST. XXII. *Le Sage doit se retirer de l'embarras des affaires. La plupart sortent de la vie, comme s'ils y venoient d'entrer.* 118

T A B L E.

EPIST. XXIII. *En quoy consiste la veritable joye. La volupté tombe par une pente naturelle dans la douleur.* 126

EPIST. XXIV. *Qu'il ne faut point se rendre malheureux avant le temps. On doit separer les disgraces de la fortune des circonstances exterieures qui les accompagnent.* 132

EPIST. XXV. *On se peut toujourns amander tandis que l'on a honte de mal faire. Pour bien vivre, il faut estre Censeur de soy-mesme.* 146

EPIST. XXVI. *C'est à la mort que la vertu se reconnoist.* 150

EPIST. XXVII. *Il est honteux à un vieillard d'avoir encore les desirs d'un enfant. Dans l'estude de la sagesse on n'agit point par Procureur.* 155

EPIST. XXVIII. *Les voyages ne guerissent point les maladies de l'ame. C'est déjà quelque amandement que de reconnoistre sa*

T A B L E.

- faute.* 159
- EPIST. XXIX. *Il faut reprendre le vice, mesme quand il est endurcy. Celuy qui aime la vertu ne peut estre aimé du peuple.* 164
- EPIST. XXX. *La vieillesse n'a point de ressource contre la mort. Il n'y a que le Sage qui sçache bien mourir.* 170
- EPIST. XXXI. *La voix du Peuple, ny les vœux de nos amis ne nous donnent point la Sageffe. Elle vient du travail qui perfectionne la raison & rend l'homme heureux.* 179
- EPIST. XXXII. *Que la vie estant si courte on doit commencer de bonne heure à la regler.* 185
- EPIST. XXXIII. *Que les Livres des Stoïciens sont tous remplis de belles Sentences. Qu'il est hon- teux de reciter toujours les senti- mens d'autruy, & de ne produire jamais les siens.* 188
- EPIST. XXXIV. *L'homme de bien est celuy duquel les paroles &*

T A B L E.

les actions s'accordent ensemble. 194

EPIST. xxxv. *Il n'y a que le Sage qui soit véritablement amy.* 196

EPIST. xxxvi. *La Jeunesse est la saison d'apprendre. L'exercice du Sage est le mespris de la mort. Tout meurt, mais rien ne perit dans le monde.* 198

EPIST. xxxvii. *Ce n'est pas un exercice aisé de se rendre homme de bien. Tout nous sera soumis, si nous nous soumettons à la raison.* 204

EPIST. xxxviii. *La conversation instruit mieux que la dispute.* 206

EPIST. xxix. *Les richesses mediocres sont préférables à celles qui sont excessives. L'habitude au plaisir rend nécessaires les choses qui estoient superflues.* 108

EPIST. xl. *Les Lettres rendent les amis presens. Il est plus honneste de parler lentement.* 212

EPIST. xli. *Dieu reside au dedans*

T A B L E.

- de l'homme. Les Forests, les Fleuves, & tous les ouvrages de la nature nous font sentir qu'il y a un Dieu.* 219
- EPIST. XLII. *On ne devient pas subitement homme de bien. Le manque de pouvoir couvrent les vices de beaucoup de gens.* 224
- EPIST. XLIII. *Il faut vivre en particulier comme l'on ferait en public.* 229
- EPIST. XLIV. *La Philosophie ne considere point l'extraction. La Noblesse vient de la vertu.* 231
- EPIST. XLV. *On perd trop de temps dans la chicane de l'Escole. Il est plus dangereux d'estre trompé par les choses que par les paroles.* 235
- EPIST. XLVI. *Quand on veut écrire, il faut choisir une matiere qui soit ample & fertile.* 242
- EPIST. XLVII. *Il faut traiter honnestement vos serviteurs.* 244
- EPIST. XLVIII. *Les amis doivent vivre en communauté d'interests.*

T A B L E.

Il ne se faut pas arrester aux subtilitez des Sophistes. 253

EPIST. XLIX. *La vie est courte, le temps passe viste. Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles.* 259

EPIST. L. *Nous imputons ordinairement nos défauts à des causes estrangeres. La vertu est naturelle à l'homme : il se peut corriger en tout âge.* 266

EPIST. LI. *La qualité du pays où l'on demeure peut amollir ou affermir le courage.* 271

EPIST. LII. *L'irresolution procede d'ignorance, & a besoin du secours d'autrui. Tous les vices ont des caracteres extérieurs qui les manifestent.* 277

EPIST. LIII. *Les maladies de l'ame sont différentes de celles du corps ; car plus elles sont grandes, moins on les sent. La Philosophie demande l'homme tout entier, & l'approchant de Dieu elle le met au dessus de la fortune.* 284

T A B L E.

EPIST. LIV. Il parle d'une courte-haleine à quoy il estoit sujet, & par un faux raisonnement il tâche de prouver qu'il n'y a nul sentiment après la mort. 290

EPIST. LV. La delicatesse nous interdit enfin l'usage des parties que nous avons laissé long-temps inutiles. La solitude sert quelquefois de pretexte à la fainéantise. 294

EPIST. LVI. Le bruit du dehors est facile à supporter, quand nos passions n'éclatent point au dedans. 300

EPIST. LVII. Il y a des foiblesses naturelles que la raison ne scauroit vaincre. 308

EPIST. LVIII. De la disette de la Langue Latine. La division des Estres avec l'explication des Idées de Platon. Que l'on peut prolonger sa vie par le moyen de la temperance; mais qu'il est permis de retrancher cette mesme vie quand elle est à charge. 312

T A B L E.

- EPIST. LIX.** *De la maniere que l'on doit écrire. Que nous demeurons dans l'erreur, parce que nous ne cherchons point la verité, & que nous croyons les flatteurs qui nous donnent des qualitez que nous n'avons pas.* 329
- EPIST. LX.** *Que les souhaits de nos parens nous sont contraires. Que l'on doit mettre au rang des bestes les hommes qui les surpassent en avidité.* 339
- EPIST. LXI.** *Pour jouïr de la vie il faut estre toujours prest de la quitter. Il est plus necessaire de faire ses preparatifs pour la mort que de faire ses provisions pour la vie.* 341
- EPIST. LXII.** *Les affaires n'empeschent point d'étudier. Le moyen le plus facile d'acquérir des richesses, c'est de les mépriser.* 343
- EPIST. LXIII.** *Il est bien seant de donner quelques larmes à la perte d'un amy. Mais il est ridi-*

T A B L E.

- cule de le vouloir pleurer éternel-
lement.* 345
- EPIST. LXIV. *Les bons Livres
nous animent à la vertu. Il faut
reverer les Anciens , comme les
Precipteurs du Genre humain.* 352
- EPIST. LXV. *Du nombre des causes
suivant les anciens Philosophes.
Que la Contemplation de l'Uni-
vers élève & contente l'esprit,
pourveu que l'on ne la reduise
point à des questions vaines &
frivoles.* 357
- EPIST. LXVI. *Que l'on voit quel-
quesfois de grands esprits logez
en des corps infirmes. Que tous
les biens sont égaux , quoy que
leur nature & leurs objets soient
differens.* 368
- EPIST. LXVII. *Que la Vertu
estant un bien desirable il s'ensuit
que la patience dans les tour-
mens est un bien que l'on doit de-
sirer.* 293
- EPIST. LXVIII. *Qu'il ne faut
point affecter la solitude par va-*

T A B L E.

nité. *Que l'on doit remedier aux imperfections de l'ame, avec autant de soin qu'aux infirmitéz du corps.* 401

EPIST. LXIX. *Il n'y a point de vice qui ne promette quicque recompense. Il faut travailler serieusement à la reformation de ses mœurs, & prendre la mort pour sujet de meditation.* 407

EPIST. LXX. *Que c'est un avantage non pas de vivre, mais de bien vivre. De là, suivant l'erreur du Paganisme, il conclut qu'il est permis de se procurer la mort quand elle est plus avantageuse que la vie. Il en rapporte plusieurs exemples.* 410

EPIST. LXXI. *Le souverain bien consiste en tout ce qui est honneste. Il se rencontre mesme dans les tourmens quand la vertu les rend honnestes;* 423

EPIST. LXXII. *Que l'étude de la sagesse doit estre preferée à toute autre occupation. Que la joye du*

T A B L E.

Sage se forme au dedans , & ne peut estre troublée par ce qui vient du dehors.

441

EPIST. LXXIII. *Que le Sage obeit aux Loix , & revere les Magistrats qui ont soin de la tranquillité publique. Que l'ame ne peut estre bonne si Dieu n'est avec elle.*

447

EPIST. LXXIV. *Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honeste ; & que si le bien consistoit dans les richesses , dans la bonne chere , & dans la compagnie des femmes , l'homme seroit plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage de ces choses-là.*

455

EPIST. LXXV. *Que c'est bien parler que de dire ce que l'on pense. Que dans l'estude de la Sagesse il y a trois Classes. Qu'il y a difference entre les maladies & les affections de l'ame.*

473

EPIST. LXXVI. *Qu'en tout âge il est saison d'apprendre. Il prouve encore qu'il n'y a point d'autre bien*

bien

T A B L E.

bien que ce qui est honneste. Que pour connoistre ce qu'un homme vaut, il ne faut considerer que son ame. 481

EPIST. LXXVII. *Que personne ne veut mourir, quoy qu'on sçache que c'est une necessité. Que l'on ne doit point considerer la durée, mais bien la fin de la vie.* 498.

EPIST. LXXVIII. *Que le mespris de la mort est un remede à tous maux. Que toutes choses dependent de l'opinion, & quelle est la mesure des biens & des maux.* 509

EPIST. LXXIX. *Il prie son amy qui estoit en Sicile d'aller voir le Montgibel, & de faire la description de cette fameuse montagne. Que la gloire qui est l'ombre de la vertu accompagne les gens de merite durant leur vie, ou les suit après leur mort,* 525

EPIST. LXXX. *Que l'on a moins de soin d'exercer l'esprit que le*

T A B L E.

*corps. Que la veritable liberté se
peut acquerir, mais ne se sçauroit
donner.*

534

EPIST. LXXXI. *Que l'on ne doit
pas s'abstenir de bien faire de
peur de trouver un ingrat. Que
l'on n'est pas quitte pour avoir
rendu le bien-fait. Qu'il est dan-
gereux d'obliger extremement
une personne.*

540

Fin de la Table du Tome premier.



EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 17. Juillet 1684. Signé d'ALENCE'. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *les Epistres de Senèque*, pendant l'espace de six années entieres, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer. Et deffenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité; & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ou debiter ledit Livre, sans le consentement de l'Exposant, à peine de mil livres d'amende, & autres peines portées plus au long par ledit Privilege.

Enregistré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Im-

*primours de cette ville de Paris , le 24^e
Juillet 1681.*

Signé **ANGOT**
Syndic.

*Achevé d'imprimer pour la première
fois le premier Aoust 1681.*

Les Exemplaires ont esté fournis.



LES



LES
EPISTRES
DE
SENEQUE

EPISTRE I.

*Que le temps est precieux ; & qu'il
en faut estre bon ménager.*



FAITES en sorte, mon cher
Lucile, que vous soyez à vous
mesme; & mesnagez le temps
que l'on a coustume de vous
raver, ou de vous dérober, ou que vous
mesme laissez échaper. Croyez que
c'est une verité qu'il y a des heures que

A

l'on nous emporte, d'autres que l'on nous soustrait, & d'autres enfin qui s'écoulent insensiblement. Mais la plus honteuse de toutes ces pertes est celle qui arrive par nostre negligence. Si vous y prenez garde, vous trouverez qu'il se passe beaucoup de la vie à mal faire, davantage à ne rien faire, & tout à faire autre chose que ce qu'on devoit faire. Où voit-on une personne qui sçache estimer le temps & la valeur d'une journée, & qui considère que chaque jour il approche de sa fin? Voicy ce qui nous trompe; Nous regardons la mort comme si elle estoit loin de nous; bien qu'en effet la plus grande partie en soit déjà passée; car le temps qui s'est écoulé jusques à cette heure, appartient à la mort.

Continuez donc ce que vous m'écrivez que vous faites; tenez compte de toutes les heures; afin qu'ayant profité du temps present vous ayez moins besoin de l'avenir. La vie se consume durant toutes nos remises. En verité il n'y a rien qui soit tant à nous que le temps, & l'on peut dire que tout le reste n'est point à nous. C'est la seule chose dont la nature nous a mis en possession, qui

toutefois est si légère & si glissante que le premier venu nous la peut ôster. Les hommes ont cette fantaisie, qu'ils se tiennent obligez pour des bagatelles qu'on leur a accordées, & comptent pour rien le temps qu'on leur a donné, qui est pourtant une chose que les plus reconnoissans ne sçauoient payer.

Vous me demanderez peut-estre, ce que je fais, moy qui vous donne ces avis; Je vous avoüeray que je fais comme ces gens qui vivent dans le luxe, mais avec quelque économie. Je tiens registre de ma dépense; je ne diray pas que je ne perds rien, mais au moins diray-je combien je perds: en un mot je rédray raison de ma pauvreté. Il m'arriue aussi comme à ceux qui sont tombez en disette sans qu'il y ait de leur faute; tout le monde les excuse, & personne ne les soulage. Mais quoy, je n'estime pas pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. J'aime mieux pourtant que vous conserviez ce que vous avez & que vous cōmenciez de bonne heure; car suivant l'ancien Proverbe, il est bien tard d'épargner le vin lorsqu'il est à la lie. Pour ce qui reste au fond du vaisseau, outre que c'est peu de chose encore est-ce le plus mauvais,



EPISTRE II.

*Il ne faut pas lire toute sorte de livres
il suffit de lire les bons.*

*Le pauvre n'est pas celui qui a peu de
chose, mais celui qui desire davan-
tage que ce qu'il a.*

CE que vous m'écrivez, & ce que l'on me dit de vous, me fait bien esperer de vous : vous ne courez point, vous ne changez point continuellement de lieux; cette agitation n'appartient qu'à un esprit malade. Il me semble que la meilleure marque d'un esprit bien fait, c'est de pouvoir s'arrester & demeurer avec soy mesme. Mais prenez garde que dans cette Lecture que vous faites de plusieurs Auteurs & de toute sorte de livres, il n'y ait quelque chose de vague & de trop leger. Il faut s'attacher; & se nourrir de leur esprit; si nous en voulons tirer quelque chose qui demeure au fond de nostre ame. Qui est par tout, n'est nulle part. Ceux

qui ne s'arrestent à aucun auteur, & qui passent legerement sur les matieres. sont semblables aux voyageurs, lesquels se font beaucoup d'hostes & point d'amis. La viande prise & renduë presque en mesme temps ne sert de rien pour la nourriture du corps ; rien n'est si contraire à la guerison que de changer souvent de remedes. La playe ne se ferme point tant qu'on y essaye divers medicamens : un arbre ne prend point racine s'il est souvent transplanté, & il n'y a rien dans la nature de si salutaire, qui puisse servir quand il ne fait que passer.

Car enfin la multitude des livres dissipe les forces de l'esprit : c'est pourquoy comme on n'en peut pas lire autant qu'on en peut avoir, il suffit d'en avoir autant que l'on en peut lire, Mais (direz-vous) je veux lire tantost celuy, cy tantost celuy-là. C'est la marque d'un estomach dégousté de vouloir taster de plusieurs viandes, qui par leurs qualitez differentes corrompent plutôt qu'elles ne nourrissent. Lisez donc toujourns des Auteurs approuvez, & s'il vous arrive d'en lire d'autres, reprenez les premiers. Faites chaque jour quelque fond contre

la mort, contre la pauvreté, & contre les autres misères de la vie. Quand vous aurez parcouru beaucoup de choses, choisissez en une pour la bien digerer ce jour-là.

Pour moy, j'en use ainsi: & je m'arreste d'ordinaire à quelque point entre plusieurs que j'ay leus. Voicy ce que j'ay trouvé aujourd'huy chez Epicure. J'entre quelquefois dans le party contraire, non pas comme transfuge, mais comme espion. C'est, dit-il, une chose fort honneste qu'une pauvreté gaye & contente. Mais si elle est contente, elle n'est pas pauvreté: car celui qui s'accommode avec la pauvreté, est riche en effet; & on doit estimer pauvre, non celui qui a peu de chose, mais celui qui en desire davantage. Qu'importe d'avoir beaucoup d'argent, de grains, de troupeaux, & de rentes, si l'on convoite le bien d'autrui, & si l'on considere plus ce que l'on voudroit posseder que ce que l'on possède? Voulez vous sçavoir les bornes que l'on doit mettre aux richesses; la premiere, est d'avoir le necessaire; & la seconde, ce qui suffit.



EPISTRE III.

Il est bon de deliberer avant que de faire un amy, mais quand on l'a fait on ne luy doit rien cacher.

VOUS me mandez que vous avez donné des Lettres à vostre amy pour me rendre : puis, vous m'avertissez de ne luy rien communiquer de ce qui vous touche, parce que vous avez coustume d'en user ainsi. Vous l'avez dans une mesme lettre avoué & desavoué pour vostre amy ; partant il est à croire que vous avez suivy l'usage, & que vous l'avez appellé vostre amy de la maniere que nous qualifions gens de bien tous ceux qui briguent les dignitez ; & que nous appellons Monsieur, celuy que nous avons à la rencontre, quand son nom ne se presente pas. Passe pour cela ; mais si vous tenez pour amy une personne en qui vous n'avez pas autant de confiance qu'en vous-mesme, vous vous trompez lourdement, & vous ne connoissez gueres ce que c'est qu'une amitié veritable.

A iij

Examinez toutes choses avec vostre amy , mais examinez vostre amy avant toutes choses : avant le choix , on peut tout discurer ; quand il est fait on doit tout croire. Il y a des gens qui par un ordre renversé & contre les preceptes de Theophraste examinent apres avoir aymé , & cessent d'aymer lors qu'ils ont examiné.

Songez long-temps si vous devez prendre un tel pour amy : quand vous l'aurez resolu , recevez-le à cœur ouvert , & luy parlez avec autant de confiance qu'à vous-mesme : vivez pourtant de telle façon que vous ne fassiez rien que vous ne puissiez dire mesme à vostre ennemy ; mais hormis de certaines choses que la bien - sceance a rendu secrettes vous devez faire part à vôtre amy de toutes vos pensées , & de toutes vos affaires. Vous le rendrez fidele, si vous croyez qu'il le soit ; outre que l'on donne envie de tromper en craignant d'estre trompé , & qu'il semble qu'on met en droit de commettre une faute celuy que l'on soupçonne d'estre capable de la faire.

N. 1.

Qu'est-ce donc qui me peut obliger à retenir mes paroles en presence de

mon amy ? pourquoy ne croiray-je pas que je suis seul quand je ne suis qu'avec luy ? Certaines gens disent à tout le monde ce qu'ils ne devroient confier qu'à leurs amis, & déchargent ce qui les presse dans le sein du premier qui se rencontre ; d'autres au contraire se cacheroient volontiers à eux-mesmes, & n'oseroient se descouvrir à leurs meilleurs amis, ils resserrent leur secret au dedans. Il faut éviter ces deux extremités, car ce sont deux deffauts de se fier à tout le monde, & de ne se fier à personne ; mais l'un est plus honneste & l'autre plus seur.

De mesme on blasmeroit également deux personnes, dont l'une seroit toujours en action, & l'autre toujours en repos ; car cette industrie qui éclate parmy le tumulte, n'est à vray dire que la faillie d'un esprit inquiet, & ce repos qui ne peut souffrir aucune agitation, est plûtoist une lascheté ou une langueur. Vous retiendrez donc ce que j'ay leû dans Pomponius. Il y a des gens qui se sont si fort enfoncez dans l'obscurité que tout ce qui est au jour leur paroist trouble. Ensu il faut prendre ces deux choses alternativement, le

travail quand on s'est reposé, & se reposer quand on a travaillé. Si vous consultez la nature, elle vous dira qu'elle a fait le jour & la nuit.



EPISTRE IV.

La véritable joye consiste dans le reglement des passions.

La vie ne peut estre tranquille sans le mespris de la mort.

Continuez comme vous avez commencé, & hastez-vous tant que vous pourrez, afin que vous jouissiez plus long-temps du plaisir de voir vos passions adoucies & réglées. Vous en jouïrez mesme au moment que vous les adoucirez & que vous les reglerez; mais c'est bien un autre plaisir de se contempler soy-mesme affranchy de la corruption ordinaire des hommes. Vous souvient-il de la joye que vous receûtes lorsqu'ayant quitté l'habit d'adolescent vous pristes la robe virile, & que vous fustes introduit dans le Barreau? Je vous en promets une plus grande lorsqu'ayant perdu la foiblesse

des enfans, vous aurez acquis la force des hommes sages. Car il est vray que nous ne sommes plus enfans, mais nous retenons encore quelque chose de l'enfance; & ce qui est de pire nous avons l'autorité des vieillards avec les deffauts des enfans, & des enfans au berceau: ceux-là s'effrayent de peu de chose, ceux-cy de ce qui n'est pas, & nous de tous les deux.

Appliquez cela maintenant, & vous connoistrez qu'il y a de certaines choses qui sont d'autant moins à craindre qu'elles nous qstent beaucoup de sujets de craindre. Le mal n'est jamais grand quand c'est le dernier qui doit arriver. La mort vient à vous; veritablement elle seroit à appréhender si elle pouvoit subsister avec vous, mais il faut qu'elle ne vienne pas, ou qu'elle passe. Il est difficile (me direz-vous) d'accoustumer son esprit au mespris de la vie; ne voyez vous pas qu'on l'abandonne tous les jours pour des bagatelles? Un amant se pend devant la porte de sa maistresse; un serviteur se precipite du haut d'une maison, ne pouvant supporter plus long-temps la mauvaise humeur de son maistre; un autre se donne de

l'épée dans le ventre pour ne pas retourner au lieu d'où il s'estoit échappé. Ne croyez-vous pas que la vertu puisse faire ce que fait une forte apprehension ? Personne ne peut avoir une vie tranquille qui se met trop en peine de l'avoir longue, & qui compte entre ses biens le nombre des Consuls qu'il a veus.

Faites souvent reflexion sur toutes ces choses pour vous disposer à quitter librement la vie, que la pluspart embrassent de la mesme façon que ceux qui sont entrainez par les eaux d'un torrent s'attachent aux ronces & aux épines. Il y en a beaucoup qui sont flottans entre la crainte de la mort & les déplaisirs de la vie. Ils ne voudroient point vivre, mais ils ne savent pas mourir. Faites vous une vie contente en quittant l'apprehension que vous avez de la perdre. Le bien n'accommode point celuy qui le possède s'il n'est resolu de le perdre quand il faudra. Or, il n'y a rien qui se puisse perdre plus doucement que ce qui ne peut estre regretté, lorsqu'il est perdu. Vous devez donc vous endurcir & vous armer contre tous les accidens qui pour-

roient arrivés, mesme aux plus grands; N'a-t-on pas veu un Pupile & un Eunuque décider de la vie de Pompée, un particulier cruel & insolent de celle de Crassus? Cajus-Cesar contraignit Lepidus de presenter sa teste à Decimus Marechal de Camp; il donna la sienne à Chereas son assassin. La fortune n'a jamais mis personne en estat de ne point apprehender ce qu'elle luy avoit permis de faire à d'autres. Deffiez-vous de la tranquillité presente, la mer se change en un moment, les vaisseaux se perdent à l'endroit mesme où un peu auparavant ils s'estoient joüez. Songez qu'un voleur ou un ennemy peut vous surprendre & vous couper la gorge. Mais sans chercher d'autre puissance, il n'y a point de serviteur qui n'ait vostre vie & vostre mort entre ses mains. Je vous assure que quiconque negligea sa vie, est maistre de la vostre. Si vous rappelez les exemples de ceux qui sont peris par des surprises ou par des violences domestiques, vous trouverez que la haine des serviteurs en a fait mourir autant que la colere des Princes. Qu'importe donc si celuy que vous craignez est puissant, puisque chacun l'est assez

pour faire ce que vous craignez ? Peut-estre si vous tombiez entre les mains des ennemis le vainqueur vous feroit conduire à la mort ; mais c'est où vous allez : Pourquoy vous flattez vous, feignant de n'avoir pas compris jusqu'à present ce que vous faites il y a si long-temps ? Car ie vous assure que vous allez à la mort depuis le jour de vostre naissance. Il faut donc entretenir nostre esprit de toutes ces considerations si nous voulons arriver doucement à cette derniere heure qui jette du trouble dans tous les momens de la vie.

Mais pour finir cette Lettre, je veux vous donner ce que je viens de cueillir dans le champs d'autruy, & qui m'a semblé parfaitement beau. La pauvreté qui est conforme à la loy de nature est une grande opulence : sçavez vous en quoy cette loy consiste ; c'est de nous garantir de la faim , de la soif, & du froid. Pour éviter choses, il n'est pas necessaire de se rendre assidu à la porte des grands ni de s'exposer à leur mépris sourcilleux ou à leur civilité negligente. On n'a pas besoin de passer les mers , ny de suivre les armées. Le necessaire est facile à trouver ; il est exposé devant nous ;

On ne travaille que pour le superflu, c'est cela qui nous fait user nos robes dans le Barreau, qui fait blanchir nos cheveux à la guerre, & qui nous fait passer dans les pays, estrangers. Nous avons en nostre pouvoir ce qui nous suffit.

EPISTRE V.

Il faut éviter la singularité & se conformer à la coustume.

Je me réjouis de l'assiduité que vous apportez à l'estude, & du soin que vous prenez de vous rendre tous les jours plus homme de bien preferablement à toute autre affaire. Je ne vous exhorte pas seulement, je vous prie encore de continuer ; mais je vous donne avis de ne pas faire comme ceux qui par un motif de vanité plutôt que de vertu affectent certaines choses qui sont extraordinaires, soit en leurs habits soit en leur façon de vivre : fuyez tout ce qui conduit à l'ambition par des voyes obliques, comme un extérieur desagréable, des cheveux trop longs, une barbe negli-

gligée, l'averfion contre l'argent, un
lir posé contre terre. Le feul nom de
Philofophe est affez choquant, encore
meſme qu'il ſe rencontreen la perſonne
d'un honneſte homme; que ſera-ce ſi
nous venons à nous ſequeſtrer de la
couſtume des autres hommes? Faisons
donc que le dehors ſ'accommode à
l'eſprit du peuple, & que le dedans ne
luy reſſemble point; Que nos habits
ne ſoient ny ſplendides ny vilains;
n'ayons point de vaiſſelle d'or cizelée;
mais ne nous imaginons pas que ce ſoit
une marque de temperance de n'avoir
ni or ni argent en nôtre vaiſſelle. Faisons
ſeulement que nôtre vie ſoit meilleure,
mais non pas toute autre que celle du
peuple; autrement nous éloignerons de
nous ceux que nous deſirons corriger,
& ferons ſi bien qu'ils ne voudront nous
imiter en rien, de peur d'eſtre obli-
gez de nous imiter en tout. La Phi-
loſophie ſe propoſe avant toutes choſes
de former le ſens commun, & de regler
les devoirs de la vie & de la converſa-
tion: nous nous en bannirons ſi nous
faisons profeſſion de vivre autrement
que les autres.

· Prenons donc garde que ce qui nous

doit rendre considerables, ne nous rende ridicules & odieux ; il est certain que nostre principale intention est de vivre selon la nature ; mais il est contre la nature d'affliger son corps, de mespriser une propreté qui ne couste rien, de se plaire dans l'ordure, & de se repaistre de viandes qui donnent du dégoust & de l'horreur. Comme il y a du luxe à rechercher les choses delicates ; il y a aussi de la folie à s'abstenir de celles qui sont communes & qui ne courent guerres : La Philosophie nous oblige à la frugalité, & non pas à la souffrance. Or, il y peut avoir une frugalité avec quelque politesse, & ce temperament me plaist.

Que nostre vie se maintienne entre les bonnes mœurs & la coustume publique ; que tout le monde l'admire, mais que chacun la connoisse. Et quoy donc, nous pourra-t-on dire, Ferons-nous tout ce que les autres font ? N'y aura-t'il point de difference entr'eux & nous ? Ouy, beaucoup ; il faut que l'on connoisse que nous sommes au dessus du commun, quand on nous aura consideré de prés, & que celuy qui sera entré dans nostre chambre admire davantage no-

stre personne que nostre ameublement. O que celuy-là est grand qui se sert de vaisselle de terre comme si c'estoit de la vaisselle d'argent! Mais celuy-cy n'est pas moindre qui se sert de vaisselle d'argent comme si c'estoit de la vaisselle de terre. En verité, c'est une imbecillité d'esprit de ne pòouvoir supporter les richesses.

Mais pour vous faire part du profit que j'ay fait aujourd'huy, j'ay trouvé dans nostre Hecaton, que la fin des desirs sert de remede à la crainte. Tu cesseras, dit il, de craindre, si tu cesses d'esperer. Vous me direz; comment des choses si differentes peuvent elles se trouver ensemble? Cela est ainsi, mon cher Lucile: quoy qu'elles semblent separées, elles sont pourtant jointes ensemble; comme une mesme chaisne lie le captif & le soldat qui le garde; ainsi ces deux choses qui sont si dissemblables marchent d'un mesme pas. La crainte suit l'esperance, & je ne m'en estonne pas; car l'une & l'autre procede d'un esprit qui est en suspens, & dans l'attente d'un événement incertain. La principale cause vient de ce que nous n'arrestons pas nos pensées aux choses

qui sont presentes ; mais nous les estendons à celles qui sont encore éloignées. Voila comme la prévoyance qui est un avantage particulier de la condition humaine, est tournée à son prejudice. Les bestes fuyent le peril qu'elles voyent devant leurs yeux: l'ayant évité , elles demeurent en repos ; mais nous sommes tourmentez du futur & du passé ; les biens qui nous sont donnez par la nature nous sont nuisibles ; car la memoire nous ramene le sentiment de la crainte, & la prévoyance le va querir bien loing. Enfin, il n'y a personne qui s'afflige seulement du mal present.

¶

EPISTRE VI.

*C'est une disposition pour s'amender
que de connoistre ses deffauts.*

*La conversation instruis mieux que
les preceptes.*

IE m'aperçois, cher Lucile, que non seulement je deviens meilleur, mais que je me transforme pour ainsi dire. Ce n'est pas que je me promette qu'il ne re-

stera rien chez moy qui doive estre changé : Pourquoi n'y auroit-il pas quantité de choses à corriger, à retrancher ou à perfectionner. C'est une preuve de l'amandement de nostre vie que d'en connoistre les défauts, lesquels nous ne remarquions pas auparavant. L'on congratulate certains malades, lors qu'ils commencent à sentir leur mal. Je voudrois bien vous cōmuniquer ce changement si soudain qui s'est fait en moy : je croirois alors estre parfaitement assureé de cette amitié veritable qui est entre nous, que l'esperance, la crainte, ny l'interest ne sçauroient alterez, de cette amitié, dis-je, avec laquelle les hōmes meurent & pour laquelle ils se sacrifient. Je vous en nommeray beaucoup qui n'ont pas manqué d'amis, mais seulement d'amitié : cela toutesfois ne peut arriver entre personnes qu'une mesme inclination associe à la recherche de la vertu. Mais pourquoy cela ne se peut-il ? Parce qu'ils sçavent bien que toutes choses sont communes ent'eux, & principalement les adversitez.

Vous ne sçauriez vous imaginer combien je fais de profit chaque jour. Faites-nous part, direz-vous, des moyens

que vous avez trouvez si efficaces; J'en ferois volontiers une transfusion dans vostre ame, s'il m'estoit possible ; car je ne prens plaisir à apprendre quelque chose que pour l'enseigner aux autres. En verité, rien ne me satisfera jamais, quelque excellent & salutaire qu'il soit, si je ne le puis sçavoir que pour moy. Je refuserois mesme la sagesse si elle m'estoit offerte à condition de la tenir cachée & de ne la communiquer à personne. La possession du bien est insipide sans un compagnon, Je vous enverray donc ces livres d'où j'ay tiré ces moyens, & j'y feray des notes, afin que vous ne perdiez point le temps à chercher ce qu'il y a de bon, & que vous trouviez incontinent les endroits que j'approuve & que j'admire.

Toutesfois la vive voix & la conversation vous profiteroient plus que la lecture: il faut voir la chose devant soy: Premièrement, parce que les hommes prennent ordinairement plus de creance en leurs yeux qu'en leurs oreilles: Secondement par ce que le chemin est plus court par les exemples que par les preceptes. Cleanthes n'eust pas bien compris les sentimens de Zenon pour

avoir esté seulement son auditeur, il avoit vescu avec luy, il avoit pénétré dans ses secrets, il avoit observé s'il vivoit selon ses maximes: Platon & Aristote, & tous les Philosophes qui se sont partagez en diverses sectes, ont plus appris des mœurs que de la doctrine de Socrate. Ces grands hommes Metrodore, Hermachus & Policinius se sont formez dans la conversation d'Epicure, & non pas dans son école. Je ne vous fais point cette exhortation afin que vous profitiez pour vous seul, mais afin que vous profitiez encore pour autruy; car par ce moyen nous nous rendrons utiles l'un à l'autre.

Cependant pour m'acquiter de la rente que je vous dois, je vous veux dire ce qui m'a pleu aujourd'huy dans Hecaton. Vous demandez, dit-il, quel profit j'ay fait; je commence à m'estre amy. Il a sans doute beaucoup profité, il ne sera jamais seul, sçachez que quiconque est amy à soy-mesme, l'est à tous les hommes.



EPISTRE VII.

Les compagnies & les spectacles insinuent facilement le vice.

VOUS me demandez ce que vous devez principalement éviter. Ce sont les grandes compagnies; je n'y trouve point encore de seureté pour vous. J'avoüe mon foible, jamais je n'en reviens tel que j'y estois entré; il y a toujours quelque mouvemēt que j'avois assoupy qui se réveille, ou quelque pensée que j'avois bannie qui revient; Ce qui arrive aux malades affoiblis de longue main que l'on ne scauroit porter dehors sans leur faire tort, nous arrive, aussi à nous autres de qui les esprits se reftablissent d'une longue maladie. La conversation d'un grand nombre de personnes nous est contraire: on rencontre toujours quelqu'un qui favorise le vice, qui nous l'imprime, ou qui nous l'insinuë; & plus il y a de gens, plus il y a de peril. Mais rien n'est si préjudiciable aux bonnes mœurs que de s'arrester long-temps aux spectacles

publics, parce que le plaisir qu'on y reçoit, fait couler le vice plus aisément: Que voulez-vous que je vous dise? Oüy, je reviens plus avare, plus ambitieux, & plus inhumain que je n'estois, pour avoir esté parmy des hommes.

Je me suis rencontré à un spectacle qui se donnoit à midy, où je pensois entendre quelques bons mots, & voir des jeux, & quelque divertissement pour recréer les yeux rebutez du sang humain que l'on venoit de respandre; Mais au contraire les combats qui avoient précédé, n'estoient que des actions de misericorde; il n'y a plus de jeu, ce n'est que massacre, les Combatans sont à nud & ne portent point de coup à faux. C'est un divertissement que bien des gens preferent à celuy des Gladiateurs qui sont appariez & choisis; & pourquoy selon leur goût ne les prefereroient-ils pas? il n'y a point de casque ny de bouclier pour arrester l'épée, car à quoy servent, disent-ils, ces cuirasses? à quoy bon toute cette escrime? Cela ne fait que retarder la mort. Au matin on expose les hommes aux lions & aux ours, à midy on ramaine devant leurs spectateurs, ceux qui ont tué de ces bestes & on les fait combattre

battre entr'eux. Quand l'un a desesché son compagnon, on l'arreste pour estre expedié par un autre. L'affaire se termine par le fer & par le feu, & le sort des combattans est toujourns la mort. Cela se fait tandis que le champ n'est pas occupé. Apré tout, quelqu'un de ces gens-là avoit fait un vol, & meritoit d'estre pendu. Quelqu'autre avoit commis un homicide, & meritoit d'estre puny: Maistoy, miserable, qu'as-tu fait? & qui t'oblige d'assister à un si cruel spectacle, où l'on crie, frape, brusle, tuë? Pourquoy celuy-là va-t-il si laschement contre l'espée? Pourquoy tuë-t'il avec si peu de hardiesse? Pourquoy meurt-il avec si peu de resolution? On les bat pour les faire combattre; & comme leurs corps sont exposez & tout nuds, ils portent & reçoivent en mesme temps tous les coups qu'ils se donnent. Le spectacle est-il cessé, on égorge des hommes, afin qu'on ne demeure pas sans rien faire. Mais ne sçavez-vous pas que les mauvais exemples retombent sur ceux qui en sont les auteurs? Vous devez rendre graces aux Dieux immortels, de ce que vous enseignez la cruauté à un Prince qui ne la sçauroit apprendre.

Il ne faut pas laisser parmy ces grandes assemblées une ame tendre, qui n'est pas encore confirmée dans le bien. On se range volontiers du costé du plus grand nombre. Socrate, Caton, & Lelie, eussent peut estre changé de mœurs, s'ils eussent veu quantité de personnes avoir des sentimens opposez aux leurs ; tant il est veritable qu'il n'y a personne (particulièrement lorsque nous formons nostre esprit) qui puisse résister à l'effort des vices qui viennent si bien accompagnez. Un seul exemple d'amour ou d'impureté fait beaucoup de mal ; un homme délicat avec lequel nous mangeons ordinairement, est capable de nous amollir & de nous énerver peu à peu ; un voisin riche irrite nostre convoitise, & un compagnon de mauvaise vie, communique son venin à une ame simple & candide. Que pensez-vous donc qu'il arrive à ceux que le Public s'efforce de pervertir ? Il est nécessaire que vous imitez, ou que vous haïssiez : Il faut toutefois éviter l'un & l'autre ; car on ne doit pas se conformer aux méchans, à cause qu'ils sont en grand nombre, ny se rendre ennemy de ce grand nombre, à cause qu'il ne vous ressemble pas.

Retirez vous donc dans vous-mesme autant que vous pourrez ; recherchez ceux qui peuvent vous rendre meilleur, & recevez aussi ceux que vous pourrez rendre meilleurs : Cela est reciproque, les hommes apprennent lorsqu'ils enseignent. Il ne faut pas toutefois pour faire montré de vostre esprit, vous produire par tout, & faire des leçons publiques. Je vous le permettrois, si vos sentimens s'accordoient avec ceux du Peuple: Mais il n'y a personne qui vous puisse entendre, hormis peut-estre un ou deux, & encore serez-vous obligé de les former & de les rendre capables de vous entendre. Pour qui donc, direz-vous, ay je appris toutes ces choses? N'en ayez point de regret, vous n'avez pas perdu vostre peine, car vous les avez apprises pour vous.

Mais afin qu'on ne m'impute pas de n'avoir rien appris aujourd'huy pour moy seul, je vous communiqueray trois Sentences parfaitement belles que j'ay rencontrées presque sur nostre sujet, dont l'une payera la dette de ce jour, & les deux autres vous seront données par avance. Democrite dit, je compte un homme seul pour tout un Peuple, &

tout un Peuple pour un homme seul. Celuy-là, quel qu'il fust (car on n'en sçait pas l'Auteur) répondit aussi fort à propos à ceux qui luy demandoient, à quoy serviroit ce raffinement si exquis de son art, veu que fort peu de gens le pourroient connoistre : C'est assez de peu de gens ; c'est assez d'un seul ; ce seroit mesme assez quand il n'y auroit personne.

Ce dernier trait-cy est excellent. Epicure écrivant à un de ses compagnons d'Estude : Les choses que j'écris, dit-il, ne sont pas pour tout le monde, elles ne sont que pour toy seul ; car nous sommes l'un à l'autre un assez ample theatre. Il faut imprimer ces paroles dans vostre memoire, mon cher Lucile, afin que vous méprisiez ce chatoüillement qui vient de l'aplaudissement d'un grand nombre de personnes. Beaucoup de gens vous estiment ; Eh bien ! sans vous en sçavoir tant de gré, & vous croire si accompli, faites servir tout cela à perfectionner de plus en plus vostre interieur.



¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶. ¶¶¶¶¶. ¶¶¶¶¶¶¶¶¶. ¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶

EPISTRE VIII.

Il ne faut pas demeurer oisif dans la retraite.

Les biens de fortune ne sont pas à nous.

VOUS me dites que je vous conseille d'éviter les compagnies, de vous retirer, & de vous contenter du témoignage de vostre conscience; & vous demandez que sont devenus nos preceptes qui recommandent si fort de mourir dans l'action. Et quoy! pensez-vous que je demeure toujours assis? Je ne me suis caché & renfermé que pour estre utile à tout le monde; il n'y a point de jour que je ne travaille; je donne une partie de la nuit à l'Estude; je tiens mes yeux sur l'ouvrage tout appesantis & fatiguez de veilles, & je ne dors que quand je ne puis plus m'empescher de dormir. Je me suis retiré non seulement des hommes, mais encore des affaires, & particulièrement des miennes. Je travaille pour la posterité, j'écris des choses qui luy puissent servir. Je mets sur le papier de salutaires Avis, comme

l'on y met des compositions de bons remedes. I'en ay reconnu les effets par l'application que j'en ay faite sur mon mal, lequel bien qu'il ne soit pas entierement guery, au moins n'augmenter'il pas. Je montre aux autres le droit chemin que j'ay connu trop tard, & après m'estre lassé en courant de costé & d'autre. Je crie à haute voix : Fuyez tout ce que le Peuple estime, tout ce que le hazard donne, & tenez pour suspects tous les presens de la Fortune : c'est ainsi que l'on trompe les Poissons & les autres Animaux par la douceur de quelque amorce. Croyez-vous que ce soient des presens de la Fortune ? Ce ne sont que des pieges. Quiconque voudra vivre en seureté, qu'il évite autant qu'il pourra des bienfaits si engageans ; car en les pensant prendre, il se trouve que nous sommes pris. Ce chemin conduit à un precipice, & une vie si éclatante finit ordinairement par une cheute funeste. D'ailleurs on ne peut plus s'arrester quand la prosperité commence à vous emporter. Tenez-vous ferme, ou retirez-vous ; car si vous en usez ainsi, la Fortune pourra bien vous donner quelque secousse, mais elle ne vous renverra pas.

Gardez ce regime de vivre qui est fort salutaire. Donnez seulement à vostre corps ce qui suffit pour se bien porter. Il faut le traiter un peu rudement, de peur qu'il ne soit pas assez soumis à l'esprit. Ne mangez que pour appaiser la faim, & ne beuvez que pour esteindre la soif. Ne cherchez en vostre habit qu'à vous deffendre du froid, ny en vostre logement qu'à vous mettre à couvert des injures de la saison. Il est indifferent que vostre maison soit bastie de gazons ou de marbre : un homme est aussi bien sous une couverture de chaume, que sous un lambris doré ; & l'on ne doit point faire estat des embellissemens qui sont superflus. Songez qu'il n'y a rien en vous de considerable que l'esprit, lequel estant grand, tout luy doit paroistre petit. Si je m'entretiens de ces pensées, & que je les transmette à la posterité, ne vous semble-t'il pas que je fais beaucoup plus de fruit que d'aller plaider une cause, que d'apposer mon Cachet à quelque Testament, ou de prester ma voix & ma main dans le Senat à un Amy qui briguera quelque Charge. Croyez-moy, ceux que l'on pense estre à ne rien faire, sont ceux quelquefois qui font les plus

grandes choses; ils traittent en mesme temps de ce qui regarde les Dieux & les hommes.

Mais il faut finir, & payer quelque chose pour cette Lettre, comme j'ai de coustume : ce ne sera pas du mien. Revoions encore Epicure, dont voicy une parole que j'ai lue aujourd'hui: Il faut servir la Philosophie pour jouir d'une veritable liberte : elle ne differe point à nous affianchir, & ne remet pas de jour à autre ceux qui attendent ce bien fait d'elle ; car c'est estre libre en effet que de servir la Philosophie. Vous me demanderez peut-estre : pourquoy je rapporte tant de sentences plûost d'Epicure que de nos gens. Mais pourquoy croyez-vous que les paroles d'Epicure ne soient pas publiques? Combien les Poëtes disent ils de choses qui ont esté ou qui seront dites par les Philosophes? Je ne parle point des Poëtes tragiques, ny de nos Pieces Romaines, qui tiennent de la Comedie & de la Tragedie. Combien y a-t'il de beaux Vers dans la bouche des bouffons? Combien de bonnes choses dont Publius est l'auteur, qui meriteroient d'estre recitées, non pas devant la canaille, mais devant des

gens de qualité? Je vous veux rapporter un de ses Vers qui regarde la Philosophie, & cette partie que nous venons de toucher. Il dit que les choses fortuites ne doivent pas estre comptées comme à nous.

Nous ne nous devons point l'effet de nos souhaits.

Je me souviens de vous en avoir ouy dire un qui me semble meilleur & plus concis.

Ne contons point à nous les presens du hazard.

Je n'en veux pas obmettre un autre qui vient encore de vous, & qui est de mesme force.

On peut ravir le bien que l'on a pû donner.

Ce n'est pas pour vous payer de vostre propre bien que j'ai dit cela.





EPISTRE IX.

Quoy que le Sage se suffise à luy-mesme , il est bien-aise d'avoir un Amy , sans trop s'affliger quand il le perd.

VOUS voulez sçavoir si Epicure a raison de blâmer dans une certaine Epistre , ceux qui disent que le Sage est content de lui , & par consequent qu'il n'a que faire d'Amis. C'est ce qu'Epicure objecte à Stilpon , & à tous ceux qui sont du sentiment que le Souverain-bien consiste en l'impassibilité. Nous tomberons dans l'équivoque , si nous voulons interpreter précisément le mot Grec ἀπάθεια par celui d'impatience ; car on pourra entendre le contraire de ce que nous voulons dire , & quoi que nous voulions signifier celui qui n'est touché d'aucun mal , il semblera que c'est celui qui ne peut supporter aucun mal. Voyez donc s'il ne sera pas mieux dit une ame invulnerable , ou une ame qui est au dessus de toute souffrance. Voici la difference qui est entre ces Phi-

lofophes & nous. Nostre Sage sur-
monte à la verité toute sorte d'incom-
moditez, mais il les sent, & le leur ne
les sent pas. Ce que nous avons de com-
mun ensemble, c'est que le Sage trouve
tout en lui, & qu'il est toutefois bien-
aise d'avoir un ami, un voisin, & un
compagnon. Considerez qu'il faut bien
qu'il se suffise à lui-mesme, puis qu'il a
encore assez d'une partie de lui-mesme.
Si dans une maladie ou dans un combat
il perd une main, si quelque disgrâce
lui oste un œil, il sera satisfait de ce qui
lui restera, & ne sera pas moins content
dans un corps estropié, qu'il l'estoit
dans un corps entier. Il ne desire point
ce qui lui manque, mais veritablement
il aimeroit mieux qu'il ne lui manquast
aucune chose : Ainsi le Sage est content
de lui-mesme ; non pas qu'il veuille
estre sans amis, c'est assez qu'il le puisse
estre ; Et quand je dis qu'il le puisse
estre, j'entens qu'il souffre sans émotion
la perte d'un ami : car il ne sera jamais
sans ami, puis qu'il est en son pouvoir
de reparer bien-tost cette perte : Com-
me Phidias, s'il avoit perdu une Statue,
en feroit bien-tost une autre : ainsi celui
qui sçait faire des amitez, peut subli-

tuer facilement un ami pour un autre qu'il a perdu. Vous estes en peine comment il pourra faire si-tost un ami; je vous le dirai, si nous tombons d'accord que cela m'acquitte presentement de ce que je dois pour cette Lettre.

Hecaton dit, je vous apprendray un secret pour vous faire aymer sans herbe, & sans charme. Aimez, si vous voulez que l'on vous aime. C'est un grand plaisir que de faire de nouvelles amitez, & de jouir des anciennes; C'est à peu près la difference qu'il ya entre deux Labou-reurs, dont l'un seme, & l'autre recueille. Le Philosophe Attalus avoit coustume de dire qu'il yavoit plus de plaisir de faire un amy, que de l'avoir fait, comme il est plus doux à un Peintre de faire un Tableau que de l'avoir fait; Car cet attachement qu'il a à son ouvrage le charme dans le travail; mais quand il est achevé, il jouit à la verité du fruit de son Art, mais il jouïssoit de l'Art mesme, quand il travailloit. Les enfans rendent plus de service quand ils sont grands; mais ils donnent plus de plaisir quand ils sont petits. Revenons maintenant à nostre propos.

Le Sage, quoy qu'il se contente de

luy-mesme, est toutes-fois bien aise d'avoir un amy, quand ce ne seroit que pour exercer l'amitié, & faire qu'une si grande vertu ne demeure pas oisive. Ce n'est pas pour la raison dont parle Epicure dans cette Epistre, afin qu'il ait un amy près de soy quand il sera malade, un amy qui l'assiste dans la captivité ou dans l'indigence; mais afin qu'il ait une personne laquelle il puisse soulager dans la maladie, & délivrer de la captivité. Celuy qui se considere en contractant une amitié, ne fait rien qui vaille; il finira comme il a commencé. Il a fait un amy pour en estre assisté dans les feis; & luy, si-tost qu'il entendra le bruit de la chaîne, il se retirera. Voilà ce que le peuple appelle des amitiéz du temps. L'amy que l'on a choisi par interest, sera agreable autant de temps qu'il sera utile. Cest pourquoy vous voyez une foule d'amis auprès des gens qui sont en fortune, & une estrange solitude chez ceux qui n'ont pas le vent en poupe. Delà vient que les amis se retirent dans les occasions où l'on en doit faire épreuve, & que l'on voit tant de mauvais exemples de personnes qui abandonnent leurs amis par crainte, & d'autres qui les trahissent par

laſcheré. Auffi faut-il que la fin ait du rapport avec le commencement. Celuy qui a commencé d'eſtre amy parceque cela luy eſtoit expedient, ne refuſera pas l'avantage qui luy ſera offert au prejudice de l'Amitié, s'il eſtime qu'il y ait un plus grand avantage que l'Amitié meſme. Pour quelle raiſon fais je donc un Amy ? Afin que j'aye une perſonne pour qui je puiſſe mourir, que j'accompagne dans l'exil, & que je deffende de la mort aux deſpens de ma propre vie. Cette Amitié dont vous nous donnés l'idée n'eſt autre choſe qu'un traffic où l'on conſidere ſes commoditez, & le profit qu'on y pourroit faire.

Sans doute, l'Amour a quelque choſe qui reſſemble à l'Amitié, vous le pourriez appeller vne Amitié violente. Y a-t'il quelqu'un qui devienne Amoureux pour le profit, pour l'ambition, où pour la gloire ? l'Amour, cette paſſion qui de ſoy neglige toute autre choſe, engage l'eſprit à la recherche de la beauté ſans autre motif que del'eſperance de s'en faire aymer: Quoy donc? vne cauſe plus honneſte produira t'elle vne affection qui ſoit infame? Il ne s'agit pas, dites vous, maintenant de ſçavoir ſi l'on doit

desirer l'amitié à cause d'elle mesme, où pour quelqu'autre sujet: Car si on la doit desirer à cause d'elle mesme, celuy qui trouve son contentement en soy s'en peut approcher comme d'une chose parfaitement belle, sans esperance d'aucun profit, & sans craindre les caprices de la fortune. Celuy la degrade l'amitié de sa noblesse, qui la recherche pour s'en servir au besoin.

Beaucoup de gens, mon cher Lucile, entendent fort mal ces paroles; Le sage est content de soy mesme: ils l'éloignent de toutes choses, & le renferment dans sa peau; mais il faut distinguer cela, & sçavoir l'essence & l'estendue de ces mots: Le sage est content de soy; non pour vivre, mais pour vivre heureusement. Car pour celuy là, il a besoin de beaucoup de choses, & pour celuy cy, il n'a besoin que d'un esprit ferme & droit qui meprise la fortune. Je vous veux encore donner la distinction de Chrysippe. Il dit que le sage ne manque de rien, & pourtant qu'il a besoin de plusieurs choses; Au contraire le sot n'a besoin de rien, car il ne sçait user d'aucune chose, mais il manque de tout; le sage a besoin de mains & d'yeux,

& de beaucoup d'autres choses qui semblent nécessaires à nôtre vsage: Neantmoins il ne manque de rien; car ce mot de manquer, emporte nécessité. Or il n'y a rien qui soit nécessaire au sage. De tout cela je conclus que le sage est content de soy; mais qu'en mesme temps il a besoin d'Amys, & voudroit en avoir un grand nombre. Ce n'est pas pour vivre heureusement; car il le peut faire mesme sans amys. Le souverain bien ne va point chercher du secours au dehors, il regne chez soy, il procede entierement de soy; car s'il procedoit tant soit peu d'ailleurs, il commenceroit à estre sujet à la fortune. Mais voulez-vous sçavoir quelle sera la vie du sage s'il se trouve abandonné, sans amys, dans une estroite prison, ou parmy des peuples estrangers? s'il est arresté dans un voyage de long cours, ou jetté sur quelque rivage desert? Elle sera semblable à celle de Jupiter, lequel lors que le monde & les Dieux retournent dans l'ancien Chaos, & que la nature cesse d'agir pour un peu de temps trouve sa satisfaction dans ses pensées. C'est à peu pres ce que fait le sage; il se retire dans soy-mesme, il se tient compagnie: tant qu'il

luy est permis de conduire ses affaires à sa discretion, il est content de soy, & n'a besoin de personne: il épouse une femme, il a des enfans, quoy qu'il pût vivre content sans cela. Si ce luy estoit toutesfois une nécessité absolüe de vivre seul, il aimeroit mieux ne vivre pas; il s'engage dans l'amitié par une pure inclination, sans aucune prétention d'utilité; car il est de l'amitié comme d'autres choses qui sont agreables à nôtre goût, & nous aimons la compagnie comme nous haïssons la solitude; le mesme instinct qui concilie l'homme avec l'homme, nous inspire le desir de faire des amis: neantmoins, quoy que le sage aime extrêmement ses amis, qu'il en fasse autant d'estat & souvent plus que de soy, il fera consister tout son contentement dans luy-mesme.

Il dira ce que dit Stilpon lequel Epicure raille dans une certaine Epistre. Ce Philosophe, après la prise de sa ville natale, après la perte de sa femme, & de ses enfans, s'estant retiré de l'incendie general, seul & toutesfois heureux, respondit à Demetrius Poliorcetes qui luy demandoit s'il n'avoit rien perdu: tous mes biens sont avec moy. ○

l'homme fort & genereux: il a triomphé de la victoire de son ennemy; car en disant, je n'ay rien perdu, il l'a fait douter s'il avoit vaincu: Tous mes biens sont avec moy, c'est à dire la justice; la vertu, la prudence, la temperance, & cette belle resolution de ne pas estimer bien, celuy qui peut estre osté.

Nous admirons certains animaux qui passent au travers des flammes sans en estre atteints; cet homme n'est il pas plus admirable, qui parmy le fer, le pillage, & le feu, s'est retiré sans avoir receu de perte? Vous voyez comme il est plus facile de vaincre tout un peuple qu'un homme seul. Le Stoicien parle de mesme que Stilpon; il emporte aussi bien que luy ses biens entiers au milieu des villes bruslées, car estant content de soy -mesme il borne là sa felicité, Mais ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que nous qui ayons en la bouche des paroles si genereuses: Epicure mesme qui reprend Stilpon, en a dit de semblables, lesquelles vous prendrez, s'il vous plaist, en bonne part, quoy que ie ne doive rien pour ce jour. Quiconque, dit- il, ne trouve point ses biens assez amples, il est miserable, quoy qu'il

possede toute la terre, Ou si vous aimez mieux (car il faut s'attacher au sens, & non aux paroles) celui qui ne se croit pas heureux est miserable, quoy qu'il commande à tout le monde. Mais afin que vous sachiez que ces sentimens sont communs, & que la nature les dicte à toutes sortes de personnes, vous trouverez chez le Poete Comique.

Je ne trouve d'heureux que ceux qui pensent l'estre.

Car qu'importe quel soit vostre estat si vous n'en estes pas satisfait ? Et quoy donc à vostre compte, si ce riche infame, & cet autre qui a un si grand nombre de valets , mais qui a encore plus de maistres, disent qu'ils sont heureux, le seront ils en effect pour cela ? il faut considerer non ce qu'ils disent, mais ce qu'ils pensent, non ce qu'ils pensent un jour, mais ce qu'ils pensent continuellement. Ne craignez pas qu'une vertu si excellente vienne entre les mains de personnes si indignes; il n'y a que le Sage qui soit satisfait de soy, tous les sots ont du degout d'eux mesm e.



EPISTRE III. Σ

La solitude n'est propre que pour le Sage.

De quelle maniere on doit parler à Dieu & vivre avec tous les hommes.

Il faut se proposer quelque homme d'honneur pour témoin de toutes ses actions.

Ouy, je ne m'en desdispoint, fuyez les grandes compagnies, fuyez aussi les petites, fuyez mesme la conversation d'un homme seul : je ne voy personne avec qui vous puissiez communiquer ; & regardez où va ma pensée & l'estime que je fais de vous. l'aime mieux vous laisser en vôtre disposition. On dit que Crates qui estoit disciple de Stilpon, duquel je viens de parler, ayant rencontré un jeune homme qui se promenoit à l'escart, luy demanda ce qu'il faisoit là tout seul ; je m'entretiens, dit-il, avec moy mesme : à quoy Crates repli-

qua : Prenez bien garde que vous ne foyez en mauvaise compagnie.

On tient ordinairement compagnie à une personne affligée, ou qui est dans la crainte de quelque événement fâcheux, & l'on ne doit pas laisser un esprit leger sur sa bonne foy, de peur qu'il ne fasse un mauvais usage de sa solitude: car c'est alors qu'il roule de mauvaises pensées, & qu'il bâtit des desseins au prejudice d'autrui, & de luy-mesme; c'est alors qu'il range en bataille ses passions, & qu'il pousse dehors tout ce que la crainte ou la pudeur luy faisoit tenir caché : enfin c'est alors, que la temerité s'emporte, que la convoitise s'irrite, & que la colere s'eschauffe: il est privé par ce moyen du seul avantage qui se trouve dans la solitude, de ne rien confier à personne & de ne craindre aucun tesmoin, puisqu'il se descouvre & se trahit luy-mesme.

Considérez donc combien j'espere de vous, mais plutôt combien je m'en promets: (Car esperer se dit d'un bien incertain;) je ne trouve personne avec qui j'aime mieux que vous conversiez qu'avec vous: je repasse dans ma mémoire les choses que vous avez dites

avec tant de force & de generosité, je m'en resjoüis, & je dis en moy mesme : cela ne vient pas du bout des levres, mais du fond du cœur ; cet homme cy n'est pas du commun, il regarde ce qui est salutaire.

Parlez, & vivez toujours de mesme ; prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur ; quand vous remercierez les Dieux du bon succes de vos prieres, ne craignez point de les fatiguer par d'autres ; faites leur encore celles cy ; demandez leur le bon sens, la santé de l'esprit, & celle du corps : pourquoy ne ferez vous pas souvent ces prieres ? vous pouvez demander hardiment à Dieu quand vous ne luy demanderez rien du bien d'autruy.

Mais afin que selon ma coûtume j'accompagne cette lettre d'un petit present je vous donne ce que j'ay leu chez Athenodorus : croiez que vous serez libre de toute convoitise lors que vous viendrez à ce poinct de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander en public. Mais que les hommes d'aujourd'huy sont fous ! ils font aux Dieux des prieres qui sont honteuses ; aussi les font-ils tout bas ; si quelqu'un preste

l'oreille, ils se taisent incontinent; ainsi ils disent à Dieu ce qu'ils ne voudroient pas dire à un homme: faites donc que l'on ne soit pas contraint de vous dire; vivez avec les hommes comme si Dieu vous regardoit, & parlez à Dieu comme si les hommes vous escoutoient.



EPISTRE XI.

Que l'Art ne sçauroit corriger les défauts qui viennent du temperament, & que les grands personnages sont sujets à rougir.

IE me suis entretenu avec vôtre amy, qui m'a paru de bon naturel; & le discours qu'il m'a tenu d'abord m'a fait connoître combien il a de cœur, d'esprit & de capacité: car quoy qu'il m'ait parlé par occasion seulement & sans aucune preparation, il a pourtant donné un essay de ce qu'il pourra faire un jour. Quand il est venu à se remettre, à peine a-t'il pû se deffaire de la rougeur qui couvroit son visage tant elle estoit grande: c'est toutesfois une bonne mar-

que dans un jeune homme, laquelle à mon avis pourra bien luy demeurer après qu'il sera guery de tous ses deffauts, quelque assurance & quelque sagesse qu'il puisse acquerir: car il ny a point de sagesse qui puisse nous delivrer des deffauts naturels du corps & de l'esprit; l'Art peut bien les amoindrir, mais non pas les effacer. Il y a des gens fort resolués qui ne scauroient parler en public, sans se mettre en sueur comme s'ils estoient déjà las & bien échauffez. Il y en a d'autres à qui les genoux tremblent quand ils veulent parler, à d'autres les dents s'entre-choquent, la langue beguaye, & les levres s'embarassent: On ne se défait de tout cela ny par l'accoutumance ny par l'art; la nature veut tesmoigner son pouvoir, & faire connoistre aux plus robustes ce qu'ils ont de foible: la rougeur est de ce nombre, elle surprend aussi les personnes d'autorité.

Il est vray que cette foiblesse paroist davantage dans les jeunes gens qui ont le sang plus chaud & le cuir plus delicat, mais elle ne laisse pas de passer jusques aux vieillards. Il y en a qui ne sont jamais plus à craindre que lors qu'ils rougissent, comme s'ils avoient jetté dehors
toute

toute leur honte. Sylla estoit extreme-
ment violent, lorsque le sang luy estoit
monté au visage. Il n'y avoit rien de plus
facile à émouvoir que le visage de Pom-
pée; souvent il rougissoit dans les compa-
gnies particulieres, souvent aussi dans les
assemblées publiques. Je me souviens que
Fabianus rougit estant produit pour té-
moin dans le Senat, & cette pudeur fut
trouvée merveilleusement bien seante;
cela luy arriva, non par foiblesse d'esprit,
mais pour la nouveauté du sujet; qui fait
quelquefois, que sans demeurer interdit,
on ne laisse pas d'estre ému quand la na-
ture y est disposée; car comme il y a des
personnes qui ont le sang temperé, il
y en a d'autres qui l'ont si vif & si subtil
qu'il monte incontinent au visage.

C'est ce que toute la sagesse ne sçau-
roit empêcher, ainsi que j'ay desja dit,
autrement elle seroit maistresse de la na-
ture. Les choses qui viennent de la nais-
sance ou du temperament demeurent
encore après que l'esprit a bien travaillé
pour se former; il est autant impossible
de les chasser que de les faire venir. Les
Comediens qui jmitent toutes les pas-
sions, qui representent si naïvement la
drainte & la tristesse, se servent de ces

gestes-cy pour exprimer la honte : Ils baissent la teste, ils affoiblissent leur parole, ils tiennent leurs yeux arrestez contre terre, & toutefois ils ne sçauroient se faire rougir, parce que cela ne peut estre provoqué ny empesché. La sagesse ne peut rien promettre ny rien faire contre ces sortes de maux, ils sont independans, ils viennent & se retirent suivant le caprice.

Il est temps de mettre fin à cette lettre, mais je veux qu'elle vous soit utile & salutaire, & que vous l'imprimiez bien avant dans vostre esprit. Il faut se proposer quelqu'homme de bien & l'avoir toujours devant les yeux, afin de vivre comme s'il estoit present, & de faire toutes choses comme s'il nous regardoit. C'est (mon cher Lucile) ce qu'Epicure a recommandé; il nous a donné ce pedagogue & cet observateur avec raison, car on ne feroit gueres de mauvaises actions si l'on avoit un témoin quand on les va faire.

Il est bon que l'esprit se represente une personne pour laquelle il ait du respect, & dont la consideration rende mesme son secret & ses pensées plus honnestes. O que j'estime heureux celuy

de qui le regard ou le souvenir est capable d'arrester le vice d'autrui! Heureux encore celuy qui peut reverer une personne de telle sorte qu'à son souvenir il se contienne dans son devoir! Qui peut exercer ce respect meritera bien-tost d'estre respecté. Proposez vous donc Caton, & s'il vous semble trop austere, prenez Lelius qui est un esprit plus doux, enfin, choisissez celuy dont la vie & les discours vous auront pleû davantage, & vous faisant un portrait de son esprit & de son visage, montrez le vous dans toutes les occasions, soit pour conseil, soit pour exemple. On a besoin (je le repete) d'une personne sur qui nos mœurs se reiglent. Sans une reigle vous ne sçauriez corriger ce qui n'est pas droit.



EPISTRE XII.

Que la vieillesse a ses avantages.

Qu'il faut estre à toute heure disposé à la mort.

DE quelque costé que je me tourne, je voy des preuves de mon vieil âge. j'estois venu en ma maison des champs, & je me plaignoïs de la dépen-

se que l'on avoit faite pour restablir un vieux bastiment: le Concierge me respondit qu'il n'y avoit point de sa negligence, mais que la maison estoit vieille. C'est moy pourtant qui ay fait bastir cette maison: Que m'arrivera t-il donc si les pierres de mon aage sont desja gastées? M'estant fasché contre luy, je pris la premiere occasion qui se presenta pour crier. Je voy bien luy dis-je que l'on n'a pas soin de ces platanes; ils n'ont point de fueilles, ils sont tout pleins de nœuds, & leurs branches toutes tortues; voyez comme le pied est noir & vilain; celan'arriveroit pas si on beschoit alentour, & si on les arrosoit. Alors, il me protesta qu'il faisoit tout ce qu'il pouvoit, & n'omettoit aucune chose, mais que les arbres estoient vieux: Cependant je les ay plantez, & en ay veu la premiere feuille; Ce qui soit dit entre nous. Après cela, m'estant tourné vers la porte, Qui est, dis je, ce vieilliard decrepit? On a eu raison de l'avoir mis auprès de la porte, car je le mettray bien tost dehors, Où l'as tu trouvé? Quel plaisir prens tu d'amener icy un mort étranger? Luy aussitost, ne me connoissez vous pas, dit-il, je suis le fils de Philofitus vostre recé.

veur; je suis ce Felicio qui estoit autrefois vostre Favori, à qui vous aviez coûtume d'apporter de petites images. Ce bon homme radote, dis-je: Quelle apparence qu'il ait esté mon mignon? les dents luy tombent. Enfin j'av cette obligation à ma maison qu'elle m'a fait voir par tout des marques de ma vieillesse.

Mais il faut la cherir cette vieillesse, car elle est pleine de satisfaction quand on en sçait bien user; les pommes ne sont bonnes que lors qu'elles commencent à se passer: la beauté de l'enfance paroist sur la fin; Ceux qui ayment le vin prennent grand plaisir au dernier coup qu'ils boivent, à ce coup qui les plonge dans l'ivresse & qui les noye. Ce qu'il y a de plus exquis dans les plaisirs de l'homme est réservé pour la fin. L'âge avancé & qui n'est pas encore décrepit, est bien agreable, & je croy mesme que celuy qui est venu à l'extremité de ses plaisirs; au moins cela luy tient lieu de plaisir de n'en avoir plus besoin. Qu'il est doux d'avoir chassé ces mouvements impetueux! Cela est fâcheux, direz-vous, d'avoir toujours la mort devant les yeux; mais les jeunes gens la doivent avoir presente aussi bien que les vieillards; car nous ne

sommes pas appellez à tour de roolle.

D'ailleurs il n'y a personne si âgé, qui n'ait raison de se promettre encore un jour. Or un jour est un degré de la vie, qui est composée de plusieurs parties, & qui contient divers cercles, les moindres enfermez dans les plus grands; il y en a un qui embrasse & environne tous les autres; celui-la s'estend depuis le jout de la naissance jusques au jour de la mort; il y en a un autre qui borne l'adolescence, un autre qui enferme l'enfance; puis il y a l'an qui contient en soy tous les temps, de la multiplication desquels la vie est composée: le mois a un cercle plus estroit; celui du jour l'est beaucoup davantage, mais il va aussi du commencement à la fin, & de l'Orient à l'Occident; c'est pourquoy Heraclite, surnommé le Tenebreux à cause de l'obscurité de ses discours, dit, qu'un jour est pareil à tous les autres; ce que l'on a interpreté diversement: les uns disent qu'il est pareil en heures; ils ne mentent pas; car si un jour est un temps de vingt quatre heures, il est necessaire que tous les jours soient pareils, parce que la nuit gagne ce que le jour perd; les autres disent qu'un jour est semblable à tous les temps; car il

n'ya riendans un long espace de temps que vous ne trouviez dans un seul jour; sçauoir la lumiere & la nuit, & cette vicissitude alternative du monde. cela se reconnoist mieux par la nuit, qui est tantost plus courte & tantost plus longue; c'est pourquoy, il faut disposer chaque jour comme s'il deuoit assembler tous les autres, & faire la conclusion de nostre vie.

Pacuvius celuy qui vloit de la Syrie comme de son patrimoine, se faisoit inhumer chaque jour; car s'estant enseuely dans le vin, en ce festin qu'il avoit fait preparer comme pour honorer ses funerailles, on le portoit de la table dans une chambre, & parmy les gemissemens d'une troupe de garçons prostituez on chantoit en musique *Ciciana Ciciana* il a vescu il a vescu. Ce qu'il a fait par desbauche, faisons le par raison; & quand nous nous irons coucher, disons gayement,

*J'ay parcouru les ans marquez par
mes destins.*

Si Dieu nous donne le lendemain, recevons le avec joie: celuy là est heureux

& sçait jouir de la vie qui attend le lendemain sans inquietude; Quiconque dit, j'ay vescu, il profite du jour qui vient après.

Mais il est temps de finir cette lettre. Quoy direz-vous, viendra t-elle sans quelque regal? ne vous mettez point en peine, elle portera quelque chose avec soy; Mais que disje, quelque chose, je dis beaucoup de choses; Car qu'y a-t'il de plus excellent que ce mot que je luy donne pour vous porter? C'est un grand mal de vivre en nécessité, mais il n'y a aucune nécessité de vivre en nécessité; Pourquoi n'y en a-t'il point? il y a de toutes parts des chemins courts & aisez qui sont ouverts à la liberté; Remercions Dieu de ce que l'on ne peut retenir personne dans le monde: il est permis de braver la nécessité. Vous me direz, mais Epicure a dit cela, pourquoy prenez vous ce qui appartient à autruy? j'ay droit sur toutes les veritez, & je continueray de vous alleguer Epicure, afin que les gens qui considerent, non pas ce qui a esté dit, mais seulement celuy qui l'a dit, sçachent que ce qui est bon est commun à tout le monde.

██

EPISTRE XIII.

Que l'on ne peut cannoistre ses forces sans s'estre éprouvé contre la fortune.

Que nostre mal n'est le plus souvent que dans l'opinion.

JE sçay que vous avez beaucoup de courage; car avant que je vous donnasse des avis salutaires pour surmonter les adversitez, vous vous prometiez assés de vous mesme contre les assauts de la fortune; vous vous en devez promettre davantage à present que vous estes venu aux prises avec la fortune, & que vous avez éprouvé vos forces; dont on ne peut jamais s'asseurer qu'après avoir veu les difficultez éleyées de toutes parts, & le peril tout proche. C'est ainsi que l'on éprouve un bon courage qui n'est pas pour flechir sous la puissance d'autruy; Un Athlete qui n'a point encore esté battu ne sçauroit apporter une grande resolution au combat: cela n'appartient qu'à celuy qui a versé son

sang, à qui on a cassé les dents, qui estant jetté par terre a soustenu son ennemy sur son corps, & qui sans perdre courage, s'est relevé plus animé qu'auparavant, & s'en revient au combat enflé d'esperance.

Pour continuer la comparaison; la fortune a eu souvent le dessus; mais bien loing de vous rendre, vous vous estes dérobé de dessous elle; & vous vous estes présenté plus fier qu'auparavant, car la vertu prend de nouvelles forces, quand elle est attaquée; neanmoins munissez-vous, s'il vous plaist, de quelques secours que je veux vous donner. Il y a, mon cher Lucile, plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal, & nous sommes plus souvent malades par opinion qu'en effet. Je ne vous parle point avec une élévation Stoicienne, mais d'un ton plus bas; car nous disons que toutes ces choses qui tirent des pleurs & des gemissemens sont legeres & dignes de mespris. Laisant à part toutes ces paroles magnifiques, mais veritables, (ô Dieux, vous le sçavez,) je vous conseille seulement de ne vous point faire malheureux avant le temps; car ce que vous craignez

comme tout prest à venir, ne viendra peut estre jamais ; au moins est-il certain qu'il n'est pas encore venu. Il y a des choses qui nous tourmentent plus qu'elles ne doivent, d'autres qui nous tourmentent plus tost qu'elles ne doivent, & d'autres encore qui nous tourmentent sans qu'elles le doivent. Ou nous augmentons nostre mal, ou nous le faisons, ou nous le prevenons ; Ne parlons point du premier par ce que c'est une matiere contentieuse & que nous avons là dessus un procez qui est indecis ; car ce que je diray leger, vous l'appellerez insupportable. Je scay qu'il y en a qui rient parmy les fouets, & d'autres qui pleurent pour un soufflet ; nous verrons ensuite si le pouvoir de ces choses-là consiste en leur force, ou en nostre foiblesse.

Je vous demande seulement que lors que vos amis seront auprès de vous qui vous diront que vous estes malheureux, vous fassiez reflexion, non sur ce que vous entendrez, mais sur ce que vous sentirez, que vous consultiez vostre patience, & que vous vous demandiez à vous-même qui estes bien instruit de vos affaires, qu'y a-t'il donc ? Pourquoi ces

gens-cy se viennent-ils condouloir avec moy? Qu'y a-t'il qui les fait trembler en m'approchant? Craignent-ils que mon mal leur ne soit contagieux & qu'il ne passe iusques aux autres? Interrogez vous vous-mesme. Est-ce quelque chose de si dangereux? Le bruit n'est-il point plus grand que le mal? N'est-ce point sans raison que ie me tourmente, que ie m'attriste, & que j'appelle mal ce qui ne l'est pas? Comment, dites-vous, connoistray-je si ce qui m'afflige est un mal imaginaire ou veritable? En voicy la reigle. Nous sommes tourmentez par les choses presentes ou futures, ou par toutes les deux ensemble. Il est aisé de juger des choses presentes, si vostre corps est en liberté, s'il est sain, si on ne luy a point fait de mal; nous verrons ensuite les choses futures, il n'en est pas question aujourd'huy: mais direz-vous, elles arriveront.

Premierement, considerez s'il y a des conjectures infaillibles du mal qui doit arriver, car souvent nous sommes travaillez de soupçons, & trompez par les faux bruits qui perdent quelquefois des Armées, & à plus forte raison des particuliers. Il en va ainsi, mon cher Lu-

cile, Nous nous rendons incontinent à l'opinion, nous n'examinons point les choses qui nous font craindre, mais nous tremblons & nous tournons le dos comme ces Soldats qui abandonnent leur camp, effrayez de la poussière que des bestiaux courans ont émeüe, ou d'une fausse nouvelle qui s'est respanduë sans qu'on en scache l'Auteur. Je ne scay pourquoy les choses fausses estonnent davantage que les véritables, sinon parce que celles-cy ont leur mesure & leur estre déterminé, & que celles-là qui sont incertaines dépendent de nostre esprit qui y met du plus ou du moins comme bon luy semble. De-là vient qu'il n'y a point de craintes si dangereuses, que ce qu'on appelle terreurs paniques, car si les autres craintes sont sans raison, celles-cy sont encore sans connoissance: Examinons donc l'affaire exactement.

Il est vray semblable qu'il arriyera quelque mal, cela ne conclut pas qu'il soit vray. Combien de choses que l'on n'attendoit pas, sont elles arrivées? & combien de choses que l'on attendoit, n'ont elles point eü d'evenement? Mais je veux que le mal arrive, à quoy sert

del'anticiper ? il vous tourmentera assez tost quand il sera venu, cependant espérez mieux . Que gagneray-je ? du temps. Il pourra survenir beaucoup de choses qui arresteront ou destourneront le peril prochain : On a veu des gens se sauver par un incendie ; d'autres tomber doucement à terre avec les ruines d'un bastiment ; N'a-t'on pas veu aussi quelquefois détourner l'espée de dessus la teste qu'elle alloit abbatre, & le condamné survivre à son bourreau ? La mauvaise fortune a de la legereté aussi bien que la bonne ; peut-estre sera-t'il, peut-estre ne sera-t'il pas ; tandis qu'il n'est pas, espérez mieux. Assez souvent, sans aucune apparence de mal, l'esprit se forme des illusions en interpretant finistrement un mot ambigu, ou il grossit l'injure de la personne offensée ; considerant, non pas jusqu'ou monte sa colere, mais jusqu'ou elle peut monter. Certainement on n'auroit pas raison d'aymer la vie, & la misere des hommes seroit extrême, s'il falloit craindre tout le mal qui se peut faire. Servez-vous icy de vostre prudence, & chassez par force d'esprit la crainte me semble la mieux fondée ; Sinon, sauvez un

défaut par un autre. Modérez la crainte par l'espérance ; il ny a rien de si certain parmi les choses que nous craignons , qu'il ne soit encore plus certain que les choses que nous craignons s'adoucissent souvent. comme celles que nous esperons s'évanouissent. Examinez donc vostre crainte & vostre espérance ; & quand vous les trouverez l'une & l'autre incertaines , croyez ce que vous aymeriez le mieux : Si vous avez plus de sujet de craindre , panchez toutesfois de l'autre costé, & eeslez de vous travailler ; ensuite representez vous que la pluspart des hommes se tourmentent & s'agitent, quoy qu'ils ne sentent point de mal, & qu'il soit certain qu'il ne leur en doit pas arriver. Personne ne se retient, lors qu'il est une fois ébranlé , & ne prend soin de reigler sa crainte sur ce qui est effectivement vray. Personne ne dit , c'est un imposteur , il l'a inventé, ou il l'a creu legerement : nous nous abandonnons aux premiers rapports ; nous apprehendons ce qui est douteux, comme s'il estoit certain ; nous ne gardons aucune mesure ; du scrupule nous passons incontinent à la crainte. J'ay honte de vous parler de la sorte, & de

vous voulez guérir avec de si petits remèdes : Si quelqu'un dit, peut être cela n'arrivera-t'il pas ; dites, mais quand il arriveroit ? nous verrons s'il arrivera, & ce sera peut-être pour mon avantage, en tout cas ma mort fera honneur à ma vie. Le poison a fait la grandeur de Socrate ; Si vous ostiez à Caton le poignard qui luy conserva la liberté, vous luy retrancheriez une grande partie de sa gloire ; je suis trop long temps à vous exhorter, veu que vous n'avez besoin que d'être averty.

Je ne force point vostre inclination, car je sçay que vous estes né pour les choses dont je vous entretiens. Servez-vous en donc, pour cultiver & accroître ces beaux talens que vous possédez.

Mais je ne puis finir cette Lettre sans y mettre le cachet, c'est à dire, sans luy donner quelque parole de conséquence à vous porter. Le sot, outre tous ses deffauts, a encore celuy-cy, de commencer toujourns à vivre. Pesez ce que cela signifie, mon cher Lucile, & vous comprendrez combien est honteuse la legereté de ces gens qui changent tous les jours de façons.

de vivre, & qui trament de nouveaux desseins sur la fin de leurs jours. Représentez-vous chaque homme en particulier, vous trouverez des vieillards qui songent encore aux honneurs, aux charges, au trafic, & aux voyages lointains; mais qu'y a-t'il de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre? le ne declarerois point l'auteur de cette sentence, si elle n'estoit des plus particulieres & des moins communes d'Épicure, & de celles que je me suis donné le pouvoir de m'approprier.



EPISTRE XIV.

*Qu'il faut aimer son corps, mais sans
prejudice de son honneur.*

*Que l'on ne doit point se commettre
avec les grands, ny se mesler dans
le desordre des affaires.*

I'Avouë que nous aymons naturel-
lement nostre corps, & que nous
devons le traiter avec quelque indul-
gence, par ce que nous en sommes les
tuteurs, mais non pas les Esclaves ;
car quiconque se rend sujet à son corps,
& luy rapporte tous les soins, il se char-
ge sans doute d'une grande servitude.
Conduisons-nous donc comme sça-
chant que nous ne devons pas vivre
pour le corps, mais que nous ne pou-
vons vivre sans le corps : En effet, quand
on l'ayme trop, on se trouve agité de
crainte, embarrassé de soins, & ex-
posé à mille déplaisirs : Qui chérit
trop sa personne ne considere gueres
l'honnesteté ny la bienséance ; je veux
bien que l'on en prenne tout le soin

possible ; mais à condition de l'abandonner au feu, lors que la raison, l'honneur, & la foy le demanderont : cependant évitons autant que nous pourrons, non seulement les dangers, mais encore les incommoditez ; & tâchons de nous mettre en seureté par les moyens que nous jugerons plus propres pour nous garentir des choses que nous avons à craindre, qui sont de trois sortes si je ne me trompe : sçavoir la pauvreté, les maladies, & l'oppression des personnes puissantes ; mais la dernière de ces choses est celle qui nous ébranle davantage, parce qu'elle vient accompagnée de bruit & de tumulte. Les deux autres sont des maux naturels qui se glissent doucement, & qui ne frappent ny les yeux, ny les oreilles, mais l'oppression se produit avec appareil, elle est environnée de côûteaux, de feux, de chaisnes, & suivie d'une troupe de bestes farouches, toutes prestes à déchirer les entrailles de ceux qui leur seront exposez. Representez-vous en cet endroit une prison, des croix, des chevalets, des ongles de fer, un pieu qui traverse le milieu du corps, & qui sort par la bouche, des membres tirez à

quatre chevaux, une chemise trempée dans le soufre, & tout ce que la cruauté a inventé d'ailleurs; il ne se faut pas estonner si l'on conçoit une forte apprehension de ces choses dont l'appareil & la diversité sont si terribles; car comme le bourreau augmente la crainte du supplice par le nombre des instrumens qu'il expose aux yeux du condamné, (en sorte que cette monstre affreuse abbat souvent celuy que la patience auroit fait resister,) ainsi entre les choses qui agissent sur nos esprits, celles-là ont plus de force, qui ont plus d'apparence & d'extérieur : Il y a des maux qui ne sont pas moindres, je veux dire la faim, la soif, les ulceres interieurs, & la fièvre qui brûle les entrailles; mais ils sont cachez, & n'ont rien à faire voir qui menasse & qui donne de l'effroy; les autres maux sont comme ces grandes Armées à qui tout cede à la veüe de leur appareil.

C'est pourquoi il faut prendre garde de n'offenser personne. Quelquesfois c'est le Peuple que nous devons redouter. Quelquesfois ce sont ceux qui ont credit dans le Senat, si le gouvernement est ainsi disposé. Quelquesfois ce sont les

particuliers qui ont reçu l'autorité du peuple , pour l'exercer sur le peuple même. Il est bien difficile d'avoir tous ces gens-là pour amis ; c'est assez de ne les avoir pas pour ennemis. Par cette raison le Sage ne se doit pas attirer la haine des personnes puissantes , au contraire il la doit éviter comme un écueil. Quand vous allez en Sicile, il faut passer le Déroit. Un Pilote temeraire ne se mettra gueres en peine, si le vent de Midi souffle, c'est pourtant celui qui agite cette Mer, & y excite des orages ; il ne se retirera pas à costé vers le bord, mais il s'avancera jusques où Charybde roule des flots impetueux : Un autre plus avisé demandera à ceux qui connoissent les lieux, d'où vient cette agitation, quel signe donne l'air & les nuages, & il prendra sa route bien loin de cet endroit fameux par tant de naufrages. Le Sage tient la même conduite, il évite les puissances qui lui pourroient nuire, avec cette précaution, qu'il ne paroist pas avoir dessein de les éviter ; car nôtre feureté consiste en partie à ne pas fuir ouvertement, parce qu'il semble que l'on condamne tout ce que l'on fuit.

Il faut donc user de circonspection

pour nous mettre à couvert du peuple. Premièrement, ne lui demandons rien pour les choses qui peuvent exciter des débats & nous attirer des compétiteurs. Après cela, n'ayons rien qui puisse faire la fortune de celui qui nous le voudroit ravir ; qu'il n'y ait pas même grand butin à faire en nous dépouillant. Il y a peu de gens qui versent le sang pour le sang seulement, & l'on rencontre plus d'avares que d'ennemis; le voleur laisse passer celui qui n'a rien à perdre, & le pauvre marche en paix dans un chemin couvert de Soldats. Il faut ensuite éviter trois choses, suivant l'ancienne maxime ; la haine, l'envie, & le mépris. la Sageffe seule en peut enseigner la methode, car c'est un temperament assez difficile ; il y a danger que craignant l'envie on ne tombe dans le mépris, & que ne voulant pas nous élever au dessus des autres, nous ne leur fassions voir qu'ils peuvent nous mettre sous leurs pieds: d'autre part beaucoup de gens sont obligez de craindre, parce qu'il y a sujet de les craindre ; assurons-nous de tous côtez, il n'est pas moins d'agereux d'estre méprisé que d'estre envié. Il faut donc avoir recours à la Philosophie ; cette

estude est en veneration non-seulement aux gens de bien, mais encore à ceux qui ne sont pastout-à-fait perdus. L'Eloquence du Barreau, & tout ce qui sert à persuader les peuples, a toujours une partie adverse; mais la Philosophie qui est tranquile, & qui ne se mesle que de ses affaires, n'est jamais méprisée, puisque tous les Arts & les Sciences lui rendent honneur, mesmechez les Peuples les plus barbares: le vice n'aura jamais tant de credit, & la conspiration qu'il a jurée contre la vertu ne sera jamais assez forte pour empescher que le nom de la philosophie ne demeure venerable & sacré; mais enfin, il en faut user avec modestie & avec prudence.

Quoy, me direz-vous, Vous semble-t'il que M. Caton philosophast comme il faut de pretendre empescher par son avis la guerre civile, de se jeter au milieu de deux Princes armez & furieux, & tandis que les uns se declaroient contre Pompée, & les autres contre Cesar, de les choquer tous deux ensemble? On pourroit douter que le Sage fist bien de prendre part au Gouvernement de la Republique dans un temps de confusion.

Que pretendez-vous Caton ? il ne s'agit plus à present de la liberté, il y a long-temps qu'elle est perduë, on demande seulement si Pompée ou Cesar sera le maistre ; quel interest prenez-vous dans ce differend ? rien ne vous regarde icy, on veut faire choix d'un maistre. Que vous importe qui demeure le vainqueur ? celui qui succombera auroit bien pû à la verité devenir plus meschant, mais celuy qui demeurera victorieux n'en sera pas meilleur.

J'ay parlé des derniers temps de Caton ; mais dans les temps precedens les conseils d'un homme si sage, qui vouloit prevenir la ruine de la Republique, ne furent point écoulez ; il ne cessa de crier, & de faire des harangues inutiles, tandis que porté sur les mains du peuple & tout couvert de l'ordure qui luy avoit esté jettée, on le tiroit hors de la place, ou qu'on le traînoit du Senat dans la prison. Mais nous verrons bien-tost si le sage doit s'employer quand il ny a nulle apparence de succès ; cependant, je vous propose pour exemple ces grands personnages, lesquels estant exclus des affaires publiques se sont retirez pour mener une vie privée,

& donner des loix à tous les hommes sans choquer ceux qui avoient le pouvoir en main : Le Sage ne va point contre les coustumes establies, & ne s'attire point la haine du peuple par la singularité de sa conduite. Quoy donc? celuy qui suivra cet avis, sera-t'il en seureté? c'est de quoy l'on n'oseroit vous répondre, non plus qu'on ne scauroit promettre la santé à un homme sobre : & toutesfois la sobriété fait qu'on se porte bien : Il perit quelquefois un vaisseau dans le port ; mais que pensez vous qu'il arrive en pleine mer ; combien celny qui n'est pas en seureté vivant en repos, seroit-il plus exposé s'il se jettoit dans les affaires & dans l'embarras ? Les bons perissent quelquefois, qui en doute? Mais cela est plus ordinaire aux meschans ; on ne laisse pas d'estre bon escrimeur pour avoir receu quelque coup dans la garde de son épée : Enfin, le Sage considere en toutes choses ce qu'il entreprend, & non pas ce qui en aviendra : Nous sommes maistres de nos entreprises ; la fortune ordonne du succès : à la verité je ne me soumettray jamais à ses jugemens. Vous me direz qu'elle donne souvent

du chagrin & des traverses; il est vray, mais on ne condamne pas le voleur au mesme temps qu'il fait le coup.

Je m'imagine presentement que vous tendez la main pour recevoir la paye ordinaire; je vous la veux payer en or; & puisque je parle de la possession de ce métal, il faut que vous appreniez la maniere de vous en servir utilement & avec plaisir. Celuy-là jouit parfaitement des richesses qui n'a nullement besoin de richesses. Vous me demanderez le nom de l'auteur; c'est Epicure, Metrodore, ou quelque autre de la même secte. Jugez de ma bonté, puisque je fais ainsi valoir les sentimens d'autrui. Mais qu'importe qui l'ait dit? Il est dit pour tout le monde. Qui a besoin de richesses a peur de les perdre; or la jouissance d'un bien qui donne du soin ne satisfait point le propriétaire, il veut toujours l'augmenter, & tandis qu'il songe à l'accroistre, il ne pense pas à en jouir: il se rend compte à luy-mesme, il plaide, il feüillette son Journal, & de maistre, il devient procureur de sa maison.

EPISTRE XV.

*Il est plus nécessaire d'exercer l'esprit
que le corps.*

*Les biens de fortune ne sçauroient
remplir nos amitez.*

C'Estoit la coustume des Anciens, qui s'observoit encore de mon temps, de mettre au commencement d'une Lettre : si vous vous portez bien, tout va bien : Nous pouvons dire avec autant de raison, si vous Philosoquez, tout va bien : car enfin, c'est par-là qu'on se porte bien, autrement l'esprit malade : Le corps même quoy qu'il soit robuste ne l'est qu'à la maniere des furieux & des phrenetiques; c'est pourquoy, ayez un soin particulier de conserver cette santé, puis vous pourvoirez à l'autre, qui ne vous coûtera pas beaucoup si vous voulez vous bien porter : Car je trouve, mon cher Lucile, que c'est une sorte occupation & fort indecente à un homme de lettres d'exercer ses bras, de se grossir le col, & de s'affermir les reins; vous avez beau vous engraisser & fortifier vos

membres; vous ne ferez jamais si fort ny si gras qu'un bœuf; outre que trop d'en-bon point estouffe l'esprit & le rend pesant; c'est pourquoy resserrez tant que vous pourrez vostre corps, & donnez le large à vostre esprit. Ceux qui s'addonnent à ces exercices violens s'engagent à beaucoup d'incommo-ditez; car en premier lieu, le grand travail en épuisant les esprits rend l'homme incapable d'une forte application & d'une estude serieuse, & puis le poids des viandes luy rend la conception plus tardive. Vous voyez encore des Esclaves qui montrent les exercices; gens de mauvaise vie, qui ne font rien que boire & que s'oindre d'huile, & qui croient avoir bien employé la journée quand ils ont bien sué, & puis avalé quantité de vin au lieu de la sueur qu'ils ont renduë. C'est une vie de malade que de boire & de suer continuellement; il y a des exercices courts & aisez qui délient le corps, & n'emportent gueres de temps, ce qu'il faut considerer avant toutes choses. Par exemple la course, le mouvement des mains chargées de quelque poids, le saut en l'air, ou par bas,

ou celuy qui se fait à la mode des Saliens, ou pour parler plus librement le fait du foulon; choisissez celuy qu'il vous plaira de ces exercices, l'usage vous le rendra facile.

Mais quoy que vous fassiez, revenez bien-tost du corps à l'esprit, & l'exercez le jour & la nuit. Il n'y a pas grande peine à l'entretenir; le froid, le chaud, ny mesme la vieillesse ne vous empeschera pas de cultiver un bien qui devient meilleur plus il vieillit. Ce n'est pas que je veuille que vous soyez continuellement attaché sur un livre, ou sur vos tablettes; il faut donner à l'esprit quelque repos qui le recrée, & ne l'enerve pas. Il est bon de se faire porter en litiere; cela remue le corps, & n'empesche pas l'estude; car vous y pouvez lire, dicter, parler, & écouter. La promenade fait la mesme chose. Vous ne devez pas aussi negliger l'exercice de vostre voix; mais je ne puis approuver que vous l'éleviez avec de certains tons & que vous l'abaissiez ensuite. Si vous voulez encore apprendre à marcher, vous ferez venir de ces gens à qui la necessité a fait inventer des regles pour cela; vous en

trouverez qui compasseront vos pas, qui observeront les morceaux que vous mangerez, & qui prendront autant de licence que vostre patience leur en donnera. Quoy faut-il d'abord parler en criant & en faisant effort? il est si naturel de s'émouvoir petit-à-petit, que les plaideurs mesme ne crient qu'après avoir parlé doucement; il ny a personne qui implore le secours & la foy des Quirites dès le commencement d'une cause. C'est pourquoy suivez le mouvement de vostre esprit, en reprenant le vice tantost plus impetueusement & tantost plus lentement, selon que vostre voix & vostre poulmon se trouveront disposez; mais quand vous reprendrez haleine, prenez garde que vostre voix s'abbaisse doucement, & quelle ne tombe pas tout à coup; il faut qu'elle se ressentte des qualitez de celuy qui la gouverne, & qu'elle ne s'adoucisse pas d'une maniere inepte & grossiere; car il ne s'agit pas d'exercer nostre voix, mais de nous exercer avec nostre voix.

Je ne vous ay pas déchargé de peu d'affaire en vous donnant tous ces

avis ; je veux joindre à cette grace un present qui ne vous déplaira pas. Voicy un beau precepte. La vie des foux est chagrine , agitée de crainte , & toute embarrassée de l'avenir ; Vous me demandez qui a dit cela ? C'est celuy que je vous ay nommé cy-devant. Maintenant quelle est à votre avis cette vie des foux ? Est-ce celle de Baba & d'Ixion ? Non je vous assure , c'est celle que nous menons nous autres qu'une aveugle convoitise porte à la recherche de quantité de choses plus capables de nous nuire que de nous rassasier , nous qui serions déjà satisfaits si quelque chose nous pouvoit suffire , nous qui ne considerons pas combien il est doux de ne rien demander , & combien il est magnifique de vivre de ce qui suffit sans dépendre de la fortune. Souvenez-vous donc, mon cher Lucile, de tant de biens que vous avez acquis , & au lieu de regarder combien de personnes il y a au dessus de vous , songez combien il y en a au dessous , si vous voulez rendre ce que vous devez aux Dieux, & à vostre condition : Considererez tant de gens que vous avez pas-

sez. Mais que vous souciez-vous des autres, puisque vous vous estes passé vous-mesme ? mettez une borne que vous ne puissiez outre-passer quand vous en auriez envie ; ils s'en iront un jour ces biens si dangereux, & qu'il vaut mieux attendre que posséder : S'ils avoient quelque chose de solide, on verroit au moins quelque personne qui seroit rassasiée, mais ils ne font qu'irriter la soif de celuy qui en gouste ; & l'appareil du festin est ordinairement ce qui donne de l'appetit. Apres tout, pourquoy veux-je avoir plutôt obligation à la fortune de me donner ce qui roule dans le hazard, qu'à moy-mesme de ne le pas demander ? Mais pourquoy le demander à moins que d'avoir oublié la fragilité des choses humaines ? Amasseray je ? a quel dessein ; Travailleray ie ? voici le dernier jour de ma vie ; en tout cas il n'est pas éloigné du dernier.



██

EPISTRE XVI.

*La Sagesse rend l'homme heureux,
& le dispose à obeir aux ordres de
la Providence.*

JE crois que vous sçavez, mon cher Lucile, que l'on ne peut vivre heureusement, non pas mesme commodement, sans l'estude de la sagesse, que la vie est heureuse quand on a fait cette acquisition, mesme assez douce aussi-tost qu'on y a fait quelque progres. Mais il y faut penser souvent, afin de vous affermir dans cette connoissance, & de vous l'imprimer plus fortement. Il est sans doute plus difficile de garder une bonne resolution que de la prendre, & vous devez fortifier vostre ame par une estude continuelle jusques à ce que vous ayez fait une bonne habitude de ce qui n'est encore qu'une bonne volonté. Au reste, je vois bien que vous avez beaucoup profité, sans que vous m'en asseuriez par tant de paroles. Je sçay d'où procede ce que vous écrivez, il n'est ny contrefait ni fardé. Je diray toutesfois ce que j'en pense. J'espere bien de

vous, mais j'en'ose pas encore m'en assurer : je vous conseille de faire la mesme chose; car il n'est pas à propos que vous preniez si tost confiance en vous mesme. Examinez-vous, sondez-vous auparavant, prenez garde sur toutes choses: si ce profit que vous avez fait n'est pas plutôt pour la Philosophie que pour les mœurs.

La Philosophie n'est pas une piece de montre, destinée pour le peuple; elle s'arreste seulement aux choses, & non aux paroles; on ne la prend pas pour se divertir durant quelque journée, ou pour se desennuyer quand on est de loisir. Elle forme l'esprit, ordonne la vie, reigle les actions, montre ce qu'il faut faire, & ce qu'on ne doit pas faire; elle tient le gouvernail, & conduit le vaisseau dans les passages dangereux; sans elle personne n'est en seureté; il arrive à toute heure une infinité de choses où l'on a besoin de conseil, & c'est ce qu'elle vous donnera. Mais (dira quelqu'un,) à quoy me servira la Philosophie, s'il y a une destinée? Si Dieu gouverne toutes choses, ou si le hazard en est le maistre? (car les evenemens certains ne peuvent estre changez, & l'on ne sçait qu'op-

poser contre les incertains.) A quoy, dis-je, me servira la Philosophie, si Dieu a prevenu mon dessein, & a ordonné ce que je feray, ou si la fortune me donne pas le loisir de deliberer?

Que cela soit vray en tout, ou en partie, je raisonne ainsi mon cher Lucile. soit que la destinée nous lie par une nécessité immuable, soit que Dieu comme arbitre de l'Univers ordonne de toutes choses, soit que le hazard roule & conduise aveuglement les affaires humaines, il est certain que la Philosophie nous assistera toujours: elle nous exhortera de nous soumettre volontairement à Dieu, de résister constamment à la fortune, de suivre les ordres de la Providence, & de supporter les coups du hazard. Mais je ne veux pas examiner presentement ce qui demeure en nostre pouvoir, soit que la Providence nous gouverne, ou que le destin nous entraîne, ou que les accidens subits se rendent maîtres de nostre liberté. Je reviens donc à mon sujet, & je vous avertis de ne pas laisser refroidir la chaleur de vos bonnes intentions; affermissiez-les, & faites les passer en habitude.

Mais, si je connois bien vostre hu-

meur, vous regardez dès le commencement de cette Lettre le fruit qu'elle vous doit apporter ; examinez la bien , & vous le trouverez : ne vous estonnez pas si ie vous fais encore liberalité du bien d'autrui. Mais pourquoy d'autrui, si ie puis m'approprier tout ce qui a esté bien dit par un autre , comme cette Sentence d'Epicure ? Si vous vivez selon la nature, vous ne serez jamais pauvre, si vous vivez selon l'opinion, vous ne serez jamais riche ; la nature demande peu de choses, l'opinion en veut une infinité. Que l'on assemble dans vostre maison toutes les richesses qu'un grand nombre de personnes ont possédées , Que la fortune vous donne plus d'argent qu'en eut jamais un particulier, qu'elle vous habille de pourpre , & qu'elle vous loge dans des Palais lambrissez d'or & pavez de marbre, afin que vous ayez des richesses sur la teste & sous les pieds ; qu'elle y ajoûte des Statuës, des peintures , & tout ce que les arts ont jamais fait pour contenter le luxe , tout cela ne servira qu'à vous en faire souhaiter davantage. Les desirs de la nature sont bornez, ceux de l'opinion ne sçavent où s'arrester, car l'erreur n'a point de

terme certain. Celuy qui tient le droit chemin vient à son but, celuy qui s'égare n'y arrive jamais. Retirez-vous des vanités; & quand vous voudrez sçavoir si ce que vous desirez est selon la nature, voyez s'il peut s'arrêter en quelque endroit; car il ne sera point naturel, si s'estant fort avancé, il veut encore aller plus loing.

EPISTRE XVII.

Il faut acquerir la Sagesse par preference à tous les autres biens.

Les richesses peuvent bien changer les miseres & ne peuvent pas les finir.

Quitez toute sorte d'occupations si vous estes Sage, mais plustost afin que vous le deveniez: suivez le chemin de la vertu à grands pas & de toutes vos forces, & s'il y a quelque chose qui vous arreste, il faut vous en défaire ou le rompre. Mais, me direz-vous, le soin de ma maison me retient, je la veux établir en sorte que je puisse subsister sans rien faire, afin que n'é-

tant point incommodé, je ne sois incommodé à personne. Quand vous parlez ainsi, il semble que vous ne compreniez pas assez la force & l'estendue du bien que vous pretendez. Vous entendez à la verité le principal de l'affaire, & combien la Philosophie est utile; mais vous ne penetrez pas encore dans le détail, & ne connoissez pas combien nous en tirons de secours en toutes choses, & de quelle maniere (pour user des termes de Ciceron) elle nous assiste dans les grandes affaires & nous sert encore dans les petites. Consultez-là si vous me croyez, elle vous dira que vous ne vous amusez pas à compter ce que vous avez de bien, car vous ne pretendez par là, qu'éviter la pauvreté; mais à quel propos, s'il est vray qu'on la doit désirer, & que les richesses ont fait obstacle à beaucoup de gens qui se vouloient appliquer à la Philosophie?

La Pauvreté au contraire est toujours libre & tranquille. Quand la trompette sonne, elle sçait bien que ce n'est pas pour elle; si elle entend l'allarme, elle regarde par où elle sortira, & non pas ce qu'elle emportera. S'il faut aller

sur mer, on n'entend point de bruit au port, & le rivage n'est point embarrassé de son équipage; on ne la voit point environnée d'une troupe de valets, pour la nourriture desquels tout ce qui est dans un pays peut à peine suffire. Il est aisé de rassasier plusieurs personnes quand leur estomach est bien réglé, & ne demande autre chose que de se remplir. Il couste peu pour contenter la faim, & beaucoup pour satisfaire le dégoust. Il suffit à la pauvreté d'appaiser la nécessité qui est pressante. Pourquoi donc refusez-vous sa compagnie, puisque mesme le riche, quand il est de bon sens, suit son exemple. Si vous voulez vacquer à l'estude, il faut estre pauvre, ou du moins semblable à celuy qui est pauvre; car pour estudier avec profit il faut de la sobriété, qui est une pauvreté volontaire.

Ne dites donc plus pour excuse, je n'en ay point encore assez; Si je puis amasser tant de bien, alors je me donneray entierement à la Philosophie, & cependant il n'y a rien que vous devriez acquerir plutôt que ce que vous voulez acquerir le dernier, c'est par-là qu'il faut commencer. le veux, dites-vous,

amasser auparavant de quoy vivre ;
 aprenez en mesme temps , comment il
 faut amasser. Ce qui vous peut empes-
 cher de bien vivre ne scauroit vous
 empescher de bien mourir. La pau-
 vreté ny la disette ne vous doivent
 point destourner de la Philosophie ; el-
 le merite bien que l'on endure pour
 elle la faim que l'on souffriroit dans
 un Siege pour ne pas tomber entre
 les mains d'un ennemy victorieux, puis-
 qu'elle vous promet une liberté perpe-
 tuelle , & que vous n'aurez rien à crain-
 dre du costé des hommes , ny du costé
 de Dieu. Apres tout il en faut venir là,
 quand on devoit mourir de faim. Si
 des Armées entieres ont souffert une
 disette generale de toutes choses , ont
 vescu d'herbes & de racines dans une
 faim qui faisoit horreur ; & tout cela
 (le croirez-vous ?) afin de conquerir un
 royaume pour autruy ; se trouvera-t'il
 quelqu'un qui ne veuille pas souffrir
 la pauvreté afin de délivrer son ame de
 la tyrannie des passions ?

Il n'y a donc rien que l'on doive
 acquerir préferablement ; & l'on peut
 s'embarquer sans aucunes provisions
 pour la conquête de la sagesse. le voy

vostre pensée. Apres que vous aurez tout, vous voudrez avoir encore la Sagesse, qui sera le dernier acquest de vostre vie & une espee de supplemēt. Mais si vous avez du bien commencez à philosopher ; car, qui vous a dit que vous n'en avez pas trop ? Si vous n'avez rien, il faut rechercher ce bien là avant tous les autres. Ouy, mais je manqueray de ce qui m'est necessaire. En premier lieu, il ne vous manquera pas, puisque la nature demande fort peu de choses, & que le Sage sçait s'y accommoder ; mais s'il tombe dans la derniere necessité, il est en son pouvoir de s'en delivrer bien-toft, & de n'estre plus à charge à luy-mesme ; que s'il a fort peu de chose pour subsister, il s'en consolera, & sans se mettre en peine que du necessaire, il pourvoira doucement à son vivre, & à ses habits, se mocquant de l'embarras des riches, & de l'empressement de ceux qui courent apres les richesses ; il se dira d'un visage tranquille & & riant, pourquoy mon amy differes-tu si long-temps à travailler pour toy-mesme ? Attendras-tu le profit de quelque argent presté, ou de quelque marchandise achetée, ou

qu'un riche vieillard te fasse son héritier, si tu peux te faire riche dès à présent ? La sagesse tient lieu de toute sorte de biens, elle les donne même quand elle les fait mépriser ; mais cela est bon pour d'autres, car à votre regard on peut dire que vous approchez davantage de ceux que l'on appelle riches ; fermez votre bourse, elle n'est que trop pleine ; car il n'y en a point, où l'on ne trouve ce qui suffit.

Si je ne vous avois point gasté, je pourrois icy finir ma Lettre ; mais comme il n'est pas permis de saluer le Roy des Parthes sans un présent à la main, on ne sçauroit aussi prendre congé de vous qu'il n'en couste quelque chose. *Que fera-ce donc ?* Je le veux emprunter d'Epicure. Il y a bien des gens qui ne trouvent pas la fin, mais plutôt le changement de leur misere dans les richesses qu'ils ont acquises. Je ne m'en estonne pas ; car le défaut ne vient pas des choses, mais des personnes ; c'est pourquoy les richesses leur sont à charge aussi bien que la pauvreté.

Il n'importe pas que vous couchiez

un malade dans un lit d'or, ou de bois, car la maladie le suivra par tout; ainsi il est indifferent qu'un esprit mal sain soit parmy les richesses ou dans la pauvreté, puisque son mal demeurera toujourns attaché à la personne.



EPISTRE XVIII.

Il est bon de pratiquer quelquefois la pauvreté volontaire.

Celuy qui méprise les richesses est digne de Dieu.

VOicy le mois de Decembre, & le le temps où la ville s'échauffe davantage dans la débauche; elle est universelle, & comme de droit public; on fait par tout du bruit & de grands preparatifs, comme si les saturnales estoient autre chose que les jours ouvriers; il y a toutes fois si peu de difference que celuy qui a dit, que Decembre ne duroit autrefois qu'un mois & qu'il dure à present toute l'année, me semble avoir bien rencontré. Si

le vous avois icy, ie confererois volontiers avec vous de ce que nous devons faire ; si nous vivrons à l'ordinaire, ou si pour ne paroistre pas ennemis de la coustume nous quitterons la robe & nous nous réjouirons comme les autres ; car nous changeons d'habits presentement aux jours de recreation, comme on faisoit autrefois lors que la Republique estoit en trouble ou en tristesse. Si je connois vostre esprit, vous en userez comme un amiable compositeur, qui voudroit qu'en cette occasion l'on ne fust pas entierement conforme ny aussi entierement contraire à la populace ; si ce n'est peut-estre que l'on doit se retenir & se priver des plaisirs en un temps, où tout le monde s'y jette à corps perdu. L'esprit ne scauroit mieux connoistre sa fermeté que quand il ne trouve rien qui soit capable de le porter, ny de l'entraîner dans la dissolution. Il faut à la verité de la vertu pour garder la sobrieté tandis que le peuple se plonge dans le vin ; aussi faut-il beaucoup de conduite pour faire ce que font les autres, mais d'une maniere plus honneste, sans se distinguer & se retirer à part,

& sans) se meller aussi avec toute sorte de personnes. Ne peut-on pas se réjouir sans passer jusques au débordement?

Au reste, j'ay tant d'envie d'éprouver la force de vostre ame, que je vous conseille, suivant l'avis de ces grands personnages, de prendre quelques jours pour estre nourry & vestu grossierement afin que vous puissiez dire, N'est-ce que cela dequoy j'avois tant de peur? Il faut dans la tranquillité se preparer aux choses fascheuses, & durant les faveurs de la fortune se munir contre les injures. Le soldat durant la paix s'exerce à la course, darde le javelot, & se lasse à des travaux inutiles, afin de pouvoir fournir aux necessaires. Pour ne se point estonner dans l'occasion, il se faut éprouver auparavant; c'est ce qu'ont fait plusieurs personnes considerables qui se sont soumis à la disette & à une pauvreté volontaire durant quelques jours de chaque mois, afin de n'estre jamais surpris de ce qu'ils avoient si souvent pratiqué. Ne vous imaginez pas que je veuille vous obliger seulement à ne pas faire si bonne chere, à passer dans l'apparte-

ment des pauvres, & à embrasser les fausses abstinences que les riches ont inventées pour guerir leur dégoust; je pretens que vous n'aurez qu'une paille, qu'un hoqueton de bure, avec du pain dur & bis : faites cela trois ou quatre jours, & quelquesfois davantage, afin que ce ne soit pas un jeu, mais une veritable espreuve,

Vous ne sçauriez croire, mon cher Lucile, combien vous serez content lorsque vous verrez que pour deux oboles vous serez rassasié, & que pour cela vous n'aurez pas besoin du secours de la fortune, puisque la malignité ne peut empescher que vous n'ayez le necessaire. Mais ne vous imaginez pas alors avoir fait quelque chose de fort grand; car vous n'aurez rien fait qu'une infinité de pauvres & d'esclaves ne fassent tous les iours. Sçachez vous gré seulement de l'avoir fait sans y estre forcé, il vous sera aussi facile de souffrir cela tousiours, que de l'essayer quelquefois. Exerçons nous y, & de peur que la fortune ne nous prenne au dépourveu, rendons nous la pauvreté familiere; nous serons riches avec moins d'apprehension quand nous sçaurons

que ce n'est pas un si grand mal que d'estre pauvre. Epicure ce grand maistre de la volupté avoit de certains jours, ou il ne se rassasioit qu'à demy, pour voir si cela pouvoit diminüer cette grande & parfaite volupté qu'il recherchoit, pour voir combien elle diminuoit, & si la chose meritoit que l'on s'en tourmentât beaucoup. C'est ce qu'il dit dans les lettres qu'il écrivit à Polienus durant le Gouvernement de Charinus, où il se vante qu'il se rassasioit pour moins d'un sol, & que Metrodore qui n'estoit pas encore si sobre le despensoit entier. Vous auez peut estre de la peine à croire qu'il y ait de quoy contenter l'appetit dans ces sortes de repas; il y a mesme de la volupté, non pas une volupté vaine & passagere. qui ait besoin d'estre entretenüe mais une satisfaction solide & assurée; car, il n'y a pas grand plaisir à boire de l'eau & à manger du pain d'orge; mais c'est une extreme commodité de s'en pouvoir contenter & de s'estre reduit à des choses que la fortune la plus contraire ne vous scauroit oster. On vit plus largement dans la prison, & l'on traite mieux les criminels qui sont reservez pour le dernier suplice;

Oüy, mais quelle grandeur d'ame d'embrasser volontairement, ce que l'on ne souffriroit pas mesme si l'on estoit reduit aux plus mal-heureuses extremités : cela s'appelle prevenir les insultes, & emousser les traits de la fortune. Commencez donc, mon cher Lucile, à suivre une si louïable coustume, & choisissez quelques jours pour vous mettre en retraite & pour vous aprivoyer avec l'indigence; établissez une bonne correspondance avec la pauvreté.

Soyez digne des Dieux par le mépris de l'or.

Il n'y a que celuy qui méprise les richesses, qui soit digne de celuy qui les a créés ; je ne vous deffends pas d'en avoir, mais je veux que vous les possediez sans inquietude. Vous y réüssirez si vous vous persuadez que vous ne laisserez pas de vivre heureux sans elles, & si vous les regardez toujours comme si elles estoient prestes à vous quitter.

Mais il est temps de fermer cette lettre ; vous m'allez dire, acquittez auparavant ce que vous devez, je l'assigneray

fineray sur Epicure ; ce sera luy qui le payera. L'excez de la colere trouble le sens. Vous devez sçavoir combien cette Sentence est veritable, puisque vous avez des valets & des ennemis, car cette passion qui vient d'amour aussi bien que de haine s'échauffe contre toute sorte de personnes, & non moins parmi les divertissemens que dans les occupatiōs serieuses; c'est pourquoy l'on ne doit pas regarder l'importance du sujet, mais plūstōt la disposition de l'esprit qui en est touché; de mesme qu'il n'importe pas combien le feu soit grand, mais seulement sur quelle matiere il tombe : car il y a des choses si solides qu'elles sont impénétrables au plus grand feu, d'autres au contraire en sont si susceptible qu'une seule estincelle y peut causer un grand embrasement. Oüy, je dis, cher Lucile, que l'excez de la colere ne se termine que par la fureur : il faut donc éviter la colere, non tant pour garder la moderation, que pour conserver le bon sens.



XX

EPISTRE XIX.

*Que l'on ne peut acquerir la Sagesse,
qu'il n'en couste quelque chose.
Pour faire des amis, il faut donner
avec discernement, & non pas à
l'avanture.*

I'Ay bien de la joye lorsque je reçois de vos Lettres, car elles me respondent à present de ce qu'elles m'avoient autres fois fait esperer de vous. Continuez je vous prie & je vous en conjure; car, sçaurois-je demander quelque chose de meilleur à mon amy, que ce je voudrois demander pour luy? Sauvez vous, s'il y a moyen, de l'embarras des affaires; nous avons assez perdu de temps durant la jeunesse, commençons à nous recueillir dans l'arrière-saison, quel blasme en pouvons-nous recevoir? Si nous avons vescu parmy le trouble, mourons dans la tranquillité. Ce n'est pas que je vous conseille de vous rendre fameux par l'oisiveté, puisqu'il n'en faut faire ny

vanité ny mistere ; je ne pretens pas aussi de vous engager dans la solitude & dans la retraite en vous exagerant la corruption des hommes Faites seules seulement, si vostre repos paroist, qu'il n'éclate pas C'est à faire à ceux qui peuvent disposer de leurs personnes de deliberer s'ils veulent passer leur vie dans l'obscurité ; mais cela ne vous est pas libre ; vostre genie, vos écrits, & tant d'illustres amis vous ont trop fait connoistre ; & quand vous affecteriez de vous cacher, la lumiere de vos belles actions estant inseparable de vostre personne, vous decouvriroit assez. Vous pouvez toutesfois vous mettre en repos sans que personne le trouve mauvais, & sans que vous en ayez aucun remors ; car que laisserez vous dont vous pussiez avoir regret ? Des Chiens ? Il n'y en a pas un qui s'attache à vous, pour en dire la verité ; c'est plutôt à quelque avantage qu'il y rencontre : Des amis ? On recherchoit autrefois l'amitié, & à present on ne considere que l'interest : mais peut-estre que certains vieillards vous effaceroient de leur testament quand ils ne vous verroient plus, & que

des gens qui estoient affidus en vostre logis iront faire leur cour ailleurs ; Que voulez vous ? Il est mal aisé qu'une chose qui vaut beaucoup ne couste guieres ; voyez si vous aymez mieux vous abandonner vous mesme que quelque piece de ce qui vous appartient ; Pleust à Dieu que vous fussiez demeuré dans l'estat de vostre naissance, & que la fortune ne vous eust point si fort élevé ; mais la prospérité, les gouvernemens, & les emplois, avec les esperances qui les accompagnent, vous ont bien empesché d'envisager les douceurs d'une vie paisible & tranquille ; vous aurez encore de plus grandes charges, & celles-là vous en attireront d'autres, mais quelle en sera la fin ? Qu'attendez-vous pour vous reposer ? D'avoir tout ce que vous desirez ? jamais ce temps-là ne viendra.

Nous disons que les causes qui produisent les passions ont un enchaînement pareil à celles qui font le destin ; les unes titent leur origine de la fin des autres. En verité vous estes engagé dans un genre de vie qui vous tiendra toujours esclave ; secouez le joug, il vaudroit mieux, pour ainsi dire,

avoir une fois le col rompu, que de l'avoir toujours chargé. Si vous vous remettez dans la vie privée, tout vous semblera plus petit, mais il vous satisfiera pleinement, au lieu qu'une infinité de choses que l'on vous apporte de toutes parts ne sçauroient vous contenter en l'estat où vous estes. Preferez vous l'abondance qui ne remplit pas à la disette qui rassasie? La prospérité est avide, & sujette à l'avidité d'autrui; & tandis que rien ne vous suffira, à peine aussi suffirez vous aux autres? Mais comment (direz-vous) en sortiray-je? comme vous pourrez. Considérez combien de choses vous avez entreprises pour acquérir de l'honneur & des richesses: Il faut aussi entreprendre quelque chose pour se mettre en repos, ou bien se résoudre à finir sa vie dans le tracas des affaires, & dans le tumulte des charges publiques, agité de flots, & de nouveautés continuelles que l'adresse de **vostre** esprit, ny la douceur de vostre naturel ne sçauroient éviter. Mais à quoi sert de vouloir vous mettre en repos? Vostre fortune le permet pas; Que sera-ce donc si vous la poussez plus loing? Cet ac-

croissement ne fera que multiplier les sujets de vos craintes : Je veux en cet endroit vous rapporter un bon mot de Mécœnas ; il a justifié la vérité par sa propre expérience. La grande hauteur, dit-il, estonne d'elle-mesme : vous me demandez en quel livre il l'a dit. C'est en celuy qui est intitulé Prométhée. Il a entendu dire que la grande hauteur estonne ceux qui s'y voyent élever ; y a t'il grandeur dans le monde qui merite que l'on fasse une si étrange confession ? C'estoit un homme d'esprit, lequel sans doute auroit laissé une belle idée de l'éloquence Romaine, si ses richesses ne l'eussent point enervé, ou plutôt effeminé, à la maniere des Eunuques. Vous aurez un pareil sort si vous ne pliez les voiles, & que vous ne veniez de bonne-heure en terre-ferme, comme il le voulut faire, mais trop tard.

Je pourrois avec cette Sentence de Mécœnas m'acquitter de ce que je vous dois ; mais, si je vous connois bien, vous me ferez un procès, & ne voudrez pas estre payé en monnoye neuve encore que de bon aloy. Ainsi il faut que j'en emprunte d'autre chez Epicure : Vous devez, dit-il, pren-

garde avec qui il vous faudra boire & manger avant que de voir ce que vous boirez & mangerez; car de se repaistre de viandes sans la compagnie d'un amy, c'est une vie de lion & de loup. Mais cela ne vous arrivera pas si vous ne faites retraite; car vous verrez manger à vostre table tous ceux que l'intendant de vostre maison aura choisis entre les gens qui viennent vous faire la cour. Ce n'est point dans une salle que l'on trouve des amis; ce n'est point à la table qu'on les éprouve. Le plus grand malheur d'un homme qui a de grands emplois & de grands biens, c'est de tenir pour ses amis, ceux auxquels il n'est pas amy, s'imaginant que les graces qu'il leur fait ont assez de force pour gagner leur amitié, quoy qu'il y ait certains esprits lesquels aiment d'autant moins qu'ils se sentent plus obligez. Une petite somme prestée vous rend un homme redevable, une grosse vous le rend ennemy; Quoy donc? les bien-faits ne servent-ils de rien pour acquérir des amis? Ouy, ils servent si vous avez pû choisir des personnes dignes de les recevoir, si vous avez

meté de vostre ame, & par l'affoiblissement de vos passions. Verifiez vos paroles par les effets, il ne s'agit pas icy du deuoird'un déclamateur qui veut persuader une Assemblée, ny de celuy d'un Sophiste qui pretend seulement divertir de jeunes faineans en discourant agreablement sur différentes matieres. La Philosophie enseigne à faire non à parler, elle veut que chacun vive à la maniere qu'elle précrit, que nos paroles & nos actions se rapportent, & qu'il n'y ait point en cela de bigarure; c'est un des plus grands avantages & la principale marque de la sagesse, quand les actions conviennent avec les paroles, & que l'on voit un homme toujours égal à soy mesme: Qui pourra faire cela? peu de gens à la verité; il s'en trouve pourtant quelques-uns: j'avouë que la chose est difficile; aussi je ne dis pas que le Sage doive marcher toujours d'un mesme pas, mais mais bien par un mesme chemin; Prenez donc garde si vostre habit répond à vostre logement, si vous estes magnifique en vostre personne, & trop ménager en vostre train; s'il y a de la frugalité en vostre table, & du luxe en vos basti-

mens. Prescrivez-vous une fois une regle de vivre & la suivez le reste de vos jours : Il y en a qui sont resserrez dans leurs maisons, & qui se mettent au large quand ils sont dehors; cette inegalité est un défaut qui marque un esprit vacillant, dont la conduite n'est pas encore assurée.

Mais je vous veux dire d'où vient cette legereté, & cette contrariété d'actions & de volontez; c'est que personne ne se propose un but arrêté, & si l'on s'en propose quelqu'un on ne s'y arrête pas, mais on passe par dessus, on le quitte, on y retourne, embrassant quelquefois ce qu'on avoit auparavant condamné; c'est pourquoy sans rechercher les anciennes définitions de la sagesse, ie me contenteray de celle. cy, qui s'étend à toutes les conditions de la vie humaine. Enquoy consiste la sagesse? A vouloir tousiours une mesme chose, ou à la rejeter tousiours. Je n'y ajoute point cette condition, pourveu que la chose que vous vouliez soit juste, parce qu'il n'y a rien qui puisse tousiours plaire s'il n'est juste; ainsi vous voyez que la pluspart des hommes ne sçavent ce qu'ils veulent,

qu'au moment qu'ils le veulent & que personne n'est certain de ce qu'il doit vouloir ou ne vouloit pas. On change tous les iours de sentiment, on passe mesme dans celuy qui est opposé. Aussi la vie de beaucoup de gens n'est à vray dire qu'un badinage; achevez donc ce que vous avez commencé, vous arriverez peut-estre au plus haut degré, au moins, à tel degré que vous seul pourrez connoistre que ce n'est pas encore le plus hault; mais que deviendra (me direz vous) ce grand nombre de domestiques? Quand vous ne les nourrirez plus, ils se nourriront eux mesmes; à l'égard des autres la diminution de vostre bien vous fera connoistre ce que vous n'aurez pû apprendre par vos bien-faits; car vos veritables amis demeureront aupres de vous, & ceux qui suivoient vostre fortune plûtoist que vostre personne, se retireront; la pauvreté n'est-elle pas agreable en ce qu'elle vous découvre ceux qui sont effectivement vos amis? Quand viendra le jour que personne ne mentira plus pour vous faire honneur?

N'ayez donc point d'autre pensèe, d'autre soin, ny d'autre desir que de trouver

le fond de vostre satisfaction & de vostre bonheuren vous mesme; peut. il y avoir une felicité qui approche davantage de celle de Dieu? Mettez-vous si bas que vous ne puissiez tomber; & afin que vous le fassiez plus volontiers, j'appliqueray à ce propos la Sentence qui doit finir cette Lettre. Epicure me la fournira de bon cœur, quand vous en devriez estre jaloux. Vos paroles assurément auront plus d'autorité, quand elles seront prononcées sur un lit de paille, & dans un habit de bure, car elles seront dites & verifiées en mesme temps; Pour moy, dit-il, j'escoute plus volontiers nostre Demetrius, quand il parle presque tout nud couché sur une paillasse; car il n'est pas alors precepteur, mais plutôt telmoin de la verité. Quoy donc? ne peut on pas mespriser les richesses que l'on possède? Pourquoy non; j'estime qu'un homme doüé d'une belle ame les voyant autour de soy, & ne sçachant comment elles luy sont venues en sourit, & entend dire qu'elles luy appartiennent, sans que luy mesme s'en apperçoive. C'est beaucoup de ne pas se laisser corrompre par la compagnie des richesses; celuy là est grand

à mon avis qui demeure pauvre au milieu de l'abondance; mais je trouve cet autre plus en seureté qui est effectivement pauvre & ne possederien. Vous me direz peut estre, je ne sçay si celuy que vous nous figurez, pourroit supporter la pauvreté si elle luy arrivoit, & moy qui sers d'interprete à Epicure, je doute aussi si cet autre qui est effectivement pauvre pourroit mépriser les richesses si elles luy arrivoient; c'est pourquoy il faut examiner le fonds de leur ame; si l'un est satisfait de sa pauvreté, & si l'autre a de l'indifference pour les richesses; autrement la paillasse & la bure seroient une assez mauvaise preuve de la vertu d'une personne, puisqu'il faut sçavoir si cette personnes s'accommode à cet état par nécessité, ou par choix.

Au reste, un homme de bon sens ne doit point courir apres les incommoditez comme estant des choses excellentes, mais bien s'y preparer comme estant faciles à supporter; elles sont faciles en effet, mon cher Lucile, elles sont mesmes agreables quand on s'en approche apres les avoir long-temps meditées, car on y trouve de la seu-

reté, sans quoy nul estat ne nous peu-
 fatisfaire. C'est pourquoy, j'estime qu'il
 est à propos de choisir quelques jours
 pour nous disposer à la veritable pau-
 vreté par la pratique de la pauvreté
 volontaire, ainsi qu'ont fait ces grands
 personnages dont je vous ay cy-devant
 écrit, ce qui est d'autant plus necessai-
 re en ce temps où les delices ont cau-
 sé tant de relaschement que les moin-
 dres incommoditez nous semblent in-
 supportables; il vaut mieux toutesfois
 piquer & réveiller nostre esprit en luy
 representant que la nature n'a ordon-
 né que bien peu de chose pour nostre
 subsistance. Personne ne vient riche
 dans le monde, il est enjoint à tous
 ceux qui y entrent de se contenter d'un
 peu de lait, & d'un peu de linge; & ce-
 pendant apres de si petits commence-
 mens, des Royaumes entiers ne nous
 fussent pas.



EPISTRE XXI.

*Que les bons auteurs peuvent immortaliser le nom de leurs amis.
Contre ceux qui interpretent mal la doctrine d'Epicure.*

CROYEZ vous n'avoir affaire qu'avec ceux dont vous m'écrivez ? Vous avez beaucoup plus affaire avec vous mesme, puisque vous vous tourmentez continuellement ; vous n'êtes pas bien certain de ce que vous voulez ; vous sçavez mieux louer la vertu que vous ne sçavez la suivre ; vous voyez bien bien où reside la felicité, mais vous n'avez pas le courage de vous y acheminer ; comme vous ne connoissez pas peut estre ce qui vous en empesche, il faut que je vous le die ; vous estimez beaucoup ce que vous quitterez alors ; & dans le mesme temps que vous vous représentez la tranquillité dont vous jouirez, vous este sans doute arresté par l'éclat de la vie que vous menez, comme si vous deviez

tomber dans un estat obscur & sordide; vous vous trompez, mon cher Lucile, il faut monter pour y arriver. Vostre vie est differente de l'autre, comme la splendeur l'est de la lumiere, car celle cy éclaire de son propre fonds, & l'autre brille d'une clarté empruntée; mais comme la vie ou estes n'a qu'un éclat de repercussion, il ne se faut pas s'estonner si quelqu'un venant à se mettre entre deux, elle demeure couverte d'ombre, au lieu que celle où vous aspirez conserve toujours la clarté qui luy est naturelle.

Les Lettres asseurement vous rendront illustre & fameux; je vous veux rapporter un exemple d'Epicure, lequel écrivant à Idomeneus, homme chargé de grands emplois & Ministre d'un Prince fort absolu, & voulant l'attirer du poste éclatant où il estoit à la possession d'une gloire veritable & asseurée, luy dit: Si vous estes touché de la reputation & de l'honneur, mes Lettres vous feront plus connoistre que toutes les grandeurs que vous recherchez & qui vous font rechercher. A vostre avis a-t'il dit la verité? Qui connoistroit presentement Idomeneus

si Epicure n'en avoit parlé dans ses Lettres? Tous les grands Seigneurs, les Satrapes & le Roy-mesme, duquel Idomeneustiroit son éclat, sont ensevelis dans la poussiere& dans l'oubly: Les Epistres de Ciceron font encore subsister le nom d'Atticus. Ses grandes Alliances luy auroient peu servy, & les noms d'Agrippa son gendre, de Tibere pere de son gendre, & de Drusus Cesar son arriere neveu, n'auroient pas conservé le sien, si Ciceron ne l'avoit fait connoistre à la posterité; il se fera apres nous un prodigieux amas de siecles, il y aura peu de beaux esprits qui demeureront la teste levée, & qui pourront se deffendre long-temps contre l'oubly, avant que de tomber dans la condition des autres. Ce qu'Epicure pû promettre a son amy, je vous le promets, mon chet Lucile; s'a y quelque credit aupres de la posterité, je puis choisir des personnes, & les faire durer autant que moy; nostre Virgile avoit promis d'en rendre deux immortels, comme il a fait.

Couple heureux, si mes vers sont des
 ans respectez,
 Vos noms ne mourront point par ma muse
 chantez.
 Je les feray durer tant que la destinée
 Rendra Rome soumise aux descendans
 d'Enée,
 Tant que ceux de son sang par leurs
 honneurs divers
 Regneront sur ces murs, ces murs sur
 l'univers.

Tous ceux que la fortune a eslevez,
 & qui ont eu part à la puissance des
 Souverains ont esté en credit, & leurs
 maisons ont esté frequentées tant que
 leurs maistres ont subsisté ; mais la
 memoire s'en est abolie aussi tost que
 ces Princes sont disparus ; au contraire
 l'estime des beaux esprits augmente
 apres leur mort, & passe jusques aux
 personnes qui ont eu quelque liaison
 avec eux.

Mais afin que l'on ne m'impute pas
 d'avoir produit Idomeneus dans cette
 Lettre sans sujet, je veux l'achever à
 ses despens. Epicure luy écrivit ce beau
 mot pour le dissuader d'enrichir Pi-

thocles pas les moyens ordinaires, voulant qu'il en prist de plus assurez. Si vous voulez, dit-il, que Pithocles devienne riche, il ne faut pas augmenter ses tresors, mais il faut diminuer sa convoitise. Cette Sentence est trop claire pour avoir besoin d'interpretation, & trop estendue pour souffrir un commentaire. Mais ne croyez pas que cela ait esté dit pour les richesses seulement, vous le pourrez appliquer à tout ce qu'il vous plaira. Si vous voulez rendre Pithocles vertueux, vous direz qu'il ne faut point accroistre les honneurs, mais diminuer cette mesme convoitise : Si vous voulez que Pithocles vive dans une satisfaction continuelle, vous direz encore qu'il ne faut pas augmenter les voluptez, mais diminuer les desirs. Enfin si vous voulez que sa vie soit longue, vous direz qu'il ne sert de rien d'augmenter le nombre de ses années, mais qu'il est necessaire de diminuer celuy de ses passions.

Ne vous imaginez pas que ces sentimens soient particuliers à Epicure, ils sont communs à tout le monde. Pour moy, je tiens qu'il faut faire

dans la philosophie , ce qui se fait ordinairement dans le Senat : lorsqu'un Sénateur en opinant a dit quelque chose qui me plaist , je le prie de diviser son avis , & je m'y range quant à ce chef. Je rapporte volontiers les discours d'Epicure afin de convaincre ces gens mal intentionnez qui cherchent dans cet Auteur dequoy pretexter leurs débauches, pour leur montrer qu'ils doivent bien vivre en quelque lieu qu'ils aillent : Quand ils seront entrez dans ses jardins, & qu'ils y verront cette inscription, Passant, vous serez bien logé ceans, on n'y connoist point de plus grand bien que la volupté, vous trouverez le Concierge de cette maison tout disposé à vous recevoir ; il est humain, il est honneste, il vous regalera d'un gasteau, & vous donnera de l'eau largement ; il vous dira ensuite hé bien, n'avez vous pas esté bien traité ! dans ces jardins dis-je on ne provoque point l'appetit, mais on le contente, on n'irrite point la soif par des breuvages delicieux, mais on l'appaise par un remede qui est naturel & qui ne couste rien: avec cette volupté je suis parvenu à la vieillesse.

Je pretens vous parler seulement des desirs qui n'escoutent point de raison, & qu'il faut satisfaire en leur accordant quelque chose; car pour ces appetits extraordinaires qui ne sont pas si pressans, & que l'on peut adoucir ou retrancher, je vous diray que ce sont des delicatesses qui ne sont point naturelles ny necessaires, auxquelles par consequent vous ne devez rien; Si vous leur accordez quelque chose, cela dépend de vostre volonté; mais le ventre n'escoute point de remonstrances, il demande, il crie sans cesse; ce n'est pas toutesfois un creancier fort rigoureux, il se contente de peu de chose, pourveu que vous luy fournissiez ce que vous luy devez seulement, non pas tout ce que vous pourriez luy donner.



EPISTRE XXII.

*Le Sage doit se retirer de l'embarras
des affaires.*

*La plupart sortent de la vie, comme
s'ils y venoient d'entrer.*

Vous voyez bien qu'il faut vous défaire de ces occupations éclatantes & toutesfois pernicieuses; mais vous demandez comment vous pourrez en venir à bout: il y a des choses que l'on ne peut enseigner si l'on n'est présent. Le Medecin ne sçauroit prescrire de loin à son malade les heures qu'il doit manger ou se mettre dans le bain, il faut qu'il luy taste le poux: le vieux Proverbe dit que le Gladiateur prend conseil sur le champ; le visage de son ennemy, le mouvement de sa main, & le branle de son corps l'avertit de ce qu'il a à faire. On peut bien ordonner & écrire ce que l'on doit & que l'on a coustume de faire en general, & ces sortes d'instructions sont autant pour la posterité que

pour les personnes absentes; mais il est impossible d'avertir de loin quand & de quelle maniere on doit agir; il faut prendre avis dans les affaires mesmes. Ce n'est pas assez d'estre present si l'on n'est encore vigilant pour espier l'occasion : Observez la donc bien, & si elle se presente, saisissez-vous en, & faites tous vos efforts pour vous retirer de l'embarras des affaires; cependant, écoutez s'il vous plaist mon sentiment sur cette matiere. J'estime qu'il vous faut renoncer à la vie, ou mener une autre vie; il y a toutesfois un temperament à garder, sçavoir de dénoier doucement plutôt que de rompre avec éclat les liens où vous vous estes empestre, mais si vous ne pouvés autrement, ouvrez-vous un passage à la liberté; il n'y a personne si timide qui n'aymast mieux tomber une fois que d'estre toujours suspendu. Cependant prenez garde sur tout de ne vous point engager davantage, contentés vous des affaires que vous avés embrassées, ou (pour parler à vostre gré) que vous avés rencontrées; vous ne devés donc pas aller plus avant, sinon vous n'aurez plus d'excuse, & outre

cela vous ferés voir que vostre engagement est volontaire. Car ce discours qui est ordinairement en la bouche des hommes est tres faux, je n'ay pû faire autrement, quand je ne l'aurois pas voulu faire, la necessité m'y auroit forcé : Personne n'est obligé de courir apres la prosperité; c'est quelque chose de s'arrester, & de ne pas presser la fortune qui nous emporte, quoy que volontairement; mais enfin ne trouvez vous point mauvais que je me mêle de vous donner conseil, & que j'y appelle de plus habiles gens que moy, de qui j'ay coustume de prendre les avis? J'ay leu une Lettre d'Epicure à Idomeneus touchant cette matiere, il le prie de se retirer le plus viste qu'il luy sera possible avant qu'il arrive une force superieure qui luy en oste la liberté; il adjouste toutesfois qu'il ne faut rien entreprendre que le temps & l'occasion ne soient propres, mais il faut sortir, dit-il, aussi tost que ce temps là sera venu: il ne permet pas mesme à celuy qui medite sa retraite de s'endormir; il luy fait esperer un favorable succès dans les plus grandes difficultés, pourveu qu'il n'agisse poin
avant

avant le temps, mais qu'il agisse quand il sera temps.

Vous demanderés peut estre maintenant l'avis des Stoïciens; il n'y a pas lieu de les faire passer auprès de vous pour des gens remplis de temerité; car ils sont je vous assure plus prudens que hardis. Vous vous imaginés peut estre, qu'on va vous les faire parler de cette sorte: Il est honteux d'abandonner sa charge; rendés vous maistre de l'employ que vous avez pris; un homme de cœur ne fuit point le travail, au contraite il s'anime davantage par les difficultez qu'il rencontre. Il est vray que l'on vous tiendroit ce langage, s'il estoit question de vous exhorter à la perseverance dans une occasion où vous seriez obligé par honneur de faire ou de souffrir quelque chose; autrement un homme de bien ne doit pas se consumer dans un travail qui n'est pas honneste; ny demeurer dans le tracas par la seule inclination qu'il a pour les affaires. S'il se trouve embarqué dans les grands emplois, ne vous imaginez pas qu'il en veuille toujours souffrir les agitations, car quand il aura reconnu les

destroits & les perils dans lesquels il se verra engagé, il reculera un pas en arriere, & sans tourner le dos, il fera doucement sa retraite & se mettra en seureté ; il vous sera aisé, mon cher Lucile, de vous defaire des emplois, si vous mesprifez les avantages qui les accompagnent ; c'est ce qui nous attache & nous retient ordinairement. Quoy direz vous ? Abandonneray-je de si grandes esperances ? Quitteray-je au temps de la moisson ? Marcheray-je sans compagnie ? Ma litiere demeurera-t'elle sans escorte ? & ma maison sans Officiers ny Courtisans ? Voilà ce que les hommes ont de la peine d'abandonner, aimans le fruit de l'esclavage qui leur est en horreur ; ils se plaignent de l'ambition comme ils feroient d'une maistresse ; mais si vous penetrez dans le fond de leurs pensées, ce n'est point par haine, c'est plutôt par chagrin. Examinez un peu ces gens qui decrient les choses qu'ils ont ardemment desirées, & qui parlent avec tant d'indifference des biens, dont ils ne pourroient supporter la moindre perte. Vous trouverez qu'ils s'attachent avec complaisance à tout

ce qu'ils témoignent leur estre à charge.

Il en va ainsi, mon cher Lucile, il y a plus d'esclaves volontaires que de forcés; mais je voy bien que c'est tout de bon que vous aimés la liberté, & que vous avés dessein de vous affranchir. Vous demandés seulement conseil afin que vous le puissés faire, sans en avoir jamais de regret. Mais n'est-ce pas assés que la Secte entiere des Stoiciens approuvera vostre resolution. Les Zenons & les Crisippes vous donneront tousiours des conseils pleins de moderation, sinceres, & raisonnables; mais si vous vous arrestés à voir ce que vous emporterés, & quelle provision d'argent vous pourrez faire avant que de vous retirer, vous ne vous retirerez jamais: On ne se sauve guieres à la nage estant chargé de hardes. Passez donc à une meilleure vie sous la faveur des Dieux, qui ne vous traiteront pas comme ceux auxquels ils accordent des graces qui leur sont funestes, n'ayans pû refuser ce qu'on leur demandoit avec importunité.

Je mettois le cachet à cette Lettre,

mais il la faut ouvrir pour y joindre le present ordinaire, je veux dire une Sentence aussi eloquente que veritable, tirée d'Epicure, car je fais volontiers honneur à l'ouvrage d'autruy : La plupart sortent de la vie comme s'ils y venoient d'entrer. Choisissez qui vous voudrez, jeunes, vieux, de moyen aage, vous trouverez qu'ils craignent tous également la mort, & ne sçavent ce que c'est que de la vie. Personne n'a encore rien de fait, car on remet tout à l'avenir. Ce qui me plaist dans cette Sentence, c'est qu'on reproche aux vieillards qu'ils sont encore enfans. Personne, dit Epicure, ne sort de la vie autrement qu'il y est entré ; cela est faux en quelque façon, car nous mourons plus meschans que nous ne sommes nez : c'est par nostre faute, il n'en faut rien imputer à la nature ; elle auroit raison de se plaindre, & de dire : Qu'est-ce que cela ? Je vous ay mis au monde sans desirs, sans craintes, sans superstition, sans infidelité, & sans tous ces desordres qui regnent parmy vous ; Sortez en tels que vous y estes entrez. En verité celuy là possede le fond de la Sagesse, qui peut mourir

avec autant d'assurance qu'il est né; mais nous tremblons à la veüe du péril, nostre courage s'abat, nostre couleur change, nous laissons couler des larmes inutiles. Y a-t'il rien de plus honteux que d'avoir peur, lors que l'on est prest d'entrer en un lieu de seureté? Cela vient de ce que nous ne trouvons point en nous à la fin de la vie les bonnes œuvres que nous voudrions avoir faites. Car alors, il n'en demeure pas la moindre partie en nostre puissance, elle est passée, elle est écoulée. Personne n'a soin de bien vivre, mais seulement de vivre long-temps; quoy que tout le monde puisse bien vivre, & que personne ne puisse vivre long-temps.





EPISTRE XXIII.

*En quoy consiste la veritable joye.
La volupté tombe par une pente na-
turelle dans la douleur.*

N'Attendez pas que je vous escrive que l'hiver a esté doux & court, Que le Printemps est fascheux & nous donne du froid hors de saison, ny d'autres bagatelles que debitent ordinairement ceux qui ne cherchent que des paroles; mais je vous écriray des choses qui pourront vous estre utiles aussi bien qu'à moy; ce que je ne scaurois faire qu'en vous exhortant à la vertu. Vous demanderez peut estre quel en est le fondement, c'est de ne se point réjouir pour des choses vaines & legeres, & ce n'en est pas seulement le fondement, c'en est aussi le comble. Car celuy là est monté au plus haut degré qui sçait dequoy il se doit réjouir, & qui ne fait point dépendre son bon-heur du pouvoir d'autruy. On est dans un estat inquiet & incer-

tain, quand on est émeu par l'esperance de quelque bien, quoy que la conqueste en soit facile, & que le succès n'ait jamais manqué. Apprenez donc, mon cher Lucile, avant toutes choses dequoy vous devez vous réjoüir. Vous croirez peut estre que je vous vay retrancher beaucoup de plaisirs par la soustraction que je pretens faire des choses fortuites, & de toutes les esperances dont naissent les plus douces satisfactions de la vie ; au contraire je pretens vous maintenir dans une satisfaction continuelle ; je veux mesme vous la rendre familiere & domestique pour ainsi dire ; Ce qui arrivera si vous la portez au dedans de vous : les autres joyes ne descendent point jusques au cœur, elles s'arrestent seulement sur le front, par ce qu'elles sont superficielles & legeres, à moins qu'on ne veuille dire qu'il suffit de rire pour estre content. Mais il faut avoir pour cela l'esprit libre, ferme, & au dessus de toutes choses. Enfin, soyez persuadé que la veritable joye a toujôurs quelque chose de severe. *Quoy* pensez-vous qu'on puisse avec un visage ouvert & un œil riant (comme parlent nos de-

cats,) mépriser la mort, accepter la pauvreté, tenir en bride la volupté, & se résoudre à supporter la douleur? Celuy qui roule ces pensées dans son esprit, a certainement beaucoup de joye, quoy qu'elle ne chatouille gueres les sens. Je veux vous mettre en possession de cette joye; elle ne vous manquera jamais quand vous en aurez une fois trouvé la source. Les métaux communs sont proches de la superficie de la terre; ceux qui sont précieux ne se trouvent que dans le fond, & se montrent à mesure que l'on fouille plus avant : Les choses qui sont agréables au commun des hommes, n'appostent qu'un plaisir fort léger; & le bien qui vient de dehors n'est appuyé sur aucun fondement : celuy dont je vous parle, & où je veux vous conduire est solide, & se fait connoître principalement au dedans.

Enfin, mon cher Lucile, faites une chose qui peut vous rendre heureux; ne vous arrestez point aux apparences exterieures, ny aux promesses d'autruy, cherchez le vray bien & jouissez en repos de ce qui est à vous. Mais quand je dis de ce qui est à vous, j'entens

de vostre personne, & de la meilleure partie de vous-mesme : car vous m'avouërez que ce corps chetif (sans lequel pourtant on ne peut rien) bien qu'il soit quelque chose de necessaire, est fort peu considerable ; il nous fournit de faux plaisirs qui sont de peu de durée, & sujets au repentir, lesquels si on n'y apporte beaucoup de moderation, passent souvent dans l'extremité qui leur est opposée. Car il est certain que la volupté se precipite d'une pente naturelle dans la douleur si vous ne la retenez, & l'on se retient assez rarement dans les choses que l'on croit estre bonnes. En un mot il n'y a que l'avidité du vray bien qui soit seure & hors de peril. Si vous me demandez ce que c'est, & ce qui le produit, je vous respondray que c'est la bonne conscience, les intentions droites, les actions vertueuses, le mespris des choses fortuites, avec un genre de vie tranquille & toujours égal. Car est-il possible que ces gens, qui ayant embrassé un dessein se jettent volontairement ou sont poussez par quelque hazard dans un autre, demeurent dans

un estat certain & arresté, puisqu'ils sont toujours agitez & irresolus; il y a peu de personnes qui se conduisent par conseil dans leurs mœurs & dans leurs affaires : Tous les autres vont au courant de l'eau comme les choses qui flottent sur les rivieres : Vous en verrez une partie portée doucement sur une eau dormante; l'autre poussée par une vague impetueuse, qui venant à se ralentir les met insensiblement auprès du rivage; l'autre enfin est entraînée dans la mer par la rapidité des flots. C'est pourquoy, il faut déterminer une fois ce que nous voulons faire, & nous y arrester fixement.

Mais voicy l'endroit où il faut payer ce que je dois; je le puis faire avec une parole de vostre Epicure : Cela est ennuyeux de commencer tous les jours à vivre; ou si vous trouvez cette expression-cy meilleure; Ceux-là ignorent comme il faut vivre qui commencent tous les jours à vivre. Pourquoi cela direz-vous? (car cette parole a besoin d'explication) c'est à cause que la vie est toujours imparfaite à leur égard; & il ne se rencontre aucun temps, où ils ayent fait ce qu'il faut

faire une fois au moins, qui est de se
preparer à la mort. Nous devons
pourtant nous persuader que nous
avons assez vécu; mais cela n'entre point
dans l'esprit de celuy qui pense tou-
jours estre au commencement de sa
vie. Ne vous imaginez pas que ce soit
le deffaut de peu de personnes, c'est
celuy presque de tout le monde. Les
uns commencent à vivre lorsqu'il
faut cesser de vivre: si vous en estes
surpris, je vous diray encore, qu'il y
en a qui cessent de vivre avant que
d'avoit commencé à vivre.



EPISTRE XXIV.

Qu'il ne faut point se rendre malheureux avant le temps.

On doit separer les disgraces de la fortune des circonstances exterieures qui les accompagnent.

VOUS m'écrivez que vous estes en peine de l'évenement d'un procès qu'un ennemy vous a suscité, croyant que je vous conseilleray d'avoir d'autres pensées, & de vous flatter d'une meilleur esperance: car que sert-il de haster le mal, d'anticiper les disgraces que l'on souffre assez à temps lorsqu'elles sont venuës, & de troubler le present par la crainte de l'avenir? En verité, c'est une folie de se rendre presentement malheureux parce qu'on doit l'estre un jour, mais je veux vous mettre en repos par d'autres raisons.

Pour vous affranchir de toute inquietude, imaginez-vous que tout ce que vous craignez vous arrivera, puis

reglez vostre crainte à proportion du mal. Quand vous l'aurez bien considéré, vous trouverez assurement que le sujet de vostre apprehension sera de peu d'importance ou de peu de durée. Il seroit bien facile d'apporter des exemples pour vous fortifier; il n'y a point de siecle qui n'en ait produit: on ne scauroit mesmes repasser dans la memoire les affaires domestiques ou estrangeres que l'on ne rencontre des ames d'une grandeur heroïque soit par nature ou par estude. Vous scauroit-il atriver pis en perdant vostre procès que d'estre envoyé en exil ou en prison? Que peut-on craindre pour le corps davantage que de le perdre? examinez toutes ces choses, & vous trouverez qu'il y a tant de gens qui les ont mesprisées, qu'il est plus aisé de nommer ces personages que de les choisir. Rutilius receut sa condamnation, sans y trouver rien à redire, sinon que la justice avoit esté mal renduë. Metellus porta constamment son exil. Rutilius s'y soumit volontairement. L'un voulut bien revenir pour l'utilité de la Republique, & l'autre ne voulut pas demeurer pour les prieres.

de Sylla, à qui toutesfois on n'osoit rien refuser en ce temps-là. Socrate discourut sur plusieurs questions durant sa prison; il n'en voulut point sortir quoy qu'on offrist de le sauver; c'estoit afin d'oster aux hommes par son exemple la crainte des deux plus grands maux qui soient au monde, j'entens la mort & la prison. Mutius porta sa main dans le feu; c'est une grande peine que d'estre bruslé, mais c'en est encore une plus grande de se brûler soy-mesme: Vous voyez néanmoins un soldat, sans aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, & par le seul effort d'une resolution militaire, venger sur sa personne la faute d'une entreprise mal executée: Il regarda froidement sa main qui distilloit dans la flâme en presence de Por-senna, & ne la retira toute fonduë & descharnée qu'elle estoit qu'après que le feu fut osté par l'ordre de son ennemy. Il pouvoit bien faire quelque chose avec plus de succes, mais il ne pouvoit rien faire avec plus de force. Voyez comme la vertu est plus diligente à prevenir les peines que n'est la cruauté à les ordonner. Por-

seneca pardonna plus facilement à Mutius de l'avoir voulu tuer que Mutius ne se pardonna de l'avoir manqué.

Vous me direz; on n'entend autre chose dans les Ecoles que ces sortes d'Histoires, & vous, Senecque, vous ne manquerez pas lorsque l'on viendra à parler du mespris de la mort de me citer Caton. Pourquoi ne le citeray-je pas? Il prit en sa dernière nuit un livre de Platon qu'il leut, ayant un poignard sous son chevet, (car il avoit fait provision de ces deux instrumens, afin que dans l'extremité il se servist de l'un pour se disposer à la mort, & de l'autre pour se la donner) & apres avoir mis tel ordre aux affaires que le mauvais estat où elles estoient reduites le pouvoit permettre, il creut qu'il devoit faire en sorte que personne n'eust la gloire d'avoir tué, ou d'avoir sauvé Caton; c'est pourquoy tirant son poignard qui n'avoit point encor esté souillé de sang: Tu n'as, dit il, rien gagné, ô fortune, en t'opposant à tous mes desseins, je n'ay point combattu jusques icy pour ma liberté, mais pour celle de ma patrie,

& ce que j'ay fait avec tant d'application n'a point esté pour me rendre libre, mais plûtoſt pour vivre avec des perſonnes libres: Puis donc que toutes choſes ſont à preſent déplorées, il eſt temps de mettre Caton en lieu d'aſſurance. Apres ces paroles, il ſe fit une playe mortelle, & quoy que les Medecins eſtant accourus, l'euffent bandée, & qu'il ſe trouvaſt avec moins de ſang & de force, ſon courage ne diminua pas; car alors, animé contre luy meſme, auſſi bien que contre Ceſar, il enfonça les mains dans ſa playe, & l'ayant deſchirée, il arracha plûtoſt qu'il ne rendit cette ame genereuſe, qui ne flechit jamais ſous une puiffance eſtrangere.

Je ne ramaffe point ces exemples pour exercer mon eſprit; mais pour fortifier le voſtre contre ce qui paroift le plus terrible dans le monde. Mais je croy qu'il me ſera plus aiſé de vous perſuader ſi je vous fais voir qu'outre ces grands hommes qui ont meſpriſé ce paſſage ſi court de la vie à la mort, il s'eſt encore trouvé des gens, quoy que foibles d'ailleurs; qui ont égalé en ce point le courage des

plus genereux. Témoin ce Scipion beau pere du grand Pompée, lequel ayant esté reporté sur la coste d'Affrique par un vent contraire, & voyant son vaisseau pris par les ennemis, se perça de son espée. Et comme l'on demandoit où estoit le General, il répondit le General est bien. Cette parole seule le rendit égal à ses Ancestres, & fit que la gloire des Scipions qui estoit fatale à l'Affrique, ne fut point interrompue. C'estoit beaucoup de dompter Carthage, mais c'étoit encore plus de vaincre la mort, en disant le General est bien. Un General qui commandoit à Caton en personne, pouvoit-il mourir plus dignement? le ne veux point vous renvoyer à l'Histoire, ny vous ramener tous ceux qui dans les siècles passez ont mesprisé la mort, lesquels sont en grand nombre. Considerez seulement le temps où nous vivons que l'on accuse de langueur & de mollesse, vous y trouverez pourtant des gens de toutes sortes d'ages & de qualités qui ont accourcy leurs disgraces par la mort. En verité, mon cher Lucile, il n'y a point de raison de craindre la mort;

puisqu'il n'est rien de plus avantageux. Ne vous inquietez donc pas pour les menasses de vostre partie, & quoy que vostre conscience vous mette enfeureté, neanmoins parce qu'il y a bien des choses que l'on met en consideration hors le fond d'un affaire, esperez que l'on vous vous conservera la justice, & resolvez-vous en mesme temps de souffrir l'injustice.

Souvenez-vous principalement de separer les choses du bruit qu'elles font; & de les considerer seulement en elles-mesmes; vous trouverez qu'elles n'ont rien de terrible que la peur qu'on en a. Ce qui arrive aux enfans, nous arrive aussi à nous qui sommes leurs aînez; ceux qu'ils aiment, & avec lesquels ils ont accoustumé de jouer leur font peur s'ils se presentent masquez; il faut voir les choses à decouvert aussi bien que l'on void les hommes, & les considerer dans leur visage naturel: A quoy sert de me montrer des bourreaux, des coureux, & des brasiers, qui vous environnent? Otez cet appareil dont vous espouventez les foibles; ce n'est que la mort dont mon valet & ma servan-

te se sont mocquez ces jours passez ; Que sert-il encore d'exposer à mes yeux des foüets, des chevalets, & des outils inventez pour tourmenter certaines parties, avec mille autres instrumens propres à faire mourir un homme par pieces ? Destournez toutes ces machines qui donnent de l'effroy, faites cesser les plaintes, les gemissemens, & l'horreur des cris entre-coupez par l'effort de la torture ; ce ne sera plus qu'une douleur dont un gouteux ne se met pas en peine, qu'un gourmand qui a mauvais estomach supporte au milieu de la bonne chere, & qu'une jeune femme souffre d'ordinaire dans son premier accouchement. Elle sera legere, si je la puis souffrir, elle sera coure si je ne la puis supporter.

Repassez dans vostre esprit ce que vous avez si souvent ouy dire, & ce que vous avez dit vous mesme si souvent ; faites voir par les effets si vous l'avez entendu, & si vous l'avez dit comme vous le deviez, car certainement il est honteux (ce qu'on nous reproche d'ordinaire) de parler en Philosophe, & de ne point agir en Philosophe. Quoy, ne sçaviez-vous pas

encore que vous estes sujet à la mort, à l'exil, & à la douleur? Vous estes né sous cette condition. Regardons tout ce qui peut arriver comme s'il devoit arriver. Mais je m'asseure que vous avez desia fait ce que je vous conseille de faire; je vous avertis seulement de ne point plonger vostre esprit dans le chagrin, de peur qu'il ne se trouve appesanty & moins vigoureux, lorsque vous le voudrez relever; faites le passer de vostre affaire particuliere à celle qui est generale, & dites que vous avez un petit corps mortel & fragile qui peut estre tourmenté, non seulement par la persecution d'un ennemy, ou d'une Puissance superieure, mais encore par la volupté mesme qui se change quelquefois en douleur. Les viandes donnent des cruditez, le vin engourdit les nerfs & cause le tremblement, la luxure debilite les pieds, les mains, & toutes les jointures? Que sera-ce si je deviens pauvre? J'auray bien des compagnons. Si je suis banny? Je me persuaderay d'estre né dans le lieu de mon exil. Si je suis dans les liens? Qu'est-ce que cela? Suis-je libre estant lié à mon

corps qui est naturellement pesant ? Si je meurs, je diray : je ne puis plus estre malade ny captif, & je ne pourray plus mourir.

Je ne suis pas si impertinent que de repeter en cet endroit, la chanson d'Epicure, & de dire que la crainte des enfers est une superstition ; Qu'Ixion n'est pas occupé à tourner une rouë, ny Sisiphe à pousser une pierre contre mont ; & qu'il est impossible que les entrailles d'une mesme personne soient dévorées & renaissent chaque jour. Il ne s'en rencontre point qui soient si fort enfans que de craindre le Cerbere, & d'avoir peur des tenebres & de ces fantosmes qui paroissent sous des os nuds & décharnez. La mort nous reduit au neant, ou nous transporte en un autre lieu ; l'état de ceux qui sont transportez, devient meilleur, puisqu'ils sont deschargez de leur fardeau. Pour ceux qui sont réduits au neant, il n'en reste rien, ainsi ils sont également incapables de bien & de mal. Permettez moy de vous rapporter icy un vers de vostre façon ; apres vous avoir dit que vous l'avez écrit, non pour les autres, mais pour vous-

mesme. S'il est honteux de dire une chose, & d'en penser une autre, il l'est encore davantage d'écrire une chose, & d'en croire une autre. Je me souviens de vous avoir ouy quelquefois raisonner sur cette matiere ; que nous ne tombons point subitement entre les mains de la mort, mais que nous y arrivons petit à petit : nous mourons tous les jours, parce que nous perdons tous les jours une portion de nostre vie, laquelle mesme diminuë, lorsque nous croissons. Le temps de l'enfance est évanouy, nous avons passé celui de l'adolescence & de la jeunesse ; en un mot tout le temps qui s'est écoulé jusques au jour d'hier est perdu pour nous, & ce jour mesme où nous sommes sera partagé entre la vie & la mort. Comme la derniere goutte ne vuide pas une bouteille, mais bien toutes celles qui en sont sorties auparavant ; de mesme, ce n'est pas la derniere heure qui fait la mort, mais c'est elle qui l'accomplit ; nous y arrivons alors, mais il y avoit long-temps que nous y allions. Lorsque vous discouriez de ces choses avec vostre eloquence ordinaire, vous me

parustes toujours grand ; mais je ne trouvoy rien de plus ferme que ces paroles que vous prestastes à la verité.

Nous mourons tous les jours, mais on n'appelle mort,

Que celle enfin qui vient terminer nostre sort.

J'ayme mieux que vous lisiez vostre Ouvrage que ma Lettre, car vous verrez par-là que la mort que nous craignons, n'est pas la seule qu'il y ait : ce n'est que la dernière. Mais je voy ce que vous attendez ; Vous voulez sçavoir dequoy j'accompagneray cette Lettre, si c'est de quelque parole genereuse & hardie prononcée par quelque grand personnage, ou de quelque avis salutaire ; il faut tirer cet avis du sujet mesme que nous traitons ; Epicure blasme également ceux qui souhaitent la mort, & ceux qui la craignent ; il est, dit-il, bien ridicule de rechercher la mort pour le dégoust de la vie, lorsque la vie que vous avez menée, vous oblige à rechercher la mort ; il dit encore en un autre endroit ; est-il rien de plus impertinent que de souhaitter la mort pour s'estre fait une vie mal-heureuse par la crain-

te de la mort ? à quoy on peut adjoûter cecy, qui est à peu pres de mesme sens ; que l'imprudence, ou plûtoft la folie des hommes est telle qu'il y en a que la crainte de mourir reduit enfin à vouloir mourir. Vous ne trouverez aucun de ces raisonnemens qui ne dispose vostre esprit à supporter sans chagrin la vie ou la mort ; car il nous faut prendre garde de ne pas trop aymer, ny aussi de ne pas trop haïr la vie ; & quand la raison nous oblige de la quitter, il ne le faut pas faire legerement & avec precipitation. Un homme genereux & sage ne doit pas se dérober de la vie, mais en sortir honnestement : Sur tout, il faut éviter cette envie passionnée de mourir, qui est tombée autresfois dans l'esprit de beaucoup de gens ; car il est certain, mon cher Lucile, que l'ame se porte quelquefois aveuglement au desir de la mort, ainsi qu'à d'autres objets, & que cela est arrivé tantost à d'honnêtes gens, & tantost à des lasches. Ceux-là mesprisoient la vie, ceux-cy en estoient incommodez ; il y en a plusieurs aussi, qui lassez de faire & de voir tousiours les mesmes choses prennent du dégoust

de

de la vie, sans toutesfois en avoir de l'aversion. C'est à quoy la Philosophie nous porte insensiblement lorsque nous disons; Quoy toujours les mesmes choses? dormir, se réveiller, avoir faim, se rassasier, avoir froid, avoir chaud? Bref toutes les choses du monde n'ont point de fin: elles se fuyent, Elles se suivent, & sont liées les unes aux autres par un enchainement qui recommence sans cesse. La nuit chasse le jour, puis le iour chasse la nuit: l'Esté se termine dans l'Automne, l'Automne finit dans l'Hiver, & l'Hiver dans le Prin-temps: Tout passe pour revenir apres; je ne voy, & je ne fais rien de nouveau. Il arrive quelquefois que l'on se dégouste de cela; c'est pourquoy plusieurs estiment, que s'il n'est point fascheux, il est au moins superflu de vivre long temps.



forcez de faire & de souffrir beaucoup de choses qui peuvent ne luy pas plaire. Ce n'est pas que je me tienne fort assuré de nôtre autre ami, sinon que je voy qu'il rougit encore de faire mal; il faut avoir soin d'entretenir cette pudeur, car tant qu'elle subsiste dans une personne, il y a tousiours lieu d'en bien espérer. Je croy qu'il faudra agir plus doucement avec ce vieux pecheur; de peur qu'il ne perde l'esperance de sa guerison; & je ne croy pas qu'on le puisse entreprendre dans un temps plus propre que celui-cy, tandis qu'il est tranquille & qu'il paroist tout reformé. Cette intermission toutesfois qui a trompé bien des gens, ne me trompera pas; car comme je sçay que ses défauts ne sont point gueris, mais seulement endormis, je m'attens bien qu'ils reviendront avec plus de violence qu'auparavant. Quoy qu'il en arrive, j'employeray volontiers mon temps pour ce sujet, & je verray si l'on y peut faire quelque chose, ou non.

Pour vous, soyez toujourns ferme & genereux, & commencez à plier bagage. Souvenez-vous que si nous

suivons la loy de nature, il n'y a presque rien qui nous soit necessaire parmi les choses que nous possedons. Les richesses sont exposées à tout le monde, car ce dequoy nous avons besoin se donne gratuitement ou pour peu de chose; mais comme il ne consiste qu'à du pain & de l'eau, il ne se voit presque personne qui en soit indigent, & celuy qui peut borner là ses desirs, a droit de pretendre au souverain bon-heur, concurremment avec Jupiter, comme dit fort bien Epicure.

Je veux finir cette Lettre par un de ses avis. Faites, dit il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit; il est sans doute tres utile d'avoir quelqu'un aupres de soy que vous regardiez comme s'il estoit present à toutes vos pensées; mais il est beaucoup plus honorable de vivre comme si vous estiez en la presence de quelque homme de probité. Je seray content pourveu que vous fassiez toutes choses, comme si quelqu'un vous voyoit: La solitude ne vous inspire que du mal. Quand vous serez venu au point d'avoir du respect pour vous mesme, alors vous pourrez congédier vostre

Controlleur; cependant conduisez-vous sous l'autorité de quelques personnes considerables, comme de Caton, de Scipion, de Lelius, ou de quelqu'autre dont l'idée soit capable d'arrester la licence des plus abandonnez: Quand vous aurez fait cela, & que vous commencerez à avoir quelque consideration pour vostre personne, je vous permettray ce que conseille Epicure; quand il dit, retirez-vous en vous-mesme, sur tout lorsque vous serez obligé de vous trouver en compagnie; Il ne faut pas que vous deveniez semblable à cette multitude; c'est pourquoy il y auroit du peril à sortir de vous-mesme. Considerez tous ces gens-là que vous voyez, il n'y en a pas un qui ne fust mieux avec un autre qu'avec soy. Ouy, je le repete, retirez-vous en vous-mesme, sur tout lorsque vous serez obligé de vous trouver en compagnie; pourveu toutesfois que vous soyez homme de bien, pacifique & moderé; autrement produisez-vous par tout; sortez de vous mesme, vous ne scauriez estre en plus mauvaise compagnie.



EPISTRE XXVI.

C'est à la mort que la vertu se reconnoist.

IE vous disois, il n'y a pas longtemps, que j'entrois dans la vieillesse; je crains presentement que je ne l'aye passée: ce nom ne convient plus à mon âge, ny à mes infirmités, car la vieillesse dit un âge plein de langueur, & non pas impuissant. Vous pouvez donc me compter entre les personnes decrepites, & les gens qui touchent à leur fin; je vous avouë pourtant que je me sçay bon gré de ce que je ne sens la vieillesse que dans le corps, & non pas dans l'esprit; il n'y a que le vice & ce qui servoit au vice, qui se soit affoibly chez moy; l'esprit est encore vigoureux, & se réjouit de n'avoir plus tant de commerce avec le corps. Comme il se voit déchargé d'une bonne partie de son fardeau, il soutient qu'il n'est pas vieux, & qu'il n'est que dans sa fleur; il faut le croire

& Je laisser jouir de son avantage; mais il est bon d'examiner ce que la Philosophie & ce que l'âge a contribué à la moderation de mes passions, comme aussi ce que je ne puis faire, ce que je ne veux pas faire, si je puis faire encore quelque chose que je ne veuille pas faire; car s'il y a quelque chose que je ne puisse pas faire, je ne me fâche point de cette impuissance, parce que l'on ne se doit pas plaindre qu'une chose qui doit finir soit arrivée à son terme. Mais direz vous, cela est bien fâcheux de se voir diminuer, & pour parler ainsi, de se voir fondre; car nous ne sommes pas poussez & renversez tout d'un coup; chaque jour nous mine, & altere quelque chose de nos forces: Quoy peut-on mieux finir que d'arriver doucement à la fin par la deffaillance de la nature? Ce n'est pas que ce soit un grand mal d'estre pousse subitement hors de la vie; mais il est toujors plus agreable d'en sortir doucement.

Pour moy, je vous avoüe que je m'observe, & je me parle comme si j'allois estre mis à l'espreuve, & que ce dernier jour qui doit juger de tous

les autres, fust tout proche. Je dis à part moy, tout ce que nous avons témoigné jusques icy par nos paroles ou par nos actions n'est encore rien, ce ne sont que des talens d'esprit legers & trompeurs. Je verray à la mort le profit que j'auray fait; c'est pourquoy ie me prepare serieusement à ce iour là, auquel ie pourray iuger sans nulle obscurité, si i'ay eu la vertu sur les levres ou dans le cœur, & si tant de paroles hardies que i'ay dites contre la fortune, n'estoient point des productions de la vanité & de la dissimulation. Ne t'arreste point à l'opinion que les hommes ont de toy, qui est tousiours fort incertaine, ne t'arreste point encore à tes estudes, examine toute ta vie, & tu trouveras qu'il ny a que la mort seule qui puisse iuger de ce que tu es: Oüy, ie le dis, les disputes, les doctes conversations, & les discours empruntez des sages de l'antiquité ne sont pas une preuve de la force de l'ame; les plus timides parlent quelquefois hardiment; on connoistra par quel ressort tu auras agy, lorsque tu rendras l'esprit: J'accepte volontiers cette condition, ie n'appre-

hende point ce iugement , voilà ce que ie me dis à moy mesme ; imaginez-vous que c'est à vous que ie le dis : vous estes ieune , mais qu'importe ; la mort ne compte point les années , vous ne sçavez où elle vous attend , c'est pourquoy attendez là par tout.

Je voulois finir , & i'estois prest de fermer cette Lettre , mais ie me suis souvenu qu'il falloit en payer le port. Quand ie ne vous dirois pas où ie le veux emprunter , vous sçavez bien de quelle bourse ie me fers ordinairement : Attendez encore un peu ; ie le trouveray dans ma Biblioteque , cependant Epicure me le prestera ; voyez , dit-il , lequel est le plus commode , ou que la mort vienne à nous , ou que nous allions à elle : voicy le sens ; c'est une belle chose d'apprendre à mourir. Vous croirez possible qu'il n'est guieres necessaire d'apprendre une chose dont on ne se peut servir qu'une seule fois ; c'est pour cela qu'il y faut penser ; car il faut tousiours estudier ce que l'on ne peut s'asseurer de bien sçavoir : Pensez à la mort , quiconque dit cela

vous porte à penser à la liberté: Celuy qui sçait mourir ne sçait plus servir; s'il n'est au dessus, il est au moins au de-là de toutes les puissances. Qu'est-ce que les chaines & les prisons peuvent contre luy, puisqu'il a toujours une porte libre? il n'y a qu'une chaine qui nous tient captifs, c'est l'amour de la vie, lequel il ne faut pas esteindre, mais seulement moderer, afin que dans le besoin rien ne nous empesche de faire de bonne heure ce que nous devons faire quelque jour.



EPISTRE XXVII.

Il est honteux à un vieillard d'avoir encore les desirs d'un enfant. Dans l'estude de la sagesse on n'agit point par Procureur.

VOS Lettres me disent que je vous instruis apres m'estre instruit & corrigé moy - mesme, & que c'est pour cela que ie m'applique à réformer les autres. Je ne suis pas si impertinent que de me vanter de guerir les autres tandis que ie suis malade, mais metrouvant couché dans une mesme infirmerie, ie parle avec vous du mal qui nous est commun, ie vous fais part des remedes que ie sçay. Escoutez-moy donc comme parlant à moy-mesme, & vous faisant part de mon secret. Je me dis en vostre presence, & ie crie à mes oreilles; Compte tes années, & tu seras honteux de desirer les mesmes choses que tu desirois estant encore enfant; donne toy cette satisfaction de voir mourir tes vices a-

vant toy; Quitte ces infames plaisirs qui coustent s'icher, car les passez incommodent autant que ceux qui sont à venir, comme les crimes laissent toujours de l'inquietude, quoy qu'ils n'ayent pas esté découverts lorsqu'ils ont esté commis: c'est ainsi que les plaisirs deshonestes donnent du regret apres qu'on s'en est rassasié, ils ne sont ny solides ny fideles, ils te quitteront quand ils ne te feroient point d'autre mal: cherche plutôt quelque bien qui ait de la stabilité.

Mais il n'y en a point hormis celuy que l'ame trouve au dedans de soy; la vertu seule est capable de donner une satisfaction solide & perpetuelle: S'il arrive quelque obstacle, il en est comme des nuages qui passent sous le soleil, & n'esteignent jamais sa clarté. Quand verrons nous le iour qui nous fera iouir de cette satisfaction? on ne cesse de la demander, mais on ne se haste point de l'acquérir; il y a bien encore à travailler, il faut veiller & s'y appliquer en personne, car en cette affaire on n'agit point par Procureur, dans un autre genre d'étude on peut recevoir quelque secours.

Calvisius qui vivoit de nostre temps, estoit un homme riche qui avoit un fort grand & fort ample patrimoine. Je ne vis jamais une personne puissante plus inepte : Il avoit la memoire si malheureuse qu'il oublioit tantost le nom d'Ulisse, tantost celuy d'Achille, & tantost celuy de Priam, quoy qu'il les connust comme nous connoissons les maistres qui nous enseignent : Jamais Trüchement ne deschira plus cruellement les noms, qu'il faisoit ceux des Troyens & des Grecs : Il vouloit neanmoins passer pour sçavant, & voycy l'expedient dont il s'avisa. Il acheta bien cher deux Esclaves, l'un pour apprendre Homere par cœur, & l'autre pour apprendre Hesiodé : Il en acheta neuf autres, à chacun desquels il fit apprendre un Poëte Lyrique. Ne vous estonnez pas s'il luy cousterent beaucoup, parce que qu'il ne les trouva pas instruits, mais il les fit instruire. Apres qu'il eut composé cette troupe, il commença à persecuter les gens qui mangeoient à sa table ; il avoit à ses pieds ceux qui luy suggeroient les vers qu'il desiroit ; mais le plus souvent il demouroit à moitié.

Enfin *Satellius Quadratus* aussi grand railleur qu'il estoit grand escornifleur, luy conseilla d'avoir des valets pour ramasser les paroles qu'il laissoit tomber; mais *Calvisius* luy ayant dit que chacun de ces Esclaves luy constoit deux mil escus, il luy respondit, vous auriez eu autant de Bibliothèques a meilleur marché. Cét homme pourtant avoit tousiours la fantaisie de croire qu'il sçavoit tout ce que ses domestiques sçavoient. Le mesme *Satellius* luy proposa un jour de s'exercer à la lutte, quoy qu'il le vist pale, maigre, & languissant; mais *Calvisius* luy ayant répondu; comment le pourrois je faire? à peine me puis-je soutenir, il luy répartit; ne dites pas cela je vous prie, ne voyez-vous pas combien vous avez de valets qui sont forts & robustes? Apres tout, l'esprit de vertu & de probité, ne se preste, ny ne s'achette. Je croy mesme que s'il y en avoit à vendre, personne n'en voudroit acheter, mais pour l'esprit de fourberie, on ne debite autre chose tous les jours.

Il est temps que je paye ce que je dois, & que je prenne congé de

loin de vous (comme parle nostre Virgie) vos passions vous suivront par tout où vous irez. Socrate respondit à celuy qui luy faisoit la mesme plainte : vous estonnez-vous que vous ne profitiez pas de vos voyages, puisque vous vous portez en tous les endroits où vous allez ? La mesme raison qui vous a fait voyager vous travaille encore. Dequoy vous peut servir le changement des lieux, & la connoissance que vous acquerez des villes & des Provinces ? Tout cela n'est qu'une agitation inutile, & si vous demandez pourquoy toutes ces courses demeurent sans fruit, c'est que vous les faites en vostre compagnie. Il faut décharger vostre esprit de tout ce qui luy pese, autrement vous ne trouverez point de lieu qui vous puisse estre agreable. Imaginez-vous que vous estes en l'estat de cette Prestresse que nostre Virgile represente toute agitée & remplie d'un esprit estrange.

Elle s'agite & cherche à se voir délivrée

De la divinité qui chez elle est entrée.

Vous allez çà & là pour vous soulager de ce poids que l'agitation rend encore plus incommode. Comme la charge d'un vaisseau presse moins quand on ne la remuë pas, aussi met-elle plutôt à fond le costé sur lequel on la jette, quand on ne la remuë pas également. Tout ce que vous faites vous est préjudiciable ; le mouvement mesme vous est contraire, car vous remuez un malade. Mais quand vous serez guery de ce mal, toutes sortes de lieux vous seront alors agreables. Quand vous seriez relegué au bout du monde, où confiné dans le fond de la Barbarie, vous vous trouverez bien, par tout où vous ferez vostre demeure : cela dépend plus de l'hoste que de la maison ; aussi ne doit on attacher son affection en aucun endroit. Il faut vivre dans cette persuasion que nous ne sommes pas nez pour estre fixez dans un petit coin de terre, & que

tout le monde est nostre pays. Si vous conceviez bien cela, vous ne seriez pas surpris de voir que l'ennuy vous faisant partir d'un pays, vous n'estes pas plus satisfait dans un autre où vous arrivez, car le premier ne vous auroit pas déplû, si vous estiez bien persuadé que vous estes de tout pays. Ce n'est pas voyager, c'est marcher à l'aventure, & changer seulement de lieu, puisque ne cherchant qu'à vivre à vostre aise, vous le pouvez faire par tout; y a t'il un lieu moins tranquile que le barreau? Cependant on y peut vivre en repos quand on y est attaché; ce n'est pas que celuy qui peut disposer de sa personne ne doive fuir le voisinage & la veuë mesme du Barreau; car comme les lieux mal sains peuvent alterer une santé vigoureuse, il y a aussi des choses peu salutaires qui peuvent corrompre des esprits qui ne sont pas encore confirmez dans le bien. Je n'approuve point ces gens qui se jettent au milieu des flots, & qui se plaisant dans le tumulte, combattent incessamment parmy les affaires & les difficultez; un honneste homme prendra patience, mais il ne choisira pas ce gen-

re de vie, & preferera tousiours la paix à la guerre ; autrement il ne seruiroit gueres d'auoir dompté ses passions si l'on estoit obligé de combattre encore celles des autres. Vous me direz que trente Tirans ont attaqué Socrate & ne l'ont point abatu ; mais qu'importe combien il y ait de maistres ? Il ny a qu'une seruitude, & celuy qui l'a une fois surmontée, est libre au milieu de gent maistres.

Il est temps de finir ma Lettre ; mais il faut auparauant en payer le port. C'est desia quelque amendement de reconnoistre sa faute. Epicure ce me semble, a dit cela fort à propos ; car celuy qui ne reconnoist point sa faute, ne la veut pas corriger. En effet, il faut se surprendre & se convaincre soy-mesme avant que de se pouuoir reformer : Il y en a qui font gloire de leurs imperfections ; pensez-vous que ces gens-là songent à guerir un mal qui passe dans leur esprit pour une vertu ? c'est pourquoy je vous conseille de vous reprendre & de veiller sur vous ; Soyez vostre Accusateur, puis vostre Juge ; demandez vous grace quelquefois, & s'il est besoin imposez vous quelque peine.

EPI TRE XXIX.

*Il faut reprendre le vice , mesme
quand il est endurcy.*

*Celuy qui aime la vertu ne peut estre
aimé du peuple.*

Vous me demandez des nouvelles de Marcellinus nostre amy , & vous voulez sçavoir ce qu'il fait : Il vient rarement chez moy , & je n'en sçay point d'autre raison , sinon qu'il ne prend pas plaisir à entendre la vérité. Il est en seureté de ce costé-là, car on ne la doit dire qu'à celuy qui la veut bien entendre : C'est pour cela qu'on ne demeure pas d'accord que Diogene & les autres Philosophes Cyniques ayent bien fait d'instruire comme ils faisoient sans garder aucune bien-sceance, tous ceux qu'ils rencontroient par les ruës ; car que sera-ce si vous vous adressez à des gens qui sont sourds ou muets ? Mais pourquoy, direz-vous, espargneray-je mes

paroles, elles ne me coustent rien: Je ne puis pas sçavoir si je gagneray quelque chose auprès de celuy que j'instruis, mais je sçay bien que je feray profit à quelqu'un si j'en instruis beaucoup; il faut jeter la main par tout; il est impossible que sondant en beaucoup d'endroits on ne rencontre quelquefois. C'est, mon cher Lucile, ce que je n'estime pas qu'un homme d'honneur doive faire, parce que son autorité se perd & n'a plus assez de force pour corriger ceux qui s'y seroient soumis auparavant. Un Archer doit donner d'ordinaire dans le blanc, il peut bien le manquer par fois: l'art ne doit point operer par hazard, & comme la sagesse est un art, elle doit aussi prendre le certain, & faire choix de ceux qui sont capables de profiter de ses avis, en abandonnant les autres dont elle n'espere rien. C'en est pas qu'il faille les abandonner si tost, au contraire, on doit employer les derniers remedes quand ils sont dans ce malheureux estat. Apres tout je ne desesperer pas de nostre Marcellinus, on le peut encore sauver, pourveu qu'on luy preste bien tost la main; mais il y

a danger qu'il n'entraîne celuy qui la luy prestera à cause de la rapidité de son esprit qui se porte desia fortement au mal. Je veux bien courir ce hazard, & je suis resolu de luy faire connoistre tous ses deffauts.

Je m'attens qu'il en usera à son ordinaire, & qu'il dira des plaisanteries & des contes à faire rire des gens qui voudroient pleurer. Il raillera premierement de luy, puis de moy, & previendra tout ce que je luy voudray dire. Il fera l'examen de toutes nos sectes, & me trouuera des Philosophes pensionnaires des Princes, sujets à des maistresses & au vin. Il me fera voir l'un à la Cour, l'autre en adultere, & l'autre au Cabaret. Il ne manquera pas de me citer Ariston ce Philosophe galant qui ne discouroit jamais que lorsqu'on le portoit dans sa litiere, car c'estoit le temps qu'il avoit choisi pour debiter sa doctrine, ce qui donna sujet à Scarus de respondre à celuy qui luy demandoit de quelle secte il estoit; au moins n'est-il pas Peripatericien. Julius Græcinus encore, homme de merite, pressé de dire quel sentiment il avoit de ce Philosophe, respondit: je

ne puis vous le dire, car je ne sçay point ce qu'il fait sur ce siege branlant ; comme si on luy eust parlé d'un cocher: Apres cela Marcellinus m'amenera une troupe de charlatans qui auroient mieux fait de renoncer à la Philosophie que de la debiter mercenairement. Je suis pourtant resolu de souffrir toutes ses injures ; s'il me fait rire, je pourray bien le faire pleurer. Que s'il continue de railler & de rire, je me consoleray, comme on fait dans les autres maux, de ce qu'en perdant la raison, il soit au moins devenu un fou plaisant ; mais la gayeté de telles gens ne dure pas long long-temps ; car si vous y prenez garde, vous les verrez rire & s'affliger avec excez, presque en mesme temps. J'ay envie de l'entreprendre, & de luy faire voir, qu'il valoit beaucoup mieux, lorsqu'il estoit moins estimé de beaucoup de gens. J'arresteray au moins ses vices, si je ne les arrache tout-à-fait. Je leur donneray quelque intermission ; & à force d'intermission on guerit enfin ; c'est mesme une espece de guerison dans les grandes maladies que la suspension du mal.

Tandis donc que ie me prepareray contre luy, vous qui avez desia des forces, qui connoissez le progrès que vous avez fait, & qui pouvez juger de-là, iusques où vous pouvez monter, reglez vos passions, relevez vostre esprit, tenez ferme contre tout ce qui donne de la crainte, & ne considerez pas le nombre de ceux qui vous paroissent formidables. Ne tiendriez-vous pas pour un fou, celuy qui craindroit de rencontrer une troupe d'ennemis dans un lieu où l'on ne peut passer que l'un apres l'autre? Tout le monde peut bien vous menacer de la mort, mais tout le monde n'est pas en pouvoir de vous la donner; car la nature a voulu que comme il n'y a qu'une seule personne qui vous a donné la vie, il n'y en ait aussi qu'une qui vous la puisse oster.

Au reste, si vous estiez un peu genereux, vous me remettiez là dette de ce jour; toutesfois je la veux payer, & ne rien retenir du bien d'autruy. Je n'ay jamais pretendu de plaire au peuple, il n'approuve pas les choses qu'il approuve. Qui dit cela, me demanderez-vous? comme si vous ne sçaviez pas
à qui

à qui je le fais dire; c'est Epicure Mais les Philosophes de toutes les Sectes vous chanteront la mesme chose; Peripateticiens, Academiciens, Stoïciens, Cyniques: car comment voulez vous que celuy qui ayme la vertu, soit aimé du peuple? la faveur du peuple ne s'acquiert que par de mauvais moyens. Il faut vous rendre semblable à luy; autrement, il ne vous connoistra pas, & vous ne pourrez luy estre agreable. Mais il importe plus que vous connoissiez quel vous estes, que de le faire sçavoir aux autres: on ne peut gagner l'amitié des gens de basse condition que par des actions ravalées. Dequoy servira, me direz-vous, cette Philosophie que l'on esleve si hant, & que l'on prefere à tous les arts, & à toute sorte de biens? Ce sera d'avoir plus de soin de vous plaire que de plaire au peuple; de peser, & de ne pas conter les jugemens quand vous les examinerez, de vivre sans craindre le reproche des Dieux ny des hommes: Enfin de surmonter les adversitez, ou de sçavoir les terminer. Au reste, si je vous voy eslevé par les suffrages du peuple; si vous entrez dans les specta-

des au bruit des acclamations, des applaudissemens & des instrumens de basseurs; si les femmes & les enfans chantent vos louanges par les rues; ne trouvez pas estrange que j'aye pitié de vous, sçachant comme je fais par quelle voye on obtient ces faveurs.



EPISTRE XXX.

*La vieillesse n'a point de ressource
contre la mort.*

*Il n'y a que le Sage qui sçache bien
mourir.*

LE bon homme Bassus Aufidius que je vis ces jours passez, est tout cassé, & fait ce qu'il peut pour se défendre contre la vieillesse; mais il est si courbé sous le poids de ses années que je ne croy pas qu'il se puisse jamais redresser. Vous sçavez qu'il a toujours eu un corps infirme & fort maigre, & qu'il l'a conservé, ou plutôt raccommodé fort long-temps par sa façon de vivre; le voila enfin tom-

bé tout à coup. Comme dans un Navire qui fait eau on peut bien boucher une fente ou deux, mais s'il y en a beaucoup on ne peut plus sauver le vaisseau; de mesme, on peut bien soutenir pour quelque temps la foiblesse d'un vieux corps; mais lorsqu'il vient à se relascher comme font les vieux bastimens, & que l'on voit tomber un endroit, tandis que l'on en estaye un autre, il est temps de regarder par où l'on pourra sortir. Neanmoins nostre Bassus a toujours l'esprit guay, & cela par un privilege de la philosophie qui rend un homme ferme dans un corps infirme, heureux & content aux approches de la mort, & capable de se soutenir dans la défaillance mesme. Un bon Pilote ne laisse pas de voguer quand les voiles sont en pieces; & apres que tout l'équipage est rompu, il r'ajuste encore quelques pieces du débris pour achever sa course: c'est ce que fait Bassus; car il voit arriver sa fin, avec tant de tranquillité que vous le blasmeriez s'il regardoit ainsi la fin d'une autre personne.

C'est une chose importante, mon cher

Hij

Lucile, & que l'on n'apprend qu'avec beaucoup de temps, & beaucoup de peine, de sçavoir partir sans regret quand la source de la vie est épuisée, & qu'on a atteint l'heure inevitable. Les autres genres de mort sont meslez d'esperance, la maladie cesse, un embrasement s'éteint, la cheute d'un bâtiment peut mettre doucement à terre ceux qu'elle devoit écraser; la mer jette quelquefois des gens sur le rivage au mesme estat qu'elle les avoit engloutis. Un Soldat retient aussi quelquefois son épée lorsqu'il est prest d'en percer son ennemy; mais la vieillese ne laisse point d'esperance à celuy qu'elle conduit à la mort, car rien ne s'y peut opposer. Il est vray qu'il n'y a point de genre de mort qui soit plus doux, il n'y en a point aussi de plus long. A voir nostre Bassus, il semble qu'il se soit couché dans le tombeau, & que survivant à soy-mesme, il assiste à ses funerailles, & regarde indifferemment la dissolution de sa machine; car il nous dit beaucoup de choses de la mort, & tasche de nous persuader que s'il y a quelque chose de fascheux dans cette affaire on ne le doit pas imputer à

la mort, mais à celuy qui meurt, & que l'on ne souffre point plus de mal au temps de la mort qu'après la mort mesme: Que c'est une égale folie d'appréhender ce que l'on ne sentira pas, & de craindre ce que l'on ne souffrira jamais. Est-il possible de s'imaginer que l'on sentira une chose qui fera que l'on ne pourra rien sentir? Partant, conclut-il, la mort est tellement exempte de mal, qu'elle est mesme exempte de la crainte si on la prend cōme il faut. Je sçais bien que toutes ces choses ont esté dites, & se diront encore souvent; mais quād je les ay leuës, ou que je les ay entenduës de la bouche de ceux qui en discouroient, & qui blasmoient la crainte du mal lorsqu'ils en estoient encore esloignez, je n'en ay point esté touché comme lorsque j'ayouy ce vieux Philosophe parler de la mort de laquelle il estoit si proche.

Pour vous dire franchement ce que j'en pense, je croy que l'on est plus ferme dans l'agonie que dans les approches de la mort qui ne sont pas si voisines; car lorsqu'il n'y a plus lieu d'espérer, & qu'elle se montre à découvert, elle inspire aux plus foibles la resolution

de souffrir ce qu'ils ne sçauroient éviter. C'est la raison pourquoy nous voyons que le Gladiateur qui avoit paru timide dans le combat, s'abandonne à son ennemy qui l'a terrassé, & preste la gorge à son épée; mais la mort qui est voisine & qui vient lentement, demande une fermeté de cœur étudiée, laquelle est assez rare, & ne se rencontre qu'en la personne du Sage. C'est pourquoy j'escoutois volontiers Bassus comme un Juge expert de la mort, & qui en connoissoit d'autant mieux la nature, qu'il l'avoit envisagée de plus pres. Je crois pour en dire la verité que vous auriez encore plus de foy pour une personne qui seroit resuscitée, & qui vous assueroit par sa propre experience qu'il n'y a point de mal dans la mort; cependant vous pouvez sçavoir le trouble qu'elle apporte quand elle arrive, par la bouche de ceux qui se son trouvez pres d'elle, qui l'ont veüe venir, & qui l'ont reçeuë.

Bassus est de ce nombre; il ne veut pas que nous y soyons trompez, & dit qu'il y a aussi peu de raison de craindre la mort, que de craindre la

vieillesse; car comme la vieillesse succede à l'âge viril, ainsi la mort succede à la vieillesse. Celuy qui ne veut pas mourir semble n'avoir pas voulu vivre; parce que la vie ne luy a esté accordée qu'à condition de mourir. C'est donc folie de s'en effrayer, puisque l'on ne doit craindre que ce qui est incertain, & que l'on doit attendre ce qui est certain. La mort est d'une nécessité invincible & égale à tout le monde. Qui pourroit se plaindre d'une loy qui n'excepte personne? L'égalité fait la principale partie de l'équité. Mais il n'est pas besoin de plaider icy la cause de la nature, & de dire qu'elle n'a point voulu que nôtre condition fust autre que la sienne: elle défait tout ce qu'elle a fait, & refait tout ce qu'elle a défait. Cependant si la vieillesse détache doucement une personne, & la met sans violence hors de la vie, cette personne doit remercier les Dieux de l'avoir conduite au centre du repos, qui est si nécessaire après un si long travail.

Vous en voyez qui souhaitent la mort avec plus de passion que d'au-

tres ne demandent la vie : je ne sçay qui des deux témoigne plus de courage, ou celuy qui demande la mort, ou bien celuy qui l'attend avec tranquillité; Parce que l'un arrive quelquefois par un mouvement subit de rage & de dépit, & l'autre ne se fait que par la deliberation d'un jugement rassis. Il s'en trouve bien qui courent à la mort en cholere, mais on n'en voit point qui la reçoivent d'un visage gay, excepté celuy qui s'y est préparé de longue main. J'avouè donc que j'ay visité frequemment ce bon homme pour plusieurs raisons, mais particulièrement afin de voir, si je le trouverois toujourns le mesme, & si la vigueur de son esprit ne diminueroit point avec les forces de son corps; mais au contraire je la voyois augmenter, comme on voit paroistre la joye de ces Chevaliers lors qu'ils courent la septième carrière, & qu'ils sont prests de recevoir le prix. Il disoit suivant l'opinion d'Epicure : En premier lieu, qu'il se persuadoit que dans les derniers soupirs on ne sent point de mal; que s'il en sentoit, il s'en consoleroit par ce qu'il seroit court,

puis que les grandes douleurs ne peuvent pas estre longues : Au reste, que si la separation de l'ame & du corps se faisoit avec douleur, ce luy seroit un grand soulagement de penser qu'il n'en pourroit plus souffrir d'autre : mais qu'il scavoit que l'ame des vieillards estoit sur le bord des levres & se détachoit du corps sans beaucoup de violence : Que comme le feu qui s'est pris a une matiere solide, ne s'esteint qu'avec beaucoup d'eau, & quelquefois avec la ruine du sujet ; aussi celuy qui ne trouve point de nourriture, s'apaise & s'amortit de luy-mesme. Je vous avouë, mon cher Lucile, que j'entens volontiers ces propos ; non pas qu'ils me soient nouveaux, mais à cause que je suis sur le point d'en faire l'experience. Quoy donc ? n'ay-je jamais veu personne s'arracher la vie ? Ouy certes, j'en ay veu beaucoup, & je les ay considerez ; mais je fais plus d'estat de ceux qui sans haïr la vie vont doucement à la mort, & qui la recoivent sans l'avoir appellée. Il disoit encore que c'est par nostre faute qu'il arrive que la mort nous troule quand nous la croyons preche de nous,

car de qui n'est-elle pas proche, puisqu'elle peut arriver en tous lieux & à tous momens ? Quand nous prévoyons quelque sujet qui nous peut causer la mort, considérons combien il y en a d'autres qui sont plus proches de nous & que nous ne craignons pas. Un tel menaçoit son ennemy de le faire perir; la cholique l'a prevenu, & ne luy a rien laissé à faire. Enfin si nous voulons examiner les sujets de nos apprehensions, nous trouverons que ce n'est rien moins que ce qu'il nous semble. Nous ne craignons point la mort, mais seulement l'idée de la mort, car nous en sommes toujours également proches. S'il falloit craindre la mort, il la faudroit craindre sans cesse; car quel temps est exempt de son pouvoir ? Au reste je crains que vous ne haissiez plus que la mort des Lettres qui sont si longues; c'est pourquoy je finiray en vous disant qu'il faut penser toujours à la mort pour ne la craindre jamais.



EPISTRE XXXI.

*La voix du Peuple, ny les vœux
de nos amis ne nous donnent point
la Sageſſe.*

*Elle vient du travail qui perfection-
ne la raiſon & rend l'homme heu-
reux.*

IE reconnois mon amy Lucile, il commence à ſe rendre tel qu'il avoit promis. Suivez je vous prie, ce beau feu avec lequel vous vous portiez à la vertu, meſpriſant la faveur populaire. Je ne demande point que vous deveniez plus grand ny meilleur que vous vous l'eſtes propoſé. Les fondemens que vous en avez jettez occupent bien de la place, achevez ſeulement ce que vous avez entrepris, & exécutez vos bonnes reſolutions. Vous ſerez parfaitement Sage ſi vous bouchez vos oreilles, non pas avec la cire comme Uliſſe obligea ſes compagnons de faire, mais avec quelque choſe de plus ferme & de plus épais, car la voix qu'ils

craignoient, estoit douce à la verité ; mais elle n'estoit pas publique ; outre que celle que vous avez à craindre ne vient pas d'un seul endroit, mais de tous les coins de l'univers. Ne vous arrestez donc pas dans une contrée, ny mesmes dans ces villes qui vous seront suspectes de mollesse & de débauche, rendez-vous sourd à la voix de vos meilleurs amis. Ils souhaitent d'ordinaire des choses fort mauvaises à bonne intention ; & pour devenir heureux, il n'y a qu'à prier les Dieux que les choses que vos amis souhaitent n'arrivent pas. Ce ne sont pas des biens que les avantages dont ils veulent vous combler ; car il n'y a qu'un seul bien qui fait le bonheur de la vie, sçavoir de s'asseurer de soy-mesme, mais on ne le peut acquerir qu'en n'apprehendant point le travail, & le mettant au rang des choses qui ne sont ny bonnes ny mauvaises. Car il est impossible qu'une mesme chose soit tantost bonne & tantost mauvaise, tantost aisée, & tantost fascheuse. Le travail de soy & seulement en tant que travail n'est pas une chose absolument bonne ; qu'y a-t-il donc de bon ? C'est

de ne point apprehender ce mesme travail. Ainsi j'aurois tort de blasmer ceux qui travaillent ; au contraire, j'admire ceux qui s'occupent à des choses honnestes, & je les estime d'autant plus qu'ils s'y attachent : je leur crie, prenez courage, & franchissez la carrière tout d'une haleine si vous pouvez ; le travail nourrit les ames genereuses.

Il n'y a point d'apparence que vous formiez vostre établissement sur les desseins que vos parens ont autrefois projettez, & apres avoir passé dans de grandes affaires, il vous seroit honteux d'importuner les Dieux par vos demandes. Qu'est-il besoin de faire des vœux ? Rendez vous heureux vous-mesme ; vous le ferez, pourveu que vous soyez persuadé qu'il n'y a rien de bon sans vertu, & que le vice accompagne tousiours ce qui est deshoneste. Comme il n'y a rien d'éclatant sans lumiere, ny rien d'obscur sans tenebres, rien de chaud sans feu, ny rien de froid sans air, de mesme les choses sont honnestes ou infames selon l'alliance qu'elles ont avec la vertu ou avec le vice. Enquoy donc consiste le bien ? A bien connoistre les choses, &

le mal à ne les connoistre point : De là vient que l'homme prudent & avisé les reçoit ou les rejette selon la conjuncture des temps : mais il les reçoit sans admiration , & les rejette sans crainte quand il a l'ame forte & genereuse. Je n'entens point que vous ayez le courage abbatu ; & ce n'est point assez de ne pas refuser le travail , il le faut chercher. Mais quel est, direz-vous, le travail qu'on appelle inutile & superflu ? C'est celuy dont le sujet est ravalé. Il n'est pas mauvais absolument & a quelque chose de loüable aussi bien que celuy qui s'employe aux belles choses, parce qu'il témoigne la patience d'un esprit qui s'anime contre les difficultez , & se dit, pourquoy demeurer oisif ? Un homme de cœur n'apprehende point la peine , il faut qu'il aille deçà & delà , & qu'il perfectionne sa vertu en menant un train de vie toujours égal,

Cela ne se peut faire sans une connoissance parfaite des choses , & sans cet art qui nous apprend tout ce qui concerne les Dieux & les hommes ; c'est la le souverain bien : si vous le possédez, vous commenez à estre compa-

gnon des Dieux, vous n'estes plus leur suppliant. Comment, me direz-vous, peut-on arriver à ce point? Il n'est pas besoin de traverser l'Apennin ny l'Olimpe, les deserts de Candavie, ny les dangers de Scylle & de Charybde, lesquels vous avez pourtant tous esfuyez à l'occasion d'un petit employ; le chemin est seur & aisé, la nature vous a pourveu de tout ce qui est nécessaire pour le parcourir. Ce qu'elle vous a donné, si vous ne le negligez point, vous fera marcher du pair avec Dieu; mais ce ne sera point l'argent qui vous rendra pareil à luy, ny les habits somptueux, car Dieu est tout nud; ny encore la reputation répandue parmy les peuples; Personne ne connoist Dieu, plusieurs mesme en parlent mal & impunement; ny enfin les Esclaves qui portent vostre litier aux champs & par la ville, Dieu tout grand & tout-puissant qu'il est, porte toutes choses dans sa main. La beauté non plus, ni la force du corps ne vous scauroient rendre heureux, car elles sont sujettes à la vieillesse.

Il faut donc chercher quelque chose qui ne se corrompe point, à quoy

rien ne fasse obstacle, & qui soit le meilleur de tous les souhaits que l'on puisse faire. Qu'est-ce que cela ? C'est l'esprit, mais j'entens un esprit droit, bon, & courageux. Doit-on l'appeller autrement qu'un Dieu logé dans un corps humain ? Cet esprit se peut rencontrer dans un Affranchy & dans un Esclave aussi bien que dans un Chevalier Romain. Qu'est ce qu'un Chevalier Romain ? Qu'est-ce qu'un Affranchy & un Esclave ; Ce sont des noms que l'ambition & l'injustice ont introduits dans le monde. On peut s'élever au Ciel de l'endroit de la terre le moins connu. Eslevez vous donc maintenant & formez en vous une image digne de Dieu. Ce ne sera point avec de l'or & de l'argent, car ce sont des matieres dont on ne peut faire un portrait qui luy ressemble : Souvenez vous que les Dieux estoient faits de terre au temps qu'ils estoient si propices au hommes.





EPISTRE XXXII.

Que la vie estant si courte on doit commencer de bonne heure à la régler.

IE m'informe de vos nouvelles, & je demande à tous ceux qui viennent de vos quartiers ce que vous faites, en quel lieu & avec qui vous demeurez. Vous ne sçauriez m'en faire accroire, car je suis toujours avec vous: Vivez donc comme estant persuadé que je je puis entendre, même voir toutes vos actions. Si vous me demandez ce qui me plaist davantage de ce que l'on me rapporte de vous, c'est que l'on ne m'en dit rien, à cause que la pluspart de ceux que j'interroge, ne sçavent ce que vous faites. Il est bon de ne pas converser avec des gens qui ont des sentimens & des inclinations contraires aux nostres. Ce n'est pas que je ne sois assuré que l'on ne sçauroit vous changer, & que vous demeurerez ferme dans vostre resolution, quoy

que vous foyez sollicité par une foule de gens qui vous obsèdent.

Qu'y a-t-il donc? Je ne crains point qu'ils vous pervertissent, j'apprehende seulement qu'ils ne vous détournent, car en verité on fait grand tort à celuy que l'on amuse, veu que la vie est si courte, & que nous l'abregeons encore par nostre legereté, commençant à vivre d'une maniere, & apres d'une autre; ainsi nous déchirons, pour ainsi dire, nostre vie & la coupons par morceaux. Hastez-vous donc mon cher Lucile, & songez combien vous vous presseriez si vous aviez l'ennemy à dos, & si vous craigniez que la Cavalerie ne vinst courir sur les fuyards. C'est pourtant ce qui se fait: on vous poursuit, hastez vous, sauvez-vous, mettez-vous en seureté; puis considerez que c'est une belle chose d'achever sa vie avant la mort, & de voir en suite écouler le reste de ses jours avec tranquillité, car la plus longue vie n'est pas la plus heureuse. Hé quand verrez-vous ce temps auquel vous sçaurez que vous n'aurez plus besoin de temps, & que sans vous soucier du lendemain vous demeurerez paisible & dans une pleine satieté de la vie.

Voulez-vous sçavoir d'où vient que les hommes sont si avides du futur ? C'est que personne n'est encore acquis à soy-mesme. Je sçay bien que vos parens vous ont souhaité des choses bien différentes de celles-cy ; aussi fais-je pour vous des vœux bien contraires ; je vous souhaite un mépris genereux de toutes les choses, dont il vous ont souhaité l'abondance : leurs souhaits ruineroient beaucoup de personnes pour vous enrichir, car ce qu'ils vous donneroient il faudroit l'oster à d'autres. Je souhaite seulement que vous vous possediez, & que vostre esprit apres une longue agitation de pensées vagues, s'arreste enfin & demeure fixe ; Que vous soyez satisfait de vous-mesme, & que connoissant les veritables biens (qu'il suffit de connoistre pour les posseder) vous n'ayez pas besoin d'un plus grand nombre d'années. Enfin celuy-là est au dessus de toutes les necessitez, franc & libre, qui vit encore apres avoir achevé sa vie.



EPISTRE XXXIII.

*Que les Livres des Stoïciens sont
tous remplis de belles Sentences.*

*Qu'il est honteux de reciter toujours
les sentimens d'autrui, & de ne
produire jamais les siens.*

Vous desirez que j'insere dans ces Lettres quelque paroles de nos fameux Auteurs comme j'ay fait dans les precedentes. Ils ne se sont pas amusez à des fleurettes, leur stile est masse & plein de force. Scachez qu'il y a de l'inegalité des le moment que ce qui est élevé se fait remarquer. On ne s'estonne point de voir un grand arbre quand toute la forest est de pareille hauteur. Les Poëtes & les Historiens sont remplis de semblables discours. Aussi ne veux je pas que vous croyiez qu'ils appartiennent à Epicure, ils sont au public, & à nous en particulier : mais on les remarque dans cet auteur, dautant plus qu'ils y sont rares & moins attendus, & qu'il est

assez surprenant qu'un homme qui fait profession de mollesse dise quelque chose de fort. C'est ainsi qu'en jugent la plupart.

Pour moy, j'estime Epicure homme de vertu, tout fourré qu'il est contre la mauvaise saison. La valeur, l'industrie, & l'inclination pour la guerre se rencontrent aussi bien chez les Perses qui portent de longs habits que chez les peuples qui portent les chausses retroussées. Il ne faut donc pas que vous me demandiez des Sentences triées & choisies ; car on peut choisir dans les autres livres, mais dans les nostres, tout y est également fort. Aussi n'avons nous point de montre pour tromper les Marchands qui ne trouveront rien quand ils seront entrez dans la boutique, Nous leur permettons de prendre des eschantillons de tout ce qui leur plaist. Pensez-vous que nous voulions détacher quelques Sentences d'un si grand nombre que nous en avons ? A qui les attribuerions nous ? A Zenon, à Cleanthe, à Chrysippus ou à Panætius ? Nous n'avons point de tuteur, chacun jouit de se droits ; Chez les autres, tout ce que dit Hermachus ou Metrodorus se rap-

porte au chef de la secte. Tout ce qui se traite dans leur école, c'est sous les auspices & sous l'autorité du maistre: nous ne scaurions comme j'ay desia dit rien détacher d'un si grand amas de choses toutes égales, quand nous le voudrions faire.

Le pauvre seulement doit compter son troupeau.

Dans tous les endroits où vous jetterez les yeux, vous y trouverez toujours quelque chose qui pourroit être admiré si le reste n'estoit point semblable. C'est pourquoy deffaites vous de cette pensée que vous puissiez goûter par extrait les esprits de ces grands personnages, il les faut voir en leur entier, il les faut taster de tous costez. Leurs ouvrages qui portent le caractère de leurs esprits sont tissus de telle maniere que vous n'en scauriez rien détacher sans les destruire; je veux bien que vous consideriez chaque membre en particulier, pourveu que ce soit sur le sujet entier. Une femme n'est point estimée belle pour avoir la jambe ou 'e bras bien fait, mais lorsque sans

considerer aucune des parties il se forme une idée avantageuse de tout le corps. Si toutesfois vous le desirez, j'agiray plus liberalement avec vous, & je vous donneray a pleines mains. Il y a quantité de bonnes choses respandues par tous nos livres, il n'y a qu'à prendre, il ne faut point choisir; elles ne tombent point par gouttes, elles coulent en abondance & sans interruption. Ce qui me fait croire qu'elles seroient fort utiles aux personnes qui se font instruire, car on retient plus aisement ce qui est borné & mesuré à la maniere d'un vers. C'est pour cela que nous faisons apprendre aux enfans des Sentences, & ce que les Grecs appellent Apopthegmes, parce que leur esprit les embrasse facilement & ne peut aller plus avant. Mais, il est honteux à un homme fait de chercher de beaux mots, de s'attacher à certaines phrases qui sont communes, & de ne se faire considerer que par sa memoire. Qu'il se soutienne de soy-mesme, qu'il dise & ne recite pas, car il n'est pas honneste à un vieillard ou à un homme avancé dans l'age, de parler par tablettes.

Zenon a dit ceoy, Cleante cela, & vous que je sçache ce que vous dites : jusques à quand vous laisserez vous conduire par un autre ? parlez & produisez quelque chose de vôtre crû. C'est ce qui me fait croire que ces gens qui sont toujourns interpretes, & jamais auteurs, & qui se couvrent de l'ombred'autruy ne sont gueres hardis, puisqu'ils n'osent faire une fois ce qu'ils ont estudié si long-temps. Ils n'apprennent que pour exercer leur memoire : Autre chose est de se souvenir, & autre chose est de scavoir : Se souvenir c'est garder ce qui a esté mis dans sa memoire ; Scavoir au contraire, c'est s'approprier une chose, n'avoir plus besoin de patron ny de regarder son maistre. Zenon & Cleanthes disent cela ; mettez je vous prie quelque difference entre vous & vôtre livre ; apprendrez-vous toujourns ? Il est temps que vous enseigniez. Qu'ay-je à faire d'écouter ce que je puis lire quand il me plaira.

Vous me direz, la vive voix fait beaucoup : non pas celle qui ne fait que rapporter les paroles d'autruy, comme feroit un Greffier : Joint que
ces

tutelle suivent leurs auteurs en des opinions qui ne sont plus à la mode, ou bien en des choses que l'on cherche encore. Ainsi l'on ne trouvera jamais rien si l'on se contente de ce qui a esté trouvé: D'ailleurs celuy qui suit un autre, ne suit rien, ne trouve rien, mais plutôt ne cherche rien. Quoy donc; ne marcheray-je point sur les traces des anciens? pour moy je me serviray de leur route; mais si j'en trouve une plus courte, je la prendray. Tous ceux qui ont remué des questions avant nous, ne sont pas nos maistres, mais seulement nos guides. La verité est exposée à tout le monde, Personne ne s'en est encore emparé; il en reste encore assez pour ceux qui viendront apres nous.



EPISTRE XXXIV.

*L'homme de bien est celuy duquel les
paroles & les actions s'accordent
ensemble.*

IE me réjouis, je me porte mieux,
& je me reschauffe, nonobstant ma
vieillesse, toutes les fois que je recon-
nois par vos Lettres, & par vostre con-
duite, combien vous vous surpassez-vous
mesme, apres avoir il y a long-temps
surpassé les autres. Si le Jardinier prend
plaisir à voir le fruit de l'arbre qu'il a
planté, & le Berger celuy du troupeau
qu'il conduit; S'il n'y a personne qui
ne s'interesse à voir croistre l'enfant qu'il
nourrit: Que pensez-vous qu'il arrive
à ceux qui ont cultivé des esprits, &
qui les ont formé tout tendres, lors-
qu'ils les voyent parvenus de bonne
heure à leur maturité?

Je vous avouë pour estre à moy,
vous estes mon ouvrage. Aussi-tost que
je reconnus vostre bon naturel, j'y mis

la main ; je vous exhortay, je vous pres-
say, & ne vous laissay point marcher
lentement. En suite je vous excitay com-
me je fais encore à present, mais c'est
en courant dans la lice d'où vous
m'exhortez reciproquement par vostre
exemple. Vous me direz, que desirez-
vous davantage ? J'avoüe que c'est
beaucoup : Mais il n'en va pas des ou-
vrages de l'esprit comme des autres
que l'on tient à demy faits, quand ils
sont bien commencez. Il est vray que
c'est une partie de la bonté de vouloir
estre bon : Mais sçavez-vous qui j'ap-
pelle bon. C'est un homme parfait &
accomply que la violence & la neces-
sité ne sçauroient rendre mauvais : Je
prevoy que vous serez tel si vous con-
tinuez, & si vous faites en sorte que
toutes vos paroles & vos actions s'ac-
cordent ensemble, & soient comme
frappées à un mesme coin. L'esprit
n'est pas bien droit, quand les actions
se trouvent toujors opposées.





EPISTRE XXXV.

Il n'y a que le Sage qui soit véritablement amy.

Lorsque je vous prie avec tant d'empressement de vacquer à l'étude, je fais mon affaire : je veux avoir un amy, ce qui ne me peut arriver si vous ne travaillez à vous former, comme vous avez commencé : Car encore que vous m'aymiez presentement, il ne s'ensuit pas pour cela que vous soyez mon amy. Quoy donc ? sont ce choses différentes ? Oüy, voire dissemblables ; car celuy qui est amy, ayme, mais celuy qui ayme n'est pas toujours amy, c'est pourquoy l'amitié est tousiours utile, & l'amour au contraire est nuisible quelquesfois. Quand il n'y auroit point d'autre raison, faites profit dans l'estude de la Sageffe, afin seulement que vous appreniez à aymer. Hastez-vous vous donc, tandis que ce profit est pour moy, de peur qu'il n'arrive que vous ayez appris pour un autre ; j'en

reçois déjà le fruit par avance, quand je m'imagine que nous serons unis de cœur comme de sentimens, & que je recouvreray dans vostre âge, quoy qu'assés proche du mien, tout ce que les années m'ont osté de vigueur & de force. Mais je veux jouïr de ce bien en effet. La joye que nous recevons de nos amis qui sont absens est legere & passe incôntinent, mais le plaisir que nous donne leur veüë, leur presence, & leur conversation a quelque chose de vif & d'animé, particulièrement si c'est une personne qui ait les qualitez telles que nous les désirons.

Faites donc que je reçoive un riche present en vostre personne, quand vous viendrez icy. Et afin que vous ne perdiez point de temps, songez que je suis vieux, & que vous estes mortel: hastez-vous de venir avec moy, mais soyez premierement avec vous: profitez, & sur tout soyez ferme dans vos resolutions. Quand vous voudrez esprouver si vous avez fait quelque profit, voyez si vous voulez aujourd'huy ce que vous vouliez hier: ce changement de volonté est la marque d'un esprit flotant qui se laisse conduire au

gré du vent : Ce qui est fixe & bien fondé ne branle point, cette fermeté se trouve pleine & entiere dans le Sage, elle n'est pas si grande en celuy qui n'est pas si parfait. Mais en quoy different-ils ? Celuy cy est émeu, il branle, mais ils ne sort pas de son assiette, & l'autre ne sent pas la moindre émotion.

EPISTRE XXXVI.

La Jeunesse est la saison d'apprendre.

L'exercice du Sage est le mespris de la mort.

Tout meurt, mais rien ne perit dans le monde.

EXhortez vostre amy à mépriser courageusement les gens qui luy reprochent de s'estre plongé dans l'oyiveté, & d'avoir preferé le repos aux charges qu'il a quittées, lorsqu'il pouvoit monter plus haut ; il leur fera voir chaque jour, comme il a bien fait.

Ceux, qui ſont les objets de l'envie, ne ſubſiſtent pas long-temps, les uns tombent, les autres ſont écrasés. La proſperité eſt une choſe inquiète & turbulente, elle ſe tourmente, elle ſe trouble la cervelle de toutes les manières, elle inſpire aux uns le deſir de l'autorité, aux autres l'inclination au plaifir, elle enflé ceux cy, elle amollit & énerve ceux-là: Mais il y a des gens qui la portent bien? ouÿ, comme il y en a qui portent bien le vin; ce qui fait qu'on ne doit point ſ'imaginer que celui-là eſt heureux qui eſt environné d'un grand nombre de perſonnes qui abordent chez luy à peu pres comme à une fontaine, ils en troublent enſin & en tariſſent les eaux, ils ſe plaignent qu'il eſt un fainéant qui ne s'amuſe qu'à des bagatelles. Ne ſçavez-vous pas qu'il y a des gens qui diſent & qui ſignent des choſes toutes contraires? Ils appelloient vôtre amy heureux auparavant, mais l'eſtoit-il en effet? Je ne me ſoucie pas meſme que quelques-uns le trouvent d'un eſprit trop rude & ſevere. Ariſton diſoit qu'il aimoit mieux un jeune homme ſerieux qu'un autre qui fuſt gay

& plaisant ; que le vin qui est rude au commencement devient bon avec le temps, mais que celui qui a de l'agrement dès la cuve ne peut pas se garder. Souffrez qu'ils l'appellent melancolique & ennemy de son avancement, cette melancolie tournera à bien dans son vieil âge, poutveu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de s'appliquer à l'estude, non pas de ces choses qu'il suffit de sçavoir superficiallement, mais de celles qu'il faut posseder à fonds. C'est à present le temps d'apprendre. Quoy donc, n'est-il pas toujourns saison d'apprendre ? Non, car comme il est honneste d'estudier en tout temps, il ne l'est pas aussi de se faire instruire en tout âge. Il feroit beau voir un vieillard apprendre l'Alphabet ; il faut apprendre estant jeune, pour s'en servir estant vieux.

Vous ferez donc une action qui vous sera tres-utile si vous rendez vostre amy homme de bien ; ce sont là des biens qu'il est aussi bon de donner que de recevoir, non pas comme ceux qui sont sous le pouvoir de la fortune. Apres tout, il n'est plus libre, il a don-

né sa parole. Il est moins honteux de manquer à son créancier que de ne pas répondre à l'esperance que l'on a donnée. Pour payer les dettes, le Marchand a besoin d'une heureuse navigation; le Laboureur de la fertilité de la terre, & de la faveur du Ciel, mais pour l'autre il n'a besoin que de sa volonté, sur laquelle la fortune n'a point de pouvoir. Qu'il la dispose, en sorte qu'il puisse acquérir cette tranquillité & se revestir de cet esprit qui ne sent point s'il a perdu ou s'il a gagné; qui demeure en mesme assiette quelque événement qu'ayent les affaires; qui se trouve toujours au dessus des biens qui luy arrivent, & ne descend point plus bas, quand la fortune les reprend ou luy en oste une partie; qui tireroit de l'arc dès son enfance chez les Parthes, & lanceroit le javelot dès son bas âge s'il estoit né en Allemagne; qui eust appris à monter à cheval & à combattre de pres s'il fust né au temps de nos peres: ce sont toutes choses que la discipline du pays oblige de sçavoir. A quoy faut-il donc que celui cy pense & s'exerce? A mespriser la mort qui est une bonne deffense.

contre toute sorte d'attaques & d'ennemis; car personne ne doute qu'elle n'ait en soy quelque chose de terrible qui effarouche les hommes à qui la nature a insinué l'amour de leur estre, autrement il ne seroit pas necessaire de se preparer & de s'animer à une chose que nous ferions par instinct, comme de se porter à sa conservation. Personne ne s'exerce, afin que dans une necessité il puisse coucher sur des roses; mais on s'endurcit afin que la foy ne cede point aux tourmens, afin que s'il est necessaire on puisse passer la nuit dans la tranchée, mesme blessé & tout debout, sans s'appuyer sur ses armes, de peur d'estre surpris du sommeil.

La mort n'a rien d'incommode en foy, car ce qui donne de l'incommodité doit avoir de l'existence. Que si tu as tant d'envie de vivre, songe que rien ne perit de tout ce qui disparoist à nos yeux, il retourne dans le sein de la nature pour en sortir encore bientôt. Tout finit; mais rien ne perit: la mort que nous craignons & rebutons si fort, fait cesser la vie pour un temps, mais elle ne l'oste pas; un jour viendra qui nous remettra dans le monde où

bien des gens ne voudroient pas r'entrer, s'ils se souvenoient d'y estre venus. Mais je vous montreray cy-apres plus exactement que tout ce qui semble perir ne fait que changer. On doit donc s'en aller sans regret, quand on s'en va pour revenir. Considerez la vicissitude des choses, vous trouverez que rien ne s'anéantit dans le monde, mais tombe & se releve successivement. L'Esté s'en va, mais une autre année le ramene; l'hyver est passé, mais la saison le ramenera aussi; la nuit cache le Soleil, mais le jour la chassera bien tost. Tout le cours des Estoiles n'est qu'un passage & un retour qui se fait alternativement sur les mesmes routes, une partie du Ciel se leve continuellement, l'autre s'abaisse. Je veux finir en adjoustant que les enfans & les fous ne craignent point la mort, & qu'il est bien honteux que l'on n'acquiere point par la raison l'assurance que donne la folie.



rir debout & victorieux. Que sert-il de gagner quelques jours ou quelques années? Nous venons au monde pour combattre sans relâche. Comment, direz-vous, me sauveray-je? Vous ne pouvez éviter la nécessité, vous la pouvez bien surmonter. Il faut se faire un chemin, & la Philosophie vous montrera ce chemin, suivez le si vous voulez estre en seureté, vivre heureux, & sur tout libre, vous ne sçauriez l'estre autrement. En verité le vice est une chose basse, vilaine, servile & sujette à beaucoup de passions tres cruelles: la sagesse vous délivrera de ces tirans fascheux qui regnent quelquefois l'un apres l'autre, quelquefois tous ensemble. Il n'y a qu'un chemin pour y arriver; il est droit, vous ne sçauriez vous égarer, marchez avec assurance.

Si vous voulez que toutes choses vous soient soûmises, soûmettez-vous premierement à la raison, vous conduirez les autres si la raison vous conduit; elle vous apprendra ce que vous devez entreprendre, & comment vous le pouvez executer: vous ne ferez rien par hazard. On ne trouve personne qui sçache comment il a commencé à vou-

loir ce qu'il veut; c'est par instinct & qu'il s'y est engagé & non point par raison. La fortune nous rencontre aussi souvent que nous la rencontrons: Cela est honteux de se laisser emporter & de ne se pas conduire. Quelle foiblesse à celuy qui se void entraîné par le torrent des affaires, de demander comment suis-je venu icy!



EPISTRE XXXVIII.

La conversation instruit mieux que la dispute.

C'Est avec raison que vous desirez que les Lettres soient frequentes entre nous: un discours que l'on verse dans l'ame comme par gouttes profite beaucoup, & ces disputes qui se font avec appareil en presence du peuple ont trop de bruit, & n'ont point assez de familiarité. Il est certain que la Philosophie donne de bons conseils, mais personne ne dōne conseil en criant. Il est pourtant à propos d'user quelquefois de cette maniere de harangues,

lorsqu'il est question de pousser une personne qui est encore irresoluë ; mais quand il ne s'agit que de l'instruire & non pas de l'obliger à apprendre , on doit ce me semble employer des paroles plus douces afin qu'elles entrent & demeurent plus facilement.

Il n'en faut pas beaucoup, pourveu qu'elles soient efficaces; à peu près comme la semence, laquelle quoy que petite, estant jettée dans un lieu bien disposé, estend sa force, & fait des productions d'une grandeur estonnante. La raison en fait de mesme, elle est petite en apparence, elle croist dans l'action. On dit peu de paroles, mais quand elles sont bien receuës elles germent & se fortifient merueilleusement. Je dis encore qu'il arrive aux maistres comme à la semence, ils font beaucoup avec des preceptes fort courts, pourveu, comme j'ay dit, qu'ils soient receus dans un esprit qui les embrasse & qui s'en nourcisse. Il en produira beaucoup d'autres à son tour, & rendra avec usure ce qu'il aura receu.



EPISTRE XXXIX.

*Les richesses mediocres sont preferablees à celles qui sont excessives.
L'habitude au plaisir rend necessaires
les choses qui estoient superflues.*

IE vous enuoyeray les memoires que vous me demandez, & je les feray autant succints & polis qu'il me sera possible. Mais voyez si un discours fait à l'ordinaire ne vous profiteroit pas davantage que ce qu'on appelle presentement un abregé, & que l'on appelloit un sommaire au temps que l'on parloit bon Latin; le dernier est plus propre pour celuy qui apprend, & le premier pour celuy qui sçait déjà; Car l'un fournit des preceptes, & l'autre les remet seulement en memoire; mais ne vous mettez pas en peine de celuy que vous me devez demander; puisque j'ay dessein de vous donner l'un & l'autre, je feray clair à mon ordinaire; car il est certain que l'on n'est pas entendu quand on a besoin d'estre

expliqué. Cependant vous avez quantité d'auteurs dont les écrits me semblent assez confus, & vous le verrez si vous lisez la liste des Philosophes. Ce sera un sujet de vous réveiller, & connoissant combien d'honnêtes gens ont travaillé pour vous, vous aurez envie d'estre de ce nombre. Une ame généreuse à cela de propre qu'elle se laisse facilement porter aux choses honnêtes, & ce qui est sordide & ravalé, ne touche point un esprit sublime.

Nous sentons que l'idée que nous concevons des grandes choses, nous attire & nous élève ; comme la flâme monte droit en haut, & ne peut ramper ny se reposer. Aussi nostre esprit estant émeû, paroist d'autant plus actif & violent qu'il est prompt de son naturel. Mais heureux celuy qui sçait bien employer cette impetuosité ; il se peut mettre hors du pouvoir de la fortune, se moderant dans la prospérité, se consolant dans l'adversité, & méprisant beaucoup de choses que tout le monde admire. C'est le propre d'un grand cœur de mépriser les grandes richesses, & de preferer les mediocres à celles qui sont excessives ; car les pre-

mieres sont tousiours utiles, & les autres peuvent estre nuisibles à cause de leur superfluité. C'est ainsi que l'abondance couche les grains par terre, que les branches rompent estans trop chargées de fruits, & que la trop grande fécondité ne scauroit venir à maturité; il en arrive de mesme à ces gens qui ne scauroient porter l'excez de leur prosperité, & qui s'en seruent non seulement au prejudice d'autruy, mais encore à leur dommage.

Se trouve-t-il des ennemis plus cruels que sont les plaisirs au regard de certaines gens? Vous pouvez à la verité excuser l'intemperance de ces gens par cette seule raison qu'ils expient par leur souffrance le mal qu'ils se sont procurez: Ils meritent bien cette punition, car la cupidité tombe dans l'excez si tost qu'elle a passé les bornes de la nature, laquelle a son estenduë réglée, au lieu que le luxe est sans terme & sans fin. Les choses necessaires se mesurent par l'utilité qu'elles apportent, mais quelle mesure prendrez-vous pour les superflus? Ces gens là se plongent tellement dans les plaisirs que s'en estant fait une habitude, ils ne s'en peuvent

plus passer, malheureux en cela que ce qui leur estoit auparavant superflu leur devient enfin nécessaire. C'est pourquoy je dis qu'ils sont dans l'esclavage, & non pas dans la jouissance des voluptez, puis qu'ils ont pour leurs maux quelque sentiment de tendresse, ce qui est le plus grand de tous les maux. Car enfin le malheur est extreme lorsque les choses deshonestes sont non seulement les sources de nos plaisirs, mais encore les objets de nostre complaisance; & le mal est sans remede depuis qu'une fois les vices nous sont passez en habitude.





EPI TRE XL.

*Les Lettres rendent les amis pre-
presens.*

*Il est plus honnestes de parler len-
tement.*

IE vous remercie de ce que vous m'é-
crivez souvent, car c'est le seul moyen
que vous avez de vous rendre present
à mes yeux, aussi ne reçois-je jamais
de vos Lettres que nous ne soyons in-
continent ensemble. Si nous ayons
les portraits de nos amis, parce qu'il
les rappellent dans nostre souvenir &
charment d'un faux plaisir l'ennuy que
nous avons de leur absence, combien
devons nous cherir leurs Lettres qui
nous en apportent des traits & des
marques veritables ? Car ce qu'il y a
de plus doux dans leur conversation,
leur main nous le fait reconnoistre sur
le papier.

Vous me mandez que l'on vous a
dit que le Philosophe Serapion estant

autrefois débarqué sur la coste où vous estes, faisoit de grands discours & precipitoit ses paroles, parce qu'il se presentoit tant de choses à son imagination, qu'une seule voix ne les pouvoit produire : Je n'approuve point cette maniere en un Philosophe de qui la parole doit estre aussi réglée que la vie. Or il est certain que tout ce qui se haste & se precipite, n'est pas bien réglé. Vous voyez aussi dans Homere que cette parole impetueuse qui s'épanche dru & menu comme la neige, est donnée à un Orateur, & l'on en fait couler une autre plus douce que le miel, de la bouche d'un vieillard. Croyez donc que cette eloquence rapide & feconde, convient mieux à celuy qui veut surprendre ses Auditeurs qu'à celuy qui traite de quelque affaire importante, & qui fait profession d'enseigner les autres : Pour moy je ne la veux ny trop lente, ny trop brusque, je ne veux point qu'elle ennuye, ny qu'elle estourdisse, car il est vray qu'un discours lent rend l'auditeur moins attentif, & le lasse mesme par sa pesanteur: ce n'est pas toutesfois que ce qui est attendu ne s'imprime plus aisement

que ce qui passe si viste. Enfin, si les maistres doivent donner des preceptes à leurs Disciples, une chose qui s'enfuit, n'est pas proprement donnée: joint qu'un discours qui recherche la verité doit estre simple & sans ornement. Ceux qui se font en public, n'ont rien de veritable, leur but est seulement d'émouvoir l'assemblée, & d'enlever la creance d'un peuple ignorant, ils ne permettent pas qu'on les examine, car ils s'évanoüissent incontinent. Comment peuvent-ils moderer les autres, puisqu'ils ne scauroient se moderer eux-mesmes? Que sera-ce si j'adjouste que ce qui se dit pour la reformation des mœurs, doit passer jusques au cœur? Les remedes ne profitent point s'ils ne séjournent quelque temps, outre que ces sortes de discours ont tousiours beaucoup de pompe & de vanité, & font plus de bruit que de fruit.

J'ay besoin d'adoucir ce qui m'espouvante, de retenir ce qui m'eschauffe, d'examiner ce qui me trompe, enfin, de me guerir de l'amour & de l'avarice, y a-t-il rien de tout cela qui se puisse faire subitement? Où est le Medecin qui guerit les malades en passant?

D'ailleurs ce bruit de paroles proférées tumultuairement & sans choix ne chatouille gueres les oreilles ; il en est de mesme que de certaines choses que l'on croyoit impossibles , c'est assez de les avoir veüs une fois , il suffit aussi d'avoir oüy un seul discours de ces grands parleurs. Que peut-on apprendre ou imiter, mesme que peut-on juger de ces gens, qui parlent avec tant d'embarras & de precipitation , & qui ne sçauroient s'arrester ? Comme ceux qui courent contre bas ne se peuvent retenir & sont emportez plus loing qu'ils ne veulent par le bransle de leur corps ; Ainsi ce babil estant une fois émeu ne sçauroit plus s'appaiser. Il fait deshonneur à la Philosophie qui doit fonder & ne pas jeter ses paroles en l'air , elle doit proceder avec ordre & mesure. Et quoy ? ne s'échauffera t'elle jamais ? Pourquoy non ? Mais elle conservera sa gravité qui se perd ordinairement dans la violence & l'emportement. Je veux bien que le discours ait de la force , pourveu qu'il ait de la moderation , que ce soit un flus continuel & non pas un torrent.

A peine pourrois-je souffrir qu'un

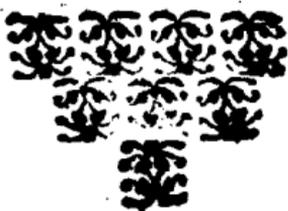
Orateur s'énonçast avec tant de promptitude & de précipitation : Car comment un Juge qui ne sera pas fait au Barreau, le pourra-t'il suivre, particulièrement lorsque la vanité ou la verve l'emporteront ? qu'il ne se presse donc pas, & qu'il n'en debite qu'autant que les Auditeurs en pourront recevoir. Ainsi vous ferez bien si vous ne voyez point ces gens qui ont plus de soin de parler beaucoup que de bien parler : suivez plutôt la maniere de P. Vinicius, si l'occasion vous oblige de parler ; on demandoit un jour comment il parloit, Afelius répondit en traissant. Carhenimus Vatus avoit dit auparavant : Je ne sçay pourquoy vous estimez cet homme eloquent, il ne sçauroit dire trois mots de suite : Un autre le voyant arracher ses paroles & les prononcer comme s'il les eust dictées, luy dit, parlez ou ne parlez plus. Cette lenteur vaut encore mieux que la rapidité de Haterius laquelle me semble bien contraire au jugement : c'estoit le plus fameux Orateur de son temps qui jamais ne hesitoit & jamais ne faisoit de pose. Il enfiloit un discours d'une traite depuis le commencement jusques à la fin.

J'ayouë

J'avouë pourtant qu'il y a des manieres qui conviennent mieux à certaines Nations qu'à d'autres; cette licence pouvoit estre tolerée parmy les Grecs. Pour nous autres, lorsque nous écrivons nous mettons des points entre nos mots, & nostre Cicéron, pere de l'éloquence Romaine, marchoit pour ainsi dire à pas reglez dans ses harangues. Le langage Romain a du faste, il connoist son merite, & veut se faire entendre à loisir. Fabius personnage insigne pour sa probité, pour sa science, & (ce que ie mets au troisième rang) pour son éloquence, plaidoit aisement & non pas viste; de sorte que l'on pouvoit dire que c'estoit une facilité plutôt qu'une rapidité. Je n'exige point cette facilité, mais ie la souhaite en un homme judicieux, afin que son discours passe sans hesiter, quoy qu'il importe moins qu'il soit coulant que bien prononcé.

Mais ce qui m'oblige davantage à vous donner de l'aversion de ce défaut, c'est que vous n'y sçauriez tomber sans perdre toute honte, car il faut n'avoir point de front & ne se vouloit pas écouter soy-mesme pour

parler si brusquement, & dire des choses que l'on voudroit apres n'avoir pas dites: je vous le repete, c'est un défaut qui vous jetteroit dans l'impudence, & qui d'ailleurs veut que l'on s'exerce tous les jours, & que l'on ait plus de soin des paroles que de la matiere: mais quand vous les auriez à commandement, & que sans peine elles vous couleroit de la bouche, il ne faudroit pas laisser de les moderer, car il ne sied pas moins à un honneste homme de parler doucement, que de marcher avec modestie; enfin, pour tout reduire en un mot, je vous conseille de parler lentement.



EPISTRE XL I.

*Dieu reside au dedans de l'homme.
Les Forests, les Fleuves & tous
les ouvrages de la nature nous font
sentir qu'il y a un Dieu.*

Vous faites fort bien & utilement pour vous, si vous persistez dans le chemin de la vertu, comme vous me le mandez, il seroit impertinent de le souhaiter, puisque vous pouvez obtenir de vous-même cette vertu. Il ne faut point lever les mains vers le Ciel, ny prier le Sacristain qu'il vous laisse approcher de l'Idole afin que vous luy puissiez parler à l'oreille, car Dieu est pres de vous ; il est avec vous, il est au dedans de vous : Ouy, mon cher Lucile, ie vous dis qu'il reside au dedans de nous un esprit saint, qui observe & qui garde comme en dépost le bien & le mal que nous faisons ; il nous traite selon que nous l'avons traité. Sans ce Dieu, personne n'est homme de bien, sans son secours personne ne se pourroit

mettre hors du pouvoir de la fortune. Il donne des conseils hardis & courageux. Il y a certainement un Dieu dans tous les gens de bien ; mais quel est-ce Dieu ? Nul ne le peut dire.

Si vous passez dans une forest peuplée de vieux arbres d'une hauteur extraordinaire dont les branches estenduës les unes sur les autres vous déroberent la veüe du Ciel , l'excessive grandeur de cette forest, le silence du lieu, & cette ombre si vaste & si épaisse au milieu d'une campagne vous font connoistre qu'il y a un Dieu. Si vous voyez une grotte creusée sans art, & par les mains de la nature, qui avec des pierres entr'ouvertes & toutes mangées, soustient une montagne suspenduë, vous estes aussi tost touché de quelque sentiment de Religion. On a de la veneration pour les sources des grands fleuves ; on dresse des Autels à l'endroit où certaines rivieres sortent subitement hors de de terre ; on rend du culte aux fontaines d'eaux chaudes ; il y a des estangs consacrez à cause de l'obscurité, ou de la profondeur de leurs eaux. Si vous remarquez un homme intrepide dans

les dangers, invincible aux plaisirs, heureux dans l'adversité, tranquille au milieu de la tempeste, & qui void les hommes au dessous de luy, & les Dieux à ses costez, n'aurez vous point quelque mouvement de veneration pour luy? Ne direz-vous pas, cela est trop grand & trop relevé pour croire que rien de semblable se puisse trouver dans un si petit corps? Une force divine luy est venuë d'en haut, & c'est une puissance toute celeste qui fait agir cette ame si moderée, qui passe légèrement sur toutes choses comme luy estant inferieures, & qui mesprise celles que nous craignons ou que nous desirons. Une chose si grande ne pourroit subsister sans l'assistance de quelque divinité. C'est pourquoy elle tient par sa meilleure partie au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil touchent bien la terre, mais ne quittent point le lieu d'où ils sont enuoyez; de mesme, cette ame grande & sainte qui n'est envoyée icy bas que pour nous montrer de plus pres les choses divines converse à la verité avec nous, mais elle demeure attachée au lieu de son origine; c'est

d'où elle relève ; c'est où elle jette ses regards, & où elle aspire. Cependant elle est parmy nous comme la plus excellente chose que nous ayons.

Mais quelle est cette grande ame ? Celle qui ne reluit que par ses bonnes qualitez ; car y a-t'il rien de plus inepte que de louer un homme de ce qui n'est pas en luy, ou d'admirer ce qui peut en un moment passer entre les mains d'un autre ? Le frein doré ne rend pas le cheval meilleur ; ce Lion tout sauvage & plein de vigueur paroist bien mieux ce qu'il est que cet autre qui se laisse manier & dorer le crin apres avoir esté reduit par la lassitude à souffrir des ornemens ; car le premier avec sa ferocité naturelle & son poil herissé qui luy sert de parure, celuy-là, dis-je, de qui la beauté consiste à faire trembler ceux qui le regardent, est preferable à ce dernier qui est adoucy & paré autrement. On ne se doit priser que de ce qui est à soy ; nous estimons une vigne chargée de fruits lorsqu'elle fait ployer les eschalats qui la soustienent ; luy preferera-t'on une autre vigne qui aura les feuilles & les raisins dorez ? la fertilité est la vertu propre de

la vigne: l'on ne doit aissi estimer un homme que de ce qui est en luy. Il a un beau train & une belle maison, il a beaucoup de terres, il a beaucoup de rentes; rien de tout cela n'est en luy, mais autour de luy; loüez ce qui ne luy peut estre donné ny ravy, qui est le propre bien de l'homme.

Si vous demandez ce que c'est, je vous diray que c'est une ame en qui la raison est parfaite; car l'homme est un animal raisonnable; son bien est au plus haut degré lorsqu'il a accompli ce pourquoy il est né. Mais qu'est-ce que cette raison exige de luy? Une chose tres aisée, sçavoir de vivre selon sa nature; toutesfois l'erreur commune la rend difficile, car nous nous pouffons l'un l'autre dans le vice, comment donc pourroit-on arrester ceux que tout le monde entraine, & que personne ne retient.



roit qu'il ne l'est pas encore, peut estre n'espereroit-il pas de l'estre iamais.

Vous me direz qu'il mesestime les méchans, c'est ce que font aussi les méchans, dont la plus grande peine est de se voir condamnez par leurs compagnons & par eux-mêmes. Vous direz encore qu'il a de l'averfion contre ces gens subitement élevez qui usent insolemment de leur pouvoir, il en feroit possible autant s'il avoit la mesme autorité. La foiblesse couvre les vices de quantité de personnes qui ne seroient pas moins violens s'ils avoient la force en main, que ceux dont la prosperité met les deffauts en evidence. Il ne leur manque que les moyens de produire leurs iniustices. C'est ainsi que l'on peut manier un serpent en seureté lorsqu'il est gelé de froid, le venin ne luy manque pas mais il est engourdy. Ce qui empesche que la pluspart ne poussent pas leur cruauté leur ambition & leur convoitise aussi loin que les plus méchans, c'est que leur fortune ne le permet pas. Vous trouverez qu'ils auront les mesmes inclinations si vous leur donnez le mesme pouvoir.

Il vous souvient bien que lorsque vous m'assuriez qu'un certain esprit volage & leger estoit entierement à vous, ie vous dis que vous le teniez non par le pied, mais par le bout de l'aïlle, ie me trompois toutesfois, car c'estoit par la plume qu'il a quittée & s'en est envolé. Vous sçavez les tours qu'il vous a ioués depuis, & ce qu'il a entrepris contre vous qui sans doute seroit retombé sur luy; il ne consideroit pas qu'il couroit à sa ruine en voulant perdre les autres, & qu'il seroit succombé sous le faix des choses qu'il demandoit, quoy qu'elles luy parussent fort utiles. C'est pourquoy dans les desseins que nous embrassons avec chaleur, nous devons considerer qu'il n'y a nul avantage quelquesfois pour nous, ou même qu'ils y rencôtre du desavantage; car il y a des choses qui nous sont inutiles, d'autres qui ne meritent pas la peine de les acquerir; mais nous n'examinons pas ces dernieres, & nous croyons avoir pour rien ce qui nous couste bien cher. C'est en cela que paroist nostre peu de jugement, que nous croyons n'acheter que ce que nous payons en argent, & nous reputons

gratuit tout ce que nous payons de nostre soin & de nostre travail. En un mot ce que nous ne voudrions pas acheter s'il falloit donner nostre maison ou une belle mestairie, nous sommes prests de l'acquerir avec peine & danger, & par la perte de nostre honneur, de nostre temps, & de nostre liberté; tant il est vray qu'il n'y a rien dont l'homme fasse si bon marché que de sa peine.

Faisons donc en toutes nos affaires ce que nous auons coustume de pratiquer lorsque nous entrons dans la boutique d'un marchand; sçachons le prix de ce que nous voulons avoir. Il arrive souvent qu'on paye bien cher ce qui ne nous couste rien. Jepourrois vous marquer beaucoup de choses qui nous ont osté la liberté apres les avoir acquises ou acceptées, nous serions encore à nous si elles n'estoient point à nous. Faites donc ces reflexions en vous mesme aux occasions qui s'offriront de faire du profit, ou de souffrir quelque perte. Dites; le bien doit perir quelque iour puisqu'il est venu fortuitement; ie vivray aussi contant sans cela que i'ay fait auparavant; En effet,

si vous l'avez possédé long-temps, vous le perdez quand vous en estes saoul; s'il n'y a pas long-temps, vous le perdez avant que d'y estre accoustumé, si vous avez moins de bien, vous aurez moins de credit, vous aurez moins de soin, si vous avez moins de credit vous aurez moins d'envieux. Considerez bien toutes les choses dont la perte nous tire des larmes & nous trouble le sens, vous trouverez que ce qui nous afflige n'est pas tant ce que nous perdons que ce que nous croyons avoir perdu; personne ne sent la perte que dans son imagination: celuy qui se possède ne peut rien perdre, mais il y en a bien peu qui se sçachent posséder.





EPISTRE XLIII.

*Il faut vivre en particulier comme
l'on feroit en public.*

VOUS me demandez comment j'ay
sçeu & qui m'a pû dire vostre
dessein que vous n'avez découvert à
personne ; C'est le bruit commun qui
est bien sçavant. Et quoy, dirés-vous,
mon nom est-il assez considerable pour
pouvoir faire du bruit ? Il ne faut pas
que vous vous mesuriez sur ce lieu-cy,
mais sur celuy où vous estes. Tout
ce qui surpasse en grandeur ce qui est
proche de soy, n'est grand qu'au lieu
où il le surpasse : car la grandeur n'a
rien de limité ; la cõparaison l'élève, ou
l'abbaisse. Un vaisseau qui paroist grand
sur une riviere seroit fort petit en plei-
ne mer. Un gouvernail qui est grand
pour un navire seroit petit pour un
autre. Vous estes grand au lieu où vous
commandez, quoy que vous en puis-
siez dire ; on demande & on sçait tout

ce que vous faites, ce qu'on vous sert, comment vous passez la nuit.

Cela vous doit obliger à vivre plus regulierement. Vous aurez raison de vous estimer heureux lorsque vous pourrez vivre en public, & que vostre maison ne servira qu'à vous couvrir contre la saison & non pas à vous cacher, quoy que la pluspart s'imaginent que les maisons sont faites plûtoſt pour la commodité des vices que pour la ſeureté des personnes. Je vais vous dire une chose qui vous fera juger de la corruption de nos mœurs. A peine trouverez-vous un homme qui puisse vivre à porte ouverte: Ce n'est point par faſte, mais par précaution que l'on a estably des Portiers, car nous vivons de maniere que c'est estre surpris, que d'estre veu sans avoir esté averty. Mais que sert-il de se cacher & d'éviter les yeux & les oreilles des hommes? Une bonne conscience est bien aise de paroistre en public; une mauvaise porte son trouble & sa déffiance jusques dans le desert. Si vos actions sont honnestes, que tout le monde les ſçache; si elles sont vitieuses, qu'importe que personne ne les ſçache, puisque vous les ſçavez?

O que vous estes malheureux si vous mesprifez un tel témoin.



EPISTRE XLIV.

*La Philosophie ne considere point
l'extraction:*

La Noblesse vient de la vertu.

VOUS vous faites encore petit, & vous dites que la nature ny la fortune ne vous ont pas traité favorablement : mais c'est à tort, puisqu'il est en vostre pouvoir de vous tirer de la populace & de monter au plus haut degré de la felicité. La Philosophie entr'autres choses a cela de bon qu'elle ne prend point garde à l'extraction ; car tous les hommes, si l'on remonte à la premiere origine, se trouveront issus des Dieux ; vous estes Chevalier Romain, vostre merite vous a élevé à ce degré d'honneur, chacun n'a pas comme vous sa place dans les spectacles publics, & toute sorte de gens n'ont point entrée dans le Senat ;

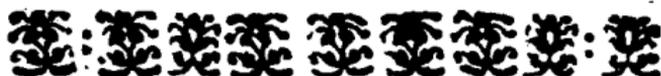
ceux mesmes qui s'engagent dans les travaux & les perils de la guerre sont choisis & enrollez d'une maniere assez dédaigneuse ; mais la vertu reçoit tout le monde à bras ouverts , & n'a point d'égard à la noblesse. La Philosophie aussi ne choisit & ne rebute personne : sa lumiere se communique généralement à tous. Socrate n'estoit point Gentilhomme , Cleanthe tiroit de l'eau & arrosoit les jardins , Platon n'estoit point noble , mais la Philosophie l'ennoblit : pourquoy n'esperez-vous pas de pouvoir estre un jour égal à eux ? Tous ces grands personnages seront vos ancestres , si vous vous montrez digne d'eux ; vous le serez en effet si vous vous persuadez que personne ne peut vous surpasser en noblesse , car nous avons tous un nombre égal de predecesseurs , & il n'y a personne aujourd'huy dont l'origine ne soit hors de toute memoire. Platon dit qu'il n'y a point de Roy qui ne soit sorty d'un Esclave , ny d'Esclave qui ne soit issu d'un Roy ; le temps confond les extractions par divers changemens , & la fortune les esleve ou les abbaisse selon son caprice.

Qui pou roit donc estre appellé noble? Celuy qui de sa nature est inclin à la vertu; c'est ce qu'il faut considérer uniquement; autrement si vous avez recours à l'ancienneté, vous trouverez qu'il n'y a personne qui ne sorte d'une tige avant laquelle il n'y avoit rien. Depuis la naissance du monde une longue suite de monde une longue suite de generations tantost illustres & tantost obscures nous a amenez jusques à ce jour. Un vestibule rempli de portraits enfumez ne fait point l'homme noble, personne n'a vescu pour nous faire honneur, & ce qui s'est fait avant nous ne nous appartient pas. C'est la disposition de l'ame qui rend l'homme noble, puisque de quelque condition qu'il soit, elle peut l'élever au dessus de la fortune.

Imaginez-vous que vous n'estes point Chevalier Romain, mais simple Affranchy, vous aurez cét avantage d'estre seul libre parmy beaucoup de personnes nobles. Comment cela (direz-vous) si vous ne faites point le discernement des biens & des maux suivant l'opinion du peuple? il faut considérer, non leur origine, mais leur fin.

S'il se trouve quelque chose qui puisse rendre la vie heureuse, on le peut à bon droit appeller bien, car il ne scauroit degenerer en mal. Mais d'où procede cette erreur? C'est que tous ceux qui cherchent la felicité de la vie prennent les moyens pour la fin, & fuyent cette felicité lorsqu'ils courent apres; car quoy quelle consiste principalement en unë tranquillité solide & en une fermeté immuable, ils amassent toutesfois des sujets d'inquietude, & ne pouvant porter cette charge, ils sont contrains de la traifner durant le cours d'une vie pleine de traverses. Ainsi ils s'éloignent tousiours du repos qu'ils souhaitent, & plus ils travaillent, plus ils se forment d'obstacles & reculent en arriere; comme il arrive à ceux qui sont dans un labirynthe; plus ils cheminent pus ils s'embarassent.





EPISTRE XLV.

On perd trop de temps dans la chicanne de l'Escole.

Il est plus dangereux d'estre trompé par les choses que par les paroles.

VOUS vous plaignez que vous avez disette de Livres au lieu où vous estes. Il importe plus d'en avoir de bons que d'en avoir beaucoup; car la lecture d'un livre particulier est profitable, & celle de plusieurs livres n'est simplement que divertissante. Celly qui veut arriver au lieu qu'il s'est proposé doit suivre un seul chemin, sans en tenir plusieurs, car ce seroit plutôt s'égarer que cheminer. Vous me direz: j'aurois mieux que vous me donnassiez des Livres que du conseil. Pour moy je suis prest de vous envoyer tous les livres que j'ay, mesme de vuidier ma bibliothèque. Je me rendrois aussi tres volontiers aupres de vous, & 'entreprendrois ce voyage, nonobstant

ma vieillesse, sans apprehender le détroit fabuleux de Scylle ny le gouffre de Charybde, si je ne sçavois que le temps de vostre commission finira bientôt. Je passerois de grand cœur ce trajet à voile, mesme à la nâge, pour pouvoir vous embrasser, & pour apprendre par vostre conversation combien vostre ame s'est fortifiée.

Au reste, je ne presume pas d'estre eloquent par ce que vous demandez mes livres, comme je ne croirois pas estre beau, si vous demandiez mon portrait. Je sçay que cela se fait par bonté & non par estime, & que si c'est par estime, vous avés esté surpris par vostre bonté; mais quels que mes livres soient, ie vous prie de les lire, comme venans d'un homme qui cherche opiniastrement la verité, laquelle il n'a pas encore trouvée, car je ne me suis assujetty à personne, & je ne m'autorise du nom de personne. Ce n'est pas que je ne defere beaucoup au sentiment de ces grands personnages, mais je donne aussi quelque chose au mien; car ils nous ont laissé à chercher des choses qu'ils n'ont pas trouvées, & possible eussent-ils trouvé les necessai-

res s'ils ne se fussent point amusés aux inutiles. Ils ont consumé beaucoup de temps dans la chicane des mots, & en des disputes captieuses qui ne consistent qu'en de vaines subtilitez; nous formons des difficultez & nous choisissons des paroles à double sens, puis nous en donnons la solution, comme si nous avions de la vie de reste, & que nous sçussions desia comme il faut mourir. Nous devons appliquer tout nostre esprit à nous mettre dans un estat à ne plus estre trompez par les choses, les paroles n'importent guere. Qu'ay-je affaire que vous me distinguez des termes équivoques, dont personne n'a jamais esté embarrassé que dans la dispute. Les choses nous trompent: faites en le discernement, nous prenons le bien pour le mal, nous desirons le contraire de ce que nous desirions auparavant, nos vœux se combattent, nos desseins sont opposez. Combien la flaterie ressemble-t-elle à l'amitié? elle ne l'imité pas seulement, elle la passe encore, & descend dans le cœur par les oreilles qui luy sont toujours ouvertes, se rendant agreable par la blessure même qu'elle fait.

Apprenez-moy à démêler cette fausse ressemblance ; Un ennemy flatteur vient à moy sous l'apparence d'un véritable amy, les vices s'insinuent sous le nom des vertus, la temerité se couvre du titre de la force, la paresse passe pour moderation, & la timidité pour prudence. C'est en ces choses-là qu'il est dangereux de se tromper, il y faut imprimer certaines marques pour les pouvoir reconnoître. Apres tout un homme à qui on demanderoit s'il a des cornes ne seroit pas si fou que de se taster au front, ny assez stupide pour ne pas scavoir qu'il n'a point ce que vous luy attribuez par la subtilité d'un argument. Ces choses là trompent innocemment comme font les gobelets & les boutons des basteleurs où l'on prend plaisir d'estre trompé ; mais faites-moy comprendre comment cela se fait, je perds aussi-tost l'envie de le faire. J'en dis a utant de ces argumens captieux, car quel autre nom puis-je donner à ces Sophismes ? Il n'y a point de bien à les scavoir, ny de mal à ne les scavoir pas.

Si vous avez donc envie d'esclaircir l'ambiguité des mots, dites-nous que

celuy-là n'est pas heureux que le peuple appelle heureux pour avoir amassé beaucoup d'argent, mais bien cét autre qui a tout son bien renfermé dans soy, qui a l'ame grande & eslevée, qui foule aux pieds ce que tout le monde admire, qui ne void personne contre qui il se voulust changer, qui n'estime l'homme que par les qualitez qui le rendent digne de porter ce nom, qui n'a point d'autre precepteur que la nature, qui se conforme à ses loix, & vit comme elle l'ordonne, à qui la puissance ne peut rien oster, qui convertit le mal en bien, ferme dans ses jugemens, immuable, intrepide, qui peut bien estre émeu & non pas troublé par la violence, sur qui enfin la fortune apres avoir décoché ses traits les plus dangereux ne fait qu'une legere égratigneure, & encore assez rarement; car tous ces autres traits dont elle renverse le cōmun des hommes sautent comme la gtesse qui tombant sur les toits se casse & se fond sans faire mal à ceux qui sont dessous. Pourquoi m'arrestez vous avec ces paralogismes que vous qualifiez vous-mesme du nom de mensonges de-

quoy on a composé tant de livres? Voilà la vie que je meine avec tout le monde, & où ierrouve tant de fausseté, reprenés-là & si vous estes si subtil, convainquez-moy, remettez-moy dans le chemin de la verité. Cette vie commune estime necessaires des choses dont la pluspart sont superflus; celles-mesmes qui ne le sont pas n'ont rien qui puisse contribuer à rendre un homme heureux & content. Car il ne s'ensuit pas que tout ce qui est necessaire soit aussi tost bon. Cese-roit trop ra valer ce nom de bien que de le donner a du pain, a du porage, & à toutes les autres choses sans lesquelles on ne peut vivre. Mais ce qui est bien, est toujours necessaire, . quoy que ce qui est necessaire ne soit pas bien en mesme temps, parce qu'il y a des choses viles & abjectes qui cependant sont necessaires.

Je ne croy pas qu'il y ait personne qui connoisse si peu la dignité du bien qu'il voulust l'abaisser jusques à des choses qui ne peuvent servir qu'un jour. Quoy donc, n'aymerez vous pas mieux appliquer vos soins pour faire connoistre à tout le monde qu'on employe beaucoup de temps a acquerir ce qui est veritablement

ment superflu, & que bien des gens ont passé leur vie en cherchant les moyens de la passer. Considérez tous les hommes, soit en gros ou en détail, il n'y en a pas un seul de qui la vie ne regarde au lendemain. Demandez vous ce qu'il y a de mal en cela? Il y en a infiniment; car ils ne vivent pas, mais ils regardent comment ils vivront, & remettent tout à l'avenir. Quand nous y prendrions garde de près, la vie ne laisseroit pas de s'enfuir; mais parce que nous n'y songeons pas, elle s'envole comme si nous n'y avions point de part, & se consumant chaque jour, elle se termine enfin au dernier. Mais pour ne point passer les bornes d'une Lettre qui ne doit point charger la main de celui qui la lit, je remettray à un autre jour cette dispute contre les Dialecticiens Chicaneurs, qui nient le pour & le contre, & sont toujours prests à dire; ce n'est pas cecy, ce n'est pas cela.

【漢字】
 漢字

EPISTRE XLVI.

*Quand on veut écrire, il faut choisir
 une matiere qui soit ample & fertile.*

L'Ay reçu le Livre que vous m'aviez promis, & l'ayant ouvert pour en faire l'essay, & le lire apres à ma commodité, il me plût & m'engagea d'aller plus avant. C'est vous marquer assez l'estime que j'en dois faire, que de vous dire que je l'ay trouvé court, encore que par la grosseur on puisse juger qu'il n'est ny de vostre temps ny du mien. Car on le prendroit d'abord pour un ouvrage de Tite Live ou d'Epicure. Enfin il me charma de telle façon, que sans pouvoir differer d'un moment, je le lus entier. La nuit venoit, la faim me pressoit, la pluye me menaçoit, & avec cela je ne laissay pas d'en venir à bout. J'y ay trouvé non seulement du plaisir, mais encore de la joye. Combien l'auteur a t'il d'esprit & de force! Je dirois combiend'impetuosités'il entrecoupoit quelquefois, & si s'arrestant il sélevoit

ensuite par intervalles; mais son caractère n'est pas tant d'estre impetueux que d'avoir un mouvement réglé; de ne dire rien que de masse, que de fort, & pour ainsi dire que de saint, où toutefois la douceur & la délicatesse se trouvent mêlées fort adroitement & fort à propos. Il est grand, il est droit; mais ie veux que vous sçachiez que son suiet y a contribué quelque chose. C'est pourquoy l'on doit toujours choisir une matiere ample & fertile, afin qu'elle puisse remplir & émouvoir l'esprit de l'auteur. Je vous écriray plus au long de vostre livre quand ie l'auray revu, car pour le present, ie n'en sçaurois iuger que comme si ie l'avois ouy lire, & non pas comme l'ayant leu moy-mesme. Permettez-moy de l'examiner, ie vous en diray la verité. O que vous estes heureux de n'avoir rien qui puisse obliger personne de vous mentir de loin, si ce n'est que l'on ment encore par habitude quand on n'a plus suiet de mentir.

000:23 3362063623 0 63623623 63623623623

EPISTRE XLII.

*Il faut traiter honnestement vos
serviteurs.*

I'Ay esté bien aise d'apprendre par ceux qui viennent de vostre part que vous vivez familièrement avec vos seruiteurs ; cela est digne d'un homme sage & sçavant comme vous estes. On dira, quoy ? Ce sont des Esclaves ; mais ils sont hommes, ils sont nos domestiques. Ce sont des esclaves ; mais ce sont des amis respectueux, & ce sont nos compagnons, si vous considerez que nous sommes également suiets au pouvoir de la fortune. C'est pourquoy ie me ris de ceux qui tiennent qu'il n'est pas honneste de manger avec les personnes qui vous servent. Pourquoy en use-t'on ainsi ? si ce n'est par faste & à cause que la coustume veut que le maistre, lorsqu'il mange soit investi d'une troupe de valets qui sont debout. Tandis qu'il se farcit le ventre, qu'il luy donne plus de charge qu'il n'en peut porter, ces malheureux valets n'oseroient remuer les lèvres ny dire un mot.

On fait faire silence à coups de baston; s'il arrive à quelqu'un de touffer, d'éternuer, ou de faire un hoquet, il en est aussi-tost chastié. Ils demeurent toute une nuit sans manger & sans parler; cela fait qu'ils parlent mal de leur maistre, à cause qu'ils n'osent parler en sa presence. Mais autrefois les serviteurs qui n'avoient point la bouche fermée, & à qui l'on permettoit de parler en presence de leurs maistres & de raisonner avec eux, s'exposoient librement à tous les perils, & donnoient leur teste pour sauver celle de leur maistre; ils parloient durant le repas, mais ils ne disoient mot dans la torture. On se sert encore d'un Proverbe qui conduit à une pareille arrogance & à un pur faste. Autant de valets autant d'ennemis. Ils ne sont pas nos ennemis, mais nous faisons qu'ils le deviennent. Je ne parle point de l'inhumanité dont nous usons en leur endroit, les traitant comme des bestes, & non pas comme des hommes. Je diray seulement que quand nous sommes à table l'un marche sur les crachats, l'autre tout courbé amasse ce que des gens pleins de vin ont

laissé tomber à terre, l'autre coupe le gibier & le met en pieces trouvant adroitement la jointure des aisles & des cuisses. Malheureux de ne vivre que pour couper des viandes; plus malheureux encore eeluy qui enseigne un tel mestier pour la volupté, que ce luy qui l'apprend par necessité. Un autre qui sert à boire ajusté comme une femme, dispute contre son âge, & tâche de rappeler sa jeunesse en se rasant ou s'arrachant le poil; ce miserable est contraint de veiller toute la nuit, & de la partager entre la brutalité & l'yvrognerie de son maistre. Un autre qui a charge d'observer les conviez, demeure là planté sur ses pieds pour voir ceux qui auront sceu mieux flater, causer, & boire, afin de les inviter le lendemain.

Joignez y maintenant les Escuyers de cuisine qui sçavent parfaitement le goust de leur maistre, ce qui luy peut exciter l'appetit, ce qui luy réjoüit la veüe, dequoy il commence à se lasser, ce qu'il luy faut donner de nouveau pour empescher son dégoust; enfin ce qu'il mangera bien ce jour-là. Il n'a garde d'admettre à sa table ces

fortes d'Officiers, & il se croiroit dégradé de noblesse s'il avoit mangé avec un de ses serviteurs. Les Dieux font justice à ces gens-là quand ils leur donnent des maistres qui ont esté leurs valets. J'ay veu le maistre de Caliste qui luy avoit autres-fois attaché l'écriveau, & qui l'avoit exposé en vente parmy les esclaves de rebut, demeurer debout à la porte ce mesme Caliste-là, tandis qu'on faisoit entrer les autres. Ce serviteur qui avoit esté mis au premier rang où le Crieur commence ses publications luy rendit bien la pareille en ne l'estimant pas digne de l'entree de sa maison. Le Maistre avoit vendu Caliste, mais il en fut bien puny par Caliste.

Ne songes tu pas que celuy que tu appelles ton esclave tire son origine d'une semblable semence, qu'il jouit d'un mesme ciel, qu'il respire le mesme air, qu'il vit & meurt de mesme que toy ? Tu le peux voir aussi tost libre qu'il te peut voir esclave. En la défaite de Varus combien la fortune renversa-t-elle de jeunes gens sortis de bonne maison qui s'estoient entrollez pour meriter le degré de Senateur ?

elle en fit l'un Berger, l'autre Portier. Apres cela, méprisez si vous voulez une personne reduite à la condition où vous pouvez tomber. Je ne veux point me jeter dans un champ qui seroit trop vaste, & traiter de l'usage que l'on doit faire des serviteurs, envers lesquels certainement nous nous montrons trop arrogãs, injurieux, & cruels : je diray pourtant mon avis en deux mots. Vivez avec vostre inferieur comme vous voudriez que vostre superieur véquist avec vous. Toutes les fois que vous songerez combien de pouvoir vous avez sur vostre serviteur, songez aussi que vostre maistre en a autant sur vous. Mais, direz vous, je n'ay point de Maistre ; vous estes encore jeune, vous en aurez peut estre quelque jour. Ne sçavez vous point à quel âge Hecube, Cræsus, la mere de Darius, Platon & Diogene furent esclaves ? Vivez doucement avec vostre serviteur, parlez, conferez & mangez avec luy. C'est icy où toute la troupe des delicats s'escriera contre moy : il n'y a rien, diront-ils, de plus bas, ny de plus vilain que cela. Mais il seroit aisé de surprendre ces Messieurs, bai-

tant les mains des esclaves d'autrui. Vous ne considerez pas que les anciens pour retrancher tout sujet de haine contre les maistres, & de mespris envers les serviteurs, ont appellé les maistres peres-de famille, & les serviteurs domestiques; ce qui s'observe encore dans les representations de Theatre. Ils instituerent aussi un jour de feste durant lequel les serviteurs mangeoient avec leurs maistres, recevoient les honneurs & ordonnoient de toutes choses, estimant que leur maison estoit une petite Republique. Quoy donc ? faut-il que je fasseasseoir tous mes serviteurs à ma table? Non plus que vous n'y admettez pas toutes les personnes libres, mais il n'en faut pas exclure les serviteurs qui sont en de bas emplois comme un muletier & un chartier, car on les doit considerer par leurs mœurs, & non par leurs ministeres.

Chacun forme ses mœurs comme il luy plaist; mais c'est le hazard qui donne les conditions. Les uns seront à vostre table, parce qu'ils en sont dignes, & les autres afin qu'ils s'en rendent dignes; car s'ils ont contracté quelque chose de servile dans

la conversation de leurs égaux, ils se perdront en mangeant avec des personnes plus honnestes. Il ne faut pas croire, mon cher Lucile, qu'on ne puisse trouver un amy qu'à la Cour & au Barreau. Si vous y prenez garde vous en trouverez aussi à la maison : souvent une bonne matiere demeure faite d'estre employée. Essayez la, éprouvés-la. Un homme qui veut acheter un cheval seroit mal avisé de ne le pas examiner, mais de regarder seulement sa selle & sa bride. Celuy là aussi seroit tres impertinent qui jugeroit d'un homme par son habit ou par sa condition, qui est une espee de robe dont il est revestu. Mais c'est un esclave; Il est peut estre libre par la grandeur de son ame. Mais c'est un esclave; Ny aura-t'il que luy seul à qui ce nom soit préjudiciable ? car qui ne l'est pas ? L'un est sujet aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre à l'ambition, & tout le monde à la crainte. Je vous produiray un homme Consulaire qui est esclave d'une vieille, un autre encore tres opulent soumis à une servante. Je vous feray voir des jeunes gens d'illustre maison qui sont valets de Comediens, il n'y

a point de servitude plus honteuse que celle qui est volontaire.

Que ces delicats n'empeschent donc pas que vous ne soyez tousiours de belle humeur avec vos serviteurs, & que vous n'usiez honnestement de vostre autorité; Faites qu'ils vous honorent plus qu'ils ne vous craignent. On m'objectera peut-estre que je veux mettre les esclaves en liberré, & dégrader les maistres de leur superiorité. à cause de ce que j'ay dit, faites qu'ils vous honorent plus qu'ils ne vous craignent. On dira; n'honoreront-ils leurs maistres que comme les Cliens honorent leurs Patrons, & comme ceux qui vont donner le bon jour aux Grands? Celuy qui feroit une telle objection ne prendroit pas garde que puitqu'il suffit à Dieu d'estre honoré & aymé, ce doit estre assez pour les maistres, car l'amour ne peut compatir avec la crainte.

J'estime donc que vous faites parfaitement bien de ne vous point faire craindre par vos serviteurs, & de ne les corriger que par la parole. Il y a bien des fautes que l'on peut reprendre sans fraper: ce qui nous choque,

ne nous blesse pas toujours ; mais les delices nous ont jettés dans une humeur si violente que toutes les choses qui ne se font pas à nostre fantaisie nous mettent en colere. Nous faisons comme les Roys qui sans considerer leur puissance , & la foiblesse des autres hommes, s'eschauffent & se vangent quelquefois comme si on les avoit offensez ; dequoy la grandeur de leur fortune les garantit assez. Ils le sçavent bien , mais ils se plaignent pour avoir un pretexte de faire l'injure qu'ils pretendent avoir receuë. Je ne vous tiendray pas plus long-temps, car vous n'avez pas besoin d'estre exhorté. Les gens de bien ont cela de particulier qu'ils se plaisent & demeurent toujours dans une mesme assiete. Les méchans au contraire sont legers, ils changent & passent souvent d'un estat à l'autre, quoy qu'il ne soit pas meilleur.



EPISTRE XLVIII.

Les amis doivent vivre en communauté d'intérêts.

Il ne se faut pas arrêter aux subtilitez des Sophistes.

IE feray cy-apres réponse à vostre Lettre que j'ay receüe en chemin, qui est aussi longue que le chemin mesme. Il faut que je me retire en particulier, & que j'avise à ce que je dois vous conseiller. Car vous-mesme qui me demandez conseil, vous avez songé long-temps si vous me le demanderiez : à plus forte raison dois-je y penser, puisqu'il faut plus de temps pour resoudre une question que pour la proposer, particulièrement lorsque les intérêts se rencontrent differens ou contraires. Cependant je parle dans le sentiment d'Epicure, & dis que ce qui vous est utile, me l'est aussi. Car je ne serois pas vostre amy, si je ne faisois mon affaire de tout ce que vous touche. L'amitié établit entre nous

une société de toutes choses ; les succès bons ou mauvais ne sont point particuliers, nous vivons en communauté ; & celuy-là ne se peut pas dire heureux qui ne considère que soy-mesme, & qui rapporte toutes choses à son interest. Il faut que vous viviez pour autruy, si vous voulez vivre pour vous-mesme. Cette sainte Société qui lie tous les hommes ensemble & qui nous montre qu'il y a un droit commun de toutes les Nations doit estre observée religieusement, d'autant plus qu'elle sert à entretenir l'amitié particuliere dont je parlois, car celuy qui aura beaucoup de choses communes avec un autre homme les aura toutes avec son amy.

J'aymerois mieux, mon cher Lucile, que ces Docteurs qui sont si subtils m'instruisissent de mes devoirs envers mon amy, ou envers un autre homme, que de me dire en combien de sortes on peut appeller un amy, & combien de significations peut recevoir ce mot d'hommes. Je voy que la sagesse & la folie tiennent des chemins bien differens, lequel voulez-vous que je suive ? Quel party me con-

feillez-vous de prendre ? La sagesse considère tous les hommes comme étant ses amis, la folie ne considère pas même ses amis comme étant des hommes. La sagesse se fait des amis pour leur rendre service; La folie se fait des amis pour en tirer du service. Vous détournez les paroles de leurs sens, & vous vous amusez à couper des syllabes, comme si faute de sçavoir former des questions raffinées, & tirer une fausse conclusion d'un principe véritable, je ne pouvois discerner ce que je dois fuir d'avec ce que je dois désirer, J'ay honte qu'à l'âge où nous sommes nous badinions ainsi dans une matière si sérieuse. Le rat est une syllable, or le rat mange le fromage, donc la syllable mange le fromage. Supposé que je ne puisse pas démesler cela, quel mal ou quelle incommodité m'en arrivera-t-il ? Est-il à craindre que je ne prenne quelquefois des syllabes dans la ratière, ou que la syllabe ne mange le fromage, à moins que ie n'y prenne garde ? Cet argument peut être fera plus subtil, le rat est une syllabe; mais la syllabe ne mange point le fromage; donc le rat ne mange point

le fromage. O sottises pueriles ! faut-il pour les apprendre se froncer le sourcil & se laisser croistre la barbe ? Faut-il les enseigner avec un visage passe & melancolique ?

Voulez vous sçavoir ce que la Philosophie promet à tout le genre humain ; de bons avis. L'un est pressé de la pauvreté, l'autre est tourmenté par ses richesses, ou par celles d'autrui ; celuy cy se despice contre sa mauvaise fortune, celuy-là voudroit bien se dégager des embarras qu'apporte la prosperité ; qui se plaint des hommes, qui des Dieux. Pourquoi, me proposez vous ces bagatelles ? Vous avez promis du secours à ceux qui ont fait naufrage, qui sont captifs, malades, pauvres, & qui sont prests de porter leur teste sur un échaffaut, où vous égarez vous ? Que faites-vous ? Cet homme tremble avec lequel vous vous jouez ainsi par des syllogismes. Si vous avez plus d'éloquence que les autres, employez-là pour soulager des affligez qui voyent la mort si prochaine. On vous tend les mains de toutes parts, ceux qui se sont perdus, & ceux qui craignent de se perdre par

leur mauvaise conduite implorent votre assistance; Vous estes tout leur espoir & leur azile: Ils demandent que vous les retiriez d'un si grand embarras, & que pour redresser leurs égaremens vous leur montriez le flambeau de la verité. Apprenez-leur ce que la nature a rendu necessaire, & ce qui est superflu, combien ses loix sont aisées, & la vie de ceux qui les suivent agreable & libre; au contraire combien est grand le chagrin & la peine de tous ceux qui defèrent plus à l'opinion qu'à la nature; en un mot ce qui peut estindre ou moderer leurs passions. Encore si ces disputes estoient seulement inutiles; mais elles sont nuisibles: je vous le feray voir clairement quand il vous plaira; & qu'un naturel genereux & fort, s'altere & s'affoiblit dans l'exercice de ces vaines subtilitez.

J'aurois honte de dire comment ils preparent ceux qui ont à combatre contre la fortune, & quelles armes ils leur donnent. Voila bien le moyen d'acquerir le souverain bien. On ne trouve chez eux que des exceptions & des chicanes qui seroient mesme in-

fames en la personne d'un palideur. Car que faites-vous autre chose, quand vous trompez à escient ceux que vous interrogez, que de leur faire croire qu'ils sont convaincus par les formes? mais comme le Preteur relève des formalitez, aussi la Philosophie remet en entier ceux que vous avez surpris. Pourquoy apres m'avoir promis si solennellement que vous feriez en sorte que le brillant de l'or, ny la lueur d'une espée, ne me causeroit aucune émotion, & que je mépriserois hardiment tout ce qui est désiré ou redouté des hommes, vous reduisez-vous aux elemens de la Grammaire? Que dites-vous? Est-ce ainsi que l'on monte au Ciel? Car la Philosophie me promet de me rendre pareil à Dieu: je suis invité, je suis venu pour ce sujet, tenez vostre promesse. C'est pourquoy, mon cher Lucile, défaites vous de ces exceptions & de ces ptescriptions de Sophistes; la bonté doit estre simple & ouverte. Quand il nous resteroit encore beaucoup de temps à vivre, il faudroit le mesnager pour apprendre les choses necessaires; & maintenant qu'il nous en reste si peu, n'est-

ce pas une folie d'apprendre des choses qui sont inutiles ?

XX

EPISTRE XLIX.

La vie est courte, le temps passe vite.

Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles.

C'Est estre à mon avis bien negligent, mon cher Lucile, que de ne se pas souvenir d'un amy si la rencontre de quelque pays ne le remet en memoire, Ce n'est pas que les lieux où nous avons conversé avec les personnes que nous aimons ne réveillent quelquefois le desir que nous avons de les revoir; car le souvenir n'en estoit pas perdu, il n'estoit qu'endormy. De mesme que quand on pleure un deffunt, la douleur que le temps avoit adoucie, se renouvelle à la veüe de son serviteur, de sa robe, ou de sa maison; vous ne scautiez croire combien la campagne de Rome; & sur tout Naples, où j'ay veu vos amis les Pom-

pées, a renouvelé le chagrin que j'ay de ne vous plus voir. Vous estes pourtant toujours present à mes yeux, & dans l'estat où je vous laissay quand je partis d'aupres de vous. Je vous voy encore baigné de vos larmes, & cedant aux transports de vostre affection que vous taschiez de retenir: il me semble qu'il n'y a rien que je vous ay perdu. Mais ce rien de quoy ne se peut-il pas dire? S'il vous en souvient, Il n'y a rien que j'estois tout jeune à l'école de Socion le Philosophe, il n'y a rien que je plaidois au Barreau, il n'y a rien que j'ay cessé de le faire, il n'y a rien que je suis hors d'estat de le pouvoir faire.

Le temps passe infiniment viste: on s'en apperçoit mieux quand on regarde derriere soy; car le present échape à ceux qui le veulent considerer, tant sa fuite est legere. Voulez-vous en sçavoir la raison? C'est que tous les temps qui sont passez se reduisent en un mesme lieu, & sont joints ensemble, on les comprend d'une seule idée, ensuite tout s'abisme dans l'oubly. D'ailleurs une chose si courte, ne peut pas avoir de longs intervalles. Nostre vie

ne dure qu'un moment, & encore moins qu'un moment, mais la nature en divisant ce moment luy a donné l'apparence d'une plus longue durée; elle en a fait l'enfance, l'adolescence, l'âge viril, & de celuy qui tombe dans la vieillesse, elle en a fait la vieillesse mesme. Combien de degrez en un si petit espace ! J'estois nagueres en vostre compagnie, & toutesfois ce nagueres-là fait une bonne portion de nostre vie; songeons qu'estant si courte, elle ne peut pas avoir une fin bien éloignée. Il ne me sembloit pas autresfois que le temps passast si viste, je reconnois à present que sa precipitation est incroyable, ou par ce que je sens approcher mon terme, ou par ce que je commence à prendre garde au temps que je perds & à le compter. C'est ce qui me donne plus d'indignation contre ces gens qui prodiguent en des choses subtiles la meilleure partie du temps qui ne suffiroit pas quand il seroit employé tout entier pour les choses necessaires.

Cicéron disoit que quand on doubleroit le temps de sa vie, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques, on en peut dire autant des auteurs de

Dialectique; mais ceux-cy sont serieux & refrognez, s'imaginant faire quelque chose de fort considerable; les autres font seulement profession de badiner. Jene dis pas qu'on ne les regarde, pourveu qu'on les regarde seulement, & qu'on les saluë de loing, afin que l'on ne nous trompe point en nous faisant accroire qu'ils ont quelque chose de bon que tout le monde ne connoist pas. Pourquoi se tourmenter sur une question lorsqu'il y a plus d'esprit à la negliger qu'à la resoudre? Celuy qui est en repos & qui peut partir à sa commodité, a loisir de chercher ses menuës hardes, mais quand on a l'ennemy à dos, & qu'il faut déloger à la haste, on laisse par necessité beaucoup de choses en arriere qu'on auroit ramassées à son aise durant la paix. Je n'ay pas le temps d'éplucher des mors à double sens, ny d'éprouver par ces bagatelles la subtilité de mon esprit.

*Combien de gens armés courent sur les
remparts,*

*Et combien à la porte on voit luire de
dards!*

Il faut que je me dispose à entendre sans peur le bruit de guerre qui éclate de tous costez. Je passerois pour insensé, si tandis que les femmes & les vicillards portent des pierres pour reparer la breche, tandis que la jeunesse demeure sous les armes, attendant ou demandant l'ordre pour faire une sortie, tandis que les ennemis s'avancent pour forcer la porte, & que la terre toute percée de mines tremble sous les pieds, si, dis-je, je demeuerois assis, & proposois des questions de cette nature. Ce que vous n'avez pas perdu vous l'avez; or vous n'avez point perdu des cornes, doncvous avez des cornes. Vous pourriez dire avec autant de raison que j'aurois perdu l'esprit, si je m'occupois à ces sortes de rêveries, à present que je suis assiegé, & que je n'ay point de rempart qui me separe de mon ennemy, au contraire tout ce qui me peut nuire, est au dedans de moy. Je n'ay pas le loisir de m'arrester à ces sornettes, j'ay une affaire importante sur les bras.

Que feray-je? la mort me talonne, la vie me quitte, donnez-moy quelque expedient pour faire que je ne fuye

point la mort, & que la vie ne s'enfuye point de moy. Inspirez moy du courage pour surmonter les difficultez, & de la patience pour supporter les maux inevitables. Estendez la brieveté de mes jours, faites-moy voir que le bonheur de la vie ne consiste pas en sa durée, mais en son usage; qu'il se peut faire que mesme il arrive souvent que celuy qui a longuement vescu n'a gueres vécu. Dites-moy lorsque j'iray coucher; peut estre ne vous leverez vous jamais. Dites-moy, lorsque je seray levê; peut estre ne vous coucherez-vous jamais: lorsque je sortiray du logis; peut estre n'y reviendrez vous plus; & quand je seray revenu; peut-estre n'en sortirez-vous plus: Vous vous trompez si vous croyez que c'est sur l'eau que la vie se trouve plus proche de la mort, elle en est aussi proche ailleurs: j'avouë que la mort ne se montre pas ailleurs de si prés, mais elle n'est pas plus éloignée.

Chassez ces tenebres, puis vous m'imprimerez plus aisement ce que je suis disposé d'entendre. La nature nous a rendu dociles, & nous a donné une raison qui est imparfaite à la verité, mais

mais qui peut estre conduite à la perfection. Parlez moy de la justice, de la pieté, de la sobrieté, & de la continence: j'arriveray plus aisément où je veux aller si vous ne me destournez point; car comme dit le Poëte tragique, les paroles de la verité sont simples & sans fard, il ne faut point les embarasser. Certainement, il n'y a rien qui convienne moins à une ame qui se propose de grands desseins que ces subtilitez qui tiennent de la ruse & de la finesse.





EPISTRE L.

*Nous imputons ordinairement nos
défauts à des causes estrangeres.
La vertu est naturelle à l'homme :
il se peut corriger en tout âge.*

I'Ay receu vostre derniere Lettre plusieurs mois apres que vous me l'avez envoyée. C'est la raison pourquoy j'ay crû qu'il seroit inutile de demander à celuy qui me l'a renduë, ce que vous faisiez ; car il auroit bonne memoire s'il s'en souvenoit. Je crois toutesfois que vous vivez presentement de telle sorte que je puis sçavoir ce que vous faites en quelque endroit que vous soyez. Car que feriez-vous autre chose sinon de vous rendre tous les jours plus vertueux, de corriger quelques-unes de vos erreurs, & de reconnoistre que les deffauts que vous imputez aux choses, viennent de vous mesmes ? Il y en a de ces deffauts que nous attribuons à certains lieux & à certains

temps, mais ils nous suivront toujours en quelque lieu que nous allions.

Vous sçavez qu'Harpaste qui est la folle de ma femme est demeurée dans ma maison comme une charge hereditaire, car j'ay naturellement grande aversion pour ces sortes de monstres. Si je desire avoir un fou pour me faire rire, il ne le faut pas chercher loin de moy, ie ris de moy-mesme. Cette folle a perdu subitement la veuë; & je veux vous rapporter à ce propos une chose que vous aurez peine à croire, & qui est pourtant veritable. Elle ne sçait pas qu'elle est aveugle, elle croit que c'est la maison qui est obscure, & prie son Gouverneur de l'en faire déloger. Sçachez que ce défaut qui nous donne matiere de rire nous est commun avec cette folle. Personne ne croit estre avare ny ambitieux; les aveugles prennent un guide, mais nous voulons errer sans guide, disant; je ne suis point ambitieux, mais personne ne peut vivre à Rome autrement; je ne suis point prodigue, mais la ville oblige à faire beaucoup de dépense; ce n'est point ma faute si je suis colere, & si ma vie n'est point encore

reglée, c'est la jeunesse qui fait cela. Pourquoi nous tromper ainsi nous-mêmes ? nostre mal n'est point hors de nous, il est au dedans de nous, & dans le fond de nostre cœur ; & nostre guérison est d'autant plus difficile que nous ne connoissons pas si nous sommes en effet malades.

Quand nous commencerions à cette heure à nous faire traiter, combien de temps faudroit-il pour chasser tant de maladies & d'indispositions ? Mais nous ne cherchons pas seulement un médecin : il trouveroit sans doute moins de difficulté s'il estoit appelé au commencement de la maladie, des ames encore tendres suivroient celuy qui leur montreroit le droit chemin, car on n'a peine à remettre dans le train de la nature que ceux qui l'ont entièrement abandonné. Nous avons honte d'apprendre à devenir gens de bien, mais ô Dieux, y a-t'il de la honte à chercher un maistre pour cela ? Il ne faut pas esperer qu'un si grand bien tombe par hazard entre nos mains, il ne s'acquiert que par le travail, lequel certainement ne sera pas grand, pourveu que nous ayons soin, comme

j'ay dit, de former & de regler nos mœurs, avant qu'elles soient endarcies au mal. Quand elles le seroient mesmes, je n'en desespererois pas, il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec une application serieuse, & un travail opiniasté. On redresse des chesnes qui sont courbez, on remet au niveau par le moyen de la chaleur des poutres qui ne sont pas droites, & on leur donne une forme nouvelle pour les faire servir à nostre usage; combien est-il plus aisé de plier nostre ame qui est plus obeissante que les liqueurs mesmes; Car, qu'est elle sinon un esprit disposé d'une certaine maniere? Or, il est clair que l'esprit est d'autant plus flexible qu'il est moins épais que pas une autre matiere.

C'est pourquoy, mon cher Lucile, il n'y a rien à desesperer, quoy que vous voyiez une personne engagée dans le vice, & possédée de ses passions depuis un long-temps. La perfection ne vient jamais avant le défaut, nous sommes tous malheureusement preoccupés; il nous faut oublier les vices avant que d'apprendre les vertus; mais ce qui doit nous animer davantage à la reforma-

tion de nos mœurs, c'est qu'un tel bien estant une fois acquis, se conserve toujours. La vertu ne s'oublie jamais, les vices qui luy sont contraires viennent dans une terre estrangere, d'ou l'on peut facilement les arracher. Il est certain que les choses qui croissent dans un fond qui leur est naturel, y demeurent fixes & arrestées: la vertu est selon nostre nature, les vices luy sont opposez & ennemis. Mais comme les vertus qui sont entrées dans une ame, n'en sortent plus, & qu'il est aisé de les conserver, il est aussi tres difficile de faire les premiers pas pour les rechercher, car un esprit foible & languissant craint ordinairement ce qu'il n'a pas esprouvé, c'est la raison pourquoy il faut l'obliger à commencer une fois. En verité la medecine n'est point amere, elle plaist à mesure qu'elle guerit, les autres remedes ne donnent du plaisir qu'apres la guerison, mais la Philosophie plaist & guerit en mesme temps.





EPISTRE LI.

*La qualité du pays où l'on demeure
peut amollir ou affermir le courage.*

Vous voyez le Mont-Gibel cette fameuse montagne de Sicile, (comme chacun la peut voir au lieu où vous estes) je ne sçay pourquoy Messala l'appelle unique, & Valgius aussi, (car je l'ay leu chez l'un & chez l'autre,) veu qu'il y a beaucoup de lieux hauts & bas qui jettent du feu; cela toutesfois se voit plus souvent aux endroits élevez, à cause que le feu se porte naturellement en haut; pour moy, je suis satisfait de Baye autant que je le puis estre; j'en partis le jour d'après que j'y fus arrivé, car c'est un lieu dont le séjour est dangereux à cause qu'il a certaines qualitez naturelles que les delicats ont mises en reputation.

Quoy donc? faut-il attacher sa haine à quelque lieu particulier? non pas; mais comme une sorte d'habit sied

mieux à un honneste homme que ne feroit un autre, & que sans haïr aucune couleur, il choisira celle qu'il estime plus seante à une personne qui fait profession de modestie, il se trouve aussi des lieux que le Sage, ou celui qui pretend à la sagesse, doit éviter comme ennemis des bonnes mœurs. C'est pourquoy celuy qui voudra faire retraite, ne s'avisera jamais d'aller demeurer à Canope, bien que cette ville-là n'empesche personne de vivre dans l'ordre. Il n'ira pas mesme à Baye, parce que c'est la retraite des vices. C'est là ou l'impureté se donne plus de licence, comme si le lieu obligeoit à quelque dissolution. C'est pourquoy nous devons choisir une demeure qui soit aussi favorable à la bonté des mœurs qu'à la santé du corps. Comme je ne voudrois pas me loger dans une place patibulaire, aussi ne pourrois-je pas demeurer dans des tavernes & des cabarets. Qu'est-il necessaire de voir à tous momens des yvrongnes qui courent sur le bord d'un lac? Des gens qui font bonne chere sur des barques? des concerts de musique qui retentissent de toutes parts, & tous les excez

que la débauche la plus effrenée peut comettre & peut estaler aux yeux des hommes? Nous devons avoir soin d'éloigner de nous tout ce qui peut nous porter au vice, d'endurcir notre ame, & de luy cacher les amours ces que les voluptez luy presentent Hannibal perdit sa force & son courage dans un quartier d'hyver, & ce grand homme que les neiges & les difficultez des Alpes n'avoient pû domter fut abbatu par les delices de Capouë; il avoit vaincu par les armes, mais il fut vaincu par les vices.

Nous sommes obligez à faire la guerre aussi bien que luy, & une sorte de guerre qui n'a ny trêve ny repos, c'est contre les plaisirs, lesquels comme vous voyez se sont emparé des plus fieres ames; si l'on considere la grandeur de cette entreprise, on verra bien qu'il ne faut pas agir par maniere d'acquit. Qu'ay je affaire de ces bains d'eaux chaudes, ny de ces estuves seiches qui espuisent le corps par la sueur? Ne suons qu'à force de travail. Si nous faisons ce que fit Hannibal, & que nous prissions nos plaisirs durant une suspension d'armes ou

d'affaires, il n'y a personne qui ne blasmast justement une telle conduite; elle seroit dangereuse à celuy mesme qui auroit achevé la défaite de ses ennemis; à plus forte raison à celuy qui l'a seulement commencée. Nous devons prendre moins de licence que les soldats d'Hannibal, il y a plus de peril à succomber, & plus de travail à tenir ferme. La fortune me fait la guerre, je ne veux point luy obeir, ny recevoir le joug qu'elle me veut imposer. Au contraire je le veux secouer, ce qui demande plus de force & de courage. Il ne faut donc pas estre delicat, car si je cede au plaisir, il faut ceder ensuite à la douleur, au travail & à la pauvreté. L'ambition & la colere voudroient usurper la mesme autorité, & je seray partagé, ou plustost déchiré entre mille passions différentes. D'un autre costé on me propose la liberté laquelle on ne peut acquerir sans travail. Voulez-vous sçavoir quelle est cette liberté? c'est de se rendre independant de toutes choses, de la nécessité des accidens, & de combattre la fortune teste à teste. Quand je veray qu'elle aura davantage de pouvoir, alors je feray qu'elle n'en aul-

plus : luy voudrois-je obeir ayant la mort en ma disposition ?

Il est bien à propos qu'une personne qui a de telles pensées fasse choix de quelques lieux honnestes & saints, car il est certain qu'une demeure trop delicieuse amollit le courage, & que la qualité d'un pays peut corrompre ou diminuer les forces. Un cheval qui s'est endurcy la corne en des chemins ferrez, marche à son aise en tous endroits, mais un autre que l'on a engraisé dans des marests se foule incontinent. Les plus robustes soldats viennent des montagnes, les lasches & les delicats naissent dans les villes & dans nos maisons. Il ne faut pas craindre que des mains qui ont manié la charruë refusent les travaux de la guerre, mais tous ces fardez & ces polis perdront courage dès qu'ils se verront couverts de poussiere; tant il est vray qu'une éducation un peu austere affermit l'ame, & la rend capable des grandes entreprises.

Il estoit plus honneste à Scipion de demeurer à Linterne qu'à Baye, durant son exil. Il ne falloit pas que sa chûte fust receuë si mollement. Ceux mesmes

qui par la destinée du peuple Romain, s'emparèrent les premiers de la souveraine puissance, je veux dire Marius, Pompée, & Cesar, firent aussi bastir des maisons dans le pays de Baye, mais ils les placerent sur le sommet des montagnes. Cette assiette sembloit avoir quelque chose de militaire pour découvrir aisement tous les lieux d'alentour. Si vous en considerez le plan & la structure vous trouverez que ce sont des forteresses, & non pas des maisons. Croyez vous que Caton se soit jamais arresté en la maison des champs pour compter les femmes débauchées qui se promenoient sur l'eau, pour voir tant de sortes de barques peintes de diverses couleurs, & les roses qui flotoient sur le lac, ou pour entendre les sales chansons qui s'y recitoient toutes les nuits? N'eust-il pas mieux aimé coucher dans la tranchée que de passer une nuit de la sorte? Qui est l'homme de cœur qui n'aymast mieux qu'une trompette l'éveillast qu'un concert de musique?

Mais c'est assez parler contre Baye, quoy qu'on ne puisse jamais parler assez contre les vices. Je vous prie, mon

cher Lucile, de leur faire la guerre sans fin & sans relâche, car ils n'ont aussi ny fin ny relâche. Deffaites-vous de tout ce qui vous ronge le cœur, & si vous ne le pouvez autrement, arrachez vous le cœur mesme; sur tout chassez les voluptez & ayez les en horreur autant que ces assassins que les Egyptiens appellent Philetés ou Baisseurs, ils embrassent les passans afin de les estrangler.



EPISTRE LII.

*L'irresolution procede d'ignorance, &
& a besoin du secours d'autrui.
Tous les vices ont des caracteres ex-
terieurs qui les manifestent.*

QV'est ce, cher Lucile, qui nous tire d'un costé quand nous voulons aller d'un autre, & qui nous fait avancer quand nous voulons reculer, qui lutte contre nostre ame & l'empesche de fixer ses volontez? Nous sommes toujours flotans entre diverses pensées, nous ne voulons rien li-

brement, absolument, & en tout temps; c'est, dites-vous, la folie ou l'opinion qui n'a rien de certain & à qui rien ne sçauroit plaire long-temps; mais quand & comment nous en pourrions nous délivrer? Personne n'a la force de s'en retirer tout seul, il est bêtise que quelqu'un luy preste la main & l'en dégage.

Epicure dit qu'il y a des gens qui se sont mis en queste de la verité, & qui se sont applany le chemin sans estre aidez de personne, d'autres qui veulent estre aidez, & qui ne sçau- roient marcher s'ils ne voyent aller quelqu'un devant eux, mais qui sça- vent bien suivre: Il estime davantage ceux qui par un beau genie se sont produits eux-mesmes. Le Philosophe Metrodore est du second ordre; Car quoy que ce fust un excellent esprit, il n'estoit pas de ce premier rang, non plus que nous qui serons assez heureux, si nous avons place dans le second; aussi ne doit-on pas mesestimer une personne qui peut se sauver par le secours d'autrui, car c'est déjà beaucoup de se vouloir sauver. Il y a encore une autre sorte de personnes qui

ne sont pas à mépriser, lesquelles on peut pousser & amener par force à la vertu. Mais ce n'est pas assez de les conduire, il faut encore pour ainsi dire leur faire violence, c'est icy la troisième Classe. Si vous en voulez un exemple, Epicure vous produira Hermachus, il félicite l'un & admire l'autre; car quoy qu'ils soient tous deux arrivez à une mesme fin, il est toutesfois plus glorieux d'avoir fait la mesme chose dans un sujet plus difficile. Supposé que deux maisons ayent esté basties de pareille hauteur & avec une égale magnificence, l'une sur un terrain ferme & solide où l'ouvrage a paru & s'est eslevé en peu de temps; l'autre dans un lieu glissant & marécageux où l'on n'a trouvé la terre ferme, pour y poser les fondemens, qu'après un long travail; on voit en l'une le bastiment entier; une bonne partie de l'autre & la plus difficile est cachée: De mesme il y a des esprits qui sont vifs & aisez, d'autres qu'il faut (comme l'on dit.) forger à coup de main, & leur donner les premiers fondemens, C'est pourquoy je dis que ceux-là sont plus heurcux qui n'ont

point trouvé de difficulté dans eux-mesmes, & ces autres plus obligez à leurs soins d'estre parvenus à la sagesse en forçant la malignité de leur naturel.

Scachez que nous sommes de ces derniers, & que l'on nous a mis dans un chemin difficile & fascheux, nous y rencontrons par tout des obstacles; combatons donc, & prenons l'assistance de quelqu'un. De qui, me demanderez-vous? Il n'importe, de celuy-cy, ou de celuy-là. Mais à condition de retourner à ces premiers qui n'ont plus rien à faire, soit anciens ou modernes, car ils nous peuvent également aider. Au regard des modernes, evitons, s'il est possible, ces grands parleurs qui debitent force lieux communs & qui manquent de sincerité. Mais faisons choix de ces personnes qui enseignent par leur exemple, qui montrent ce qu'il faut faire en le faisant eux-mesmes, qui ne font jamais ce qu'ils ont une fois condamné, & que l'on admire davantage à les voir qu'à les entendre.

Je n'empesche pas pour cela que vous n'alliez entendre ceux qui ont

coustume de donner entrée au peuple & de discourir en public, non par vanité, mais à dessein de s'amender eux-mêmes en corrigeant les autres. Car y a-t'il rien de plus honteux à la Philosophie que de rechercher ainsi les applaudissemens? Le malade s'amuse-t'il à louer le Chirurgien tandis qu'il luy fait des incisions? Taisez-vous, écoutez, & laissez vous panser, vous avez beau faire des exclamations, je ne les prendray que pour des cris qui vous eschappent lorsqu'on vient à toucher vostre mal. Voulez-vous montrer que c'est la grandeur des choses qui vous émeut, & qui vous rend attentif? je le veux bien & que vous disiez-mesme vostre sentiment sur ce que vous trouverez de meilleur. Pythagore obligeoit ses disciples à un silence de cinq années. Croÿez-vous qu'il leur fust permis de parler & de faire des éloges dès le premier jour? Mais quelle foiblesse à un Philosophe de se réjouyr des applaudissemens que luy donnent des-ignorans au sortir de son audience? Quelle satisfaction peut il recevoir de gens auxquels il n'en sçauroit donner? Fabianus autres-

fois discourroit devant le peuple . mais on l'écouloit modestement. Il est vray que l'on s'écrioit quelquefois , mais on y estoit excité par la sublimité de ses pensées, & non par la fluidité de son discours, ny par la douce cadance de ses periodes. Il est pourtant permis quelquefois de donner des louanges; mais il est juste de mettre quelque difference entre les applaudissemens du Theatre & celuy des Escoles.

Si l'on y prend garde, toutes les choses du monde ont certaines marques qui les font connoistre, & l'on peut juger des mœurs d'une personne par les moindres actions. On connoist un impudique à son port, au mouvement de ses mains, & de ses yeux, à un doigt porté à la teste d'un certain air, quelquefois à une seule réponse. On connoist un meschant homme à son rire, un fou à son visage & à sa contenance; car tous ces gens-là ont des caracteres particuliers qui les découvrent. Enfin l'on connoist ce que vaut un Philosophe si l'on considere la maniere dont on le louë. Car vousvoyés de tous costez des Audi-

eurs qui battent des mains devant luy, tandis qu'il parle ; & au dessus une foule de gens qui le regardent & qui l'admirent. Mais si vous y prenez garde, on ne le loue pas on se moque plutôt de luy. Laissons ces acclamations pour les sciences qui veulent donner du plaisir au peuple, & faisons-reverer la philosophie il faut néanmoins permettre quelquefois aux jeunes gens de suivre le mouvement de leur esprit, mais cela n'arrivera que lorsqu'ils ne pourront plus garder le silence. Cette sorte de louange sert pour échauffer les Auditeurs, & pour animer la jeunesse que l'on doit émouvoir plutôt par la dignité de la matiere que par l'artifice des paroles ; autrement l'éloquence seroit nuisible, parce qu'on la rechercheroit toute seule, & non pas les choses qu'elle enseigneroit. Je n'en diray pas davantage pour le present, car cela seroit trop long, & demanderoit un discours à part ; sçavoir comment on doit parler au peuple, & comment il doit écouter. Certainement on a fait grand tort à la philosophie quand on l'a ainsi prostituée au public ; mais elle pourra un jour estre enseignée dans

les cabinets, lorsqu'elle aura trouvé des Ministres des-interessez, & non pas des marchands qui en trafiquent.

EPISTRE LIII.

Les maladies de l'ame sont differentes de celles du corps; car plus elles sont grandes, moins on les sent.

La Philosophie demande l'homme tout entier, & l'approchant de Dieu elle le met au dessus de la fortune.

Que ne peut-on pas me persuader apresm' avoir fait consentir à me même mettre sur la mer? Elle estoit calme lorsque je m'embarquay, mais l'air estoit chargé de nuages fort espais qui ont coustume de se resoudre en pluye ou en vent. Quoy que le temps fust assez incertain, je crûs toutesfois que je pourrois échapper, veu le peu de chemin qu'il y a de Naples à Pouzol. Et pour y arriver plûtoft, je tiray

droit en haute mer vers Nefidia, evitant par ce moyen toutes les rades & les détours. Quand je fus avancé de telle sorte qu'il n'y avoit pas plus de chemin à passer outre, qu'à retourner, le calme qui m'avoit engagé se changea; la tempeste n'estoit pas encore formée, mais la mer commençoit à s'émouvoir, & le flot devenoit desia plus frequent. Je priay le patron qu'il me mist à terre en quelque endroit; il me répondit que ces rives-là estoient difficiles & de mauvais abord, & que dans le gros temps il ne craignoit rien tant que la terre. J'estois si tourmenté que je ne songeois point au péril, car j'avois une envie de vomir, sans effet, causée par une bile émûë qui ne pouvoit se décharger; je pressay donc le maistre du vaisseau, & je l'obligeay, voulust ou non, de me mener vers le bord: Quand je m'en vis assez proche, je n'attendis pas qu'on fist rien de ce que dit Virgile, ny que l'on tournast la prouë vers terre, ny que l'on jettast l'ancre en mer, mais me ressouvant de ce que j'avois fait autresfois, je me iettay dans l'eau, estant ceint d'une mante veluë comme si j'eusse

voulu prendre un bain d'eau froide. Combien pensez-vous que j'aye souffert en traversant des rochers, en cherchant, ou en me faisant un chemin? Je connus bien alors que les mariniers avoient raison de craindre la terre, car ie souffris des maux incroyables jusques à ne pouvoir plus me porter moy-mesme. Ne vous imaginez pas que la mer fust si contraire à Vlisse qu'il fist naufrage en tous les endroits; au moins il avoit cet avantage de vomir facilement. Pour moy, si iamais ie m'embarque, ie souhaite de n'arriver que 20. ans apres où ie voudray aller.

Après que mon estomach fut un peu remis (car vous sçavez que cernal ne cesse pas aussi tost qu'on est hors de la mer) & que l'on m'eut oint tout le corps, ie commençay à penser en moy-mesme combien nous oublions facilement nos deffauts mesme corporels qui se presentent à toute heure, à plus forte raison ceux de l'ame qui sont d'autant plus grands qu'ils sont plus cachez. Vne legere émotion nous peut tromper, mais si elle augmente & que la fiebvre y mette le feu, il n'y a point d'homme si dur & si patient qui ne l'a-

vouë. On a mal aux pieds, on sent comme des pointes dans les jointures, on dissimule encore, & l'on feint de s'estre donné une entorse, ou de s'estre foulé dans quelque exercice violent; jusques-là, le mal est douteux, & l'on ne sçait quel nom luy donner. Mais quand il est descendu aux talons, on est bien contraint d'avouër que c'est la goutte. Tout le contraire arrive dans les maladies de l'ame, plus elles sont grandes, moins on les sent; Ne vous en estonnez pas mon cher Lucicar celuy qui dort legerement, songe quelquefois, & en dormant il s'imagine dormir en effet: mais un profond sommeil plonge l'ame si avant qu'elle demeure sans fonction. Sçavez-vous pourquoy personne n'avouë ses défauts? c'est parce qu'il y est encore engagé. Il faut estre éveillé pour conter ses songes, & c'est un signe d'un esprit sain que de confesser ses fautes.

Eveillons-nous donc afin que nous puissions connoistre nos erreurs, mais il n'y a que la Philosophie qui nous puisse éveiller. Elle seule est capable de dissiper ce sommeil profond & léthargique où nous nous trouvons

plongez. Donnez-vous tout entier à cette maistresse; vous vous redrez digne d'elle, comme elle est digne de vous. Embrassez-vous l'un l'autre, & refusez ouvertement vostre affection à toute autre chose, il ne faut pas philosopher par maniere d'acquit. Si vous estiez malade vous quitteriez le soin du mesnage, vous oublieriez les affaires du Barreau, & vous ne voudriez pas aller plaider une cause pour quelque personne que ce fust, vous n' songeriez qu'à vous guerir. Quoy donc? ne ferez vous pas maintenant la mesme chose; quittez toutes ces occupations, & travaillez à la reformation de vos mœurs. On n'y reussit gueres tant que l'on est embarrassé d'affaires. La Philosophie est une souveraine qui dispose du temps, mais on ne le partage point avec elle. Ce n'est point un ouvrage que l'on puisse remettre à sa commodité. C'est une maistresse qui est toujours presente & qui commande de vive voix.

Alexandre respondit à une ville qui offroit de luy abandonner moitié de son territoire & de tous ses biens: je suis venu en Asie non pas pour recevoir

voir ce que vous me donneriez, mais afin que vous ayez ce que ie voudray vous laisser. La Philosophie dit la mesme chose à toute sorte de personnes. Je ne veux point du temps que vous pourrez avoir de reste, mais vous aurez celuy que ie vous accorderay. Donnez luy donc tous vos soins, attachez-vous aupres d'elle, faites-luy la cour, & mettez un grand intervalle entre-vous & le reste des hommes. Vous irez bien loing devant eux, & vous suivrez les Dieux de fort pres. Voulez-vous sçavoir la difference qu'il y aura entr'eux & vous? C'est qu'ils vivront plus long temps que vous. Mais le Sage est aussi content de la durée de sa vie que Dieu l'est de son eternité, & c'est le propre d'un bon ouvrier de tout enfermer dans un petit espace. Il y a encore une chose en quoy le Sage a quelque avantage sur Dieu, c'est qu'il possède la Sagesse par acquisition, & Dieu ne la possède que par nature. Voila une chose bien excellente d'avoir la foiblesse d'un homme & la tranquillité d'un Dieu; vous ne sçauriez croire combien la Philosophie est un fort rempart contre tous les assauts de

N

la fortune. Elle est ferme & solide, il n'y a point de traits qui la puissent entamer. Elle rompt le coup des plus legers en leur presentant le sein, & renvoye les autres contre ceux-mesmes qui les ont tirez.

EPISTRE LIV.

Il parle d'une courte-haleine à quoy il estoit sujet, & par un faux raisonnement il tasche de prouver qu'il n'y a nul sentiment apres la mort.

LA maladie avoit fait une assez longue treve avec moy; mais elle m'a repris tout d'un coup. C'est avec raison que vous me demanderez quelle sorte de maladie, car il n'y en a point que je ne croye avoir éprouvée. Il y en a toutesfois une à laquelle je suis plus sujet, je ne sçay pourquoy je la nommerois Asthme qui est un mot Grec, puisque je la puis appeller proprement courte haleine : elle ne dure pas, & son effort qui vient comme

un orage se passe en moins d'une heure : car qui pourroit estre long-temps à expirer ? Je croy avoit eu ma part de tous les maux les plus dangereux, mais ie n'en ay point trouvé de si fâcheux que celui-là ; parce que d'avoir les autres quels qu'ils soient, ce n'est apres tout qu'estre malade, mais d'avoir l'asthme c'est rendre l'esprit. C'est pourquoy les Medecins l'appellent une meditation de la mort. Ce manque de respiration fait à la fin ce qu'il a plusieurs fois essayé. Ne croyez pas aussi que je me réjoüisse en vous écrivant cecy comme si i'estois échappé ; si ie prenois cette cessation pour une entiere guerison, ie serois aussi ridicule que celui qui penseroit avoir gagné son procez pour avoir obtenu un delay.

Durant ma suffocation, je n'ay pas laissé de me consoler par des pensées douces & fortes. Qu'est-ce que cela ? disois-je en moy-mesme, la mort me met bien souvent à l'épreuve, quelle fasse ce qu'il luy plaira, il y a long-temps que ie la connois. Mais quand ? me demanderez-vous : avant que ie fusse né ; car n'é-

tre point, c'est estre mort : ie sçay maintenant ce que c'est. Il en sera de mesme après moy qu'il en a esté devant moy. S'il y a quelque douleur après qu'on sera sorty du monde, il faut qu'il y en ait eü avant que l'on y soit entré. Mais nous n'en sentions point alors. Dites moy ie vous prie, ne seroit-ce pas une grande sottise de s'imaginer qu'un flambeau soit en pire estat quand il s'esteint qu'il n'estoit avant qu'il fust allumé ? Il en est de mesme, nous sommes allumez, puis esteints. J'avoüe que dans cet intervalle nous souffrons quelque chose, mais devant & après on ne doit rien craindre. Nôtre erreur si ie ne me trompe, mon cher Lucile, vient de ce que nous considerons uniquement que la mort nous suivra, sans nous représenter qu'elle ne suivra que comme elle a précédé. Tout ce qui est devant nous, tient lieu de mort à nostre regard, car qu'importe-t'il de ne point commencer, ou de cesser d'estre, puisque l'un & l'autre se réduit à un mesme estat, c'est à dire, de n'estre point.

J'e m'entretiens toujours de ces re-

flexions secrettes , car i'avois perdu l'usage de la parolle ; cependant cette suffocation estant degenerée en une difficulté de respirer me donna plus de relasche , elle s'allentit , & enfin se dissipa. Mais quoy qu'elle soit cessée, ie n'ay pas encore la respiration bien libre , ie sens quelque chose qui la retient & la retarde. Que ie respire comme ie pourray , pourveu que je ne soupire point dans l'ame. Mais ie vous donne parolle que je ne trembleray point lorsque ie me verray à l'extremité , i'y suis tout préparé , & ie ne me soucie pas quand ce iour arrivera ; ie ne me propose point pour exemple , car on ne doit imiter & louer que celuy qui n'a point regret de mourir , quoy qu'il ait du plaisir à vivre. En effet , quel honneur y a t'il de sortir , lorsqu'on est chassé ? Il y en a toutes fois en cette rencontre. On me chasse à la verité ; Mais c'est comme si ie sortois volontairement. C'est pourquoy le Sage n'est iamais chassé , car ce mot veut dire estre ietté hors d'un lieu , d'où l'on ne veut point sortir. Mais le Sage ne fait rien malgré luy , il pre-

vient la necessité , & veut ce qu'elle
le forceroit de vouloir



EPISTRE LV.

*La delicateſſe nous interdit enfin
l'usage des parties que nous
avons laiſſé long-temps inuti-
les.*

*La ſolitude ſert quelquefois de pre-
texte à la faincantiſe.*

IE me ſuis fait porter en chaire, &
l'en reviens auſſi fatigué que ſi
j'avois autant cheminé que j'ay eſté
aſſis. C'eſt une peine que d'eſtre porté
long-temps, & peut eſtre d'autant plus
grande qu'elle eſt contre la nature qui
nous a donné des pieds pour marcher
ainſi que des yeux pour voir. Mais les
delices nous ont aſſoiblis, & nous
nous trouvons hors d'état de pouvoir
faire ce que pendant un long temps
nous n'avons pas voulu faire. Il m'eſtoit
neceſſaire de prendre de l'exercice
pour diſſiper une bile qui s'eſtoit
épanchée dans ma gorge, & pour

soulager ma respiration qui estoit incommodée. Quoy que ç'en soit, ie me suis bien trouué de cette agitation : c'est ce qui m'a obligé de me faire porter plus long-temps, convié d'ailleurs par la beauté du rivage qui s'estend depuis Cume iusques à la maison de Servilius Vatia, comme une langue de terre : car il est clos de la mer d'un costé, & d'un lac de l'autre. Ce rivage estoit plus ferme que de coustume, a cause d'un orage qui estoit arrivé un peu auparavant, car vous sçavez que le flot quand il est fréquent & poussé de force, rend le bord de l'eau uni, au lieu qu'il devient inégal durant un long calme, l'humidité qui lie le sable, venant à se desseicher.

Je commençay selon ma coustume à regarder à l'entour si je ne trouverois rien dont ie pusse tirer quelque profit. J'arrestay mes yeux sur une maison qui appartenoit autrefois à Vatia. Cet homme riche & pretorien qui n'estoit connu que par son oysiveté, s'y retira durant sa vieillesse, & cela seul le faisoit estimer heureux ; de façon qu'autant de fois

qu'on voyoit perir les amis d'Afinius-Gallus aussi bien que ceux qui avoient hay ou aimé Sejan , car la diversité des temps fit qu'il fut également dangereux d'avoir servy ou offensé ce dernier , tout le monde s'écrioit , ô Vatia ! il n'y a que vous qui sachiez vivre. Mais en verité il sçavoit mieux se cacher qu'il ne sçavoit vivre. Il y a grande difference entre le repos & la faineantise. Pour moy , ie ne passois jamais devant cette maison lorsque Vatia vivoit encore, que ie ne disse, *cy gist Vatia*, Cela fait bien voir, mon cher Lucile, que la Philosophie est quelque chose de si saint & de si venerable, que l'on estime mesme ce qui en porte une fausse ressemblance. Le vulgaire seduit par l'apparence se persuade qu'un homme oisif est incontinent tranquille & content, & qu'il vit à soy-mesme, quoy que rien de tout cela ne puisse convenir qu'à l'homme sage. Car en premier lieu, il sçait bien vivre, & comme il ne se soucie de rien, il sçait vivre à soy. En verité, ce lasche qui fuit le monde & les affaires, & qui s'est banny de la société des hommes à cause du

mauvais succez de ses convoitises , qui ne sçauroit voir la felicité des autres , & qui s'est enfermé dans un cachot comme un animal timide & paresseux : Ce lasche , dis-je , ne vit point pour soy. Mais , ce qui est honteux , il vit pour son ventre , pour le sommeil , & pour l'impudicité. Quoy que l'on ne vive pour personne , il ne s'enfuit pas que l'on vive pour soy ; mais c'est une si belle chose de demeurer ferme dans une resolution que l'on a prise une fois , que la paresse mesme acquiert de l'autorité , quand elle est perseverante.

Pour la maison , ie ne sçauois vous en rien dire de certain , car ie n'en ay veu que que le dehors. Il y a deux grottes de pareille largeur ; faites à la main , avec beaucoup de despence , dont l'une n'est iamais éclairée du Soleil , l'autre en est bruslée iusques au soir. On voit un ruisseau qui coule en forme de canal entre deux rangs de platanes , & qui se va décharger dans la mer , & dans le lac d'Acheron , il fournit du poisson en abondance : car l'on n'y pesche point tandis que la mer est libre , mais on

y a recours aussi-tost qu'il fait quelque orage. Ce qu'il y a de plus commode en cette maison, c'est que Bayes est derriere son enclos, & qu'elle iouit deses delices, sans avoir part à ses incommoditez. Voilà ce que i'y ay trouvé de plus recommandable. Mais ie croy que c'est une demeure propre à toutes saisons, car elle est exposée au vent du Couchant qu'on appelle Favonius, & le reçoit si à propos qu'elle l'oste à Baye. Vatia avoit eu raison de choisir ce lieu pour y passer doucement sa vieillesse. Il est pourtant vray que la disposition du lieu ne contribuë pas beaucoup à la tranquillité, c'est l'esprit qui donne le goust à toutes choses : i'en ay veu qui trouvoient du chagrin en de fort belles maisons, & des affaires au milieu de la solitude.

Ne dites donc pas que ce qui empesche que vous ne soyez à vostre aise, c'est que vous n'estes pas à la campagne. Mais pourquoy n'y estes vous pas ? envoyez vos pensées iusques icy. Il nous est permis de converser avec nos amis absens, autans de fois & aussi long-temps que nous

le voulons : L'on peut dire que nous iouïssons plus amplement de ce plaisir lorsque nous en sommes éloignez. Leur présence émouffe nostre appetit ; & parce que nous parlons , & que nous nous promenons assez souvent ensemble , nous ne songeons plus à eux , lorsque nous en sommes separés. Nous ne devons donc pas nous inquieter pour l'absence de nos amis ; puisqu'il n'y a personne qui ne s'en éloigne de son gré , lors même qu'ils sont presens. Si vous considerez en premier lieu les nuits que nous passons sans leur compagnie , puis les emplois differens , les études particulières , & les promenades que nous faisons en nos mestairies , vous trouverez que les voyages de nos amis ne nous derobent que fort peu de temps : il faut les loger dans nostre cœur qui n'est iamais absent , & qui voit tous les iours ce qu'il desire. Je veux donc que vous étudiez avec moy , que vous mangiez avec moy , & que vous vous promeniez avec moy. Nous serions bien à l'étroit si nous ne pouvions envoyer nos pensées aux lieux où nous voulons. Je vous voy mon cher Lucile. Je

vous entend. Je suis tellement avec vous que lorsque ie commence à vous écrire, que ie m' imagine que ie vais faire un billet & non pas une lettre.

~~~~~

## EPISTRE LVI.

*Le bruit du dehors est facile à supporter, quand nos passions n'éclatent point au dedans.*

**Q**ue ie meure si le silence est si nécessaire pour estudier comme on se l' imagine, ie suis logé dans un lieu où l'on tient des estuves, & j'entends du bruit de tous costez. Representez-vous toutes ces sortes de voix qui peuvent affliger les oreilles. Quand les plus robustes s'exercent en jettant leur main chargée de plomb, j'entens leurs gemissemens, & quand ils viennent à reprendre leur haleine, j'entens encore leurs sifflemens, & leurs respirations forcées. S'il se rencontre un Estuviste mal-adroit qui ne sçache pas bien frotter, j'entends le coup de sa main sonner différemment.

sur les espaules selon qu'il la pose ouverte ou fermée. Mais s'il arrive que celui qui garde les bales graissées ne trouve point son compte, tout est perdu. Adjoustez maintenant des gueux qui ballaient les ordures, ou qui sont surpris dans quelque fripponnerie, & ces gens qui prennent plaisir de faire retentir leur voix dans le bain. Joignez y encore ceux qui font sonner l'eau en se iettant tout d'un sault dans la cuve. Après tous ces gens là, qui au moins n'ont rien de desagrecable en la voix, representez-vous un miserable Barbier qui pour se faire remarquer, pousse une voix gresle & perçante, sans se taire jamais qu'il n'en fasse crier un autre auquel il arrache le poil des aisselles. Vous entendez ensuite le bruit des Patissiers, des Rotisseurs & des Cabaretiers qui crient chacun leurs danrées avec des cris tous differens. Vous direz que je suis de fer, ou que ie suis sourd si j'ay la teste entiere parmy tout ce tintamarre, veu que nostre Chrysispus se mouroit d'ennuy d'entendre les complimens de ceux qui venoient le saluer tous les iours. Mais certaine-

ment ie ne me soucie non plus de ce bruit que d'un flot qui gronde , ou d'une eau que l'on iette de haut en en bas.

Quoy que l'on nous dise que certains peuples ne pouvant supporter le bruit des cataractes du Nil ont transporté leurs villes ailleurs, il me semble que la voix interrompt davantage que le bruit , car elle détourne l'esprit , & celuy cy ne fait que frapper ou remplir les oreilles. Entre les choses qui font du bruit sans me détourner, ie mets les carrosses qui passent dans la rue , le Marechal qui loge chez moy , le Serrurier mon voisin , & cet ouvrier qui demeure auprès de la place , où les ieunes gens s'exercent à la course ; lorsqu'il essaye ses trompettes & ses haubois , & qu'il crie plutôt qu'il ne chante. Le bruit qui cesse par fois , me semble plus importun que celuy qui continue toujours. Mais ie me suis tellement endurcy à tout cela que i'entendrois un Comite crier après des forçats pour les faire bien ramer, sans en estre ému. Je contrains mon esprit de se prester attention , & de ne se point distraire

ailleurs. Qu'on fasse au dehors tant de bruit que l'on voudra, pourveu que le desir & la crainte, l'avarice, & le luxe n'excitent point de tumulte chez moy. Car à quoy sert le silence du dehors si vos passions éclatent au dedans ?

*La nuit avoit par tout répandu ses pavots*

*Et donnoit aux humains un paisible repos.*

Cela est faux, car il n'y a point de repos que celuy qui se trouve estably par la raison. La nuit nous ramène nos desplaisirs au lieu de les chasser, & ne fait que changer nos soucis. Ceux qui dorment, sont d'ordinaire aussi troublez dans leurs songes qu'ils l'ont esté durant leurs veilles. La vraie tranquillité ne se trouve que dans une bonne conscience.

Considérez un homme riche & delicat, il faut imposer silence à toute la maison afin de le faire dormir; tous les valets se taisent, & ceux qui s'en doivent approcher, tiennent le pied suspendu & le posent doucement à ter-

re. Il se tourne de costé & d'autre pour prendre un peu de sommeil parmy ses inquietudes, & se plaint d'avoir oüy remuer quelqu'un lors que personne ne branle. Qui est la cause de cela ? C'est son esprit. qui luy fait du bruit. Il faut l'appaiser, il faut arrester ses mouvemens. Ne vous imaginez pas qu'il soit tranquille pour voir son corps couché mollement dans un lit. Souvent le repos cause de l'inquietude ; c'est pourquoy il faut agir & nous occuper à quelque exercice honneste toutes les fois que la fainéantise qui se lasse d'elle-mesme nous porte à quelque chose de mauvais. Les grands Capitaines font travailler leurs soldats & les engagent en de longues expedition, quand ils ny trouvent pas assez d'obeissance. Ceux qui ont des affaires n'ont pas le loisir de songer aux divertissemens, il n'est point de remede plus seur que l'occupation pour chasser les vices qui procedent de l'oysiveté.

Souvet on croit que nous nous sommes retirez par un dégoust des affaires, ou pour ne pouvoir plus demeurer dans un lieu malheureux & triste ; mais cette

solitude où la crainte & le chagrin nous ont poussez réveille quelquesfois nostre ambition, laquelle n'estoit pas esteinte, mais plûtoſt fatiguée & rebutée des mauvais ſuccez. Je dis la meſme choſe du luxe, il ſemble que nous l'ayons quitté quelquefois, mais il nous ſolicite encore apres que nous avons fait ouvertement profeſſion de frugalité; & au milieu de l'eſpagne, il recherche, avec d'autant plus d'ardeur qu'il croit eſtre mieux caché, les voluptez qu'il avoit laiſſées & non pas condamnées. Les vices ſont moins dangereux quand ils ſe manifeſtent. Les maladies meſmes tendent à la guerison quand leur malignité ſe produit au dehors. Sçachez auſſi que l'avarice, l'ambition, & les autres paſſions de l'eſprit humain ſont fort à craindre, lorsqu'elles ſ'arreſtent comme ſi elles eſtoient reduites & corrigées. Nous paroiffons tranquilles, & cependant nous ne le ſommes pas. Car ſi nous avons fait la retraite de bonne foy, ſi nous avons renoncé de bon cœur à la pompe & à l'éclat, comme je diſois auparavant, rien ne troublera notre ſolitude, il n'y aura point de voix d'hom-

mes, ny de chant d'oiseaux qui puisse interrompre des pensées qui seront bonnes, solides, & réglées. C'est la marque d'un esprit leger & qui n'est pas assez recueilly, que d'ouvrir l'oreille aussi-tost qu'on entend du bruit : il faut qu'il y ayt quelque soucy ou quelque crainte au dedans qu'il le rende ainsi curieux, comme dit nostre Virgile.

*Moy qui n'estois ému ny des armes  
lancées,  
Ny des Grecs m'entourans de Phalanges  
pressées,  
Je tremble maintenant, & crains au  
moindre bruit  
Pour celuy que ie porte & celle qui me  
suit.*

Ce premier là que nous avons dit estre à l'épreuve des traits que l'on décoche sur luy, qui n'a point de peur des piques croisées, & comme liées ensemble, qui ne s'estonne point des ruines d'une ville que l'on sappe, est véritablement sage, mais cet autre qui craint de perdre ses richesses, qui s'épouvante à toute rencontre, qui

prend une seule voix pour une grande rumeur, & qui s'abbat au moindre bruit, est un sot qui manque d'expérience; c'est son argent qui le fait ainsi trembler. Choisissez celuy qu'il vous plaira d'entre les riches qui portent & qui font mener apres eux tant de choses precieuses, vous trouverez qu'il sera toujours en crainte. Sçachez donc que vous serez en parfaite tranquillité quand tous ces cris ne vous toucheront plus, & qu'il n'y aura plus de voix flateuse ou menaçante qui puisse mettre vostre ame hors de son assiette. Quoy donc, ne vaut-il pas mieux estre exempt de cette incommodité? J'en demeure d'accord, c'est pour cela que je veux déloger d'icy; mais j'ay esté bien ayse de faire cette espreuve, & de me donner un tel exercice. A quoy bon souffrir plus long temps, si Vlyssé trouva pour ses compagnons un remede si facile contre les Syrenes?





## EPISTRE LVII.

*Il y a des foiblesses naturelles que  
que la raison ne sçauroit vaincre.*

**V**Oulant partir de Bayes pour m'en retourner à Naples je me laiffay volontiers persuader que la mer n'étoit pas bonne, pour ne m'embarquer pas une seconde fois, mais les chemins estoient si sales & si mouïllez, que ie puis dire que je suis venu par eau. Je souffris toute cette journée le sort des Athletes; car apres avoir esté bien atrofez, nous eûmes de la poussiere abondamment dans la grotte de Naples. Cette sorte de prison est extrêmement longue, & son entrée est si obscure qu'il faut voir, non pas à travers les tenebres, mais les tenebres mesmes. De plus quand il y auroit quelque lumiere dans ce lieu, elle seroit offusquée par la poussiere, qui est une chose importune & fascheuse, mesme à découvert, à plus forte raison dans une cave, où s'estant élevée comme un tourbillon, & ne pouvant sortir

par aucune ouverture, elle retombe sur ceux qui l'ont émeü. Ainsi nous nous avons souffert ensemble deux incommoditez bien contraires, ayant eu en mesme jour & dans un mesme chemin la bouë & la poussiere. Cette obscurité toutesfois me donna sujet de rêver; car je sentis mon esprit frappé d'une émotion, sans peur toutesfois, par l'horreur & par la nouveauté d'une chose si extraordinaire.

Je ne vous parle pas maintenant de moy, qui suis bien éloigné de la mediocrité & plus encore de la perfection; mais je vous assure qu'un homme résolu sur lequel la fortune n'a plus de pouvoir, en auroit esté touché, sa couleur se seroit changée. Car il y a des choses, mon cher Lucile, que la vertu ne scauroit empêcher. C'est par là que la nature fait connoistre au Sage qu'il est sujet à la mort. Aussi le verrez vous froncer le sourcil à la rencontre d'un objet fâcheux, fremir aux accidens impreveus, & se troubler lorsque d'une hauteur escarpée il regarde un lieu bien profond. Ce n'est pas la crainte qui fait tout cela, c'est une disposition naturelle que la raison ne

sçauroit corriger. De là vient qu'il y a des gens courageux & tousiours prests à verser leur sang, qui ne sçauroient voir celuy des autres. Les uns s'évanouissent en voyant panser une playe quand elle est nouvelle, & qu'elle saigne encore ; les autres quand elle est vieille & pleine de matiere : il y en a mesme qui s'effrayent plus de la lueur d'une épée qu'ils ne font du coup. Je sentis comme je vous ay dit, une certaine émotion qui fut toutesfois sans trouble.

Mais aussi-tost que nous revismes le jour, nous entrâmes dant une allegresse que nous n'attendions pas. Alors je commençay à faire ce raisonnement en moy mesme, que l'on craint certaines choses plus ou moins, assez mal à propos, puisqu'elles se reduisent toutes à une mesme fin. Car qu'importe que ce soit une montagne ou une tour qui vous accable ? c'est tout un. Vous en trouverez pourtant qui craindroient davantage la derniere de ces ruines, quoy que l'une & l'autre soient également mortelles, tant il est vray que la crainte considere moins l'effet que la maniere dont il

arrive. Ne vous imaginez pas que je parle comme les Stoïciens qui tiennent que l'ame d'une personne accablée sous un si grand poids, ne trouvant point de passage libre se dissipe aussi-tost dans le corps. Bien loin de dire cela, je croy que ceux qui le disent se trompent lourdement. Comme on ne scauroit abbattre la flâme, parce qu'elle se retire incontinent autour de ce qui la presse ; comme l'air n'est point blessé, ny entamé du coup qu'il recoit, parce qu'il se répand autour du sujet auquel il a fait place; ainsi l'ame qui est une substance tres-deliée, ne peut estre retenuë ny froissée dans le corps, mais par le moyen de sa subtilité, elle passe au travers de tout ce qui la presse. De même, encore que le foudre apres avoir remply d'éclairs & ravagé toute une maison, se retire par un petit trou; ainsi l'ame qui est plus subtile que le feu s'échape au travers de toutes les parties du corps. C'est pourquoy l'on demande si elle est immortelle ; mais tenez pour certain que si l'ame vit apres le corps, elle ne peut perir en aucune maniere ne perissant point avec luy. Ce qui est immortel, l'est sans

aucune exception, & rien ne peut nuire à ce qui est éternel.

████████████████████████████████████████████████████████████████████████████████

## EPISTRE LVIII.

*De la disette de la Langue Latine.*

*La division des Estres avec l'explication des Idées de Platon.*

*Que l'on peut prolonger sa vie par le moyen de la temperance ; mais qu'il est permis de retrancher cette mesme vie quand elle est à charge.*

**I**E n'ay jamais mieux reconnu que j'ay fait aujourd'huy le besoin ou plustost la disette que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avoient besoin de noms, & qui toutesfois n'en avoient point ; d'autres encore qui en avoient eu autresfois, mais qui les avoient perdus, par ce que l'on s'en estoit dégousté. Est-il possible d'avoir  
du

du dégoût dans l'indigence. Il y a une sorte de mouche qui pique les bestiaux, & qui les fait courir par les montagnes, les Grecs l'appellent *Æstros*, & les anciens Latins l'appelloient *Asylus*. Vous en devez croire Virgile.

*Aupres du mont Alburne, & du bois de Siler,*

*On voit par Escadrons un insecte voler.  
Il est craint des troupeaux, au seul bruit  
de son aïste*

*Ils semblent agitez d'une fureur nouvelle :*

*Tout s'enfuit aux forests sans prendre  
aucun repos.*

*Le nom de cet insecte chez les Grecs est  
*Æstros,**

*Asilus parmi nous.*

Il pense qu'il vouloit dire que ce mot estoit hors d'usage. Et pour ne vous point tenir en suspens, on se seroit autrefois de quelques mots simples, comme *Cernere ferro*.

*Stupet ipse Latinus*

*Ingenteis, genitos diversis partibus orbis,*

*Inter se coisse viros, & cernere ferro.*

C'est ce que nous disons maintenant *decernere*, l'usage du mot simple estant perdu. Les Anciens disoient encore, *Si iusso*, au lieu de *Si iussero*. Le mesme Virgile en fera témoin.

*Cetera quâ iusso mecum manus inferat  
arma*

Je ne fais pas maintenant cette recherche pour vous montrer combien j'ay perdu de temps dans l'estude de la Grammaire ; mais pour vous faire connoistre combien il y a de mots, dans Ennius & dans Actius, qui sont vieux & moisés, puisqu'il s'en trouve dans Virgile lequel on lit tous les jours, qui sont à present hors d'usage. Mais à quoy tend, direz-vous, cet avant-propos ? Je ne vous le celeray point, c'est afin de pouvoir dire ce mot *Essentia*, pour signifier essence, sans blesser vos oreilles. Sinon je ne laisseray pas de le dire en deussiez vous estre fasché. J'ay un bon garand de ce mot, c'est Ciceron. Si vous en voulez un plus recent, je vous produiray Fabianus élégant & disert Orateur qui parle avec la netteté que nostre delicatesse demande aujourd-

d'huy. Car le moyen, mon cher Lucile, de pouvoir tourner autrement *ὄν* ce mot grec si nécessaire, qui contient la nature & le fondement des choses? Permettez-moy donc d'en user; à condition que je vous promets de ne pas abuser de la liberté que vous m'aurez accordée. Peut-estre me contenteray-je seulement de l'avoir obtenüe; mais dequoy me servira vostre facilité, puisque je ne puis exprimer en vray Latin, ce qui me donne sujet de faire ce reproche à nostre langue? Vous blasmeriez bien plus sa disette, quand vous sçaurez qu'il y a une sillabe grecque que je ne sçaurois tourner. Voulez vous sçavoir quelle elle est, c'est *ὄν*: vous direz que j'ay peu d'esprit de ne pas voir qu'il est aisé de la traduire ainsi, Ce qui est. Mais j'y trouve beaucoup de difference, car je suis obligé de mettre un verbe pour un nom. Toutesfois s'il est nécessaire, je diray, **Ce qui est.**

Nostre ami, qui est un homme fort sçavant, me disoit aujourd'huy que Platon donne à ce mot six différentes significations: je vous les expliqueray toutes apres que je vous auray mon-

tré qu'en l'ordre des choses il y a ce que l'on appelle genre. Il nous faut premierement chercher ce genre duquel dependent toutes les especes, qui comprend toutes choses, & duquel procedent toutes les divisions. Nous le trouverons si nous allons en remontant. L'homme est une espece, comme dit Aristote: le cheval est une espece: le chien est encore une espece. Donc il faut chercher quelque chose de commun à ces especes, & qui comme un lien les embrasse & les riene toutes sous soy. Mais quel est-il? c'est l'animal. Donc l'animal commence d'estre le genre de ce que j'ay rapporté, sçavoir de l'homme, du cheval, & du chien. Mais il y a des choses qui ont une ame & ne sont point animaux. Car on veut que les plantes & les arbres ayent une ame, ce qui fait que nous disons qu'elles vivent & qu'elles meurent. Donc les choses animées seront dans un rang au dessus, puisque les animaux & les plantes sont contenus sous cette forme. Il y a encore des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres; partant il y a quelque chose encore au dessus des choses animées,

ſçavoir le corps. Maintenant je diviſeray le corps en ce qui eſt animé & ce qui eſt inanimé. Car il y a quelque choſe au deſſus du corps; puis que nous diſons qu'il y a des choſes corporelles, & d'autres qui ſont incorporelles. Mais quel eſt le principe d'où nous tirerons cela? C'eſt ce que nous venons de nommer aſſez improprement, Ce qui eſt: Par ce moyen il ſera diviſé en eſpeces, de ſorte que nous dirons. Ce qui eſt, eſt ou corporel ou incorporel. C'eſt donc là le premier le plus ancien & le plus general de tous les genres. Les autres ſont bien genres, mais ils ſont ſubalternes: comme l'homme eſt un genre, parce qu'il contient en ſoy pluſieurs eſpeces de Nations, les Grecs, les Romains, les Parthes; & de couleurs, les blancs, les noirs, les roux; il contient encore les particuliers, Caton, Ciceron, Lucreté: c'eſt pourquoy entant qu'il contient pluſieurs choſes ſous ſoy, il eſt genre, entant qu'il eſt contenu ſous un autre, il eſt eſpece: car ce genre qui eſt general n'a rien au deſſus de ſoy, il eſt le principe des choſes, tout eſt ſous luy. Les Stoiciens veulent mettre encore au deſſus un

genre plus universel, duquel je traiteray aussi tost que j'auray montré que ce genre, duquel je viens de parler, est mis à bon droit le premier, parce qu'il enferme & comprend toutes choses. Je divise donc ce qui est, en especes; en corporel & en incorporel, il n'y en a point de troisième. Comment divisay je le corps? Je dis, ou il est animé, ou il est inanimé. Apres comment divisay je ce qui est animé? Je dis il y a des choses qui ont esprit & ame, & d'autres choses qui n'ont qu'un ame, ou bien de la sorte; il y a des choses qui ont mouvement, qui marchent & qui avancent, & d'autres qui sont attachées à la terre, sont nourries par leurs racines; & prennent accroissement. Ensuite, en quelles especes divisay je les animaux? Je dis, ou ils sont mortels ou ils sont immortels. C'est le premier genre au sentiment de quelques Stoïciens; ie vay vous exposer leur raison. Il y a, disent ils, des choses qui existent dans la nature, & d'autres qui n'y existent pas. Entre celles qui n'ont point d'existence sont les Centaures, les geans, & tout ce que produit l'imagination, luy donnant quelque forme quoy qu'il n'ait point de substance.

Je reviens maintenant à ce que je vous ay promis ; sçavoir comment Platon divise toutes les choses qui sont dans la nature en six Classes. Ce premier estre que nous appellons, *Ce qui est*, ne tombe point sous la veüe, sous l'attouchement, ny sous aucun autre sens ; car ce qui est qualifié genre ne subsiste que par la pensée, comme l'homme en general n'est point aperçu des yeux, mais bien le particulier, par exemple Ciceron & Caton. On ne void point l'animal, mais on l'imagine. On void toutefois son espee, comme le cheval & le chien : Le second des Estres, Platon le met dans un degré eminent qui surpasse toutes choses : il dit qu'il est l'estre par excellence comme l'on dit communement, le Poëte : car quoy que ce nom convienne à tous ceux qui font des vers, Si est ce que chez les Grecs il denote particulièrement Homere. Mais quel est cet Estre ? C'est Dieu qui est plus grand & plus puissant que toutes choses. Le troisième genre est des choses à qui proprement il appartient d'estre. Elles sont sans nombre, mais elles ne sont pas perceptibles à nos yeux. Deman-

dez vous ce que c'est, c'est un meuble propre à l'usage de Platon qu'il appelle Idées, dequoy toutes choses sont faites, & surquoy ces choses sont formées, elles sont immortelles, immuables, inviolables. Escoutez maintenant ce que c'est qu'Idée, au moins comme Platon l'entend. Idée, est un exemplaire eternal de toutes les choses qui se font dans la nature. J'expliqueray cette définition afin de vous la rendre plus claire: Je veux faire vostre portrait, je vous ay pour exemplaire de ma peinture, d'où mon esprit tire quelque trait qu'il met dans son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'instruit, & que je tasche d'imiter, est une Idée. La nature a une infinité de ces exemplaires sur lesquels elle forme tout ce qu'elle doit produire, comme ceux sur lesquels sont formez les hommes, les poissons, les arbres. Le quatrième genre est *ides*. Il faut vous rendre attentif pour sçavoir ce que c'est que de cet *ides*, & que vous imputiez à Platon, & non pas à moy, la difficulté que vous y trouverez; mais les choses subtiles donnent toujourns de la peine. Je me servois tout presentement du por-

trait que faisoit un Peintre. Quand il vouloit avec ses couleurs représenter Virgile, il le regardoit; le visage de Virgile, estoit l'idée du Peintre, & l'exemplaire de son ouvrage. Ce qu'il a tiré de ce visage, & qu'il a mis dans son ouvrage est cet *idée* dont nous parlons. Voulez-vous sçavoir quelle différence il s'y rencontre. L'un est l'exemplaire, & l'autre est la figure tirée de l'exemplaire, & appliquée à l'ouvrage. L'ouvrier imite l'un, & il fait l'autre. La statuë a une teste, c'est ce qu'il appelle *idée*; l'exemplaire a aussi une teste sur laquelle l'ouvrier arrêtant ses yeux a formé la statuë, c'est ce qu'il appelle *Idée*. Voulez-vous encore une autre distinction. L'*idée* est dans l'ouvrage, & l'idée est hors de l'ouvrage, & mesme avant l'ouvrage. Le cinquième genre est des choses qui sont communement dans la nature, celz commence à nous regarder. Il y comprend les hommes, les bestes & toutes les autres choses. Le sixième genre est des choses qui semblent estre, comme le vuide, comme le temps.

Platon ne met point ce que nous voyons, & ce que nous touchons au nô-

bre des choses qui sont véritablement, parce qu'elles changent, & sont dans un accroissement ou dans un dechet continu. Personne de nous n'est le même en sa vieillesse qu'il estoit en sa jeunesse, ny le même aujourd'huy qu'il estoit hier; nos corps s'écoulent comme les rivières. Ce que vous voyez s'enfuit avec le temps, & rien ne demeure. Moy-mesme pendant que je vous dis que toutes ces choses changent je suis déjà changé. C'est ce qu'Heraclite entend, quand il dit que nous ne nous baignons jamais deux fois dans une même rivière. Le nom est demeuré, mais l'eau est passée. Cela se remarque mieux dans les rivières qu'en l'homme; mais pourtant nous ne passons pas moins viste. Ce qui fait que je m'estonne de nostre folie, d'aimer tant une chose aussi changeante que le corps, & de craindre de mourir un jour, veu que chaque moment fait mourir en nous nostre estat precedent. Pourquoi craignez vous que ce qui se fait tous les jours ne se fasse une fois? Je ne parle que de l'homme qui est une matiere fragile & caduque, sujette à toute sorte d'accidens; mais le monde qui est une chose eter-

nelle & que l'on ne peut détruire, change aussi, & ne demeure point en mesme estat : car encore qu'il ayt en foy toutes les choses qu'il a eues de tout temps, il les a d'une autre manière qu'il ne les a eues, son ordre est changé. A quoy me servira, direz vous cette subtilité ? à rien. Mais comme un Graveur qui a tenu sa veue long-temps attachée sur son ouvrage, la destourne ailleurs pour la délasser & la recter, nous devons aussi donner quelque relaxation à nostre esprit, & le remettre par quelque divertissement ; mais il ne faut pas que ce divertissement soit sans quelque sorte d'occupation, parce que si vous y prenez garde, il vous fournira une matière dont vous pourrez tirer du profit.

C'est ce que j'ay coustume de faire, mon cher Lucile ! car je ne m'applique à rien de si éloigné de la philosophie, que je ne tasche d'en tirer quelque chose qui puisse me la rendre utile. Voulez-vous sçavoir ce que je tireray des choses dont nous venons de traiter, qui sont esloignées de la reformation des mœurs, comme quoy les Idées de Platon me peuvent ren-

dre meilleur, ce qui pourra servir à exprimer mes passions? C'est cela mesme que dit Platon, que tout ce qui tombe sous les sens qui nous charme & qui nous échauffe à la poursuite, n'est pas du nombre des choses qui sont véritablement. Tout cela est donc imaginaire, & revestu seulement de de quelque apparence qui ne dure qu'un temps Rien n'est permanent & solide; & cependant nous le désirons comme s'il devoit toujours durer, ou que nous le deussions toujours posséder. Imbecilles & lâches que nous sommes nous nous arrêtons à tout.

Portons nostre esprit aux choses qui sont éternelles, élevons nous en-haut pour contempler & pour admirer ces exemplaires & ces formes de tous les estres, & Dieu qui est au milieu preservant par là de la mort, ce qu'il n'a pû faire immortel, à cause que la matiere n'y estoit pas disposée, & réparant par sa science le defaut des choses qu'il a créées. Car tout ce qui se voit dans le monde subsiste, non parce qu'il est éternel, mais parce qu'il est conservé par le soin de celuy qui le gouverne. Les choses immortelles n'ont

par besoin de protection ; les mortelles sont maintenues par l'auteur qui les a faites, & qui par sa vertu soutient la fragilité de leur matiere. Mefprisons-les donc puisqu'elles ne sont pas si precieuses qu'on ne doute encore si elles sont effectivement. Faisons en mesme temps cette reflexion que voicy ; que si Dieu par sa Providence conserve le monde qui est mortel comme nous, nous pouvons aussi par la nostre prolonger la durée de ce foible corps, en luy retranchant les voluptés qui font perir la pluspart des hommes. Platon duquel nous parlions nagueres, est arrivé à la vieillesse par la temperance : il avoit naturellement le corps fort & robuste, comme le témoigne son nom qui marquoit la largeur de sa poitrine : mais les voyages sur mer & les dangers qu'il avoit essuyez, avoient bien diminué ses forces. Toutesfois la sobriété, l'usage moderé de toutes les choses qui excitent nos desirs, & le soin qu'il prit de se conserver, le conduisirent à une longue vieillesse, malgré beaucoup d'obstacles. Car vous sçavez comme je croy qu'il mourut à l'âge de 81. ans

précisément & à pareil jour qu'il estoit né. Pour ce sujet les Mages qui se rencontrèrent lors à Athenes luy offrirent des sacrifices apres sa mort, estimant qu'il estoit au dessus de la condition des hommes pour avoir accompli le nombre le plus parfait de tous & avoir vescu neuf fois neuf années. Je croy qu'il ne se fust gueres soucié du sacrifice, ny qu'il eust manqué quelques jours au compte. Il est certain que la sobriété peut fort bien prolonger la vie, qui est une chose à mon avis que l'on ne doit ny desirer ny refuser. Il est doux de demeurer longtemps avec soy quand on s'en est rendu la jouissance agreable.

A cette occasion, nous dirons nostre avis, sçavoir s'il est bon de fuir l'extrémité de la vieillesse, & d'avancer sa fin sans attendre qu'elle arrive. Celuy qui attend laschement la mort ne differa guere de celuy qui la craint, & c'est estre bien yvrogne, lorsque l'on a bû le vin, de boire encore la lie. Mais c'est une question de sçavoir si cette derniere portion de la vie, en est la lie, ou le plus pur, particulièrement quand le corps n'est point usé,

& que l'esprit & les sens prestent leur secours ordinaire aux fonctions de l'ame. Car il y a grande difference entre une longue vie & une longue mort. Mais si le corps devient inutile à toute sorte d'employs, pourquoy ne pas délivrer l'ame qui souffre en sa compagnie, & de bonne heure, de peur qu'on ne le puisse plus faire lorsqu'il sera temps de le faire? D'ailleurs comme il y a plus de danger à vivre miserablement qu'à mourir bien-tost, je tiens pour mal avisé celuy qui ne voudroit pas quitter quelques jours pour se garentir d'un si grand inconvenient.

Il s'en trouve bien peu qui soient arrivez à la mort par une longue vieillesse sans aucune alteration ny deschet en leurs personnes. Mais il y en a beaucoup a qui la vie est demeurée sans en pouvoir user. Pourquoy donc estimerez-vous que ce soit une cruauté d'en retrancher quelque portion, sçachant bien qu'elle doit finir un jour? Ne m'écoutez point avec repugnance comme si l'affaire vous regardoit desormais; mais observez ce que je vay dire. Pour moy je ne fausseray point com-

pagnie à la vieilleſſe, pourveu qu'elle me laiſſe en mon entier, i'entens de la meilleure partie de moy meſme. Mais ſi elle vient à ébranler mon eſprit, à alterer ſes fonctions; ſ'il ne me reſte qu'une ame deſtituée de raiſon, je délogeray de cette maiſon la voyant ruinée & preſte à tomber. Tant qu'une maladie ſe pourra guerir, & ne donnera point d'atteinte à mon eſprit, je ne me feray point de violence, non plus que pour m'exempter de la douleur; car c'eſt laſcheté que de mourir de la forte: mais ſi je ſçay que je dois ſouffrir perpetuellement, je me tireray de la vie, non pas à cauſe de la douleur; mais à cauſe de l'incommodité qu'elle m'apporterait dans les actions de la vie. En effet j'eſtime laſche celuy qui meurt de peur de ſouffrir, & ſot celuy qui vit pour ſouffrir. Mais je m'emporte bien loin dans cette matiere qui fourniroit de quoy diſcourir un jour entier. Vous me direz comment pourroit mettre fin à ſa vie, un homme qui ne la ſçauroit mettre à une Lettre? Je vous diſ donc adieu, ce que vous lirez plus volontiers (je m'aſſeure) que des diſcours de la mort.



## EPISTRE LIX.

*De la maniere que l'on doit écrire.  
 Que nous demeurons dans l'erreur,  
 parce que nous ne cherchons point  
 la verité, & que nous croyons  
 les flatteurs qui nous donnent des  
 qualitez que nous n'avons pas.*

**I**'Ay leu vostre Lettre avec beau-  
 coup de volupté, permettez moy  
 d'user des termes ordinaires, & ne  
 les rapportez pas à la signification Stoï-  
 que. Nous croyons que la volupté est  
 un vice. Je veux qu'il soit ainsi; nean-  
 moins nous avons coustume de nous  
 servir de ce mot pour signifier l'alle-  
 gresse de nostre esprit. Je sçay bien en-  
 core que la volupté (si nous prenons  
 ce mot à la rigueur de nos maximes)  
 est une chose infame, quoy que la  
 ioye appartienne à l'homme sage; car  
 c'est l'élevation d'une ame assésurée sur  
 ses biens & sur ses propres forces:  
 toutesfois nous disons ordinairement  
 que nous avons receu beaucoup de joye

du Consulat de nostre amy, de son mariage, ou de l'accouchement de sa femme: quoy que ces choses, bien loin d'estre des sujets de joye soient bien souvent des commencemens de déplaisir & de tristesse. Mais la joye a cela de propre qu'elle ne cesse point, & ne se tourne jamais du party contraire. Ainsi quand nostre Virgile dit, & *les mauvaises joyes de l'ame*, il parle disertement à la verité; mais il ne parle pas juste, parce qu'il n'y a point de mauvaises joyes. Il a donné ce nom aux voluptez, & a bien exprimé ce qu'il vouloit dire, sçavoir que les hommes se réjoüissoient de leur mal; néanmoins je n'ay pas dit sans raison que j'ay leu vostre Lettre avec beaucoup de volupté; car encore qu'un ignorant se réjouisse pour une juste occasion, je ne laisse pas d'appeller ce mouvement qu'il ne peut retenir, & qui se portera bien tost à d'autres sujets, du nom de volupté, laquelle il a conceüe par l'opinion d'un faux bien, sans discernement ny mesure.

Mais pour revenir à nostre sujet; prenez la peine d'entendre ce qui m'a plû dans vostre Lettre. Vous avez les

paroles à commandement, vostre discours ne vous emporte pas plus loin que vous n'aviez dessein d'aller. Il s'en voit beaucoup qui rencontrant un beau mot, s'engagent à écrire ce qu'ils ne vouloient pas écrire. Cela ne vous arrive jamais, car tout y est bien lié & fort propre au sujet. Vous dites autant que vous voulez, & vous laissez à entendre plus que vous ne dites. Ce qui témoigne quelque chose de plus grand, & nous montre que vostre esprit n'a rien de vuide ny d'enflé. I'y trouve pourtant des metaphores; mais elles ne sont ny desagreables, ny trop hardies, puisqu'elles ont déjà paru dans le monde. I'y trouve aussi des comparaisons desquelles si l'on nous vouloit interdire l'usage, & les laisser seulement aux Poëtes, ce seroit faute d'avoir leu les anciens auteurs. Ils ne cherchoient pas encore de l'applaudissement par l'eloquence, ils parloient avec simplicité & seulement pour se faire entendre; néanmoins leurs écrits sont tous remplis de comparaisons. Pour moy j'estime qu'elles sont nécessaires, non pour la raison qui les rend si familiares aux Poëtes,

mais afin que soulageant nostre foiblesse, elles fassent voir la chose comme presente aux yeux de l'auditeur.

En lisant Sextius homme vehement qui philosophe en langue grecque à la maniere Romaine, j'ay admiré une comparaiſon qu'il fait d'une armée qui marche en ordre quarré pour faire teste à l'ennemy de tous costez *Que* le Sage (dit il) fasse de mesme, qu'il répande ses vertus de toutes parts, afin qu'en quelque endroit qu'on le puisse attaquer, la défense soit toute preste, & que l'on execute sans confusion les ordres du commandant. Il dit encore que ce qui se pratique par les grands Capitaines qui disposent leurs troupes en sorte qu'elles entendent en mesme temps le commandement qui leur est fait, nous est d'autant plus necessaire, que dans la guerre l'on craint souvent l'ennemy sans sujet, & que le lieu qui sembloit le plus suspect se trouve quelquefois le plus assuré. La folie n'est jamais tranquile, elle craint d'en haut & d'en-bas, les deux flancs la battent, elle void des perils devant & derriere, elle tremble à toute occasion, elle n'est jamais en deffense, elle a peur mes-

me du secours qui luy vient. Mais le Sage est prest à tous assauts; & quand la pauvreté, la perte de ses proches, le mespris, & la douleur le viendront attaquer, il ne laschera point le pied, au contraire on le verra marcher sans peur, & combattre genereusement au milieu de ces traverses.

En verité il y a beaucoup de choses qui nous tiennent attachez, beaucoup qui alterent nos forces. Nous avons long temps croupy dans le vice. Il est malaisé de nous nettoyer, car nous sommes plus sales au dedans qu'au dehors. Mais je demande une chose que je considere souvent en moy-mesme, pourquoy nous demeurons si opiniastrement dans l'erreur. C'est premierement que nous ne la repoussons pas avec courage, & que nous ne cherchons pas la verité de toutes nos forces. De plus nous n'avons pas assez de creance pour les choses que les sages ont trouvées, nous ne voulons point approfondir tant de belles connoissances, nous nous contentons de passer legerement par dessus. Mais aussi comment pourroit se fortifier contre le vice un homme qui n'y travaille qu'au-

tant de temps qu'il n'est point occupé dans le vice? Personne de nous n'a pénétré au fond, nous avons pris seulement la superficie, & nous croyons que c'est assez, voire trop, d'avoir donné quelques heures à la philosophie parmi nos autres emplois. Le plus grand obstacle que nous ayons, c'est que si l'on nous appelle gens de bien, prudens, & justes, nous le croyons aussi tost, & nous en avons de la complaisance pour nous-mêmes. Nous ne sommes pas contents d'une mediocre louange, tout ce que la flaterie la plus effrontée nous presente, nous le recevons comme s'il nous estoit dû. Quand on dit que nous sommes parfaitement bons & sages, nous en demeurons comme d'accord, quoy que nous sçachions que c'est un mensonge, & nous avons tant d'amour pour nous, que nous voulons estre louiez pour des choses toutes contraires à celles que nous faisons. Si nous sommes cruels, concussionnaires, ou débauchez, nous sommes bien aises d'entendre dire que nous sommes doux, liberaux, & continens. De.là vient que nous ne voulons point nous changer, parce que

nous croyons estre fort gens de bien. Alexandre lorsqu'il couroit dans les Indes ruinant des peuples qui estoient à-peines connus de leurs voisins, fut blessé d'un coup de fléche en allant reconnoistre le foible d'une place qu'il avoit assiegée. Il ne laissa pas de continuer; mais comme le sang estant étanché, la douleur de sa playe augmenta, & que sa cuisse qui avoit esté suspenduë sur son cheval vint à s'engourdir, il fut contraint de s'arrester, & dit, Tout le monde m'assure que je suis fils de Jupiter; mais cette playe me fait bien voir que je suis un homme. Faisons la mesme chose chacun selon nostre condition; quand les flatteurs nous voudront infatuer, disons leur, vous me faites entendre que je suis prudent, je voy pourtant que je desire beaucoup de choses qui me sont inutiles & qui me pourtoient nuire si ie les avois. Je ne sçay pas encore, combien je dois boire & manger, ny quelle est la portée de mon estomach, & cependant les bestes connoissent la portée du leur aussi tost qu'elles sont rassasiées.

Mais je vay vous faire voir com?

ment vous pourrez connoistre que vous n'estes pas sage. Celuy-là est sage, qui remply de joye, tranquille & assuré, vit ainsi que font les Dieux. Examinez-vous maintenant. Si vous n'estes jamais troublé de tristesse, inquieté d'esperance ; si vostre ame est jour & nuit dans une mesme affiette, élevée & satisfaite d'elle-mesme ; assurés vous que vous estes venu au plus haut point de la felicité humaine ; mais si vous cherchez les voluptez de toutes parts, sçachez que vous estes autant éloigné de la sagesse que de la joye. Vous desirez celle-cy avec empressement ; mais ne croyés pas que vous la puissiez posseder dans la compagnie des richesses. Vous la cherchez encore parmy les honneurs, c'est à dire parmi les soucis & les épines, & ce que vous souhaités pour en tirer de la satisfaction, est ce qui fait le sujet ordinaire de tous les déplaisirs. Tout le monde pretend à la joye ; mais personne ne sçait où l'on doit puiser celle qui est permanente & solide. L'un croit la trouver dans le luxe & dans les festins, l'autre dans l'ambition & dans la foule des cliens qui le suivent, celuy-cy dans l'entre-

tien

rien d'une Maistresse, celuy-là dans l'ostentation de son sçavoir & des belles Lettres qui ne guerissent de rien. Tous ces plaisirs passagers & trompeurs traitent ces gens-là à peu près comme fait l'ivresse qui change la gayeré d'une heure en un regret qui dure long-temps, ou bien comme fait l'aplaudissement & la faveur du peuple qu'on acquiert avec bien de la peine, & qu'il faut payer ensuite avec beaucoup de soucis.

Tenez donc pour certain que c'est un effet de la sagesse d'avoir une joye toujours egale. L'Esprit du Sage est en pareil estat qu'est le monde au dessus de la Lune. Il y fait toujours beau temps. Vous avez donc raison de souhaiter la sagesse, puisque le sage n'est jamais sans joye. Mais cette joye ne prend naissance que dans une ame qui sçait bien qu'elle a de la vertu. Il n'y a que l'homme constant juste & moderé qui puisse avoir de la joye. Quoy donc (direz-vous) les fous & les meschans ne se réjouissent-ils point? non pas autrement que font les Lions quand ils ont trouvé quelque proye. Quand ces gens-là sont las de boire & de faire la débau-

che, qu'ils ont passé la nuit 'parmy le Vin, & qu'ils commencent à rendre les ragouts délicieux, dont ils chargét leur estomach, ils s'écrient alors, & recitent d'un ton melancholique ces paroles de Virgile.

*Car vous sçavez que cette nuit dernière  
En faux plaisirs se passa toute entière.*

Les débauchez passent châque nuit en de fausses joyes comme si c'estoit la dernière de leur vie. Mais cette joye qui accompagne les Dieux, & ceux qui les imitent n'est jamais interrompüë, & jamais ne cesse; elle cesseroit si elle estoit empruntée d'ailleurs; aussi n'est-ce point une grace qui vienne de personne, ny qui depende d'autrui. La fortune ne sçauroit oster ce qu'elle n'a point donné.



## EPISTRE LX.

*Que les souhaits de nos parens nous  
sont contraires.*

*Que l'on doit mettre au rang des be-  
stes les hommes qui les surpassent  
en avidité.*

**I**E me plains, je crie, je me fasche, de ce que vous desirez encore ce que vostre nourrisse, vostre Gouverneur, & vostre mere vous ont autrefois souhaité. Quoy, vous ne sçavez pas le mal qu'ils vous ont souhaité? O que les vœux de ceux qui nous aiment, nous sont contraires! & ce d'autant plus que le succès en a esté plus heureux: Je commence à ne me point estonner si toutes sortes de maux nous suivent dès nostre enfance; nous sommes élevez parmy les imprecations de nos parens.

Puissent les Dieux quelque jour recevoir de nous un culte desinteressé. Leur demanderons-nous tousiours quelque chose, comme si nous n'avions pas de quoy nous nourrir? Tiendrons-nous

toujours les campagnes couvertes de nos bleds, & tant de peuples occupez à les moissonner ? Verra-t-on toujours quantité de navires chargez de froment venir de diverses mers pour la provision d'une seule Table ? Un bœuf se nourrit dans un pasturage de peu d'arpens, une seule forest suffit à plusieurs elephans, & il faut la terre & la mer pour nourrir un seul homme. Quoy donc ? La nature en nous donnant un si petit corps, nous a-t-elle donné un ventre si insatiable afin qu'il surpasse l'avidité des plus gros animaux & des plus gourmans ? Nullement. Que pensez vous qu'il faille à la nature ? Elle se contente de peu de chose. Ce n'est pas la faim, mais c'est l'ambition qui nous oblige à faire tant de dépense. Voilà pourquoy, ( comme dit Saluste ) il faut mettre au rang des bestes ces hommes qui sont si sujets à leur ventre. Il y en a mesme qui ne meritent pas d'estre mis au rang des bestes, mais au rang des morts. C'est vivre en effet que d'user de sa vie, mais ceux qui se cachent & qui sont ensevelis dans la faineantise, on peut dire qu'ils demeurent dans leur maison comme dans leur

tombeau. On peut mettre au frontispice cette Inscription sur le marbre.  
 Un tel est mort avant la fin de sa vie.



EPISTRE LXI.

*Pour jouir de la vie il faut estre toujours prest de la quitter.*

*Il est plus necessaire de faire ses preparatifs pour la mort que de faire ses provisions pour la vie.*

**N**E desirons plus ce que nous avons desiré autresfois. Pour moy, je prends garde de ne pas souhaitter à present que je suis vieux, les mesmes choses que je souhaitois lors que j'estois jeune. C'est à quoy j'employe les jours & les nuits. Mon estude & ma pensée sont de mettre fin à mes desordres passez. Je tasche de faire en sorte qu'un jour me tienne lieu de toute ma vie, je ne le prends pas pour le dernier, mais je le considere, comme s'il le pouvoit estre. Je vous écris presentement dans cette disposition d'esprit, que si la mort m'appelle tandis que j'ay la

plume à la main, je suis tout prest de partir. Ce qui fait que je jouys de la vie, c'est que je ne me soucie pas de la quitter. Je songeois à bien vivre avant que je fusse vieux; maintenant que je le suis, je songe à bien mourir. Or c'est bien mourir que de mourir sans regret. Prenez garde de ne faire jamais rien malgré vous; car ce qui doit estre arrivera infailliblement, & la necessité se fait sentir à celuy qui resiste, non pas à celuy qui consent. C'est pourquoy je vous dis qu'en se soumettant volontairement à ce qui est commandé, l'on évite ce qu'il y a de plus rude dans la servitude, qui est de faire ce qu'on ne voudroit pas. Celuy qui fait ce qui luy est commandé, n'est pas mal-heureux, mais bien celuy qui le fait contre son gré. Disposons - donc nostre esprit à prendre en gré tout ce qui arrivera, & sur tout que la pensée de nostre fin ne nous afflige point. Il faut faire ses preparatifs pour la mort avant que de songer aux provisions pour la vie. Il se trouve assez de celles-cy, & c'est ce qui excite nos aviditez, car il nous semble, & il nous semblera toujours, qu'il nous manque quelque chose.

Mais quand il faut se persuader que l'on a assez vescu, cela ne dépend point des jours ny des années, mais seulement de l'esprit. Pour moy, (mon cher Lucile!) j'ay vescu assez long-temps, j'en suis satisfait, & j'attens la mort.



## EPISTRE LXII.

*Les affaires n'empeschent point d'estudier.*

*Le moyen le plus facile d'acquérir des richesses, c'est de les mépriser.*

Ceux qui veulent faire croire que la quantité des affaires les empeschent d'estudier, ne disent point la vérité. Ils font les occupez plus qu'ils ne le sont, & s'embarassent d'eux-mesmes. Pour moy, mon cher Lucile, je suis de loisir, & par tout où je me trouve, je suis toujours à moy, car je ne m'abandonne pas, mais ie me preste seulement aux affaires, & ie ne cherche point les occasions de perdre du temps. En quelque lieu que ie m'arreste, i'y entretiens mes pensées, & ie roule dans mon es-

prit quelque chose qui me puisse estre utile. Quand ie suis avec mes amis, ie ne suis pas pourtant absent de moy-mesme. Je ne m'arreste pas avec ceux que ie voy par l'occasion du temps ou des affaires ; mais i'envoye mon esprit en la conversation de quelque homme vertueux en quelque lieu & en quelque siecle qu'il ait esté.

Je porte d'ordinaire avec moy Demetrius. C'est le meilleur homme qui fut iamais. Je laisse à part ces gens vestus d'écarlate pour m'entretenir avec luy tout nud & délabré qu'il est ; & ie l'admire. Pourquoy ne l'admirerois-je pas ! Je voy qu'en cet estat rien ne luy manque. On peut bien tout mépriser, mais on ne sçauroit tout avoir. La plus courte voye pour acquerir des richesses, c'est de les mépriser. Mais nostre Demetrius vit d'une maniere qu'on diroit qu'il ne les méprise pas seulement, mais qu'il les a abandonnées aux autres.



-----

## EPISTRE LXIII.

*Il est bien feant de donner quelques  
larmes à la perte d'un amy.  
Mais il est ridicule de le vouloir  
pleurer éternellement.*

**V**ous estes fasché de la mort de  
Flaccus vostre amy, ie ne vous  
conseille pas de l'estre plus que de rai-  
son. Je vous demanderois bien de ne  
l'estre point du tout, sçachant que c'est  
le meilleur. Mais qui est capable d'u-  
ne telle constance, hors mis celuy qui  
s'est aff anchy du pouvoir de la fortu-  
ne? Encore cela le toucheroit-il, mais  
il ne passeroit pas plus avât. Pour nous  
autres, il y a lieu d'excuser nos larmes  
quand elles ne sont point excessives,  
& que nous taschons de les retenir;  
car dans la perte d'un amy il n'est pas  
honneste d'avoir les yeux secs, ny aussi  
tousiours pleurans. Il est bon de jeter  
quelques larmes, mais non pas de se  
fondre en pleurs. Ne croyez pas  
que ie sois severe en vostre endroit,

puis que le premier des Poëtes Grecs ne permet pas de pleurer plus d'un jour, ayant dit que Niobe eut soin de manger le iour mesme qu'elle perdit ses enfans.

Voulez-vous sçavoir d'où procedent ces tortens de pleurs & toutes ces lamentations ? C'est que nous' pretendons d'en tirer la preuve du regret que nous avons, & de faire paroistre plus de douleur au dehors que nous n'en avons au dedans, car il n'y en a pas un seul qui soit tousiours triste dans le cœur : O mal-heureuse folie ! On croit se faire honneur en paroissant affligé. Quoy direz-vous, faut-il que i'oublie incontinent mon amy ? Le souvenir que vous en aurez ne sera pas long s'il ne dure pas davantage que vostre douleur. Car tout refrongné que vous estes, il est certain que le moindre sujet qui se presentera par hazard est capable de vous faire rire. Il n'est pas besoin pour cela de la longueur du temps qui sçait adoucir toute sorte de regrets & tarir les larmes les plus fecondes. Cessez seulement d'observer vostre contenance, & aussi tost ce fantosme de tristesse disparoistra. Vous conser-

vez maintenant vostre douleur qui ne laisse pas de s'adoucir, quelque soin que vous en preniez, & qui finira d'autant plus viste qu'elle se trouvera plus violente. Faisons donc en sorte que le souvenir des amis que nous avons perdus, nous soit touiours agreable. On ne se réfléchit pas volontiers sur un obiet qui donne de la peine. Mais s'il est impossible de se remettre sans chagrin le nom des personnes que nous avons aymées durant leur vie, faisons que ce chagrin ne soit pas sans quelque plaisir.

Attalus disoit autresfois que le souvenir que nous avons de nos amis après leur mort nous plaist à peu près comme fait l'amertume dans le vin vieux, ou comme certaines pommes qui sont aigres & douces. Laissons passer quelque temps, l'amertume se dissipera, & le plaisir nous demeurera tout pur. Si nous en croyons Attalus, c'est une espee de miel & de ragoust que de songer que nos amis sont en vie & en bon estat, mais il dit que le souvenir de ceux qui sont morts, n'a point de satisfaction qui ne soit mêlée de quelque aigreur. Or qui n'avouëra pas

que les choses aigres réjouyſſent l'eſtomach ? Pour moy , je ne ſuis pas de ſon avis. Le ſouvenir des amis que j'ay perdus, m'eſt toujours agreable & doux , car je les ay poſſedez , ſçachant bien que je les devois perdre, & ie les ay perdus comme ſi ie les poſſedois encore.

Faites - donc , mon cher Lucile ! en cette rencontre , ce qui convient à une perſonne raifonnable comme vous l'eſtes. Ne parlez point indignement d'un ſi beau preſent que vous a fait la nature. Il eſt vray qu'elle vous l'a oſté , mais elle vous l'avoit donné. Cela nous devroit rendre avides de la converſation de nos amis , de ne pas ſçavoir combien de temps nous en pourrons iouyr. En eſſet, ſi nous conſiderons combien de fois nous les avons quittez à l'occaſion de quelque long voyage, combien de iours nous avons paſſez ſans les voir lors que nous demeurions en même lieu , nous trouverons que nous avons perdu plus de temps hors de leur compagnie durant qu'ils vivoient , que nous n'en perdons à preſent qu'ils ſont morts.

Mais , peut-on ſupporter ces gens

qui se desolent dans la mort de leurs amis après les avoir negligez durant leur vie ? Ils ne sçauroient les aimer, que quand ils les ont perdus ; C'est pour cela qu'ils font éclater leurs regrets , craignant qu'on ne doute de leur affection de laquelle ils s'avisent bien tard de donner des marques. Au reste, si nous avons d'autres amis nous leur faisons tort, témoignant qu'ils ne valent pas assez pour nous consoler de celui que la mort nous a fait perdre. Si nous n'en avons point, nous avons plus à nous plaindre de nous que de la fortune, parce qu'elle ne nous a osté qu'un seul amy, & nous n'avons pas eu soin d'en acquerir d'autres. Outre qu'il est à croire que celui qui n'a pu aimer plus d'une personne n'en a point aymé du tout. Un homme qui se voyant dépoüillé de son habit aymeroit mieux se plaindre que de chercher quelque chose pour se couvrir les épaules, & se parer du froid, ne vous sembleroit-il pas un grand fou ? Celui que vous aymiez est mort, cherchez en un autre que vous puissiez aimer, car il vaut mieux remplacer un amy que de le pleurer éternellement.

Je sçay bien que ce que je vay dire est assez commun, ie n'omettray pas pourtant de le dire, quoy que tout le monde l'ait dit. Le temps finit la douleur que la raison n'avoit pû guerir. Il est toutesfois bien honteux à un homme de jugement de finir son deüil parce qu'il est las d'estre en deüil. Je vous conseille de quitter la douleur avant qu'elle vous quitte, & de cesser de faire ce que vous ne sçauriez faire longtemps, quand mesme vous le voudriez. Nos anciens ont donné aux femmes une année pour pleurer, non pas afin qu'elles pleurassent si long-temps, mais de peur qu'elles ne pleurassent plus long-temps. Il n'y a point de terme prescrit pour les hommes, parce qu'il n'y en a point d'honneste pour eux. Entre toutes ces femmes que l'on a eu peine de retirer du bûcher ardent, & d'arracher de dessus les corps de leurs marys deffunts, donnez m'en une seule qui ait pû pleurer un mois entier ? Croyez-moy, il n'y a rien dont on se rebute plûtoft que de la tristesse : Il est vray que lors qu'elle est recente, on tasche de la consoler, mais quand elle est trop longue, on la

tourne en ridicule. Ce n'est pas sans sujet, car elle est d'ordinaire ou feinte, ou déraisonnable.

Je vous parle ainsi, moy qui ay pleuré avec tant d'excès Annæus Serenus mon cher Amy, que l'on me met, à mon grand regret, entre les exemples de ceux qui ont esté surmontez par la douleur. Je condamne à present mon erreur, voyant qu'elle procedoit de ce que je n'avois jamais pensé qu'il pouvoit mourir devant moy. Je considérois seulement qu'il estoit jeune, & beaucoup moins aagé que je n'estois, comme si la mort gardoit quelque ordre quand elle nous mene au tombeau. Souvenons-nous donc que nous & nos amys sommes tous mortels. Je devois dire alors, Serenus à la verité est plus jeune que moy, qu'importe? Il peut mourir devant moy, quoy qu'il doive mourir après moy. Pour n'avoir pas fait cette reflexion, la fortune m'abatit tout d'un coup, m'ayant trouvé au dépourvû. Maintenant, je considere, que toutes choses sont sujettes à la mort, sans aucune distinction d'aage ny de temps; car tout ce qui peut arriver quelquefois, peut arriver

aujourd'hui. Songeons - donc, mort  
 Cher Lucile ! que nous irons bien-  
 tost où nous nous plaignons que nô-  
 tre amy soit allé, & peut estre ( si ce  
 que nous disent les Sages, est veritable,  
 & qu'il y ait quelque lieu qui nous  
 reçoive après la mort ) que celui que  
 nous croyons perdu, n'a fait que passer  
 devant.

\*\*\*\*\*

### EPISTRE LXIV.

*Les bons Livres nous animent à la  
 vertu.*

*Il faut reverer les Anciens , comme  
 les Precepteurs du Genre humain.*

**V**ous fustes hier avec nous, vous  
 auriez suict de vous plaindre si  
 vous n'y aviez esté qu'hier seulement,  
 c'est ce qui m'a fait dire avec nous ; car  
 avec moy vous y estes tousiours. Il  
 estoit survenu quelques uns de mes  
 amis qui avoient fait grossir la fumée  
 de ma cuisine, non pas comme celle  
 de ces maisons où l'on fait bonne che-  
 se, & qui effraye quelquefois ceux qui

veillent durant la nuit, mais toutefois assez pour faire connoître qu'il m'estoit venu des hostes. Nous eûmes divers entretiens comme il arrive à ceux qui sont à table, où l'on passe ordinairement d'un discours à un autre, sans jamais venir à la conclusion. Enfin, on lût le Livre de Q. Sextius le pere, qui est à mon avis un grand personnage, & de la Secte Stoïque, quoi qu'on n'en demeure pas universellement d'accord. Bon Dieu! qu'il a de vigueur: Combien de force & de courage! C'est ce que vous ne rencontrerez pas dans tous les Philosophes. Car, ils n'ont, pour la plûpart, que le titre de grand, tout le reste est foible & languissant. Ils enseignent, ils disputent, ils chicanent assez; mais ils n'inspirent pas le courage, parce qu'ils en sont dépourvûs. Quand vous lirez Sextius, vous direz, sans doute. Il est animé, il est vigoureux, il est libre, il est au dessus de l'homme. Il me renvoie tousiours plein d'une haute assurance. Pour moi, ie vous avouë, qu'en quelque disposition que ie me trouve quand ie le lis, le deffierois volontiers tous les accidens, & m'offri-

rois à combattre la fortune. En un mot, s'entre dans l'esprit de celui-là que le Poëte introduit cherchant l'occasion de s'éprouver & de montrer sa valeur.

*Il voudroit rencontrer un sanglier,  
un lion.*

Je voudrois de mesme trouver quelque obstacle pour le surmonter, ou quelqu'autre suiet pour exercer ma patience : Car Sextius a encore cela d'excellent, qu'il vous montre la grandeur du souverain bien, sans vous oster l'esperance de le pouvoir acquerir. Il vous fait voir qu'il est en un lieu fort élevé, mais qui n'est pas inaccessible à ceux qui s'y veulent acheminer. C'est ainsi que la vertu excite en mesme temps l'admiration de sa beauté & l'esperance de sa conquête. Certainement ie donne beaucoup de temps à la contemplation de la sagesse. Je la regarde à peu près comme ie fais le monde, lequel ie considere tous les iours comme si i'y estois nouvellement venu. Je revere toutes ses inventions, & ceux qui les ont trouvées. J'en use comme d'un patrimoine commun; c'est un travail fait pour moy; c'est un acquist qui

m'appartient. Mais imitons le bon pere de famille, augmentons le bien qui nous a esté laissé, afin que ce patrimoine se trouve plus ample entre les mains de nos successeurs. Il reste encore beaucoup d'ouvrage, & il en restera toujours beaucoup. Ceux qui viendront après mille siècles pourront encore y aiouster; & quand mesme les anciens auroient tout trouvé, c'est toujours quelque chose de nouveau de sçavoir faire l'usage & l'application de ce que les autres ont trouvé.

Supposez que l'on nous ait laissé des remedes pour guérir les yeux, il n'est pas necessaire que j'en aille chercher d'autres, mais il faut sçavoir appliquer ceux cy suivant la nature du mal & l'opportunité du temps. L'un appaise la demangaison des yeux, l'autre diminue l'épaisseur des paupieres, l'un détourne la fluxion, l'autre fortifie la veuë, il faut que vous prepariez ces remedes, que vous en regliez la dose, & que vous les donniez quand il sera temps. De mesme, les anciens ont trouvé les remedes qui sont propres pour les maladies de l'ame. Mais c'est à nous de chercher quand &

comment, il les faut appliquer. Ceux qui nous ont précédé, ont beaucoup fait, mais ils n'ont pas tout achevé.

On les doit toutesfois admirer & les reverer comme Dieux. Pourquoy ne garderions-nous pas les portraits de ces grands hommes & n'honorerions nous pas le iour de leur naissance afin de nous exciter à la vertu? Ne les nommons iamais sans quelque éloge, car le respect que nous devons à nos Precepteurs nous le devons aussi à ces Precepteurs du genre humain qui nous ont découvert les sources de tant de choses utiles. Si nous rencontrons un Preteur, un Consul, nous luy rendons toutes les marques d'honneur, nous descendons de cheval, nous nous découvrons, nous nous retirons du chemin. Et quand les deux Catons, le sage Lelie, Socrate, Platon, Zenon, & Cleanthe se presenteront à nos esprits, les recevrons-nous sans leur rendre quelque veneration particuliere? Pour moy ie les revere extrêmement, & ie n'entends point citer les noms de ces grands Personnages, que ie ne me leve tousiours pour leur faire honneur.



vous en rapporteray que ce qui regarde la contestation qui arriva entre nous, dont vous fustes choisy pour arbitre, & où vous trouverez peut-estre plus de difficulté que vous ne pensez.

Il y a trois opinions differentes touchant les causes. Nos Stoïciens disent (comme vous sçavez) qu'il y a deux choses dans la nature dont tout a esté produit; sçavoir la cause & la matiere. La matiere est tousiours oisive, elle est prestè à tout recevoir, elle demeurera inutile si personne ne la remuë. La cause, c'est à dire l'intelligence forme la matiere, & la tourne comme elle veut. Elle en fait divers ouvrages. Il y doit donc avoir ce de quoy quelque chose est fait, & ce qui l'a fait; celuy-cy est la cause; celuy-là est la matiere. Tout Art est une imitation de la nature, & par cette raison ce que i'ay dit de ses ouvrages en general, se peut appliquer à ce que les hommes font en particulier. Dans une Statuë, par exemple, il y a eu la matiere qui estoit disposée à recevoir de l'ouvrier la façon, & l'ouvrier qui a donné une forme à cette matiere. Ainsi dans une Statuë, le cuivre est la matiere, & l'ou-

vrier est la cause. Il en va de mesme de toutes les choses, elles sont composées de ce qui est fait, & de ce qui fait.

Les Stoïciens n'admettent qu'une seule cause, sçavoir ce qui fait. Aristote est d'avis que la cause peut estre prise en trois manieres. La premiere cause, dit-il, c'est la maniere, sans laquelle rien ne se peut faire. La seconde est l'ouvrier. La troisième est la forme qui est donnée à l'ouvrage, comme à la Statuë, c'est ce qu'Aristote appelle *ἰδέα*. Il y en a encore, dit-il, une quatrième qui se joint avec les autres, c'est l'intention de l'ouvrage. Je vais vous expliquer ce que c'est. Le cuivre est la premiere cause de la Statuë, car elle n'auroit jamais esté faite, s'il n'y avoit eu auparavant ce dequoy elle a esté taillée ou iettée en fonte. La seconde cause est l'ouvrier: car le cuivre n'auroit pas esté façonné & mis en Statuë, si de sçavantes mains n'y avoient travaillé. La troisième cause est la forme; car cette Statuë ne s'appelleroit pas Doriphore ou Diadumene, si on ne luy en avoit donné le visage. La quatrième cause, est l'in-

tion pour laquelle on l'a faite; car  
 sans cela la Statue n'auroit pas esté fai-  
 te. Mais qu'est-ce que cette inten-  
 tion? C'est ce qui a excité l'ouvrier à  
 la faire; c'est l'argent, s'il a travaillé  
 en intention de vendre la Statue, la  
 Gloire, s'il a travaillé pour sa Reputa-  
 tion, la Pieté, s'il a eu l'intention  
 de la donner pour l'Ornement de quel-  
 que Temple: c'est donc une cause  
 pour laquelle une chose est faite. Car  
 n'estimez-vous pas qu'il faut compter  
 entre les causes d'un Ouvrage, celle  
 sans laquelle l'Ouvrage n'auroit pas  
 esté fait? A toutes ces causes, Platon  
 en adiouste une cinquième, qu'il ap-  
 pelle Idée; c'est l'exemplaire sur quoy  
 l'Ouvrier iettant la veüe fait ce qu'il  
 avoit intention de faire. Il n'importe  
 pas qu'il ait cet Exemplaire au dehors  
 pour y porter les yeux, ou au dedans  
 pour reflechir sur l'imagination qu'il  
 en a conceüe. Dieu contient en soy  
 tous ces Exemplaires avec le nombre  
 & la maniere de toutes les choses qu'il  
 doit faire. Il est plein de ces figures  
 que le mesme Platon appelle immor-  
 telles, immuables, infatigables, qui  
 ne se peuvent épuiser. C'est pourquoy  
 les

les hommes perissent, mais l'humanité qui est l'exemplaire sur lequel ils ont esté formez, subsiste & ne souffre rien, tandis que ces hommes particuliers sont malades & finissent par la mort. Il y a donc cinq causes suivant l'opinion de Platon; celle de quoy; celle par qui; celle comme quoy; celle sur quoy; celle pourquoy: Enfin ce qui provient de toutes ces causes. Comme dans la Statuë, dont nous parlions; celle de quoy est le cuivre; celle par qui est l'ouvrier; celle comme quoy est la forme qui luy est donnée; celle sur quoy est l'exemplaire que l'ouvrier imite; celle pourquoy, est l'intention de l'ouvrier. Ce qui provient de tout cela est la Statuë.

Le monde, comme dit Platon, a toutes ces causes, Dieu en est l'ouvrier; ce de quoy il est fait, est la matière; la forme c'est l'ordre & la disposition qu'il y a mise; l'Exemplaire est l'entendement de Dieu, sur lequel il a fait ce grand Ouvrage: la cause pourquoy il l'a fait, est sa bonté. Il est bon, il a fait tout bon; car celuy qui est bon, n'a point de repugnance à rien qui soit bon; c'est pourquoy il l'a fait

Q

le meilleur qu'il luy a esté possible. C'est à vous maintenant à prononcer, & à declarer celuy qui vous semble avoir dit quelque chose de vray-semblable, non pas de certain; car cela est autant audeffus de nous que la verité mesme.

Je diray cependant, que cette multitude de causes qu'introduisent Platon & Aristote, comprend trop ou trop peu: car s'ils prennent pour causes de ce qui est fait, les choses sans lesquelles il n'auroit pas esté fait, ils en ont mis trop peu. Ils devoient y mettre encore le temps, puisque rien ne se peut faire sans le temps. Il falloit ajouter le lieu: car on ne peut faire une chose sans qu'il y ait un lieu pour la faire. On en peut dire autant du mouvement; car sans luy rien ne se fait, rien ne se détruit; on ne peut exercer aucun Art; il ne se peut faire aucune mutation sans mouvement. Mais nous cherchons maintenant une cause premiere & generale, laquelle doit estre simple, puisque la matiere est simple. Nous demandons ce que c'est que cette cause, C'est une intelligence qui agit; c'est à dire Dieu.

Ainsi celles que ie viens de rapporter ne sont point proprement causes, chacune a son regard ; mais elles dependent toutes d'une seule ; sçavoir, de celle qui agit. Vous dites que la forme est une cause, mais c'est l'Ouvrier qui la donne à son Ouvrage, duquel elle est une partie, & non pas la cause ; de mesme l'Exemplaire n'est pas la cause ; mais un instrument necessaire à la cause, comme le cizeau & la lime sont necessaires à l'ouvrier ; car sans cela l'Art ne sçauroit rien executer ; ils ne sont pas pourtant des parties ou des causes de l'Art. Ces deux Philosophes disent encore que l'intention de l'ouvrier est une cause ; si c'est une cause, elle n'est pas une cause efficiente ; mais seulement accessoire. Or toutes ces causes sont sans nombre, & nous en cherchons une qui soit generale. Quand ils ont dit que le monde & tout ce parfait ouvrage que nous voyons est cette cause, ils ont oublié leur subtilité ordinaire : car il y a grande difference entre l'Ouvrage & la cause de l'Ouvrage. Enfin, donnez vostre Jugement, où comme il est plus expedient en ces sortes de matie-

res, dites que vous ne voyez pas encore assez clair, & renvoyez-nous à une autre fois.

Vous me direz : quel plaisir prenez-vous à perdre le temps en des questions qui ne vous sçauroient guerir de la moindre de vos passions ? Je songe premierement à ce qui peut établir le repos de mon ame, & après que ie me suis bien examiné, ie considere ce grand Vniuers. Mais ne croyez pas que ce temps-là soit perdu : car ces Meditations, pourveu qu'elles ne soient point ainsi divisées & reduites en questions frivoles, élevent & contentent l'esprit, lequel se sentant pressé de la matiere, n'aspire qu'à se mettre au large & à retourner au lieu de son origine. Le corps luy est un supplice & un poids qui le retient attaché, si la Philosophie ne le vient soulager, en luy découvrant les secrets de la nature, & le faisant passer de la terre au ciel. C'est ainsi qu'il se met en liberté, & que s'estant dérobbé de sa garde, il se va recreer dans le ciel ; de mesme, que les Artisans qui ont long-temps travaillé sur un ouvrage délicat, dans un lieu sombre,

sortent, & vont se promener au grand iour dans une place-publique, afin de réioüir leur veüë qui est fatiguée. Ainsi l'esprit qui est enfermé dans cette obscure & triste demeure, prend l'esfor quand il le peut, & va se reposer dans la contemplation des effets de la Nature.

Le Sage, & celuy qui aspire à la Sagesse, quoy qu'il soit attaché à son corps, ne laisse pas de s'en détacher quelquefois par la meilleure partie, & d'élever en haut toutes ses pensées. Il croit, comme s'il y estoit obligé par serment, que le temps qu'il demeure icy bas, luy est donné de grace, & sans avoir de l'amour, non plus que du dégoüst pour la vie. Il s'accommode aux choses de la terre, sçachant bien qu'on luy en reserve de meilleures autre-part. Me défendrez-vous de considerer ce qu'il y a dans l'Univers? Voulez-vous, en me détachant de ce grand Tout, me renfermer dans la partie que i'habite? Ne pourray-je point rechercher quels sont les principes de toutes choses? qui les a formées? qui a separé & mis en ordre ce qui estoit auparavant confondu dans

une masse brute & immobile ? Ne m'informeray-je point qui est l'Architecte de ce monde ? Comment une si vaste étendue se trouve si bien rangée ? Qui a ramassé ce qui étoit épars, & distingué ce qui estoit pêle-mêle ? Qui a donné des figures différentes aux choses qui estoient cachées sous la difformité de la matière ? D'où procede cette grande clarté qui fait le jour ; si c'est feu, ou quelque chose de plus luisant que le feu ? Ne sçauray-je point d'où ie suis venu ? Si ie verray ces choses-là une seule fois ou plusieurs ? Où ie dois aller en partant d'icy ? Où l'ame sera receüe estant affranchie de la servitude du corps ? Voulez-vous m'empêcher de m'élever au Ciel ? C'est à dire, voulez-vous que ie vive la teste baissée contre terre ? Je suis de trop bon lieu ; ie suis destiné à des choses trop grandes pour me rendre esclave de mon corps, ie ne le regarde que comme une prison dont ie suis environné. C'est pourquoy ie le presente à la fortune pour arrester ses traits, & ie n'en laisse passer un seul iusques à moy, chez qui rien n'est susceptible

d'iniure que ce miserable logis ; mais l'ame qui l'habite, est franche & libre. Jamais cette chair ne me soumettra à la crainte ny à la dissimulation qui est indigne d'un homme - de - bien. Jamais ie ne commettray un mensonge en sa faveur; ie rompray nostre société, quand bon me semblera; & cependant, quoy que nous soyons liez ensemble, il n'y aura point d'égalité entre nous, & l'ame prendra l'autorité toute entiere. Le mépris de nostre corps est la veritable liberté. Mais pour revenir à mon propos, ce qui sert beaucoup à cette liberté, est la contemplation dont ie parlois tout à l'heure; sçavoir, que tout est composé de Dieu, & de la matiere; que Dieu gouverne tous les Estres qui sont répandus autour de luy, & le suivent comme leur maistre & leur conducteur. Or, Dieu, qui agit sur la matiere, est plus puissant que la matiere qui reçoit l'action de Dieu. Le rang que Dieu tient dans le monde, nostre ame le doit tenir dans l'homme : la matiere est au regard de Dieu, ce que le corps est au nostre. Il faut donc que le pire obeïsse au meilleur; que nous

soyons fermes contre les accidens; que nous n'aprehendions point les injures, les violences, la prison, ny la pauvreté. Qu'est ce que la mort? Ou elle est une fin ou bien un passage. Je ne crains point de n'estre plus; car c'est de mesme que si je n'avois jamais esté, ny de passer aussi, par ce qu'il m'est incommode d'estre si estroitement logé.



### EPISTRE LXVI.

*Que l'on voit quelquefois de grands esprits logez en des corps infirmes.*

*Que tous les biens sont égaux, quoy que leur nature & leurs objets soient differents.*

**I**E vis dernièrement Claranus, mon compagnon d'Ecole, après un intervalle de plusieurs années. Vous sçavez déjà, (& vous n'attendez pas que je vous le dise) qu'il est vieux; mais il a encore l'esprit sain & vigou-

reux, & qui ne cede point à l'infirmité de son corps. En verité, la nature a eu grand tort d'avoir si mal logé un si bel esprit, si ce n'est pour nous faire voir qu'une ame genereuse & contente peut estre envelopée d'un étuy défectueux. Il a neanmoins surmonté tous ces obstacles, & par le mépris qu'il a fait de soy mesme, il s'est appris à mépriser toutes choses. Celly-là s'est trompé, (à mon avis,) qui a dit,

*La beauté rend toujours la vertu plus aimable:*

Car elle-cy n'a pas besoin de parure, elle trouve en soy son plus grand ornement. Elle honore, & pour ainsi dire, elle consacre son corps. Après tout, quand je considere nostre Claranus, il me semble beau, & aussi droit de corps que d'esprit. Un grand homme peut sortir d'une petite maison, & une grande Ame se peut rencontrer dans un corps petit & difforme. Ce qui me fait croire que la nature produit de telles personnes, afin que l'on connoisse que la vertu peut naistre par tout. S'il luy avoit esté possible de produire les ames tou-

tes nuës elle l'auroit fait, sans doute; mais elle a fait davantage; car elle a mis au monde certaines gens qui sont embarassez de leurs corps, & ne laissent pas d'agir, nonobstant les incommoditez qu'ils en reçoivent. Il semble que Claranus ait esté fait exprés, pour nous apprendre que l'ame n'est point souillée par la difformité du corps; mais que le corps reçoit du lustre par la beauté de l'ame. Quoy que nous ayons passé fort peu de jours ensemble, nous avons eu toutesfois beaucoup d'entretiens, lesquels je mettray par écrit, & vous les enverray cy-aprés.

Le premier jour, on demanda comment les biens pouvoient estre égaux, leur nature estant différente, & de trois sortes. Nos Philosophes veulent qu'il y en ait du premier ordre, comme la joye, la paix, & le salut de la patrie. D'autres du second ordre, qui sont attachez à des sujets tristes & fâcheux, comme la patience dans les tourmens, la constance dans une forte maladie. Nous désirons absolument ceux-là; mais nous ne demandons ceux-cy que par occa-

sion, & quand nous en avons besoin. Il y a encore des biens du troisiéme ordre, comme un port modeste & bien réglé; un extérieur de prudence; le geste, & les manieres d'un homme judicieux: Comment ces choses peuvent-elles estre pareilles, puisque nous ayons les unes, & que nous apprehendons les autres? Pour les bien distinguer, il faut les rapporter au premier bien, & considerer ce que c'est: C'est une ame qui ne regarde que la verité, qui sçait ce qu'il faut desirer, & ce qu'il faut éviter, qui estime les choses suivant leur valeur, & non suivant leur reputation, qui jettant ses regards sur tout l'Univers, considere attentivement tout ce qui s'y passe; qui veille sur ses pensées & sur ses actions, également forte & grande, invincible à la douleur & au plaisir; pareille en l'une & l'autre fortune; qui est audessus de tous les accidens; en qui la beauté se trouve accompagnée de la grace, & la santé de la vigueur; ferme, intrepide, que la violence ne sçauroit abatre, qui ne s'éleve ny ne s'abaisse pour aucune chose qui arrive. La

vertu est faite de la sorte, voilà son portrait, si vous la regardez d'une seule veüe, quand elle se montre à découvert. Mais il y en a plusieurs especes qui s'étendent à tous les estats & à toutes les actions de la vie, sans qu'elle en devienne ny plus grande, ny plus petite.

Le souverain bien ne scauroit déchoir, ny la vertu marcher en arriere. Elle prend seulement diverses qualitez suivant la nature des actions qu'elle exerce; elle imprime sa ressemblance & son caractere à tout ce qu'elle touche; elle releve les actions & les amitez des particuliers; elle honore des familles entieres quand elle y a pris habitude; tout ce qu'elle touche devient aimable, éclatant, & merueilleux entre ses mains. C'est pourquoy sa force & sa grandeur ne peuvent monter plus haut, puisque l'extrême grandeur est incapable d'accroissement. Aussi ne trouverez-vous rien qui soit plus droit que ce qui est droit; rien de plus vray que ce qui est vray; ny rien de plus temperé que ce qui est temperé. Toute vertu a sa mesure & ses bornes. La constance ne

ſçauroit aller plus avant, non plus que la verité, l'affeurance, & la bonne foy. Que pourroit-on ajoûter à ce qui eſt parfait? Rien, ou bien il n'étoit pas parfait. Il en eſt de meſme de la vertu, à qui neceſſairement il manqueroit quelque choſe ſi l'on pouvoit y ajoûter. Ce qui eſt honneſte ne reçoit point d'augmentation; car il eſt le but & la fin de tout ce que je viens de dire. Ne mettez-vous pas en même rang, ce qui eſt bien ſeant, ou juſte, ou legitime? Tout cela eſt renfermé en de certaines bornes qui ne ſe peuvent eſtendre. C'eſt une marque d'imperfection que d'eſtre ſuſceptible d'accroïſſement; le bien de quelque ſorte qu'il ſoit, ſe réduit toujours aux mêmes termes. Le bien public & le particulier ſont liez enſemble, & ne ſe peuvent non plus ſeparer que l'honneſte & le deſirable. Les vertus ſont donc pareilles entr'elles, auſſi bien que leurs actions, & les hommes qui les produiſent.

Les vertus des Plantes & des Animaux qui ſont mortelles, fragiles, incertaines & caduques; tantôt s'élevent, & tantôt ſ'abaïſſent; ce qui fait qu'on ne ſçau-

roit les estimer par un mesme prix. Mais il n'y a qu'une seule reigle qui conduit les vertus humaines ; parce qu'il n'y a qu'une seule raison qui est droite & simple. Il ne se trouve rien de plus divin que ce qui est divin, ny rien de plus celeste que ce qui est celeste. Les choses mortelles montent, décheent, augmentent, deperissent, se remplissent, se vident, & cette vicissitude produit l'inégalité qui se trouve entre elles. Les choses divines sont toutes d'une mesme condition, & d'une mesme nature. Or, cette raison, dont je parle, n'est autre chose qu'une portion de la Divinité enfermée dans le corps de l'homme. Si la raison est divine, & qu'il n'y ait rien de bon sans la raison, il faut que ce qui est bon soit divin. Or, il n'y a point de difference entre les choses divines ; il n'y en a donc point aussi entre les bonnes. Ainsi vous voyez que la joye, & la constance dans les tourmens, sont deux vertus pareilles ; car, il se rencontre en l'une & en l'autre une mesme grandeur d'ame, hormis qu'elle est oysive & relâchée en celle-là, roide & opiniastre en celle-cy.

Quoy ? ne croyez vous pas que la vertu soit pareille en celuy qui force hardiment une Place , & en celuy qui la deffend avec courage & patience ? Si Scipion est glorieux pour avoir enfermé Numance , & l'avoir serrée de si près , qu'il contraignit les assiegez , qu'il ne pouvoit vaincre , de se perdre eux-mêmes ; les Numantins le font aussi , qui sçachant bien que rien n'est fermé , quand le passage de la mort est ouvert , expirerent courageusement entre les bras de la liberté. Tout le reste est de la mesme sorte , comme la tranquillité , la sincérité , la liberté , la constance , la patience , la perseverance ; car il n'y a qu'une vertu qui leur sert d'appuy , & qui tient l'ame droite & invariable.

Quoy donc ? N'y a-t-il point de difference entre la joye , & la patience invincible dans les douleurs ? Non , quant à la vertu ; mais beaucoup quant au sujet où l'une & l'autre est employée ; car , on void d'un costé de la recreation d'esprit qui est naturelle , & de l'autre de la douleur qui est contraire à la nature. Ce sont des moyens à la verité fort differents ;

mais la vertu s'y trouve toute pareille; elle ne change pas avec la matiere; celle qui est difficile & fascheuse ne la rend pas moindre, comme celle qui est agreable & plaisante ne la rend pas meilleure. Il est donc necessaire que ces deux biens soient égaux, puisque de deux hommes sages, l'un ne sçauroit se mieux comporter dans la joye, ny l'autre dans les souffrances. Or est-il que deux choses sont égales, quand elles sont telles que l'on ne peut rien faire de mieux. Si ce qui est étranger & détaché de la vertu, la pouvoit augmenter ou diminuer, il est certain qu'une mesme chose ne pourroit estre bonne & honneste tout ensemble; cela estant, il n'y auroit plus rien d'honneste dans le monde. Pourquoy? je vays vous le dire; parce que rien n'est honneste quand on le fait malgré soy; il doit estre volontaire. Si l'on y apporte de la paresse, de la répugnance, de l'irresolution, & de la crainte, l'action perd aussi tost ce qu'elle a de meilleur, qui est d'estre faite avec plaisir. Ce qui n'est pas libre, ne peut estre honneste. Celuy qui craind, n'est pas

libre. Tout ce qui est honneste, est toujours assurez & tranquille. Si l'on refuse une chose; si l'on s'en plaint; si l'on y trouve du mal, aussi-tost le trouble & la discorde se jettent dans l'ame, l'apparence de la justice la tire d'un costé, la crainte du mal la rappelle de l'autre. C'est pourquoy celuy qui veut faire quelque chose de vertueux, s'il rencontre des obstacles, il ne doit point les prendre pour des maux, mais seulement pour des incommoditez. L'honneste n'est jamais contraint ny forcé; il est pur & sans mélange d'aucun mal.

Je sçay que l'on me pourra dire en cet endroit: Vous voulez nous persuader qu'il est égal de se réjoüir, ou de souffrir la torture, & laisser la cruauté des bourreaux sans dire un seul mot. Je pourrois répondre avec Epicure, que le Sage, s'il estoit brûlé dans le Tauraeu de Phalaris, s'écrieroit, le tourment est doux, il ne vient pas jusques à moy. Vous étonnez-vous donc, que je die, qu'il est égal d'estre assis à table, ou d'estre debout dans la gesne, quand on la souffre avec courage? veu qu'Epicu-

re avance une chose bien plus estrange, qu'il est doux d'estre tourmenté. Mais je dis, qu'il y a grande difference entre la joye & la douleur. Si l'on m'en donne le choix, il est certain, que je prendray l'une, & que je rejettray l'autre; la premiere est naturelle, l'autre est contre nature; tandis qu'on les regarde de la sorte, on trouve un grand intervalle qui les separe; mais quand on les rapporte à la vertu, elles sont toutes deux pareilles, tant celle qui chemine sur des roses, que celle qui marche sur des épines. On ne considere point la douleur, les traverses & toutes les afflictions, parce que la vertu les surmonte, & les efface par sa grandeur, comme le Soleil offusque les Estoilles par sa lumiere; & les incommoditez quand elles se rencontrent avec la vertu, n'y paroissent pas davantage que la pluye qui tombe dans la mer.

Mais afin que vous sçachiez qu'il en va de la sorte; il faut que vous croyez, qu'un homme-de-bien se portera toujours avec empressement à tout ce qui est honneste. Qu'il y ait des feux, & des bourreaux preparez pour l'arrê-

ter, il poursuivra son dessein, considérant plutôt ce qu'il doit faire, que ce qu'il doit souffrir. Il se jettera dans une occasion d'honneur, comme il feroit entre les bras d'un homme de bien, & l'estimera avanrageuse, seure & favorable. Ainsi vous voyez que cette occasion, quoy que triste & facheuse, tiendra chez luy le mesme lieu que tiendrait un homme de bien, encore qu'il fust pauvre, banny, & malade. Sus-donc, mettez d'un costé un homme de bien, comblé de richesses, & de l'autre un homme qui n'ait aucun de ces biens extérieurs, mais qui possede toutes choses en soy, vous trouverez qu'ils seront tous deux également bons, encore que leur fortune soit fort inégale. Il faut, comme j'ay déjà dit, juger des choses, comme des hommes. La vertu est également louïable dans un corps vigoureux & libre, & dans un corps infirme & captif. Partant, votre vertu ne meritera pas plus d'honneur, si la fortune vous a conservé le corps entier, que si vous estiez estropié de quelque membre; autrement ce seroit estimer le maistre par l'habit de son valet; car toutes les choses

qui sont soumises au pouvoir du hazard, sont serviles, caduques, & perissables, comme l'argent, le corps, les honneurs. Au contraire, les œuvres de la vertu sont libres & immuables; elles ne sont pas de plus grand prix, quand la fortune les favorise, ny de moindre aussi quand le malheur les persecute.

Ce qu'est le desir au regard des choses, l'amitié l'est au regard des hommes. Je croy que vous n'aimeriez pas davantage un homme-de bien, riche que pauvre; ny puissant, & robuste, que chetif & languissant. Par cette raison, vous ne devez pas desirer davantage une chose plaisante & douce, qu'une autre qui seroit penible & laborieuse. Autrement de deux hommes également vettueux, vous aimerez mieux celuy qui sera propre, & parfumé, que celuy qui sera crasseux & vilain. Ensuite, vous en viendrez-là que vous aymeriez mieux un homme entier de tous ses membres, qu'un autre qui sera borgne ou boiteux. Enfin, vous deviendrez si delicat, que de deux hommes également justes & prudens, vous prefererez ce-

luy qui aura la perruque bien frisée, à celuy qui aura la teste chauve. Quand la vertu se trouve égale entre deux personnes, on ne regarde point d'ailleurs ce qu'elles ont d'inegal. Elle fait le capital, le reste n'est qu'accessoire. Qui seroit le pere si injuste, lequel aimeroit davantage un enfant bien constitué, qu'un autre qui seroit valetudinaire, celuy qui auroit la taille grande, que celuy qui l'auroit petite ? Les bestes ne mettent point de distinction entre leurs petits ; elles leur prestent également leurs mamelles. Les oyscaux leur partagent également la nourriture. Ulysse se retira dans les rochers d'Ithaque, avec autant d'empressement, qu'Agamemnon dans la Ville fameuse de Mycene ; car personne n'aime sa Patrie à cause qu'elle est grande ; mais à cause qu'elle est sa Patrie. Vous me direz, à quoy tend tout cela ? A vous faire connoistre que la vertu regarde tous ses ouvrages comme ses propres enfans, & qu'elle les ayme tous également ; mais un peu plus ceux qui sont engagez dans la peine. Et comme un pere a plus de penchant pour celuy

dont l'infirmité luy donne de la compassion ; aussi la vertu , quoy qu'elle ayme également ses ouvrages, prend un soin particulier de ceux qu'elle void affligez & persecutez. Pour quoy un bien n'est-il pas plus grand que l'autre ? Parce qu'il n'y a rien de plus propre , que ce qui est propre ; rien de plus plein , que ce qui est plein ; vous ne sçauriez dire cecy est plus pareil que cela. Partant , il n'y a rien de plus honneste que ce qui est honneste. Que si la nature de toutes les vertus est pareille , les trois genres de bien sont aussi pareils. Ainsi , je dis , qu'il est égal de se réjouir avec moderation , ou de souffrir avec moderation ; car la joye ne l'emporte point au dessus de cette constance , qui s'empesche de gemir sous la main du bourreau. Le premier est un bien qui attire nos souhaits : Le second est un bien qui merite nos admirations. Ils sont pourtant tous deux égaux ; parce que l'incommodité qui s'y rencontre , est comme absorbée dans la grandeur du bien qui en resulte. Celuy qui les estime inégaux , ne veut point envisager la vertu , mais seulement les

choses exterieures. Les biens veritables, sont tous d'une mesure & d'un mesme poids; ceux qui sont faux, ont beaucoup de vuide. De là vient que ce qui paroissoit à l'œil, grand & beau, n'est plus le mesme, quand on vient à le mettre dans la balance.

Il est certain, mō cher Lucile, que tout ce que la raison autorise, est solide & immuable. Elle met l'ame dans une ferme assiette, & l'éleve à un degré d'où elle ne descend jamais. Mais ce qui est approuvé, & qui passe pour bon dans l'opinion du vulgaire, ne sert que pour entester ceux qui se repaissent de fumées. Les choses que le vulgaire prend pour des maux, jettent la frayeur dans l'esprit, de la mesme façon que l'imagination du peril effarouche les bestes. C'est donc sans sujet, que l'ame s'épanouit ou se resserre, puisqu'il n'y a rien en tout cela qui soit digne de joye, ny de crainte. Aussi n'y a-t-il que la raison qui soit ferme, & immuable dans ses sentimens; parce qu'elle commande & n'obeyt point aux sens. La raison est égale à la raison, comme une chose droite à une droite; la vertu est donc

égale à la vertu, puisqu'elle n'est autre chose qu'une droite raison. Toutes les vertus sont des raisons droites: telle qu'est la raison, telles sont les actions. Elles sont donc toutes égales: si elles sont droites, elles sont égales; car étant semblables à la raison, elles sont aussi semblables entr'elles. J'entends, en ce qu'elles ont de juste & d'honneste; elles peuvent estre d'ailleurs beaucoup différentes, selon la diversité de la matiere, qui sera tantost plus ample, & quelquesfois moins; tantost plus importante, tantost plus commune; qui regardera quelquefois le general, & quelquefois le particulier. Mais, ce qu'il y a de bon en tout cela est égal, comme tous les gens de bien le sont entr'eux, nonobstant la difference de leur age, l'un étant plus jeune, l'autre plus vieux; de leurs corps, l'un étant beau, l'autre difforme; de leur fortune, l'un étant riche, l'autre pauvre; l'un en credit, & connu des grands & des petits; l'autre rampant & inconnu presque à tout le monde. Ils sont toutefois égaux, entant qu'ils sont tous deux gens de bien.

Les

Les sens ne ſçauoient juger des biens ny des maux ; ils ne connoiſſent pas ce qui eſt utile, non plus que ce qui eſt inutile ; ils ne prononcent que ſur la matiere qui eſt preſente ; & comme ils ne penetrent point dans l'avenir , & ne reflechiſſent point ſur le paſſé, ils ne prévoient pas auſſi la ſuite des évenemens. C'eſt de là toutesfois que dépend l'ordre des choſes , & l'uniformité de la vie , qui tend à la perfection. Il n'y a donc que la raiſon qui ſçache juger des biens & des maux. Elle ne fait point d'eſtat de ce qui eſt hors de l'homme. Les choſes qui ne ſont ny bonnes ny mauuiſes, luy paroiffent de fort petits avantages. Elle renferme tout le bien dans l'ame. Au reſte, il y a des biens principaux qu'elle ſe propoſe de deſſein formé, comme la victoire , de ſages enfans , le ſalut de la patrie ; d'autres ſubalternes , qui ne paroiffent que dans l'adverſité , comme de ſouffrir patiemment l'exil ou une grande maladie : il y en a encore d'une moyenne eſpece , qui ne ſont ny conformes ny contraires à la nature , comme de marcher modeſtement ,

d'estre assis de bonne grace ; car il n'est pas moins selon la nature d'estre assis que d'estre debout, & de marcher. Les premiers & les seconds sont bien differens ; car il est selon la nature de se réjouir de la bonne conduite de ses enfans, & du salut de sa patrie, & contre la nature de souffrir les tourmens, & d'endurer la soif sans se plaindre, tandis que la fièvre vous brûle les entrailles. Quoy donc ? y a-t-il quelque bien contre la nature ? Nullement ; mais le sujet où se bien-là se rencontre, est quelquefois contraire à la nature. Car, on ne peut nier que d'estre blessé, desséché par le feu, & affligé d'une grande maladie, ne soient des choses ennemies de la nature. Il est, toutesfois selon la nature de conserver la fermeté de son ame, parmy toutes les souffrances. Et pour m'expliquer en peu de mots, je dis, que la matiere du bien est quelquefois contre la nature ; mais le bien n'y est jamais, parce qu'il est accompagné de la raison qui suit toujours la nature. Qu'est-ce donc que la raison ? C'est une imitation de la nature. Quel est le souverain bien de

l'homme? De se conduire selon l'intention de la nature.

Vous me direz, on ne peut douter qu'une paix qui n'a jamais esté troublée, ne soit plus heureuse que celle qui a cousté beaucoup de sang; qu'une santé qui n'a point esté alterée ne soit plus avantageuse que celle qui s'est restablie à force de remedes, après une longue & dangereuse maladie: De mesme, que c'est un plus grand bien de se réjoüir, que d'estre réduit à souffrir le trenchant des coüteaux & l'activité du feu. Nullement. Car les choses fortuites ont beaucoup de difference entr'elles, quand on les considere par l'utilité des personnes qui les reçoivent. Les gens de bien n'ont qu'une mesme intention, qui est de s'accommoder à la nature. Cela est égal en tous. Lors qu'on suit un avis qui a esté proposé dans le Senat, on ne sçauroit dire, celuy cy le suit davantage que celuy-là; car tout le monde tombe dans un mesme sentiment. J'en dis de mesme des vertus, elles suivent toutes la nature. J'en dis de mesme des biens, ils suivent sous la nature. L'un est mort jeune;

l'autre vieux ; un autre encore dans l'enfance , ayant à peine veu la lumiere. Ils estoient tous également mortels , & quoy que la mort ait permis que l'un ait avancé dans l'age , elle a enlevé les deux autres ; le premier au milieu de sa fleur , & l'autre dès le jour de sa naissance. Celuy-cy est mort en mangeant ; celuy là en dormant ; un autre dans les embrasemens d'une Maistresse. Opposez à ces gens-là , tous ceux qui sont pérys par le fer , par la morsure des serpens , par des ruines subites , ou par de longues convulsions qui leur ont donné la gesne à plusieurs reprises. J'avouë que l'on peut dire que la fin des uns est meilleure , & celle des autres plus mauvaise. Mais la mort est pareille en tous ; elle vient par divers chemins ; mais elle n'arrive qu'à un même point. Il n'y a point de mort qui soit plus grande ny plus petite. Elle n'a qu'une mesme mesure , qui est de finir la vie. J'en dis de mesme de tous les biens. Celuy-cy consiste en des plaisirs tout purs ; Celuy-là en des sujets tristes & fâcheux : Cet homme a bien ménagé la faveur de la fortune,

Cet autre en a sçeu domter la violence, & la malice. Ils sont tous deux également bons, quoy que le premier ait marché dans un chemin tout uny, & que l'autre ait passé sur la pointe des cailloux & des rochers. Tous ces biens se réduisent à une mesme fin. Ils sont bons. Ils sont loüables. Ils suivent la vertu & la raison. La vertu rend égal tout ce qui porte son caractère.

Il ne faut pas vous étonner que nous tenions ces maximes. Epicure mesme, dit qu'il y a deux sortes de biens, qui composent ce qu'on appelle le souverain bien; un corps sans douleur, & une ame sans trouble. Ces biens ne croissent jamais, parce qu'ils sont pleins. Car, que pourroit-on ajoûter à ce qui est plein? Le corps ne sent point de douleur; Que peut-on ajoûter à cette indolence? L'ame est paisible & assurée; Que peut-on ajoûter à cette tranquillité? Comme l'air qui est net & purgé des moindres nuages, ne peut recevoir une plus grande clarté; ainsi l'homme qui prend soin de son corps & de son ame, pour en com-

poser sa félicité, se trouve dans un état parfait, & au comble de ses desirs, lors que son ame est sans agitation, & son corps sans douleur. S'il luy arrive quelques satisfactions du dehors, elles n'augmentent pas son bon heur; mais pour ainsi dire, elles l'assaisonnent, elles l'égayent. Car, ce bien que la nature desire si fort, se réduit à la paix du corps & de l'ame. Je vous donneray encore une autre division des biens: elle est d'Epicure, & toute semblable à la nostre. Il dit, qu'il y a des biens auxquels il donneroit la preference, comme le repos du corps sans aucune incommodité, & la paix de l'esprit satisfait de ses propres biens. Il y en a d'autres lesquels il approuve & louë, dont toutesfois il se passeroit volontiers, comme la patience dans les douleurs, & les maladies dont je parlois tantost. Epicure, au dernier & plus fortuné jour de sa vie, ressentit des douleurs si violentes en la vessie & dans le ventre qu'il avoit tout ulceré, que rien ne s'y pouvoit ajoûter. Il disoit néanmoins, que ce jour là luy sembloit heureux: Ce que personne n'a droit

de dire, s'il n'est en possession du souverain bien.

Vous voyez donc qu'il y a des biens au sentiment mesme d'Epicure, dont on se passeroit volontiers, qu'il faut pourtant embrasser & comparer aux plus grands quand la raison le veut. Aussi ne peut-on nier que ce qui a fait la conclusion d'une si heureuse vie, & qui a esté préconisé par les dernieres paroles d'Epicure, ne soit un bien du premier degré. Permettez-moy, mon cher Lucile, de dire encore quelque chose de plus hardy. S'il y pouvoit avoir des biens plus grands, les uns que les autres, je prefererois ceux qui sont tristes & severes, à ceux qui sont doux & delicats. Il y a plus d'honneur à surmonter les choses difficiles, qu'à conduire celles qui sont favorables. Je sçay bien qu'une mesme force d'esprit nous fait bien user de la prosperité, & porter constamment l'adversité. Un soldat qui a couché hardiment dans la tranchée, sans que l'ennemy l'ait attaquée, peut estre aussi courageux qu'un autre, qui après avoir eu les jarets coupez, a combattu sur ses genouils, & n'a point

quitté les armes. Mais il n'y a que ceux qui reviennent du combat tout pleins de sang, à qui l'on dit, croissez toujours en vertu. J'estime aussi davantage ces biens laborieux qui consistent dans l'action, & qui sont toujours aux prises avec la fortune. Ne préféreray-je pas la main de Mutius rôtie & mutilée à celle du plus vaillant homme, quoy que saine & entiere ? Il demeura ferme, & debout, méprisant le feu & ses ennemis, & regarda sa main qui distilloit sur les charbons, jusques à ce que Porfenna, qui prenoit plaisir à sa peine, devint envieux de sa gloire, & fit oster le feu malgré luy. Pourquoi ne mettray-je pas ce bien au premier rang ? Pourquoi ne le préféreray-je pas à ces autres qui sont tranquilles & inconnus aux traits de la fortune; avec d'autant plus de raison qu'il est plus rare de vaincre son ennemy avec une main rôtie, qu'avec une main armée.

Quoy, me dira-t-on, souhaitez vous un bien de la sorte ? Pourquoi non ? Il n'y a personne qui puisse faire une chose s'il n'a la force de la

desirer. Feray - je mieux de donner mes pieds à laver à un Bardache, & mes mains à une femme, ou à un Eunuque pour les rendre souples ? Pourquoi n'estimeray-je pas Mutius beaucoup plus heureux, qui mit sa main dans le feu, comme s'il l'eût présentée à quelqu'un pour la nettoyer ? Il repara bien le coup qu'il avoit manqué : car il mit fin à la guerre, quoy que manchot & desarmé, & vainquit deux Roys avec une main estropiée.

\*\*\*\*\*

## EPISTRE LXVII.

*Que la Vertu estant un bien desirable il s'ensuit que la patience dans les tourmens est un bien que l'on doit desirer.*

**P**OUR commencer par les entretiens les plus ordinaires ; le Printemps se faisoit déjà sentir ; mais en s'avancant vers l'Esté, il s'est refroidy dans le temps qu'il se devoit échauffer. On ne s'en peut pas assurer encor, car il retombe souvent dans l'hiver. Mais

pour vous montrer qu'il est encore incertain, vous sçavez que je ne m'expose point au grand air, que je ne sois muny contre sa froidure. C'est ce que vous appelez n'avoir ny chaud ny froid. Je vous l'avouë, mon cher Lucille, c'est bien assez d'avoir la froideur de mon âge. A peine puis je le dégeler au milieu de l'Esté, & j'en passe la plus grande partie sur des matelas. Je rends graces à la vieillesse de m'avoir ainsi attaché au lit. Pourquoy ne la remercieray je pas, puisque je ne puis plus faire ce que je devois ne plus vouloir? Au reste, j; m'entretiens souvent avec mes livres. Si quelquefois je reçois de vos Lettres, il me semble que je suis avec vous; & quand je vous écris, je m'imagine que je répons à vos paroles. C'est pourquoy, je veux agiter avec vous la question que vous me proposez; & que nous examinions ensemble tout ce qui en dépend.

Vous me demandez si toute sorte de bien est desirable. Si c'est un bien, dites-vous, de souffrir la torture, le feu, & les maladies avec patience & courage, il s'ensuit que ces choses.

sont desirables. Neantmoins vous ne voyez rien en tout cela qui soit à desirer, & vous ne connoissez personne qui ait jamais acquitté les vœux qu'il avoit faits pour estre batu de verges, tourmenté par la goutte, où estendu sur le chevaler. Distinguez toutes ces choses, mon cher Lucile, & vous trouverez ce qu'il y a de desirable. Pour moy, je seray toujours bien aise d'estre loing des tourmens; mais si je suis obligé de les souffrir, je souhaitteray de m'y comporter en homme d'honneur & de courage. Je voudrois bien qu'il n'arrivast point de guerre; mais si elle arrive, je souhaitteray de pouvoir supporter avec generosité les coups, la faim, & toutes les incommoditez qui suivent la guerre. Je ne suis pas si fou, que de souhaiter d'estre malade; mais s'il le faut estre, je souhaitteray de ne rien faire par intemperance ou par mollesse. Ainsi, ce ne sont pas les incommoditez qui sont à desirer; mais plutôt la vertu qui fait souffrir doucement les incommoditez. Il y en a de nostres qui tiennent qu'il ne faut ny desirer ny rejeter la patience dans

les a liversitez, parce qu'il n'y a que le bien pur & tranquile, qui doit estre l'objet de nos desirs. Ce n'est pas là mon avis. Pourquoi? parce que premierement, il est impossible qu'une chose soit bonne, & qu'elle ne soit point desirable. En second lieu, si la vertu est desirable, & qu'il n'y ait point de bien sans vertu, il s'ensuit que tout bien est desirable. Enfin, si la patience dans les tourmens n'est point desirable: Je demande, la force n'est-elle pas à souhaiter? Or est-il, qu'elle méprise & deffie les perils: la plus belle & la plus admirable fonction estant de ne point ceder aux feux, d'aller au devant des coups, & quelquefois mesme de presenter la poitrine pour les recevoir. Si la force est desirable, la patience dans les tourmens l'est aussi, car c'est une partie de la force. Distinguez donc tout cela comme j: vous l'ay dit; il n'y aura plus rien qui vous abuse. Ce qui est à desirer, n'est pas de souffrir les tourmens; (Qui a jamais fait un tel souhait?) mais de les souffrir constamment. J: ne desire precisément que ce en quoy consiste la vertu. Il y a des

vœux limitez, quand ils sont faits pour des sujets particuliers, & d'autres generaux, quand ils enferment plusieurs autres vœux. Par exemple, je desire mener une vie honneste. Or est-il, que cette vie est composée de differentes actions. On y rencontre le Tonneau de Regulus; la Playe de Caton déchirée de ses propres mains; l'exil de Rutilius; la Coupe empoisonnée de Socrate, qui le transféra de la prison dans le Ciel. Ainsi, lors que j'ay désiré une vie honneste, j'ay désiré en mesme temps toutes les choses, sans lesquelles il est quelquefois impossible de vivre avec honneur.

*O mille fois heureux*

*Le sort de ces Troyens hardis & generaux,*

*Qui deffendant les murs de leur chere patrie,*

*Aux yeux de leurs parens immolerent leur vie!*

Qu'importe que vous souhaitiez cela à quelqu'un, ou que vous confessiez qu'il est desirable? Decius se devoüa pour la Republique, & poussant son cheval, alla chercher la mort au milieu des ennemis. Le fils ensuite,

imitant la vertu de son pere, après avoir proferé certaines paroles consacrees à cette action, qui estoient assez conuës de leur famille, courut teste baissée contre un gros bataillon qu'il voyoit devant luy, à dessein de s'immoler à la colere des Dieux, estimant qu'une si belle mort estoit à desirer. Après cela, doutez-vous que ce ne soit un grand avantage de mourir glorieux en faisant quelque action verueuse? Quand un homme souffre les tourmens sans s'impacienter, il met d'ordinaire toutes les vertus en usage, quoy que la patience y éclatte particulièrement. En premier lieu, on y trouve la force, de qui la patience, la souffrance, & la tolerance ne sont que des branches. On y remarque la Prudence, sans laquelle on ne scauroit prendre un bon conseil, & qui persuade de supporter doucement ce que l'on ne peut éviter. On y void encore la constance que rien ne scauroit ébranler, & qui demeure ferme en son propos, malgré tous les efforts de la violence. Enfin, la compagnie des vertus qui sont inseparables s'y rencontre.

Tout ce qui se fait d'honneste, se fait par une seule vertu ; mais de l'avis des autres qui sont assemblées. Or, ce qui est approuvé de toutes les vertus, quoy qu'il semble n'estre fait que par une seule est à souhaitter. Quoy, pensez-vous qu'il ne faille desirer que les choses qui viennent parmy les plaisirs & le repos, & que l'on reçoit avec des marques de réjouissance ? Sçachez qu'il y a des plaisirs accompagnez de tristesse, & des Fêtes que l'on celebre, non par des applaudissemens, mais seulement par des venerations publiques. Ne croyez-vous pas que ce fut ce qui fit souhaitter à Regulus de retourner à Carthage ? Entrez dans les sentimens d'un homme genereux. Ecartez-vous un peu des opinions populaires. Prenez l'idée que vous devez avoir d'une si belle & si magnifique vertu, laquelle il ne faut point honorer en luy presentant des fleurs ; mais en versant la sueur & le sang. Considerez Caton qui porte ses mains toutes pures sur sa poitrine venerable, & qui élargit ses playes qui ne luy semblent pas assez profondes. Lequel des deux luy di-

rez vous? je vous plains, où je vous loüe. Cela me fait souvenir de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie paisible, & qui n'est point traversée de la fortune, est une mer-morte. Que de n'avoir rien qui vous réveille ou qui vous échauffe, rien qui mette la fermeté de vostre ame à l'épreuve; Que de croupir, dis-je, dans une oyiveté continuelle, ce n'est pas tranquillité, mais plutôt langueur. Attalus le Stoïcien disoit d'ordinaire, qu'il aimoit mieux que la fortune l'employast à la guerre qu'à la cuisine. Je souffre, mais constamment. A la bonne heure. Je meurs, mais constamment. A la bonne heure. Ecoutez, Epicure; il ajoûtera, & cela me semble doux. Pour moy, je ne me serviray point de termes si delicats, pour exprimer une chose honneste, & si austere. On me brûle, il est vray, mais je demeure invincible. Pourquoi ne doit-on point desirer, non pas d'estre brûlé, mais de n'estre point vaincu? En verité, il n'y a rien de plus excellent que la vertu; tout ce qui se fait par ses ordres est toujours bon & digne de nos desirs.



## EPISTRE LXVIII.

*Qu'il ne faut point affecter la solitude par vanité.*

*Que l'on doit remedier aux imperfections de l'ame, avec autant de soin qu'aux infirmittez du corps.*

**I** Approuve vostre resolution. Cachez-vous dans un lieu de repos; mais cachez aussi vostre repos. Si vous ne le pouvez suivant les maximes des Stoïciens, vous le pouvez au moins suivant leurs exemples; mais vous le pouvez encore suivant leurs maximes. Je vous le montreray quand il vous plaira. Nous n'employons pas le sage au gouvernement de toute sorte de Republicques, sans relasche, & sans fin; & quand nous luy avons donné une Republicque digne de luy; je veux dire le monde; nous n'estimons pas qu'il en soit dehors quand il est dans la retraite. Au contraire, nous croyons qu'il est passé d'un petit coin

de terre en des lieux plus spacieux ; & que s'estant élevé dans le Ciel , il reconnoist qu'il estoit assis bien bas , quand il estoit monté sur le Tribunal. Je vous le dis en secret , jamais le sage n'est plus dans l'action , que quand les choses divines & humaines sont presentes devant luy. Je reviens maintenant au conseil que je vous ay donné. Il ne faut pas dire que c'est pour philosopher que vous vous retirez ; mais plutost que c'est par indisposition ou par lassitude.

En verité , c'est une sottise ambition que de faire gloire de ne rien faire. Il y a certains animaux qui effacent leurs traces près de leur giste , de peur qu'on ne les trouve. Vous devez en faire de mesme ; car vous ne manquerez pas de gés qui vous iront chercher , & qui vous suivront par tout. On passe pardessus ce qui est exposé ; mais on cherche curieusement ce qui est caché. Le voleur à plus d'envie de ce qu'il trouve elos & scellé , & après avoir rompu des portes fermées , il passe sans s'arrester aux lieux qui sont ouverts. C'est aussi l'esprit du peuple , & de tous les ignorans , de vouloir pe-

mettre dans les secrets d'autrui. C'est pourquoy il est bon de ne rien faire par vanité. Or c'est une espece de vanité de se tenir trop caché, & d'affecter la retraite & la solitude. Celuy-cy, dit on, s'est caché à Tarente; celuy-là s'est enfermé dans Naples; cet autre depuis plusieurs années n'a point passé le seuil de sa porte. On appelle tout le monde à foy, quand on fait parler de sa retraite.

Si vous vous retirez, que ce soit pour parler à vous, & non pas pour faire parler de vous. Mais que vous direz vous? ce que les hommes disent volontiers des autres. Dites du mal de vous à vous-mesme. Accoustumez-vous à vous dire la verité & à l'entendre. Mais attachez-vous particulièrement à ce que vous trouverez de plus imparfait en vous. Chacun connoist les infirmités de son corps; c'est pourquoy celuy-cy soulage son estomach par le vomissement; celuy-là l'entretient en mangeant peu & souvent; un autre purge & descharge son corps par la diete. Ceux qui sont sujets à la goutte, s'abstiennent du vin, & du bain, & negligent tout le reste.

ils vont au devant du mal qui les incommode. Il y a aussi dans nostre Ame certaines parties qui sont comme des sources d'imperfections, desquelles il faut prendre beaucoup de soin. Que fais-je durant mon repos ? Je pense mon ulcere. Si j'avois un pied enflé, une main froissée & toute noire, ou bien les nerfs de la jambe secs & retirés, vous me permettriez de m'aller reposer en quelque lieu, & de penser mon mal. J'ay un mal beaucoup plus grand & que je ne scaurois vous montrer, c'est un amas de mauvaises humeurs, & un abscez que j'ay dans l'interieur.

Je ne veux pas que vous me flattiez, ny que vous disiez : O le grand personnage ! il a mesprisé toutes choses, & après avoir condamné les erreurs du monde, il s'en est eschapé. Je n'ay condamné que moy seul, & l'on ne doit pas me venir voir pour profiter dans ma conversation; l'on se trompe si l'on pretend en tirer quelque avantage. Il n'y a icy ny malade ny Medecin, j'aime mieux que vous disiez quand vous serez sorty, je croyois que cet homme-là fust heureux & sçavant;

je dressois les oreilles, mais j'ay esté trompé. Je n'ay rien veu ny ouy qui m'ait p'û; rien qui m'ait donné envie d'y retourner. Si vous avez cette opinion de moy, ie ne suis pas mal; car i'aime mieux que ma retraite vous donne de la compassion que de l'envie. Vous me direz, mais vous ne voyez pas, Seneque, qu'en me conseillant le repos, vous parlez en Epicurien. J'avouë que ie vous conseille le repos, mais c'est pour y faire des choses qui vailent mieux que tout ce que vous avez quitté; car faire la cour aux Grands, tenir registre des vieillards qui n'ont point d'enfans, aquerir de la reputation au Barreau, ce sont choses suiettes à l'envie, & pour dire le vray, qui ne sont pas fort honnestes. Celui-ci est plus estimé que moi parmi les gens de robe; celui-là est plus considéré à cause de ses charges & de ses appointemens; cet autre est suivi d'un plus grand nombre de cliens. Je ne sçauois pretendre à une faveur ni à une suite pareille: mais ie me soucie fort peu que les hommes me surpassent, pourveu que ie surmonte la Fortune. Pleust aux Dieux que vous eussiez pris

il ya long-temps une telle résolution, & que nous n'eussions pas attendu à parler de la felicité de la vie, que nous fussions prests de la quitter.

Ne differons donc pas davantage, puisque nous connoissons auourd'hui par experience, comme nous aurions crû alors par raison, qu'il y a dans le monde beaucoup de choses superflûës & ridicules. Faisons ce que font d'ordinaire ceux qui sont partis trop tard. Hastons-nous afin de regagner le temps : nostre âge est bien propre à cette étude, les bouïllons sont appaisez, il a lassé les vices que le feu de la ieunesse rendoit incorrigibles, il n'aura pas grande peine à les domter. Mais à quoy me servira, direz-vous, ce que j'apprens dans le temps qu'il faut partir ? Pour partir plus homme de bien. Cependant ne vous imaginez pas qu'il y ait une saison plus propre pour acquerir la sagesse, que celle où l'esprit s'estant adouci par diverses esprouves, & dans le tracas des affaires, vient recevoir des avis salutaires avec des passions dociles & mitigées. C'est le vrai temps de posseder un si grand bien, & l'on peut dire que qu-

conque se fait sage en vicillesse, l'est par le benefice de ses années.

~~~~~

EPISTRE LXIX.

Il n'y a point de vice qui ne promette quelque recompense.

Il faut travailler serieusement à la reformation de ses mœurs, & prendre la mort pour sujet de meditation.

IE n'approuve pas que vous changiez si souvent de lieux, & que vous ne fassiez que passer de l'un à l'autre. Toutes ces allées & venues sont la marque d'un esprit qui n'est pas arresté. Vous ne sçauriez establir vôtre repos, si vous ne cessez de courir & de ietter les yeux deçà & delà. Si vous voulez retenir vostre esprit, il faut premierement que vous arrestiez vostre corps, & vous verrez que ce remede vous profitera si vous continuez de vous en servir. Il ne faut pas abandonner cette tranquillité que vous avez choisie, ni discontinuer ce train de vie si opposé à celle que vous mé-

nicz auparavant. Donnez le loisir à vos yeux de se desprendre de toutes les choses qui les charmoient, & à vos oreilles de s'accoustumer à de meilleurs entretiens que ceux qu'elles entendoient auparavant. Toutes les fois que vous irez en campagne, vous ne manquerez pas de trouver quelque chose qui réveillera vostre passion. Mais comme celuy qui veut se défaire de l'Amour, doit éviter tout ce qui lui peut ramener le souvenir de la personne qu'il aime (car rien ne se renouvelle si aisément que cette passion.) De mesme celui qui veut oublier les choses qu'il a desirées avec ardeur, doit détourner ses yeux & ses oreilles des objets qu'il a quittez. L'affection change bien-tost de parti, car de quelque costé qu'elle se tourne, elle verra toujours quelque utilité presente dans l'engagement qu'elle voudra prendre. Aussi n'y a-t'il point de défaut qui n'ait quelque chose qui le recompense. L'Avarice promet de l'argent; l'Impudicité des plaisirs; l'Ambition, des charges, de la faveur, de l'autorité, & tout ce qui en dépend. Ainsi vous voyez que les vices vous sollicitent par
la

la récompense : Mais il faut vivre sans affecter de si funestes avantages. Si l'on peut à peine durant tout un siècle réduire & mettre sous le joug des vices qui se sont fortifiez par une longue licence ; que peut-on faire durant le peu de temps que nous vivons , si nous n'y travaillons que par intervalle ? Ne sçavez-vous pas qu'il faut des veilles & des applications assiduës pour amener une chose, quelle qu'elle soit , à sa perfection ?

Si vous me voulez croire , vous prendrez la mort pour sujet de vos meditations & de vos exercices , afin que vous puissiez l'attendre sans crainte , mesme la prévenir par raison si vous y estes obligé. Il importe peu qu'elle vienne à nous , ou que nous allions à elle. Je vous répons que ce mot qui est ordinairement en la bouche des ignorans , est faux , qu'il est honorable de mourir de sa mort naturelle. Songez aussi que personne ne meurt qu'à son heure , vous ne perdez rien de vostre temps , car celuy qu'on vous laissez n'est pas à vous.

nessé, puis cet intervalle qui aboutit à la vieillesse, en suite les meilleures années de la vieillesse mesme, & enfin nous apercevons le terme fatal où vient finir tout le genre humain. Nous le prenons pour un écueil, insensé que nous sommes ! mais c'est un port que nous ne devons jamais fuir, & que nous pouvons desirer quelquefois. Ceux qui y sont portez dès leurs premières années, ne s'en doivent non plus plaindre que le Pilote qui auroit bien tost achevé sa course : car, comme vous sçavez, il y a des vents foibles & doux qui vous retiennent en mer, & vous rendent le calme ennuyeux ; d'autres qui sont impetueux, & qui vous portent bien viste où vous devez arriver. Imaginez vous qu'il en est de mesme à nostre égard : La vie meine les uns promptement (quoy qu'ils n'en ayent point d'envie) au lieu où tout le monde doit arriver. Elle conduit les autres tout secs & maigres jusques à la vieillesse, qui comme vous sçavez, n'est pas toujours à souhaiter ; car ce n'est pas un avantage de vivre, mais de bien vivre. C'est pourquoy le Sage vit autant

qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il considere ce qu'il fera; en quel lieu, de quelle maniere, & avec quelles personnes il vivra. Il regarde plutôt combien la vie sera honneste, que combien elle sera longue. S'il arrive beaucoup de choses fâcheuses qui troublent son repos, il se donne congé, & n'attend pas à l'extrémité: Mais aussi-tost que la Fortune luy est suspecte, il observe diligemment s'il n'est pas temps de quitter la vie. Il croit qu'il est indifférent si c'est luy ou quelque autre qui soit l'auteur de sa fin, si c'est plutôt ou plus-tard, il ne s'afflige pas comme s'il avoit à faire une grande perte. On ne sçauroit gueres perdre d'une eau qui ne vient que par gouttes. Il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais il importe beaucoup de mourir bien ou mal. Or bien mourir, c'est éviter le danger de vivre mal; c'est pourquoy je tiens pour effeminée la réponse de ce Rhodien, lequel estant enfermé dans une fosse où un Tyran le faisoit nourrir comme une beste sauvage, dît à celuy qui luy conseilloit de s'abstenir de manger; l'homme peut tout esperer tandis qu'il

peut respirer. Quand cela seroit vray, il ne faut pas acheter la vie à tout prix. Il n'y a rien pour grand & pour assuré qu'il soit, que je voulusse acheter par une action qui rendist un témoignage honteux de ma foiblesse. M'arrestera-je plutôt à considérer que la fortune peut tout pour une personne qui est en vie, qu'à penser qu'elle ne peut rien sur une personne qui sçait mourir? Quelquesfois pourtant, quoy que la mort soit instante, & que l'arrest en soit déjà prononcé, le Sage ne prestera pas les mains à son suplice, car c'est une folie de se faire mourir de crainte de mourir. Voicy venir celuy qui vous doit expedier, attendez, pourquoy le prevenez-vous? Pourquoy vous chargez vous d'une commission si cruelle? Enviez-vous l'honneur qu'on fait à vostre Bourreau, ou voulez-vous épargner la peine?

Socrate pouvoit finir sa vie par l'abstinence, & mourir plutôt par la faim que par le poison. Il passa neanmoins trente jours en prison dans l'attente de la mort: non pas qu'il eust cette pensée qu'il n'y a rien qui ne se puisse faire, & qu'il pouvoit arriver divers

changemens durant un si long espace, mais pour satisfaire aux loix, & pour donner Socrate mourant à la conversation de ses ami. Il auroit esté ridicule de mépriser la mort & de craindre le poison. Drusus Libon estoit un jeune homme de grande naissance, mais de mediocre esprit, qui avoit des pretentions plus hautes que personne de ce temps là, & qu'il n'auroit pas eüs dans un autre siecle. Après qu'on l'eut reporté malade dans une litiere, du Senat en sa maison, comme si l'on eust fait ses funerailles, mais sans beaucoup d'appareil (car tous les parens & les domestiques l'avoient abandonné lâchement le considerant déjà comme mort, quoy qu'il ne fust pas encore condamné.) Il tint conseil s'il devoit se donner la mort ou bien l'attendre. Scribonia sa tante femme d'esprit, luy dit: quel plaisir prenez-vous à faire l'affaire d'autruy? Il la crut, il se fit mourir & eut raison; car s'il avoit vescu encore trois ou quatre jours, il auroit fait l'affaire d'autruy, en laissant sa mort au pouvoir de ses ennemis. C'est pourquoy, vous ne scauriez définir en general s'il est bon

de prévenir la mort, ou de l'attendre quand elle nous est ordonnée par une puissance estrangere. Car il y a diverses raisons qui vous font pancher d'un costé ou d'un autre. Mais si une mort est accompagnée de tourmens, & que l'autre soit plus douce & plus facile; pourquoy ne pas prendre la dernière? Comme je vois qu'il faut choisir le meilleur vaisseau pour m'embarquer, la maison la plus commode pour me loger, je choisiray aussi la plus douce mort pour sortir de la vie. D'ailleurs, autant qu'il est incertain que la vie la plus longue soit la meilleure, autant est-il certain que la mort la plus longue est la pire. Il n'y a point d'occasion où nous devions plus satisfaire nostre esprit que dans le choix de la mort. Qu'il sorte par où il voudra, soit par le fer, par la corde, ou par le poison. Qu'il se dépêche & qu'il rompe ses liens. Si nous devons contenter les autres dans la maniere de vivre, nous n'avons que nous-seuls à contenter dans la maniere de mourir. La mort qui nous sera la moins desagréable sera toujours la meilleure. Que ces pensées sont ridicules! L'un dira que je me suis com-

porté avec peu de constance ; l'autre avec trop de temerité ; un autre encore qu'il y avoit un genre de mort plus courageux. Songez que vous avez à prendre une resolution où le bruit & l'opinion des hommes n'ayent point de part. Songez seulement de vous mettre bien-tost hors du pouvoir de la Fortune ; autrement vous trouverez des gens qui parleront mal de vostre action , mesme entre ceux qui font profession de Philosophie ; qui diront que l'on ne doit point s'attacher la vie, qu'il n'est pas permis d'estre meurtrier de soy-mesme , & qu'il faut attendre le terme que la nature nous a prescrit. Mais qui dit cela ne prend pas garde qu'il ferme la porte à la liberté.

La Providence n'a rien fait de mieux à mon gré, que d'avoir donné plusieurs issues à la vie , ne luy ayant donné qu'une seule entrée. Voulez-vous que j'attende que les douleurs d'une maladie, ou la cruauté d'un ennemy, m'ayent entierement consumé , quand je puis m'affranchir de tous les tourmens & de toutes les adversitez ? Nous ne sçaurions nous plaindre de la

vie pour une chose , c'est qu'elle ne retient personne mal-gré soy, la condition des hommes est bien avantageuse , puisq'ue personne n'est miserable que par sa faute. Vous plaist il de vivre? Vivez. Ne vous plaist il pas? Vous pouvez retourner d'où vous estes venu. Vous vous estes souvent fait tirer du sang pour soulager une douleur de teste. On ouvre la veine pour décharger le corps; il n'est pas besoin de faire une large playe dans sa poitrine, il ne faut qu'un poinçon pour ouvrir le passage à cette grande liberté, & ce repos ne couste qu'un moment. Qui nous rend donc si timides & si paresseux? C'est que personne ne songe qu'il faudra un jour déloger d'icy. De mesme que l'on ne quitte pas un logis, quoy qu'incommode, quand on s'y est accoustumé par une longue demeure. Voulez-vous vous rendre libre en ce qui regarde vostre corps? Demeurez chez luy comme estant certain que vous en délogerez. Souvenez-vous qu'il faudra quitter un jour sa compagnie, vous serez plus resolu quand il faudra partir. Mais comment penser à sa fin, quand on con-

voite toutes choses sans fin? Cependant il n'y a rien dont la meditation soit si necessaire, les autres exercices pouvant demeurer inutiles & superflus. Nous serons preparez contre la pauvreté; mais nos richesses nous demeureront. Nous nous setons fortifiez dans le mépris de la douleur; mais la bonne constitution de nostre corps, mettra chez nous cette vertu hors d'usage. Nous nous serons resolus à supporter doucement la perte de nos amis; mais la fortune fera qu'ils vivront plus que nous. Il n'y a que cette vertu dont l'usage nous sera necessaire un jour.

Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que les grands hommes de l'antiquité qui ayent pû briser les liens de la servitude humaine: qu'il n'appartenoit qu'à Caton d'arracher de ses propres mains la vie que le poignard ne luy avoit pas ostée. Il y a des gens de la dernière condition qui par l'effort de leur courage se sont mis en pleine liberté: Et voyant qu'ils ne pouvoient prendre la mort commodément, ny choisir des instrumens à leur gré pour se la procurer; ils se sont saisis de tout

vequ'ils ont rencontré, & des choses qui de leur nature n'estoient point offensives, ils s'en sont fait des armes. Dernierement au lieu destiné pour le combat des bestes, un Allemand qui estoit commandé pour le spectacle du matin, se retira, sous-pretexte d'aller décharger son ventre; car il n'alloit point ailleurs sans garde, & ayant pris une éponge attachée à un morceau de bois qui servoit à se nettoyer, il se la fourra si avant dans la bouche, que le passage de la respiration estant fermé, il s'étouffa sur le champ; c'estoit braver la mort avec un peu de saleté & d'indécence, je l'avoue: Mais qu'y a-t'il de plus sot, que de faire le delicat quand il est question de mourir? O le courageux personnage, & qui meritoit bien d'avoir le choix de sa destinée! qu'il se fust bravement servy du poignard; qu'il se fust hardiment précipité dans un gouffre, ou du haut d'une roche. Se voyant abandonné de tous costez, il sceut bien trouver la maniere & l'instrument de sa mort, afin que vous scachiez que pour mourir il n'y a point d'autre difficulté que de le vouloir. Que chacun parle à sa

fantaisie d'une action si vigoureuse, pourveu que l'on avouë que la plus vilaine mort est preferable à la plus éclatante servitude. Mais puisque j'ay commencé à me servir de ces sortes d'exemples, je veux continuer, afin que chacun s'anime voyant que la mort a esté méprisée par des gens qui estoient dans le dernier mépris.

Nous croyons que les Catons, les Scipions & les autres dont on nous parle ordinairement avec tant d'avantage, sont hors de toute imitation. Mais je vous veux montrer que cette vertu a esté aussi familiere à ces misérables que l'on forçoit de combattre contre les bestes, qu'à ces Capitaines qui commandoient durant nos guerres civiles. Un autre encore depuis peu que des Gardes mennoient dans une charette pour combattre au spectacle du matin, feignant de sommeiller, laissa tomber sa teste si bas qu'elle fut engagée dans les rays, & se tint ferme sur son siege jusques à ce que le tour de la rouë luy rompit le cou, se sauvant ainsi du suplice par le mesme instrument qui l'y conduisoit. Rien ne scauroit arrester celuy qui veut sortir

ou s'échaper. La nature nous a mis dans un lieu tout ouvert; quand la nécessité le permet, cherchez un passage aisé. Si vous en trouvez plusieurs en vostre disposition, choisissez celuy que vous jugerez plus propre vous mettre en repos. Mais si l'occasion vous paroist difficile, prenez la premiere qui se presentera comme estant la meilleure, quoy qu'elle soit extraordinaire & inouye. On a toujours assez d'industrie quand on a assez de courage pour chercher la mort. Vous voyez comme des Esclaves du plus bas estage quand ils sont pressez par la crainte de la douleur, éveillent leur esprit, & trompent la vigilance de leurs Gardes. C'est estre galant homme que de se condamner à la mort & de sçavoir après la rencontrer. Je vous ay promis plusieurs exemples de pareilles actions. Au second spectacle du combat naval, un Barbare se perça la gorge de la mesme lance qu'on luy avoit donnée pour combattre ceux qui luy seroient presentez. Pourquoi, dit-il, ne m'exempterayie pas de tant de tourmens & d'ignominies? Qu'ay je plus à attendre, me trouvant les ar-

mes à la main ? Ce spectacle fut d'autant plus beau qu'il est plus honneste d'apprendre à mourir qu'à tuer. Quoy donc ? Ceux qui par une longue meditation , & par la raison qui est maistresse de toutes choses, se sont preparez & munis contre de semblables accidens, auront-ils moins de resolution que ces infames & ces scele rats ? Cette raison nous apprend que la mort vient par divers chemins ; mais qu'elle n'arrive qu'à un même point. Or, il n'importe pas quelle route on ait tenuë quand on est arrivé. Elle nous conseille aussi de mourir sans douleur s'il nous est permis, sinon de faire du mieux que nous pourrons, & de prendre hardiment tout ce qui se presentera pour nous donner la mort. Il est honteux, je l'avouë, de vivre de ce que l'on dérobe ; mais il est glorieux de mourir en se saisissant de la premiere chose que l'on rencontre.





EPISTRE LXXI.

Le souverain bien consiste en tout ce qui est honneste. Il se rencontre mesme dans les tourmens quand la vertu les rend honnestes.

VOUS me consultez assez souvent sur vos affaires, sans prendre garde qu'il y a un long trajet de mer entre vous & moy; & que le conseil dépendant en partie de la conjoncture du temps, il faut qu'il arrive quelquefois qu'un contraire avis seroit meilleur que celui que je vous donne à l'heure que vous le recevez. Le conseil se doit ajuster à la disposition des affaires; mais comme elles roulent & ne marchent pas, il faut aussi que le conseil soit pris sur l'heure; & pour mieux faire encore sur le champ. Or, je vous veux montrer comme il le faut prendre. Quand vous voudrez sçavoir ce que vous devez ou fuir ou desirer, rapportez le au souverain bien, & au dessein de la vie que vous avez.

embrassée ; car toutes nos actions y doivent estre conformes , & l'on ne scauroit se bien conduire en particulier si l'on ne s'est premierement proposé quelque but en general. Quoy que l'on ait des couleurs toutes prestes, on ne fera jamais un portrait qui ressemble , si l'on ne sçait ce que l'on veut peindre. Nous manquons en cela , que chacun delibere assez des parties de la vie ; mais personne ne delibere jamais du total. L'Archer doit sçavoir ce qu'il veut fraper , & ensuite bien dresser sa fleche & gouverner sa main. Nos conseils sont égarés , parce qu'ils n'ont point de but certain ; & l'on n'a point de vent propre quand on ne sçait à quel port on veut arriver. En verité , il faut que le hazard ait bien du pouvoir sur nostre conduite , puisque nous vivons à l'aventure. Il y a certaines gens qui sçavent des choses qu'ils ne pensent pas sçavoir , comme il nous arrive quelquefois de demander ceux qui sont auprès de nous. C'est ainsi que nous ne connoissons pas le souverain bien qui est tout proche de nous. Vous pouvez toutesfois apprendre ce que c'est

sans un long circuit de paroles. Il faut, pour ainsi dire, vous le montrer au doigt; car à quoy sert de le diviser en tant de branches, puisque l'on peut dire tout d'un coup; Le souverain bien est tout ce qui est honneste; & ce qui vous surprendra davantage, il n'y a de véritable bien que ce qui est honneste; tous les autres sont faux & bastards. Si vous concevez une fois cette verité, & que vous soyez passionné pour la vertu (car ce n'est pas assez d'en estre amoureux) tout ce qu'elle accompagnera vous semblera heureux & favorable, quelque opinion qu'en ayent les autres. Vous ne trouverez rien d'affreux dans la torture, demeurant plus ferme que celui qui vous la donnera; ny dans la maladie, ne cedant point à la violence, & n'en accusant point la fortune. Enfm, tout ce qui paroist un mal aux yeux des autres s'adoucira & deviendra un bien pour vous, si vous mettant au dessus de cela, vous estes bien persuadé qu'il n'est point de bien qui ne soit honneste, & que toutes les incommoditez ont droit de prendre le nom de biens, quand la ver-

tu les rend honnestes. La plûpart croient que nous promettons davantage que la condition de l'homme ne peut admettre. Ils ont raison, s'ils ne regardent que le corps; mais qu'ils considerent l'ame, je m'affiure qu'ils mesureront la force de l'homme par celle de Dieu mesme. Relevez vos pensées, mon cher Lucile, méprisez les vaines subtilitez de ces Philosophes qui réduisent une science si magnifique à l'intelligence de quelques syllabes, sans prendre garde qu'ils fatiguent & ravalent l'esprit de leurs auditeurs, en leur enseignant des choses si petites & si basses. Imitiez ces grands hommes qui les ont trouvées, & non pas ces Pedans qui en font des leçons en public, & qui feront croire à la fin que la Philosophie donne plus de peine qu'elle ne vaut. Suivez-les, si j'ay quelque credit auprès de vous. Socrate qui a renfermé toute la Philosophie dans la morale, dit que la plus haute sagesse est de sçavoir distinguer les biens & les maux. Pour estre heureux, dit-il, permettez que l'on vous tienne pour un fou. Permettez que l'on vous chante des injures. Il est cer-

tain que vous ne souffrirez rien si la vertu est avec vous. Si vous voulez estre heureux & homme de bien en effet, endurez que l'on vous méprise; mais personne n'en peut venir là, s'il n'a cette opinion que tous les biens sont égaux; car il n'y a point de bien qui ne soit honneste, & ce qui est honneste est égal en tous les sujets où il se rencontre. Quoy, est-il égal que Caton soit admis à la Preture, ou qu'il en soit exclus? Qu'il soit victorieux ou qu'il soit vaincu dans la bataille de Pharsale? Ce bien de demeurer invincible après la deffaitte de son party, estoit pareil à cet autre bien de retourner victorieux en son pays, pour luy procurer la paix. Mais pourquoy ne seroit il point pareil? Car c'est une mesme vertu qui surmonte la mauvaise fortune, & qui regle la bonne: & cette vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite; car elle ne scauroit changer sa taille. Mais Pompée sera battu. Tous ces Grands Hommes qui luy servoient de pretexte, pour témoigner qu'il deffendoit les interrests de la Republique, & cette Avant garde composée de Senateurs por-

tant les armes perira dans un seul combat. La ruine d'un si grand Empire jettera des éclats par tout l'Univers ; il en tombera sur l'Égypte , sur l'Afrique , & sur l'Espagne ; mesme cette miserable Republique n'en sera pas quitte pour estre ruinée une fois. Arrive tout ce qui pourra : Que Juba ne se puisse sauver par la connoissance du pays , ny par la valeur de ses fideles sujets : Que les Habitans d'Utique lassés des malheurs de la guerre , manquent à la foy qu'ils avoient jurée : Que Scipion soit abandonné de la fortune qui avoit toujourns suivy ceux de son nom dans l'Afrique : Il y a long-temps que Caton a donné ordre que rien ne le puisse blesser. Mais il est vaincu , me direz - vous : mettez cela au nombre de ses disgraces , & soyez certain qu'il ne se fâchera non plus de n'avoir pas remporté la Victoire , que de n'avoir pas obtenu la Preture. Il joüa le jour mesme qu'il en fut exclus ; il leut durant la nuit qu'il devoit mourir. Il se soucia aussi peu de perdre la vie que la Preture , s'estant resolu de souffrir tout ce qui luy pourroit arriver. Pourquoi donc

se tourmenteroit-il de ce changement de la République, sçachant bien que rien n'est exempt de la vicissitude, ny le Ciel, ny la Terre, non pas mesme l'assemblage de ce grand Vnivers, quoy qu'il soit conduit par la main de Dieu? Les choses ne demeureront pas toujours dans l'ordre où nous les voyons; un jour viendra qui changera leur estat & leur route. Il y a un temps limité pour leur commencement, leur progrès, & leur fin. Tout ce que nous voyons rouler sur nos testes, & cette base si solide qui soutient nos pieds s'altere tous les jours, & perdra enfin son existence; il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. La nature conduit toutes choses en mesme lieu, mais par des intervalles inegaux. Ce qui est maintenant ne sera plus un jour; il ne sera pas ancanty; mais il sera détruit; nous prenons cette destruction pour un aneantissement; parce que nous ne regardons que ce qui est proche de nous, & que nostre esprit qui est engagé dans la matiere ne sçautroit jeter sa veuë plus loin; autrement, & s'il estoit persuadé que tout meurt, & revit alternativement; que ce qui est

fait se deffait, puis se refait; & qu'en cela l'industrie de ce grand ouvrier est perpetuellement occupée, il verroit sa fin & celle des siens avec moins de trouble. C'est pourquoy Caton se representant tous les siecles dira. Que le Genre Humain, present & à venir est condamné à la mort. Que l'on demandera un jour, que seront devenues ces grandes Villes qui ont en main la puissance souveraine, & tant de merveilles qui paroissent aujourd'huy dans les pays estrangers; car il est certain que tout cela perira, soit par la guerre, soit par la paix qui dégénere d'ordinaire en faineantise, ou par le luxe qui consume les plus grandes richesses. Toutes ces campagnes si fertiles seront un jour inondées de la mer qui rompra subitement ses digues; ou deviendront un abisme spacieux, la terre qui les couvroit s'estant ouverte & fonduë: Pourquoy me fâcheray-ie si ie ne previens que de quelques momens la destinée commune de tout l'Univers? Vn esprit bien fait doit obeir à Dieu, & souffrir sans repugnance tout ce que la loy generale ordonne; car ou il passera dans une

meilleure vie, demeurant dans un lieu plus clair & plus tranquile en la compagnie des choses divines, ou du moins sans ressentir aucune incommodité il retournera dans le sein de la nature, & s'ira rejoindre à la masse d'où il est sorty. Ainsi vous voyez qu'au iugement de Caton une honneste vie n'est pas un plus grand bien qu'une honneste mort; car la vertu ne croist ny ne diminuë; ce qui a fait dire à Socrate que la verité & la vertu estoient une mesme chose; car comme la verité ne croist point, la vertu ne croist point aussi; elle a toutes ses dimensions, elle est pleine. Ne vous étonnez - donc pas si tous les biens sont égaux; soit qu'ils viennent par nostre choix, ou bien par quelque accident; car si vous n'admettez point cette égalité, & que vous mettiez la constance dans les tourmens au rang des moindres biens, vous la mettrez bien-tost au rang des maux. Vous direz que Socrate estoit mal-heureux dans la prison, aussi bien que Caton, lors qu'il déchiroit ses playes avec plus de courage qu'il ne les avoit faites. Vous en direz autant de Regulus,

en le voyant traité si cruellement ; pour avoir tenu sa parole , même à ses ennemis. C'est pourtant ce que pas un de ces delicats n'a encore osé dire ; car ils tiennent qu'il n'estoit pas mal-heureux , quoy qu'ils ne demeurent pas d'accord qu'il fust heurieux. Les Academiques avouent , que l'on peut estre heurieux parmy les tourmens , mais non pas entierement & de tout point. Ce que l'on ne doit point admettre ; car celuy qui est heurieux est au comble du bien , & ne voit point d'autre bien au dessus , pourveu qu'il soit accompagné de la vertu , qui le rendra ferme dans les adversitez , sain & entier , quoy qu'on luy démembre le corps. Ouy , ie le dis , sain & entier ; car je parle d'une vertu courageuse & sublime qui s'échauffe contre tout ce qui la pique. Ne doutez point que la sagesse ne vous inspire la mesme hardiesse que font paroistre les ieunes gens qui méprisent tous les perils , quand ils sont une fois touchez du desir de l'honneur , & qu'elle ne vous persuade qu'il n'y a point de bien que ce qui est honeste. C'est une chose qu'on ne peut rendre

rendre plus lasche ny plus tendue, non plus qu'une regle qui s'applique à tout ce que l'on veut rendre droit; vous ne la scauriez si peu courber, qu'incontinent l'ouvrage n'y participe. J'en dis de même de la vertu, elle est droite, elle ne plie point; elle est roide, on ne la scauroit bander, pour ainsi dire, davantage; elle juge de toutes choses; rien ne juge d'elle. Si l'on ne peut pas la rendre plus droite; il s'ensuit que les choses qu'elle fait ne sont pas plus droites les unes que les autres: Car pour luy estre conformes, il est besoin aussi qu'elles soient pareilles entre elles. Quoy, direz-vous, sont-ce choses pareilles d'estre assis à table, & d'estre assis sur le chevalet? Cela vous semble-t-il étrange? Vous serez bien plus surpris, quand je vous diray que c'est un mal d'estre assis à table, & un bien d'estre assis sur le chevalet, si l'un se fait avec honte, & l'autre avec honneur. Ce n'est pas la matiere, mais la vertu qui rend ces choses bonnes ou mauvaises. Par tout où elle se rencontre, tout est d'une mesure & d'un prix. Il me semble que je voy me sauter aux yeux ces gens qui mesurent

tout le monde à leur aune, à cause que je dis qu'il y a égalité de biens entre celuy qui supporte courageusement l'adversité, & celuy qui se conduit sagement dans la prospérité; entre celuy qui triomphe, & celuy qui est traîné devant le Char du Vainqueur, sans perdre la fermeté de son courage; car ils ne croyent pas qu'on puisse faire ce qu'ils ne sçautoient faire, jugeant ainsi de la vertu des autres par leur foiblesse. Pourquoi vous étonnez-vous que ce soit un bien d'être lié, blessé, tué, brûlé; on en est quelquefois bien aise. La sobriété est une gésne au gourmand, & le travail un supplice au faincant. Le delicat plaint un homme qui aime l'action, & le paresseux un homme qui aime l'étude. C'est ainsi que tout ce qui est audessus de nos forces, nous paroist dur & insupportable, sans faire reflexion qu'il y en a beaucoup à qui le plus grand supplice seroit de ne boire point de vin, ou de se lever matin. Cela n'est pas difficile de sa nature; mais nous sommes lasches & imbecilles. Il faut un esprit relevé pour juger des choses relevées;

autrement nous leur imputerons le défaut qui vient de nous. C'est la raison pourquoy un baston droit plongé dans l'eau paroist tortu ou rompu; mais il est important de considerer non seulement ce que l'on regarde, mais de quelle maniere on le regarde. Il faut avouer que nostre esprit s'ébloiit lors qu'il veut envisager fixement la verité. Amenez-moy un Jeune Homme qui ait de l'esprit, & qui ne soit point encore prevenu des opinions populaires, je m'assure qu'il sera d'avis qu'un homme qui porte courageusement le faix des adversitez, est plus heureux que celuy qui est au dessus de la fortune. Ce n'est pas une chose bien rare de ne point chanceler quand on n'est point agité; mais c'est un sujet d'étonnement de voir un homme s'élever où les autres se baissent, & se tenir debout où les autres tombent par terre. Quel mal a-t-il dans les tourmens, & dans tout ce que nous appellons adversité? C'est à mon avis quand il arrive que l'ame plie, se courbe, & tombe sous le faix. Mais rien de tout cela ne peut arriver au Sage. Il demeure droit, quelque

charge qu'on luy donne: rien ne diminue son courage, rien ne le rebute pour fâcheux qu'il soit. Il ne se plaint jamais que ce qui pouvoit tomber sur un autre soit tombé sur luy: car il connoist ses forces, & sçait bien qu'elles sont suffisantes pour la charge. Je ne pretens pas le separer du nombre des autres hommes, ny luy oster le sentiment des douleurs comme à quelque roche endurcie. Je sçay bien qu'il est composé de deux parties, l'une irraisonnable qui sent les rouës, les feux, & les douleurs; l'autre raisonnable qui est ferme dans ses resolutions, intrepide & inflexible. C'est en cette partie-là que reside le souverain bien, lequel n'estant point encore assez estably, l'ame est toûjours incertaine & flotante; mais quand il est une fois parfait & accompli, elle demeure dans une assiette ferme & immuable. C'est pourquoy celuy qui s'est mis dans le chemin de la vertu, & qui veut monter au plus haut degré, quand il approchera de la perfection qu'il n'a pas encore atteinte, il s'arrestera quelquesfois, & relâchera ses efforts, d'autant qu'il n'a pas sur-

montré les difficultez, & qu'il est encore dans un pas glissant & douteux; mais celuy qui est heureux, & de qui la vertu est accomplie, n'est jamais plus satisfait de soy-mesme que lorsqu'il s'est éprouvé. S'il se presente quelque occasion perilleuse où il y ait de l'honneur à acquerir, il la reçoit & l'embrasse, aimant mieux qu'on dise qu'il est homme de bien, que de dire qu'il est heureux: Je viens maintenant au poinct où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la vertu dont je parle soit audelà des forces de la nature. Le Sage tremblera, sentira les douleurs, & pâlera, car tous ces mouvemens appartiennent au corps. Où est donc la source de la misere, & le veritable mal? C'est quand l'ame troublée par toutes ces choses est contrainte d'avoüer qu'elle est esclave du corps, & d'avoir regret de sa foiblesse; car il est certain que le Sage peut vaincre la fortune par sa vertu. Mais il y en a beaucoup qui font profession de sagesse, qui prennent l'épouvante quelquefois bien legerement. Nous avons tort en cette rencontre d'exiger au-

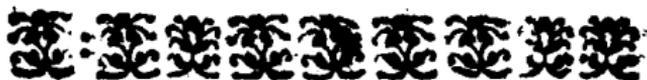
tant de celuy qui est initié seulement que de celuy qui est consommé dans la sagesse. Je me conseille bien de faire ce que je louë, mais je n'en suis pas encore persuadé; & quand bien je le ferois, je n'ay point encore assez d'expérience ny d'exercice pour aller au-devant de tous les dangers. Comme la laine prend la teinture de certaines couleurs du premier coup, & ne prend les autres qu'après y avoir esté plusieurs fois trempée & recuite; ainsi il est des sciences que l'on peut pratiquer si-tost qu'on les a apprises. Mais quât à celle-cy, à moins que de descendre & de séjourner long-temps au fond de l'ame, elle ne sçauroit luy donner sa couleur; elle l'en abreuve seulement, sans y produire l'effet qu'on en attendoit. On peut enseigner en peu de temps, & en peu de paroles, qu'il n'y a qu'un seul bien, qui est la vertu, & qu'il n'y en a point d'autre que la vertu, laquelle a son siege dans la meilleure partie de nous-mesmes, qui est la raison. Qu'est-ce donc que cette vertu? C'est un discernement juste & certain qui donne le mouvement à l'ame, & qui luy fait

voir à nud toutes les vaines apparences qui échauffent nos passions. Ayant ce discernement on demeurera d'accord que toutes les choses qui procedent de la vertu sont bonnes & pareilles entre elles. Les biens corporels sont à la verité des biens au regard du corps; mais ils ne le sont pas universellement. Ils auront bien quelque prix; mais ils n'auront jamais aucune dignité qui les accompagne. Aussi seront ils fort inégaux entre eux, les uns estant plus grands & les autres plus petits. J'avouë mesme qu'il y a de grandes differences entre ceux qui cultivent la sagesse: car les uns sont si avancez qu'ils osent déjà lever les yeux pour regarder la fortune, non pas fixement; car ils seroient ébloüys de son élar: mais les autres qui sont montez au plus haut degré, ont l'assurance de se presenter pour la combattre teste à teste. Quand les choses demeurent imparfaites, il est de necessité qu'elles panchent, qu'elles décheoient, & qu'enfin elles tombent par terre; elles décheeront sans doute si l'on ne s'efforce toujors d'aller en avant: Car aussi tost qu'on se

relasche, il faut reculer, & l'on ne se retrouve plus où l'on en estoit demeuré.

Continuons donc, & hastons-nous; car il reste encore plus de chemin à faire que nous n'en avons fait. Toutesfois c'est déjà beaucoup d'avance que de se vouloir avancer. Pour moy, je puis répondre que je le desire, & que je le desire de tout mon cœur. Je voy de vostre costé que vous y estes porté, & que vous avez une forte inclination pour les belles choses. Dépêchons-nous, la vie nous fera utile pour ce dessein, autrement elle ne fera qu'un retardement honteux qu'on aura sujet de nous reprocher, si nous croupissons dans l'ordure. Faisons en sorte que le temps qui nous reste soit tout à nous. Mais cela ne se peut faire, si premierement nous ne sommes à nous. Quand sera-ce que je me verray en estat de mépriser l'une & l'autre fortune? Quand sera ce, qu'ayant dompté & assujetty toutes mes passions, je pourray dire: j'ay vaincu? Voulez vous sçavoir qui j'auray vaincu? Ce ne seront point les Perses, ny les Medes, ny tout ce qu'il y a de peu-

ples belliqueux au-de-là des Daces. Mais ce sera l'avarice, l'ambition, & la crainte de la mort qui a vaincu ceux lesquels ont vaincu le monde.



EPISTRE LXXII.

*Que l'étude de la sagesse doit estre
preferée à toute autre occupation.
Que la joye du Sage se forme au de-
dans, & ne peut estre troublée par
ce qui vient du dehors.*

J'Avois appris ce que vous me de-
mandez, & y aurois fort bien ré-
pondu; mais j'ay oublié la chose; il y
a si long temps que je n'ay exercé ma
memoire, qu'elle a peine à me suivre
quand j'ay besoin d'elle. Je voy bien
qu'il m'est arrivé, comme aux livres
moisiss, d'avoir les feuillets collez;
c'est pourquoy il faut déplier nostre
esprit, & remuer de temps en temps
ce que nous y avons mis en depost,
afin qu'il soit tout prest quand nous
voudrons nous en servir. Mais com-

me cela demande beaucoup de soin & d'application, il le faut remettre à un autre temps. Ce sera aussi-tost que je pourray faire quelque sejour un peu long en un mesme endroit ; car il y a des choses que l'on peut écrire dans un carrosse, & d'autres qui demandent le lit, le repos, & la retraite. Ce n'est pas qu'il ne faille faire quelque chose aux jours mesme que l'on est occupé. Car il nous surviendra toujours de nouvelles occupations. Nous les semons, & une seule nous en produit beaucoup d'autres ; outre que nous sommes accoûtumés à nous donner des delays en disant lors que j'auray achevé cette affaire je m'appliqueray tout de bon ; ou si je puis accommoder ce fâcheux procès, je ne veux plus faire autre chose qu'estudier. Il ne faut pas attendre à Philosopher que vous soyez de loisir. On doit négliger toute autre occupation pour s'attacher à cette science à laquelle tout nostre temps ne suffit pas, quand mesme nous l'employerions depuis l'enfance jusques à l'extremité de la plus longue vieillesse. Dans cette sorte d'estude autant vaut cesser que de

prendre du repos ; car vous ne demeurerez pas où vous venez de quitter ; mais vous retournez où vous avez commencé , comme fait une corde bandée quand elle vient à se rompre. Il faut résister aux occupations, & les éloigner de nous, plutôt que de les développer. Il n'y a point de temps qui ne soit propre à une étude si salutaire ; mais la plupart n'étudient pas les choses qu'il est bon que l'on étudie. Il pourra bien survenir quelque empêchement ; cela ne détournera point le Sage qui se maintient gay & dans une liberté d'esprit en toute sorte de rencontres ; ceux qui ne sont pas encore en un estat si parfait, sont quelquefois traversez dans leur joye ; celle du Sage n'est jamais interrompue pour chose qui puisse arriver. Elle est égale & tranquile en tout temps & en tout lieu ; Car elle ne dépend point d'autrui. & n'attend point la faveur de la fortune ny celle de qui que ce soit. La felicité ; dis-je, est domestique au sage que je vous propose : Elle naist chés luy, & n'en sort point comme elle n'y est point entrée. Il arrive quelquefois des accidens au de-

hors qui le font souvenir qu'il est mortel : Mais cela est si léger qu'il ne fait qu'effleurer la peau. Il peut, dis-je, recevoir quelques incommoditez ; mais ce qui fait son principal bien demeure fixe & immuable. Les incommoditez dont je parle sont comme ces pustules & ces clous qui viennent sur un corps robuste ; il n'y a point de mal au dedans. Je trouve une même différence entre celuy qui est dans la possession, & celuy qui est dans la poursuite de la sagesse, qu'entre un homme qui se porte bien & un autre qui releve d'une longue & dangereuse maladie, lequel pense estre quitte de sa fièvre, quand il n'a plus que de légers accès. Celuy cy, s'il n'y prend garde, ressentira par fois des pesanteurs, & retombera insensiblement dans son mal ; mais le Sage ne peut retomber en sa maladie, ny tomber mesme dans une autre. La santé du corps ne dure qu'un temps ; & le Medecin qui l'a renduë ne la peut pas conserver, puisqu'on le rappelle une autre fois pour voir le Malade qu'il avoit guery. L'esprit s'est-il guery une fois : c'est pour toujours. Voulez-vous

ſçavoir comment vous connoiſtrez qu'il eſt guery ? S'il eſt content de ſoy-même ; s'il y met ſon aſſurance ; s'il ſçait que tout ce que les hommes deſirent avec plus d'ardeur ; s'il ſçait, diſ-je, que les faveurs qui ſe demandent & s'accordent dans le monde, ne peuvent rien contribuer à la véritable felicité. Car une choſe à laquelle on peut ajouter n'eſt point parfaite, celle à quoy on ne peut oſter eſt perpetuellement telle. Qui veut avoir une joye de durée la cherche au dedans de ſoy. Tout ce que le commun des hommes pourſuit avec tant d'empreſſement s'écoule çà & là ; car la fortune ne donne rien en propriété. Ce n'eſt pas que ces biens étrangers ne puſſent apporter quelque ſatisfaction eſtans conduits & reglez par la raiſon, qui ſçait donner du gouſt aux choſes qui n'en ont point, lors qu'elles ſont priſes avec trop d'avidité. Attalus ſe ſervoit ordinairement de cette comparaiſon. Vous voyés quelquesfois un chien qui reçoit dans ſa gueule des morceaux de pain ou de chair que ſon Maiſtre luy jette, il les avale incontinent tous entiers, afin de

presenter encore la gueule pour en recevoir d'autres. C'est ce qui nous arrive, quand nous avalons sans goûter ce que la fortune nous envoie, après l'avoir long-temps attendu, & que nous demeurons attentifs & beaus pour en attraper encore autant. Le Sage n'en use pas de la sorte, parce qu'il est toujours plein; Et si quelque bien luy arrive il le reçoit & le garde sans émotion, jouyssant continuellement d'une joye toute pure & qui luy est particuliere. Celuy qui est éloigné de la perfection, quoy qu'il ait déjà fait quelque progrès, & qu'il ait de bonnes intentions, est encore sujet à diverses secousses qui le portent haut & bas, tantost vers le Ciel, tantost vers la terre. Les Ignorans qui n'ont nulle experience bronchent à tous momens, & tombent enfin dans ce vaste chaos dont parle Epicure. Il y en a encore d'une troisième sorte qui sont tout proches de la sagesse & ne l'ont pas encore atteinte; mais ils l'ont devant les yeux, & peuvent, pour ainsi dire, la prédre par le poing. Ceux là ne chancelent ny ne glissent. Ils ne sont pas encore à terre; mais

ils sont déjà dans le Port. Puis donc qu'il se trouve une si grande différence entre les premiers & les derniers, & que ceux du milieu mesme sont encore dans l'agitation & au hazard de retomber, & de se voir en pire estat qu'ils n'estoient auparavant, ne nous chargeons point d'affaires, fermons-leur la porte; car, si elles entrent une fois, elles en attireront d'autres après elles. Arrêtons-les dès l'abord. Leur commencement ne sera jamais meilleur que leur fin.

XX

EPISTRE LXXIII.

Que le Sage obeyt aux Loix, & revere les Magistrats qui ont soin de la tranquillité publique.

Que l'ame ne peut estre bonne si Dieu n'est avec elle.

C'Est une erreur (à mon avis) de croire que ceux qui font profession de la Philosophie sont rebelles aux Loix, refractaires aux Magistrats, & qu'ils méprisent les Rois, & tous ceux qui ont part à l'administration

de l'Etat. Au contraire, je n'en vois point de plus soumis ny de plus reconnoissans. Et c'est avec raison; car, comme ils ont plus d'interest que les autres à la tranquillité publique, qui leur donne moyen de s'employer à la vertu; il est à croire qu'ils honorent comme leurs peres les Auteurs d'un si grand bien: Et plus sans doute que ne font ces personnes inquietes & venales, à qui les Princes ne scauroient tant faire de graces qu'ils ne croient qu'on leur en doit davantage, leur avidité croissant à mesure qu'on s'efforce de la remplir. Qui songe à recevoir encore, a déjà oublié ce qu'il a reçu; & le plus grand defect de la convoitise, c'est qu'elle est toujours ingrate. Ajoûtez à cela, que tous ceux qui sont dans le maniement des affaires publiques, regardent plutôt combien il y en a devant eux, que combien il y en a derriere; & qu'un seul qui les precede leur donne plus de chagrin, qu'un grand nombre qu'ils ont passé ne leur donne de plaisir. L'ambition a cela de mal, qu'elle ne regarde jamais derriere soy. Elle est inconstante & legere, aussi bien que

toute forte de convoitises ; parce qu'elle commence par la fin. Mais un homme sincere & candide qui a quitté la Cour, les charges & les affaires pour se donner à de meilleurs emplois, ayme ceux par le soin desquels il peut y vaquer en seureté, & leur rend en son cœur un témoignage de gratitude, reconnoissant qu'il leur est obligé d'un tel avantage, quoy qu'ils n'y pensent pas. Comme il a du respect pour les Maistres, par l'instruction desquels il s'est dépoüillé des vices, il en a aussi pour ceux sous la protection desquels il peut exercer les Vertus. Un Roy, direz-vous, en protege bien d'autres que celuy-cy, par sa puissance. Qui vous le nie ? Mais, comme entre des gens qui sont arrivez au Port, ceux qui ont amené plus de choses precieuses se sentent plus obligez à Neptune ; & que le Marchand acquitte son Vœu de meilleur courage que ne fait le passager, Que mesme entre les Marchands, ceux qui apportent des parfums & des drogues qui se vendent au poids de l'or, font des offrandes plus liberales, que ceux qui n'ont que des

marchandises communes, & quelques danrées propres à charger le fond d'un vaisseau; ainsi le benefice de la Paix, quoy qu'il s'étende generally à tout le monde, se fait pourtant mieux sentir à ceux qui en font un meilleur usage. Il y a bien de ces Messieurs les petits Collets, qui ont plus de travail & d'embaras pendant la tranquillité publique, qu'ils n'en trouveroient dans la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se servent de la Paix que pour se plonger dans le vin, dans la lubricité, & dans les autres vices (qu'il faudroit exterminer dût-on rappeler les combats & les contradictions.) Pensez-vous, dis je, qu'ils soient autant obligez à cette Paix, que les gens de bien qui l'employent en des actions vertueuses. Si ce n'est que vous estimiez le Sage assez injuste, pour ne se pas sentir obligé en particulier des faveurs qui sont generalles. Je ne laisse pas d'estre obligé au Soleil & à la Lune, quoy que ces Astres ne luisent pas pour moy seul. Je dois remercier les Saisons de l'année, & ce Dieu qui les gouverne, quoy que je sçache que ce bel ordre

n'y a pas esté mis pour ma seule consideration. L'Avarice insensée des hommes distingue la possession d'avec la propriété, & ne tient à soy que ce qu'on possède en particulier. Mais le Sage n'estime rien plus à soy, que ce qu'il a en commun avec tout le genre humain : Car, il ne seroit pas commun, si chaque particulier n'y avoit sa part ; estant certain que la moindre portion en une chose qui est commune, suffit pour establir une société. Il faut considerer d'ailleurs, que ces grands & ces véritables biens ne se partagent point, en sorte que chacun en ait une petite portion ; chacun les reçoit tout entiers. Aux liberalitez des Princes, l'on prend ce qui est ordonné par teste. Aux Festins publics, aux Funerailles des Grands, & en d'autres pareilles occasions, les viandes se distribuent à la main, & se divisent par pieces ; mais les biens indivisibles, la paix, & la liberté se donnent tout entiers au particulier aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere qui le fait jouyr de ces biens, qui l'exempte de porter les Armes, d'aller en senti-

belle, de veiller sur le rempart, & de payer tant d'impositions qu'engendre la guerre; puis il en rend graces à ceux qui ont le Gouvernement en main. Une des principales Maximes du Sage est de bien recevoir un bienfait, & de le bien rendre; c'est quelquefois le rendre que de l'avouër; il avouera toujours qu'il est obligé à celuy qui par sa prudence & par sa bonne administration le fait jouir d'un profond repos, & le rend maître de son temps, sans estre diverty aux occupations publiques.

[*C'est un Dieu, Melibée, à qui nous
devons tous
Le bon-heur de la Paix, & d'un repos
si doux
Je le tiendray toujours pour un Dieu.*

Si l'on est si fort obligé à l'Auteur de ce repos dont voicy le plus grand avantage.

*C'est luy qui me permet de mener dans
nos plaines,
Ces bœufs, & ces troupeaux, ces mon-
tons portelaines:*

*C'est par luy que je joue aux pieds de
cet ormeau*

*Les chansons qu'il meplait deffus mon
chalumeau.*

Combien estimerons - nous cet autre repos dont on jouit en la compagnie des Dieux ; & qui nous fait même devenir des Dieux ? Je vous le dis, tout de bon , mon cher Lucile, je vous veux mener au Ciel par un chemin bien court. Sextius avoit coutume de dire qu'un homme de bien estoit autant que Jupiter. A la verité, Jupiter a dequoy faire largesse aux hommes ; mais entre deux hommes de bien , le plus riche n'est pas meilleur que l'autre. Non plus que de deux Pilotes qui entendent également bien la navigation, vous ne direz pas que celuy qui a le plus beau vaisseau soit le plus habile. Qu'a Jupiter par dessus l'homme de bien ? C'est d'estre bon plus long temps que luy. Le Sage ne s'en estime pas moins, pour voir ses vertus renfermées dans un espace plus étroit. Comme de deux Sages, celuy qui est mort le plus agé n'est pas plus heureux que celuy de qui la ver-

tu n'a pas regné si long temps, Dieu tout de mesme a bien sur le Sage l'avantage de la durée; mais non pas celui de la felicité. La Vertu pour estre plus longue n'en est pas plus grande. Il est vray que tout appartient à Jupiter; mais il en a donné la possession aux autres. La seule jouissance qu'il en a, c'est d'estre cause que tout le monde en jouyt. Le Sage n'est pas moins aise que luy, de voir entre les mains des autres tous ces biens après quoy l'on court: Il n'en fait pas plus d'estime que Jupiter; mais il a l'avantage en cela que Jupiter n'en peut pas user, & que le Sage peut & ne veut pas en user. Suivons-donc Sextius qui nous montre un si beau chemin, & qui crie de loin; c'est par icy que l'on monte au Ciel; c'est par la frugalité, c'est par la temperance, c'est par la force & par la constance. Les Dieux ne dédaignent & ne haïssent personne. Ils recoivent tout le monde, & prêtent mesme la main à ceux qui veulent monter. Vous semble-t il si étrange que l'homme aille trouver les Dieux? Dieu vient bien trouver les hommes, & qui plus est, faire sa de-

mourre chez eux. L'ame ne peut estre bonne si Dieu n'est avec elle. Il y a des semences divines répanduës dans le cœur des hommes, lesquelles estant bien cultivées poussent un germe semblable à nostre origine; mais estant négligées, elles perdent entierement leur vertu; & comme si elles avoient esté jettées dans une terre sterile & marescageuse; au lieu de grain, elles ne produisent que de méchantes herbes.



EPISTRE LXXIV.

Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste; & que si le bien consistoit dans les richesses, dans la bonne chere, & dans la compagnie des femmes, l'homme seroit plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage de ces choses-là.

VOstre Lettre m'a donné du plaisir, & m'a tiré de la langueur où j'estois; elle a aussi réveillé ma

memoire ; qui commence à devenir tardive & paresseuse. Pourquoy, mon cher Lucile ? ne croirez-vous pas que c'est un grand secret pour vivre heureux, que de se persuader qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste ? Il est certain qu'un homme qui renferme toute sorte de biens dans celuy qui est honneste, est heureux en son ame ; & que celuy qui s'imagine qu'il y a d'autres biens se met à la discretion de la fortune, & de la puissance d'autruy. Tantost il s'affligera d'avoir perdu ses enfans. Tantost il sera chagrin de les voir malades. Tantost il s'attristera de leur mauvaise conduite, & des affronts qu'ils auront receus. Vous verrez celuy-cy passionné pour la femme d'autruy ; l'autre jaloux de la sienne. Quelqu'un viendra qui se tourmentera pour avoir manqué une charge qu'il briguoit. Il s'en trouvera un autre qui se plaindra de la peine attachée à la sienne. Mais ce qui fait le plus grand nombre des miserables est la crainte de la mort qui nous menace, & qui peut venir de tous côtez ; c'est pourquoy ils jettent les yeux çà & là, & tournent la teste au moindre

dre bruit-comme s'ils estoient en pays ennemy. En effet, si l'on ne chasse cette crainte par la raison, on est contraint de vivre dans un tremblement perpetuel. Il s'en presentera d'autres qui auront esté bannis, & privez de tous leurs biens; d'autres seront pauvres au milieu des richesses, qui est la pauvreté la plus fascheuse; d'autres auront fait naufrage, ou une perte considerable: On en verra d'autres que la haine du peuple ou l'envie (qui est un écueil dangereux pour les gens de bien) aura renversez lors qu'ils y pensoient le moins, comme un orage qui s'éleve durant le calme, ou comme un coup de foudre qui fait mesme trembler les lieux circonvoisins. Car comme en cette occasion celuy qui estoit proche du feu n'est pas moins estonné que celuy qui en a esté frapé; de mesme dans les accidens causez par la violence, l'oppression d'un seul fait la crainte de tous les autres, qui ne souffrent pas moins, voyans qu'ils sont exposez à en souffrir autant. Chacun s'émeut quand il voit arriver quelque disgrâce subite à un autre. Les oyseaux s'écartent quand

ils entendent le vent d'une fronde, & nous tremblons non seulement au coup, mais au bruit mesme qui le precede. Il est donc impossible d'estre heureux, si l'on n'est guery de cette foiblesse: Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est intrepide, & l'on ne vit point à son ayle parmy la desffiance. Quiconque s'engage en des occasions qui dépendent du hazard, s'appreste bien des sujets d'inquietude & de trouble. Il n'y a qu'une seule voye de se mettre en seureté; C'est de mépriser les biens de fortune, & de mettre son contentement dans la Vertu. Celui qui croit qu'il y a quelque chose de meilleur, ou quelque autre bien dans le monde, tend volontiers la main pour recevoir ce que la fortune luy voudra jeter. Imaginez-vous que la fortune fait des jeux publics, & qu'elle jette parmy les gens qui sont assemblez, des honneurs, des richesses, & de la faveur; une partie se rompt entre les mains de ceux qui se battent dans le pillage; une autre se partage de mauvaise foy entre ceux qui s'estoient associez; une autre a cousté bien cher à ceux qui l'ont

amassée; Une autre est tombée sur ceux qui n'y songeoient pas; une autre s'est échapée par le trop d'ardeur qu'on avoit de l'attraper; une autre enfin a esté arrachée des mains de celuy qui l'avoit prise avec trop d'avidité: De tous ceux qui ont profité dans ce pillage, il n'y en a pas un seul qui s'en soit réjoüy long temps. De là vient que les plus avisez, dès qu'ils voyent apporter ces sortes de presens, quittent le Theatre, sçachant bien que ce qui ne vaut guere couste quelquefois beaucoup. On n'en vient point aux mains avec celuy qui se retire. On ne frape point celuy qui s'en va, & l'on ne se bat qu'autour du butin. Il nous en arrive tous les jours autant pour les graces que la fortune distribuë: Nous nous échauffons: Nous nous empresseons, nous voudrions avoir plus de deux mains; Nous regardons tantost l'un, tantost l'autre: Il nous semble que ce que nous desirons ne vient pas assez viste, quoy que nous sçachions qu'il ne peut arriver qu'à fort peu de personnes parmy un nombre infiny. Nous voudrions sauter en l'air pour le prendre lors qu'il tom-

be. Nous avons un plaisir secret d'avoir attrapé quelque chose que d'autres ont manqué. Si nostre attente n'est surpassée, il est certain que pour bien peu de profit nous souffrons beaucoup d'incommoditez. Retirons-nous donc de ces assemblées, & faisons place à ceux qui se jettent sur les distributions; Laissons-les regarder en suspens ces biens que l'on tient en l'air. Quiconque veut estre heureux, il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il y ait un autre bien que ce qui est honneste. Car s'il croit qu'il y en ait quelque autre, il a mauvaise opinion de la Providence Divine, puisqu'il arrive beaucoup de malheurs aux gens de bien, & que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose & de peu de durée si on le compare à celle de l'Univers. De là vient que nous sommes des Interpretes méconnoissans des graces que Dieu nous fait. Nous nous plaignons qu'il nous arrive rarement des biens; Qu'ils sont trop modiques; Qu'ils sont incertains; Qu'ils sont perissables, & qu'ils perissent certainement. Cela fait que nous ne voulons ny vivre ny mourir: Nous

déplorons la vie, & nous appréhendons la mort : Nous sommes toujours irresolus, & l'estat le plus heureux ne nous sçauroit satisfaire. Ce défaut procede de ce que nous sommes encore éloignez de ce bien suprême & infiny où il faut que la volonté s'arreste, puisqu'il n'y a rien au de-là de l'infiny: Voulez-vous sçavoir pourquoy la Vertu n'a besoin de rien ? c'est pource qu'elle se contente de ce qui est present, & ne desire point ce qui est à venir. Tout luy est grand, parce que tout luy suffit. Si l'on s'écarte de ces sentimens-là, il n'y a plus de pieté ny de foy, parce que pour les pratiquer il se faut résoudre à souffrir beaucoup de ces choses qu'on appelle maux, & à consumer quantité de celles que l'on met au rang des biens. Il n'i aura plus aussi de valeur, parce qu'il la faut faire connoistre en payant de sa personne; ny de magnanimité, parce qu'elle ne peut éclater qu'en foulant aux pieds tout ce que le vulgaire adore; Enfin, il ne faut plus parler de bien-fait, ny de gratitude, car nous les estimerons des corvées s'il y a rien qui nous soit plus precieux que de fai-

re nostre devoir. Mais sans m'arrester davantage à toutes ces raisons : Ou ce qu'on appelle bien ne l'est pas ; Ou l'homme est plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage des richesses, de la bonne chere, de la compagnie des femmes, ny de tout ce qui fait le plaisir & le divertissement de l'homme. Il faut donc conclurre que Dieu à fau- te de biens (ce que l'on ne scauroit croire,) ou que ceux dont il a fau- te ne sont pas de veritables biens. Ad- joutez à cela que la plûpart de ces pretendus biens se trouvent plus am- ples & plus parfaits dans les animaux que dans les hommes. Ils mangent a- vec plus d'avidité & d'appetit. Ils ne se lassent pas si tost dans leurs accou- plemens; ils ont des forces plus gran- des & moins sujettes aux infirmités: Il s'ensuit donc, qu'ils sont beaucoup plus heureux que les hommes, mais principalement à cause qu'ils vivent sans malice & sans fraude; Que leurs voluptez sont plus grandes & plus fa- ciles, ne leur donnant aucun sujet de crainte ny de repentir: Jugez donc, s'il y a de l'apparence de faire passer pour un bien ce que l'homme peut

avoir à l'exclusion de Dieu. Logeons dans l'ame le souverain bien ; il s'aviliroit sans doute, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transférions en la plus basse, je veux dire dans les sens que les brutes ont plus certains & plus délicats que nous ne les avons. Ce n'est pas dans la chair qu'il faut établir nostre félicité : Car les biens que la raison nous apporte sont solides & perperuels, ils ne peuvent perir ny mesme déchoir ou diminuer. Tous les autres ne sont biens que par opinion, ils portent le nom de vray bien, mais ils n'en ont pas les propriétés. Qu'on les appelle donc commoditez, ou revenus, suivant la signification de nostre langue ; considérons qu'ils ne sont que des accessoi-res, & non pas des parties de nous-mesmes ; permettons qu'ils demeurent chez nous, mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous ; mettons-les au rang des choses les plus basses & qui ne meritent pas qu'on s'en fasse honneur. Ya-t'il rien de plus impertinent que de se glorifier d'un ouvrage que l'on n'a pas fait ? Que tout cela soit auprès de nous, mais qu'il n'y

soit pas attaché, de peur que s'il vient à se détacher il ne nous enleve la peau. Servons nous en modestement & sans vanité, comme d'un dépôt lequel nous devons rendre un iour. On n'en jouit pas long-temps quand on en jouit inconsidérément; car la prospérité se precipite d'elle-mesme si elle ne se retient. Ces biens inconstans & legers sur lesquels elle s'appuye l'abandonnent bien viste; mais quand ils luy tiendroient compagnie, ce ne seroit que pour luy donner du chagrin. Il y en a peu de qui la prospérité finisse doucement & sans faire éclat; Tous les autres tombent par la ruine des choses qui les souvenoient, & cela mesme qui les avoit portées en haut, sert pour les tirer en bas. Il faut donc en user avec prudence & moderation. Le desordre dissipe facilement les richesses, & les plus grandes ne durent pas long-temps si la raison n'en prend le soin & la conduite. Vous en troverez la preuve dans le malheur de quantité de Villes qui ont esté renversées au plus haut point de leur domination, & qui ont perdu par le luxe ce que la vertu leur avoit acquis. Il

se faut munir contre ces accidens; mais comme il n'y a point de rempart qui puisse tenir contre la fortune, fortifions nous au dedans. Si cet endroit est en seureté, on peut bien attaquer l'homme; mais on ne le scauroit prendre. Voulez vous sçavoir quelle est cette fortification? Qu'il ne se fâche jamais pour chose qui luy arrive, & qu'il se represente que les mauvais événemens servent à la conservation de l'Univers, & qu'on les peut compter entre les choses qui font le train & la varieté du monde. Voulons tout ce que Dieu voudra; Sçachons nous gré de ne pouvoir estre abbatu par les adversitez; de tenir la fortune sous nos pieds, & de sçavoir adoucir par la raison, qui est plus forte que toute autre chose, les disgraces, les douleurs, & les injures. Aymons la raison, son amour nous servira de bouclier pour soutenir les plus rudes assauts. Les bestes sauvages que la raison ne scauroit domter à cause de leur ferocité naturelle, poussées de l'amour de leurs petits, se jettent au travers des épieux & des dards. Quelquefois les jeunes courages pour aller à la gloire passent

au milieu des coûteaux & des brasiers. Il s'en void qui courent à la mort pour des sujets qui n'ont que l'ombre & l'apparence de la vertu; mais comme la raison a plus de force & de constance que tout cela, elle surmontera aussi avec plus de vigueur la crainte & le danger. Vous ne gagnez rien, (dira quelqu'un,) pour nier qu'il y ait d'autre bien que celuy qui est honneste; & cela ne vous garantira pas des assauts de la fortune. Vous avoüez que c'est un bien d'avoir de sages enfans, un pere & une mere vertueux, & d'estre estably dans une Ville où regnent les bonnes mœurs: Mais si vostre Ville est assiegée, si vos enfans meurent, si vostre pere & vostre mere sont prisonniers de guerre, vous ne pourrez voir tout cela sans trouble. Je m'en vay rapporter ce que l'on a coûtume de répondre pour nous: Je diray ensuite ce que je croy que l'on y peut ajouter. Il y a certaines choses lesquelles ne nous quittent jamais sans nous laisser des incommoditez, comme la santé alterée nous laisse la maladie. Quand nous avons perdu les yeux nous devenons aveugles: Quand

L'on nous a coupé une jambe nous devenons infirmes & boiteux: Le même inconvenient ne se rencontre pas dans les choses que j'ay cy - devant proposées: Car pour avoir perdu un bon amy, tout le monde ne me devient pas infidelle; Pour avoir perdu de bons enfans, l'impieté ne s'arme point aussi-tost contre moy; Et puis je ne perds point mon amy ny mes enfans, je ne perds que leurs corps, Mais le bien ne se peut perdre s'il ne se change en mal, ce que la nature ne souffre point, parce que la Vertu & tout ce qu'elle produit est exempt de corruption & de changement. D'ailleurs si vous avez perdu des amys ou des enfans dont vous estiez content, il y a moyen de les remplacer. Demandez vous comment? Par la Vertu mesme qui les avoit fait gens de bien, & qui ne permet pas que rien demeure vuide en sa presence, puisqu'elle remplit nostre ame, & que nous tenant lieu de toutes choses, elle nous oste le regret de celles que nous avons perduës. Elle est l'origine & la force de tous les biens. Qu'importe que l'eau du ruisseau soit épu-

lée ou perduë si la source demeure en son entier ? Par la mesme raison que vous ne direz pas qu'un homme soit plus juste, mieux réglé, plus prudent; ny plus honneste pour avoir ses enfans en vie que pour les avoir perdus; vous ne devez pas dire aussi qu'il en soit dans une condition plus heureuse. Il en est de mesme des amis, leur nombre ou plus grand ou plus petit ne nous rend ny plus sages, ny moins honnestes gens, ny par consequent plus heureux, ny plus miserables: Tant que la Vertu demeure entiere il n'y a point de perte qui se puisse faire sentir. He quoy ? un homme qui se voit environné de quantité d'amis & d'enfans n'est-il pas plus heureux qu'un autre ? Pourquoi le seroit-il ? Le souverain bien ne peut croistre ny diminuer. Il demeure toujours en même estat. De quelque maniere que la fortune en use avec cette personne, soit en prolongeant ses jours soit en les abregeant ; La mesure du Souverain bien demeure égale, quoy que celle de ses années soit differente. Lorsque vous faites deux cercles, l'un grand, l'autre petit, La figure n'est

pas differente. Il n'y a que la circonference. Quoy que l'un demeure, & que l'autre soit effacé & recouvert de poussiere; Il est vray de dire qu'ils ont esté tous deux d'une mesme figure. Ce qui est droit & juste, ne s'estime ny par la grandeur, ny par le nombre, ny par le temps; On ne le peut étendre ny acourcir. Reduisez la vie d'un honneste homme à l'espace d'un jour si vous voulez: Elle n'en sera pas moins honneste. Quelquefois la Vertu se met au large, elle gouverne des Royaumes, des Villes, & des Provinces: Elle donne des loix: Elle regle les devoirs entre les Amis, les enfans, & les proches: Quelquefois elle est renfermée dans des bornes plus étroites, & se trouve occupée paimy la pauvreté, l'exil, & la perte des enfans; Neanmoins elle ne perd rien de sa grandeur, quoy que du comble des honneurs elle descende à une vie privée, qu'elle change la pourpre en bure, que du Gouvernement d'un Estat entier, elle se remette à la conduite d'une chetive maison; Et qu'enfin chassée de toute la terre, elle n'ait plus de retraite qu'au dedans d'elle-

meſme. Tout cela n'affoiblit point ſon courage, ſa prudence, ny ſa juſtice. Ainſi elle ſe trouve toujourns également heureuſe; car ſon bon heur qui eſt ſtable, grand, & tranquille, & qui vient de la connoiſſance des choſes divines & humaines; reſide au fond de l'ame : Voicy maintenant ce que je voudrois répondre. Le Sage ne s'afflige point de la perte de ſes enfans ny de ſes Amis, car il ſupporte leur mort avec autant de reſolution qu'il attend la ſienne; il ne craint pas davantage celle-cy qu'il regrette celle-là. Comme la Vertu conſiſte dans une parfaite convenance, toutes ſes actions ont du rapport & de la correſpondance avec elle. Mais cette correſpondance manqueroit ſi l'ame qui doit eſtre élevée ſe laiſſoit abbatre par la douleur, eſtant certain que ce qui ſe fait avec eſtonnement avec chagrin & avec lenteur eſt deſ honneſte; Au lieu que ce qui eſt honneſte eſt toujourns aſſuré libre & preſt pour agir. Quoy ne ſera-t-il point dans cet eſtat un homme ſuſjet à quelque eſpece de trouble? Sa couleur ne changera-t-elle point? Son viſage ne ſera-t-il point ému? Ne ſen-

tra-t-il point quelque frisson, & ces autres mouvemens que la nature excite sans le consentement de la raison? Je n'en doute point; Mais il demeurera toujours persuadé que toutes ces pertes ne sont point un mal, & qu'elles n'ont rien qui soit capable d'ébranler un esprit bien ferme. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera d'un air hardy & délibéré, car il n'appartient qu'aux mal-habiles de faire les choses à regret, & d'avoir le corps en un endroit, & le cœur en l'autre, se laissant ainsi partager par des mouvemens tout contraires. Comme ils se voyent méprisez pour les actions dont ils esperoient de la gloire, ils ne trouvent plus de goût à faire ce qu'ils estiment glorieux. S'ils craignent quelque disgrâce, ils ne sont pas moins tourmentez durant qu'ils l'attendent que si elle estoit arrivée, & l'apprehension leur fait souffrir par avance ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme il y a des signes qui précèdent les maladies du corps, soit une débilité de nerfs, des lassitudes sans que l'on ait travaillé, des bâillemens, ou des frissons qui courent dans les mem-

bres ; de mesme il y a des maux qui ébranlent un esprit foible avant que de l'abatre ; il les previent par de vaines reflexions, & tombe avant qu'il soit temps de tomber. Mais qu'y a-t'il de plus ridicule que de se tourmenter de l'avenir, d'anticiper les miseres, & de les aller querir bien loin, au lieu de les éloigner s'il ne vous est pas possible de les chasser? Voulez-vous voir comme personne ne doit se mettre en peine de l'avenir? Que l'on vous dise qu'après cinquante ans d'icy vous souffrirez quelque supplice, vous ne vous en tourmenterez point dès-à-present, si ce n'est que vous vouliez sauter par-dessus ce grand intervalle, & vous jeter mal-à-propos dans une affliction qui ne doit arriver que long temps après: Il en est ainsi de ces esprits qui se plaisent en leurs maladies, & qui cherchent des occasions de s'affliger. Les maux passez leur donnent de la tristesse ; mais le passé est absent aussi bien que le futur, ne sentons ny l'un ny l'autre. Il nous y a donc pas y avoir de douleur ne de point de sentiment. s'il n'y



EPISTRE LXXV.

*Que c'est bien parler que de dire ce
que l'on pense.*

*Que dans l'estude de la Sagesse il y
a trois Classes.*

*Qu'il y a difference entre les mala-
dies & les affections de l'ame.*

VOUS vous plaignez de la negli-
gence de mon stile dans les Let-
tres que je vous écris; mais un dis-
cours peut-il estre recherché sans estre
fardé? Je vous écris tout de mesme *N.2.*
que je vous parlerois si nous estions
ensemble dans le cabinet, ou à la pro-
menade, & j'y apporte aussi peu de
soin, & aussi peu d'ornement. J'ay-
merois mieux, s'il estoit possible, vous
montrer mes sentimens que de vous
les dire, & si j'avois à les soutenir de-
vant vous, je ne hausserois point ma
voix, je ne battois ny des pieds ny
des mains, & je laisserois tout cela
pour les Orateurs. Il me suffiroit de

vous faire entendre ce que je pense, mais d'une maniere ny trop élevée, ny trop basse ; & je tâcherois de vous persuader que je ne dis rien qui ne soit dans mon cœur aussi bien que dans ma bouche. Un homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse. Ce baiser là toutesfois n'est pas si fort indifférent qu'il n'y paroisse de l'affection. Je ne scaurois aussi approuver que l'on traite des choses si relevées avec des paroles seiches & rempantes : La Philosophie n'a pas renoncé au bel esprit ; mais il ne faut pas employer trop de temps à la politesse du langage. N'ayons point d'autre intention que de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Que nostre vie soit d'accord avec nos paroles. Un homme tient sa promesse s'il se trouve le mesme quand on le voit que quand on l'entend. Nous verrons quel il est, & combien il vaut, après que nous aurons veu s'il est toujours un. Ne cherchons point tant l'agrément que le fruit dans nos discours. Que si les belles paroles se presentent d'elles-mesmes, ou qu'elles ne coustent gueres, recevons-les pour faire compren-

dre les belles matieres, & non pas pour nous en faire honatur. Les autres sciences sont toutes pour l'esprit. Celle cy est toute pour les affaires de l'ame. Un malade ne se soucie point que son Medecin sçache bien parler, mais qu'il sçache bien guerir. Si toutesfois il se rencontre qu'en le guerissant il discoure agreablement des remedes qui luy sont propres, il l'écouterà volontiers: Mais il ne se réjouira pas d'avoir un Medecin qui parle bien. C'est tout de mesme que si un bon Pilote estoit bel homme. Vous pourriez dire à ce Medecin: Pourquoi me chatoüillez vous les oreilles? Pourquoi me voulez vous charmer? Il s'agit bien icy d'autte chose. Il est question de m'appliquer le fer & le feu, ou de m'ordonner la dicte. Je vous ay mandé pour cela, vous avez à traiter un mal inveteré & fascheux, & vous n'avez pas moins d'affaire qu'un Medecin en temps de peste. Je vous diray aussi: Vous amusez vous à des paroles? Si vous croyez sçavoir assez les choses, divertissez-vous, réjouissez vous, à la bonne heure: Mais, quand sera-ce, que vous imprimerez

si fort dans vostre ame ce que vous aurez appris, qu'il ne s'en efface jamais ? Quand sera-ce, que vous en ferez l'épreuve ? Car, ce n'est pas assez, d'avoir mis ces belles connoissances comme d'autres choses dans la memoire, il faut encore les mettre en pratique, puis que l'on se rend heureux en les exerçant, & non pas en les acquerant. Mais quoy ? N'y a-t-il point de degrez ? Arrive-t-on tout d'un coup à la Sageffe ? Il s'en faut bien, à mon avis : Car, celuy qui commence est encore au nombre des ignorans, quoy qu'il y ait déjà un grand espace entre eux. Il y a mesme une grande difference entre ceux qui commencent : On les divise ordinairement en trois Ordres : Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore parvenus à la Sageffe, & qui sont seulement logez auprès d'elle ; mais ce qui est près est encore dehors. Demandez vous, qui sont ces gens-là ? Ce sont ceux qui ont quitté leurs vices, & leurs mauvaises inclinations, qui ont appris ce qu'ils doivent embrasser, mais ils n'ont pas encore éprouvé leurs forces, & ne se servent

pas de leur avantage ; Ils sont toutes-
fois hors de danger de retomber , ou
de reculer ; mais ils ne le connoissent
pas , (& comme je croy vous avoir
écrit dans quelqu'une de mes Lettres.)
Ils ne sçavent pas qu'ils sont sçavants ;
ils se voyent déjà en possession de leurs
biens , mais ils n'osent s'y fier ; Quel-
ques-uns disent qu'à la verité ils sont
gueris des maladies de l'ame ; mais
non pas des affections qui les tiennent
encore sur le penchant du vice , dont
personne ne se peut dire libre qu'il ne
l'ait entierement chassé : à quoy l'on
ne réüssit jamais si l'on n'a mis aupara-
vant la Sagesse en sa place. Je vous
ay marqué assez souvent la difference
qu'il y a entre les maladies & les aff-
& ons de l'ame ; je veux encore vous
en faire souvenir. Ses maladies sont
des vices inveterés & endurcis , com-
me l'avarice & la trop grande ambi-
tion , qui s'étant emparez de l'ame
sont devenus ses boureaux perpetuels.
Pour le dire en un mot, cette maladie
est une opinion dérégulée qui fait de-
sirer ardemment des choses qui ne le
meritent pas : Ou si vous aymez
mieux , c'est une trop grande avidité

de ce qui ne doit pas estre recherché avec empressement, ou qui ne le doit point estre du tout : Ou bien enfin, c'est une haute estime des choses dont on doit faire peu de cas, ou que l'on doit mépriser. Les affections sont des mouvemens des ordonnez subites & violents, qui s'étant rendus frequens & n'ayant point esté corrigez dégènerent en maladie; comme une fluxion qui ne dure pas fait la toux, & quand elle continuë long-temps, elle produit enfin la phthisie. De là vient que ceux qui sont bien avancez, & qui approchent de la perfection, sont exempts des maladies de l'ame, mais ils sont encore sujets aux affections. Le second Ordre, comprend ceux qui se sont gueris des maladies & des affections de l'ame; mais leur fanté n'est pas encore bien affermie, parce qu'ils peuvent retomber. Le troisième, regarde ceux qui sont affranchis de beaucoup de vices, & bien grands; mais non pas de tous. L'un s'est deffait de l'avarice; mais il sent encore la cholere. L'autre a quité les femmes, mais il poursuit encore les honneurs. L'autre ne desire plus, mais

il craint encore, & dans la crainte, il se montre assez ferme en certaines occasions, & paroist lasche en d'autres. Il méprise la mort, & apprehende la douleur: Songeons un peu à ce troisième Ordre, nous ne serons pas malheureux si nous y sommes admis. Pour entrer dans le second, il faut estre heureusement né, & se donner à l'étude avec une extrême application d'esprit. Mais après tout, ce troisième rang n'est point à mépriser. Considérez, combien de méchancetez se font devant vos yeux, & qu'il n'y a plus de crime si énorme dont ce siecle ne fourra le quelque exemple. Voyez le progrès que le vice fait tous les jours, & les desordres qui se commettent aussi bien en public qu'en secret. Vous trouverez que nous ne serons point mal, si nous ne sommes pas du nombre des plus méchans. Mais, direz-vous, je prétens monter plus haut. Je le souhaite, & pour vous, & pour moy; mais c'est une chose que je n'oserois me permettre, Car nous sommes préoccupés, & nous voulons suivre la vertu, tandis que nous sommes engagés dans le vice. En verité j'ay

honte de le dire , nous ne songeons à la vertu que quand nous n'avons rien à faire. Mais quelle récompense nous attend si nous pouvons nous dépestrer une fois de ces occupations & de ces maux embarassans où nous sommes attachez ? Il n'y aura plus de convoitise qui nous emporte , ny de crainte qui nous inquiete. Nous ne serons plus agitez de frayeurs, ny corrompus par les voluptez. Nous n'apprehererons plus les approches de la mort, ny la chole-re des Dieux. Nous connoistrans alors que la mort n'est point un mal, & que les Dieux ne peuvent estre mauvais : Que c'est une imperfection de faire du mal , aussi bien que d'en pouvoir souffrir: Que si nous passons un jourd ce lieu plein d'ordures dans ces belles & sublimes demeures , nous y trouverons des choses excellentes & toujours agreables qui nous y attendent, jœüissant d'une tranquillité d'esprit, & d'une liberté dégagée de toute sorte d'erreurs. Demandez-vous ce que c'est ? C'est de ne point apprehender les reproches des hommes , ny des Dieux ; de ne point desirer des choses superfluës ou des-honestes , & d'avoir

voir un pouvoir absolu sur ses passions : Car c'est un bien qui ne se peut assez estimer que d'estre à foy.

~~~~~

## EPISTRE LXXVI.

*Qu'en tout âge il est saison d'apprendre.*

*Il prouve encore qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.*

*Que pour connoistre ce qu'un homme vaut, il ne faut considerer que son ame.*

**V**Ous me declarez que vous ne serez plus mon amy, si je ne vous mande ce que je fais tous les jours. Voyez comme j'agis de bonne foy avec vous. Je ne veux pas vous celer que je vais encore à l'Eschole, & qu'il y a cinq jours que ie vais entendre un Philosophe qui fait Leçon depuis les huit heures. Il est bien temps, me direz-vous. Pourquoi n'est-il plus temps? Quelle folie plus grande que

de ne pas vouloir apprendre, parce qu'il y a long-temps que l'on n'a rien appris ? Quoy donc ? Voulez-vous que ie fasse ce que font ces ieunes Cadets ? En verité, i'en suis quitte à bon marché, si l'on n'a que ce reproche à faire à ma vicillesse. On est admis à tout aage en cette Eschole-là. Passons-y le reste de nos iours. Rendons-nous-y autant assidus que si nous estions encore ieunes. Quoy, tout vieil que ie suis i'iray au Theatre, ie me feray porter au Cirque, ie me trouveray à tous les combats de Gladiateurs, & i'auray honte d'aller entendre un Philosophe ? Tant que l'on est ignorant, (ou comme dit le Proverbe,\*) tant que l'on vit, il est encore saison d'apprendre. Il n'y a rien qui se rapporte mieux à cette maxime, qu'il faut apprendre à vivre autant de temps que l'on a à vivre. Je ne laisse pas d'enseigner aussi quelque chose dans ce lieu là. Le voulez vous sçavoir ? C'est qu'un homme quelque vieux qu'il soit doit toujours apprendre. Au reste, i'ay honte de la conduite de la plûpart des hommes. Pour aller à cette Eschole qui se tient

au logis de Metronacte, il faut passer, ( comme vous sçavez, ) devant le Theatre des Napolitains. Il est toujours plein de monde qui n'y va que pour oïr des ioüeurs de hauts-bois, & pour iuger qui est le meilleur. Il y a encore un ioüeur de flûte Grec, & un Trompette qui ont grande Assemblée. Mais celieu où l'on apprend à devenir homme de bien est fort mal remply, & l'on appelle sots & faîneants ceux qui le frequentent, comme gens incapables de faire rien de bon. Pour moy, ie ne me fascheray point quand on me raillera pour un tel suiet, car il faut écouter froidement les brôcards des ignorans, & mépriser le mépris, quand on veut acquerir le vertu. Courage donc, mon cher Lucile, hastez vous, afin qu'il ne vous arrive pas comme à moy d'aller à l'Eschole quand vous serez vieux. Vous y estes d'autant plus obligé que vous avez entrepris une chose qu'à peine pourrez-vous bien sçavoir, quand vous seriez long-temps vieux. Vous n'y avancerez qu'autant que vous y apporterez d'application. Personne n'est encore devenu sage par

hazard. L'argent pourra bien vous venir sans peine. Les honneurs & les Charges vous seront peut-estre presentez sans que vous les recherchiez. Mais la vertu ne vous arrivera jamais qu'après beaucoup de peine & de travail. Mais faut-il plaindre sa peine pour gagner en mesme temps toute sorte de biens? Car il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste, & vous ne trouverez rien de solide ny d'assuré dans ceux que l'opinion des hommes a mis en credit. Je vous veux dire pourquoy il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste: & parce que vous croyez que je ne m'en suis pas acquitté dans ma dernière Lettre, & que j'ay plûtoſt loüé que prouvé cette proposition, je réduiray en peu de parolles ce que j'en ay dit.

Chaque chose a quelque bien en soy qui luy est particulier: On estime la vigne pour sa fecondité; le vin pour son goût; le Cerf à cause de la viffesse; un cheval qui a l'échine forte, à cause qu'il est propre à porter des charges: On confidere le nez dans le chien, s'il doit destourner la

beste ; la vifteffe , s'il la doit chasser ; & la hardieffe s'il doit l'attaquer & l'abattre. En un mot , ce qu'il y a de meilleur en chaque chose , est ce à quoy elle est née , & ce qui la fait estimer. Qu'est-ce qu'il y a de meilleur en l'homme ? C'est la raison , puisque par elle il surpasse les animaux , & s'approche des Dieux. La raison donc est le bien propre de l'homme ; les autres qualitez luy sont communes avec les animaux & avec les plantes. Mais il est fort , les lions le sont aussi ; il est beau , les paons le sont aussi ; il est vifte , les chevaux le sont aussi. Je ne veux pas dire qu'il leur est inferieur en toutes ces choses ; Car je ne cherche pas ce qu'il a de plus grand ; mais ce qu'il a qui luy soit particulier. Vous me direz , il a un corps , les arbres en ont aussi. Il a un appetit & un mouvement volontaire , les bestes , & les vermisseaux en ont aussi. Il a une voix , les chiens en ont une bien plus claire , les aigles l'ont plus perçante , les bœufs plus forte , les rossignols plus douce & plus flexible. Mais enfin , qu'y a-t-il de particulier en l'homme ? La raison. C'est

elle qui rend sa félicité accomplie ; quand elle est droite & parfaite : Si donc une chose qui est arrivée à la perfection du bien qui est en elle , est digne de louange comme ayant rempli la fin pour laquelle la nature la produite , l'homme qui a conduit à la perfection son bien particulier , qui est la raison , est digne aussi de louange, étant parvenu au but auquel la nature l'avoit destiné. Cette raison parfaite est appelée vertu , ou si vous voulés ce qui est honneste. Ainsi , le bien qui est en l'homme , est le bien qui appartient à l'homme seul : Car, nous ne demandons pas presently ; qu'est-ce que le bien , mais quel est le bien de l'homme. Si l'homme n'en a point d'autre que la raison, il est certain qu'elle est son seul & unique bien qui vaut mieux que tous les autres. Quand on void un homme ; s'il est méchant, on le blasme aussitost ; mais s'il est homme de bien on en fait estime. C'est donc une chose propre & particuliere à l'homme, qui fait qu'on le blasme, ou qu'on l'estime.

Je suis persuadé que vous ne dou-

tez pas que cela ne soit un bien; mais vous doutez qu'il n'y en ait point d'autre. Si un homme reconnu pour méchant, avoit tous les autres biens, la santé, les richesses, la noblesse, & grand nombre de cliens, vous le mépriserez sans doute. Si au contraire vous en voyiez un autre qui fust en estime de probité, mais dépourveu d'argent, de Noblesse, & de Cliens; vous ne laisseriez pas d'en faire estat. C'est donc l'unique bien de l'homme, puisque le possédant il est estimé, quoy que destitué des autres, & qu'en estant privé il est méprisé & rebuté, encore qu'il jouïsse de tout ce qui reste de bien dans le monde. Il faut juger des hommes comme des autres choses. On dit un bon vaisseau, non quand il est peint de riches couleurs, qu'il a le bec doré ou argenté, les chambres enrichies d'yvoire, & qu'il est chargé des tresors & de l'equipage d'un Prince; mais s'il est ferme & bien étoffé, s'il ne fait point eau, s'il peut résister aux coups de mer, s'il est aisé à manier, s'il est viste, & s'il prend bien le vent. Vous ne direz pas qu'une épée soit bonne pour estre attachée à un

baudrier doré, & pour avoir un fourreau garny de pierreries; mais pour avoir le tranchant bien affilé, & une pointe qui perce tout. On ne demande pas si une reigle est belle, mais si elle est droite. On estime toutes les choses par rapport à la fin qui leur est propre. Ainsi, l'on ne considère point en l'homme combien il a de terres, de rentes, & de cliens; s'il mange assis sur de riches tapis, s'il boit dans le cristal, ou dans le vermeil doré, mais seulement s'il est homme de bien. Or, il est homme de bien si sa raison est droite & conforme à la volonté de sa nature. C'est ce qui s'appelle vertu. C'est ce qui est honneste, & l'unique bien de l'homme: Car, comme il n'y a que la raison qui rende l'homme parfait, il n'y a aussi que la raison parfaite qui rende l'homme heureux. Or, l'on doit estimer que le seul bien de l'homme est celui qui seul produit sa félicité. De-là vient que nous appellons bien tout ce qui procède de la vertu, c'est à dire toutes les actions. Mais elle est tellement un bien, qu'il n'y a point de bien sans elle. Si tout le bien reside dans

l'ame, il s'ensuit que tout ce qui l'affermir & la rehausse est un bien. Or, il est certain que la vertu donne à l'ame plus de force, d'élevation, & d'étendue: Car les choses qui chatouillent les sens l'abaissent & la corrompent; & lors qu'elles semblent la vouloir élever, elles la précipitent dans l'orgueil & la vanité. L'ame donc n'a point d'autre bien que ce qui la rend meilleure. La considération de ce qui est honneste, & de ce qui ne l'est pas, fait toute la conduite de nostre vie. C'est par là qu'on se détermine à faire ou à ne faire pas. Je vais vous expliquer ce que c'est: Un homme de bien fera toujours ce qu'il croira pouvoir faire avec honneur, quoy qu'il paroisse difficile, encore mesme qu'il luy soit préjudiciable & dangereux. Au contraire, il ne fera jamais ce qu'il ne jugera pas honneste, quoy qu'il luy doive apporter de l'argent, du plaisir, & de l'autorité. La crainte ne le détournera point d'une entreprise honneste, comme l'esperance ne l'engagera point dans une mauvaise action. Si donc l'homme de bien reigle ses actions par ces deux mo-

tifs de suivre ce qui est honneste, & de fuir ce qui est deshonneste; il n'y a point d'autre bien que la vertu, ny d'autre mal que le vice; & s'il n'y a que la vertu qui ne puisse estre alterée, & qui demeure toujours en estat, il est vray de dire qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, puisque rien ne peut faire qu'elle ne soit pas un bien.

La sagesse n'est point au hazard de changer; elle ne peut estre ostée, ny retomber dans l'erreur. Je vous ay dit, si vous vous en souvenez, que bien des gens ont autres-fois méprisé par caprice des choses que l'on desire ou que l'on craint communement. On a veu l'un mettre sa main dans le feu; un autre rire dans la torture; un autre ne pas jetter une larme à la mort de ses enfans; un autre aller resolument au-devant de la mort: Enfin, combien de gens cherchent-ils les perils pour contenter leur amour, leur cholere, ou leur avarice? Que si un peu d'opiniastreté poussée de je ne sçay quel motif, est capable de telles actions; que ne peut pas la vertu qui n'agit point par caprice, & de qui la force

est toujours égale? Il s'ensuit donc que ce qui est méprisé quelquefois des sots, & toujours des sages, n'est ny bon ny mauvais, & qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu qui marche fierement & la teste levée entre la bonne & la mauvaise fortune, dédaignant les caresses de l'une & méprisant les menaces de l'autre. Si vous vous laissez infatuer une fois de cette opinion qu'il y a quelque autre bien que ce qui est honneste, vous détruisez en mesme temps toutes les vertus; car on n'en pourra plus acquerir sans regarder quelque chose qui soit hors d'elle; ce qui répugne à la raison de qui la vertu procede, & à la verité qui est toujours compagne de la raison. Or, toute opinion qui est contraire à la verité est fausse. De plus, il faut que vous demeuriez d'accord qu'un homme de bien revere parfaitement les Dieux. Par cette raison il supportera doucement tout ce qui luy arrivera, sçachant que la Providence Divine qui conduit toutes choses l'a ainsi ordonné: S'il fait cela, il ne croira point qu'il y ait d'autre bien que ce qui est honneste: En quoy sont com-

pris tous ces devoirs , d'obeïr aux Dieux , de ne se point échauffer dans les accidens impreveus , de ne point déplorer son malheur , de se soumettre au déstin , & de faire ce qu'il ordonne. Après tout , s'il y avoit quelque autre bien que ce qui est honneste , nous serions tourmentez d'un desir insatiable de la vie , & de toutes les choses qui la rendent commode , ce qui seroit insupportable & iroit à l'infiny. Il n'y a donc point d'autre bien , puisqu'il faut le repeter , que ce qui est honneste ; car il est toujours réglé.

Nous avons déjà dit , que la condition de l'homme seroit plus heureuse que celle des Dieux , si l'argent , les honneurs , & les autres choses qui ne sont point à l'usage des Dieux estoient de veritables biens. Disons maintenant , que si les ames subsistent encore après la dissolution de leurs corps , elles seront sans doute dans un estat plus heureux qu'elles n'estoient auparavant. Mais si les biens dont nous joiïssons par le moyen du corps estoient vrais biens , nous serions de pire condition après en estre sortis ,

& il arriveroit que la prison seroit plus avantageuse que la liberté ; ce qui est contre toute apparence. J'ay encore dit cy-devant, que si ce qui est commun à l'homme & aux animaux estoit un bien, il s'ensuivroit que les animaux seroient capables de la vraye felicité ; ce qui est absolument impossible. Il faut souffrir toutes choses pour ce qui est honneste : ce qu'il ne faudroit pas faire s'il y avoit quelque autre bien que la vertu. Quoy que j'aye traité cette matiere plus au long dans ma Lettre precedente, j'ay bien voulu la retoucher, & je la vais raccourcir dans celle cy.

Au reste, sçachez que vous n'entrerez jamais dans ces sentimens, à moins que vous n'éleviez vostre esprit, & que vous ne vous demandiez, si en cas qu'il falust mourir pour vostre Patrie, & sauver la vie de vos Citoyens par la perte de la vostre, vous donneriez sans peine, & même volontiers vostre teste. Si vous le pouvez faire, il faut conclure qu'il n'y a point d'autre bien, puisque vous laissez toutes choses pour l'acquérir. Voyez quelle force & quelle étendue

à le bien honneste , vous mourrez pour la Republique au mesme temps que vous en aurez pris la resolution, quoy que vous ne l'executiez pas aussi tost. Quelque-fois une belle action donne bien de la joye en peu de temps; & quoy que le fruit qui en provient ne passe point jusques aux morts qui en sont les Auteurs, si est-ce qu'ils en ont jöuy par avance : Car, quand un homme d'honneur & de courage se represente que la liberté de sa patrie, & le salut de tout un pays est le prix de sa mort , il ne faut point douter que ce ne luy soit un plaisir bien doux, & qu'il ne goûte déjà le succès de son action. Celuy mesme qui se verra privé de la joye que donne l'execution d'une grande entreprise quand elle réüssit, ne laissera point d'aller à grands pas à la mort, se contentant d'avoir fait ce que l'honneur & la pieté desiroient de luy. Proposez-luy maintenant ce qui le pourra détourner. Dites-luy, on aura bien-tost oublié ce que vous aurez fait, vous obligerez des gens qui n'en auront gueres de reconnoissance, Il vous répondra, tout cela n'a rien de com-

mun avec mon action, je la considère toute seule, & je sçay bien qu'elle est honneste. C'est pourquoy je suis resolu d'aller en quelque lieu qu'elle m'appelle. Ainsi vous voyez qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste, puisqu'il se fait sentir non seulement à un homme d'éminente vertu; mais encore à tout autre qui sera genereux & bien né.

En verité tous les autres biens sont de legere consideration & de courte durée. De-là vient qu'on les possède avec inquietude, quoy que la fortune les ait donnez à pleines mains: Ils sont naturellement pesans: Ils chargent leurs Maistres, & quelquefois ils les accablent. Tous ces gens que vous voyez porter la pourpre ne sont pas plus heureux que ceux qui dans les Comedies portent le Sceptre & le Manteau Royal. Ils se promettent devant le peuple, estant chauffez à l'avantage. Mais sont-ils sortis du Theatre, on les déchauffe aussi tost, & ils reprennent leur premiere taille. Vous n'en trouverez pas un de tous ceux que les richesses & les charges ont mis sur la teste des autres, qui soit

grand en effet. Pourquoi donc vous semblent ils grands ? C'est que vous ajoutez la mesure de la base à celle de la Statuë. Un Nain sera toujours petit, quoy qu'on le mette au sommet d'une montagne ; & un Colosse toujours grand , quand on le mettroit au fond d'un puits. Voicy nostre erreur, & ce qui nous trompe d'ordinaire : Nous n'estimons pas la personne seule : nous estimons encore les habits & son équipage. Mais quand vous voudrez sçavoir au vray la valeur de quelqu'un, regardez le tout nud, dépouillez - le de ses richesses , de ses Charges, & des autres avantages dont la fortune l'a paré : Détachez - le même de son corps , & considerez son Ame ; Voyez ce que c'est , & si elle est grande de son fond , ou de celuy d'autruy. S'il regarde sans s'effrayer des épées nuës tirées contre luy , & s'il croit qu'il luy est indifferant de rendre l'esprit par la bouche ou par la gorge , dites qu'il est heureux. Dites - le encore , s'il ne perd point sa contenance , lors qu'on luy prononcera l'Arrest de son suplice , ou qu'on luy fera sçavoir quelques unes de ces dis-

graces que peut causer le hazard ou la tyrannie, comme la prison, l'exil, & les autres choses qui troublent par de vaines frayeurs l'imagination des hommes: Et il dit

*O Vierge, je suis fait dès long-temps  
aux travaux,*

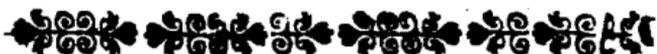
*Je n'en trouveray point les visages  
nouveaux:*

*Je me suis des mal-heurs une Imago  
tracée;*

*Et je les ay déjà vaincus par ma pen-  
sée.*

C'est un avis que vous me donnez aujourd' huy: Il y a long-temps que je me l'estois donné. J'ay disposé l'homme à souffrir tout ce qui est de la condition de l'homme. Certainement un coup n'est pas si rude quand il est prévu. Mais les sots qui s'abandonnent à la discretion de la fortune sont toujours surpris & étonnez quand le mal se presente. D'où vient que chez ces sortes de gens, la nouveauté fait la plus grande partie de leur mal: Ce qu'on reconnoist en ce qu'ils le prennent en gré quand ils y sont accoutumés.

C'est par cette raison que le Sage se rend familiers les maux qui sont à venir, & qu'il adoucit par une longue meditation ce que les autres ne sçau- roient amoindrir que par une longue souffrance. Nous entendons quelque- fois dire à des Ignorans, je ne sçavois pas que cela me pût encore arriver. Mais le Sage sçait que tout luy peut arriver, & quelque mal-heur qui luy arrive il peut dire : Je le sçavois bien.



EPISTRE LXXVII.

*Que personne ne veut mourir, quoy qu'on sçache que c'est une necessité.*

*Que l'on ne doit point considerer la durée, mais bien la fin de la vie.*

SI vous estes en santé, tout va bien. Nous avons aujourd'huy découvert en mer les Navires d'Alexandrie, qui ont coûtume de venir devant pour donner avis de l'arrivée de la flotte :

On les appelle les Messageres. La Province que nous appellons Campanie, est toujours bien ayse de les voir. Tous les Habitans de Pouzol accourent au Port, & reconnoissent les vaisseaux d'Alexandrie à la forme de leurs voiles entre une infinité d'autres : Car il n'y a qu'eux qui puissent retenir le bourslet que l'on met au plus haut du vaisseau : Estant une chose certainè que c'est le haut de la voile qui luy donne la chasse. C'est pourquoy quand le vent est trop violent, on baisse l'antenne, parce qu'il n'est pas si fort quand il donne par bas. Aussi tost qu'ils ont abordé à l'Isle de Caprée & à ce Cap

*Où Pallas sur un roc toujours battu  
des vents*

*Va voir de loin les mers*

On oblige tous les autres vaisseaux de se contenter d'une voile; mais on laisse le bourslet à ceux d'Alexandrie pour les distinguer. Parmi tout ce monde qui couroit au bord de la mer, je fus satisfait de ma paresse, qui m'empescha d'aller querir en dili-

gence les Lettres que j'attendois, & de témoigner de l'empressement pour sçavoir des nouvelles des affaires que j'ay. en ce pays - là: Car il y a longtemps qu'il ne se fait plus ny gain ny perte pour moy: C'est un sentiment qu'il faudroit toujourns que j'eusse, quand mesme je ne serois pas si vieux; mais à present je le dois avoir plus que jamais, puisque j'ay plus de biscuit que je n'ay de chemin à faire, & que rien ne m'oblige de le faire tout entier. Le voyage sera imparfait à la verité, si vous n'allez pas jusques au lieu où vous pretendiez, mais la vie sera parfaite si elle est honorable; vos années seront complertes si vous les finissez bien, & l'on peut quelquefois les finir avec courage en des occasions qui ne sont pas fort considerables; Aussi bien celles qui nous retiennent dans la vie ne le sont gueres. Tullius Marcellinus, que vous avez connu, estoit un jeune homme doux, & qui devint vieil de bonne heure; se voyant travaillé d'une longue & fascheuse maladie qui n'estoit pas incurable; mais qui le rendoit esclave des Médecins, il assemble plu-

ficurs de ses amis pour deliberer s'il avanceroit sa mort. Chacun opinoit selon le penchant de son humeur : le timide luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour luy-mesme, & le flatteur disoit ce qu'il jugeoit qui luy pourroit plaire. Un Stoicien de nos amis, galant homme, & pour luy donner le titre qu'il merite, grand & courageux personnage, luy parla à mon avis fort à propos. Voicy comme il s'y prit. Ne voustourmentez pas, mon cher Marcellinus! comme si vous aviez à deliberer d'une grande affaire. Ce n'est pas si grand' chose que de vivre, puisque vos valets & tous les animaux vivent aussi bien que vous: Mais c'est beaucoup que de mourir avec prudence & avec courage. Songez combien il y a long-temps que vous faites la mesme chose, que vous mangez, que vous dormez, & que vous prenez vos plaisirs : C'est toujours à recommencer; un homme dégoûté de la vie peut aussi facilement se résoudre à la mort, que le plus constant ou le plus miserable. Marcellinus n'avoit pas besoin d'estre excité, mais seulement d'estre aydé;

Ses serviteurs ne vouloient pas luy obeir. Nostre amy commença à leur offer la peur en leur disant que les domestiques ne couroient fortune que lors qu'il estoit incertain si la mort de leur Maistre avoit esté volontaire, & qu'en cette autre occasion ils ne seroient pas moins coupables pour l'avoir empesché de mourir que s'ils l'avoient fait mourir. En suite il dit à Marcellinus que l'humanité vouloit qu'à la fin de la vie on laissast quelque chose à ceux qui nous avoient assisté de leur ministere; de mesme qu'après le repas on distribuë les viandes qui sont restées, à ceux qui les ont servies. Marcellinus estoit facile, & donnoit volontiers du sien. Aussi donna-t-il quelque petite somme d'argent à chacun de ses serviteurs, & voyant qu'ils se fondoient en larmes, il tascha de les consoler; il n'eut pas besoin d'employer le fer, ny de répandre son sang, il demeura seulement trois jours sans manger, & fit mettre un lit dans sa chambre; puis on y apporta une cuvette, où il demeura assez longuement, y faisant souvent verser de l'eauë chaude. Par

ce moyen il perdit ses forces petit à petit, non sans quelque plaisir, disoit-il, comme est celuy qui accompagne un léger évanouissement; de quoy j'ay quelque experience pour m'estre autres-fois trouvé dans cet estat.

Je vous ay fait ce conte, qui peut-estre ne vous déplaira pas, voyant que la fin de vostre amy a esté si aisée & si tranquile: Car quoy qu'il se soit donné la mort, il est toutes-fois party si doucement que l'on peut dire qu'il s'est dérobbé de la vie; mais je ne prétens pas que cet exéple soit tout-à fait inutile. La necessité oblige quelque-fois d'avoir recours à de semblables; Car, bien souvent, nous devrions mourir, & nous ne le voulons pas; Souvent aussi nous mourons, & nous ne le voudrions pas. Tout le monde sçait que l'on doit mourir un jour, & toutes-fois il n'y a personne qui ne recule, qui ne tremble, & qui ne pleure aux approches de la mort. Ne diriez-vous pas qu'un homme auroit perdu l'esprit qui s'affligeroit de n'estre pas venu au monde il y a mille ans? Je n'estime pas moins fou celuy qui pleure de ce que dans mille ans il

ne sera plus en vie : Cela est égal, vous ne serez plus, vous n'avez pas esté : Ces deux temps ne sont point à vous, vous estes renfermé dans un point, lequel s'il vous estoit permis d'étendre, quelle étendue luy pourriez-vous donner ? Pourquoi pleurez-vous ? Que desirez-vous ? Vous perdez vostre peine.

*Croyez-vous qu'une voix, à prier obstinée,  
Change l'Ordre des Dieux & de la Destinée,*

Il est fixe & arrêté : C'est un decret éternel qui l'a établey, vous irez où toutes choses vont. Pourquoi vous en étonnez-vous ? Vous estes né sous cette loy. Vostre pere, vostre mere, & vos ancestres y ont obéi. Tous ceux qui sont venus devant vous l'ont soufferte, & ceux qui viendront après vous n'en seront pas exempts. Il y a un ordre invincible & invariable qui enveloppe & entraîne toutes choses : O que vous aurez de suivans après vostre mort ! O que vous aurez de compagnons ! Vous seriez, ce me semble

semble plus hardy si vous en voyiez beaucoup d'autres mourir avec vous ; mais au moment que vous apprehendez de mourir, il y a une infinité d'hommes & d'animaux qui meurent en différentes manieres. Eh quoy ne songiez vous pas que vous arriveriez un jour au lieu où vous alliez tous les jours ? il n'y a point de chemin qui n'ait quelque bout. Vous-vous imaginez que je vais vous citer des exemples de ces grands Personnages de l'antiquité ; je ne veux produire que des enfans.

On dit qu'un jeune garçon de Lacedemone estant prisonnier de guerre crioit en son langage Dorique, je ne serviray point : il tint sa patole, car au mesme temps qu'on luy commanda d'apporter un pot de chambre, il se cassa la teste contre un mur. Peut-on se resoudre à la servitude, ayant la liberté si proche de soy ? N'aymeriez vous pas mieux que vostre fils mourust de la sorte que de le voir vieillir dans la faineantise ? De quoy donc vous troublez-vous, puisqu'il est mesme au pouvoir des enfans de mourir courageusement ? Après tout, quand

vous ne voudriez pas suivre, on vous traîneroit: faites de vous mesme ce qu'on vous forceroit de faire. N'aurez vous pas autant de courage qu'un enfant, pour dire je ne serviray point? Malheureux que vous estes, n'estes-vous pas esclave des hommes, des affaires, & de vostre vie? Car la vie est une servitude quand on n'a pas le courage de la pouvoir terminer. Qu'avez-vous encore à attédre? Vous avez épuisé tous les plaisirs qui vous retiennent attaché; il n'y en a plus de nouveaux pour vous, ny mesme qui ne vous donnent du dégoust. Vous connoissez parfaitement la sève du vin, & de la malvoisie. Qu'importe t-il qu'il vous en passe encore cent ou mille barils dans le ventre? ce n'est toujors que le mesme sac. Vous scavez quel goust ont les huitres & les autres mets mets friands. Enfin vostre luxe n'a rien reservé qui puisse vous donner de l'envie. Voilà pourtant les choses dont vous avez peine de vous détacher. Car que peut-il y avoir d'ailleurs que vous ayez regret de quitter? vos amis? vostre patrie? Mais l'estimez vous à ce point, que pour sa consideration vous en voulussiez

souper plus tard? Vous esteindriez volontiers le Soleil, s'il vous estoit possible; car qu'avez-vous jamais fait qui soit digne d'estre mis au jour? Avoüez que ce n'est point pour l'amour du Senat, des affaires, ny du monde que vous tardez à vous resoudre à la mort: il vous fasche de laisser le marché & la boucherie où quelque fois vous ne laissez rien. Vous avez peur de la mort, & cependant vous la dessez si hardiment au milieu de la desbauche. Vous voulez vivre & craignez de mourir: mais sans mentir, la vie que vous menez, n'est-elle pas une mort?

Cæsar passant par la rue, un prisonnier qui avoit une vieille barbe qui luy pendoit jusques sur la poitrine, le pria qu'on le fist mourir: Il luy respondit. Quoy penses-tu estre encore en vie? C'est ce qu'il faut dire à ceux à qui la mort seroit utile. Vous avez peur de mourir? Hé quoy, pensez-vous estre en vie? Mais je veux vivre, dira quelqu'un, parce qu'il y a bien des choses que je fais avec honneur; & j'abandonne avec regret des devoirs dont je m'aquitte, ce me semble, as-

tez fidelement. Et ne sçavez-vous pas que c'est un des devoirs de la vie que de mourir? vous n'aurez point pour cela obmis tous les autres; car on ne vous en a pas prescrit un nombre que vous soyez obligé de rendre complet. Vostre vie sera assez longue; Car si vous m'allez parler de la durée de l'univers, la vie de Nestor se trouveroit courte, aussi bien que celle de Statilia qui fit graver sur sa tombe qu'elle avoit vescu 99. ans. Voyez comme une vieille se glorifie d'avoir vescu long temps. N'eust elle pas este insupportable s'il luy füst arrivé de remplir la centiesme année, & de faire un siecle entier? Il en va de nostre vie comme d'une Comedie: On ne regarde pas si elle a esté longue, mais si elle a esté bien representée. Il n'importe en quel lieu vous finissiez, finissez où vous voudrez, pourveu que vous fassiez une bonne fin.





que j'en avois de vouloir mourir. Cela me fit resoudre à consentir de rester encore dans le monde; car il faut quelque fois du courage pour une pareille resolut ion. Je vous feray connoistre ce qui me soulagea , après vous avoir dit que les pensées dont je m'entretenois me servirent de medecine; n'y ayant rien de plus certain que les exercices honnestes tiennent lieu de remedes , & que ce qui fortifie l'esprit est utile au corps. Ce fut donc l'estude qui me guerit, & je rends graces à la Philosophie de m'avoir restably en santé; je luy suis redevable de la vie. Mes amis contribuerent aussi beaucoup à ma guerison, par leurs consolations , leurs assiduez, & leurs entretiens. Il faut que vous sçachiez, mon cher Lucile, qu'il n'y a rien qui soulage tant un malade, & qui luy oste si aisement les pensées & l'apprehension de la mort que les visites & les assistances de ses amis. Je m'imaginois que je ne mourois pas, puisque je les laissois encore en vie: Que si je ne vivois plus dans leur compagnie, je vivrois au moins dans leur souvenir: que je ne rendrois pas l'esprit, mais

que je le déposerois seulement entre leurs mains. Cela me fit résoudre de m'ayder, & de prendre patience : car on est bien malheureux lors qu'ayant quitté la pensée de mourir, on ne scauroit encore prendre la resolution de vivre.

Usez donc de ces remedes ; puis vôtre Medecin reglera vos promenades & vos exercices. Il vous dira qu'il ne faut pas demeurer sans rien faire, quoy que la maladie vous jette dans cette inclination. Qu'il faut lire tout haut pour exercer vostre respiration qui n'est pas libre. Qu'il faut vous faire porter sur l'eau, afin d'agiter doucement vostre corps. Il ordonnera de quelles viandes vous mangerez, quand il vous faudra boire du vin afin de rapeller vos forces, quand il faudra le quitter de peur qu'il n'irrite vostre toux. Pour moy, je n'ay qu'un remede à vous donner qui servira pour vostre maladie presente, & pour tous les maux qui vous pourront attaquer durant le cours de vostre vie. Mesprisez la mort ; il n'y a plus de tristesse, quand nous n'avons plus de crainte. Nous trouvons dans les

maladies trois choses fascheuses, l'apprehension de la mort, les douleurs du corps, & la suspension de tous les plaisirs. Nous avons assez parlé de la mort. Je n'en veux plus rien dire, sinon que ce n'est pas la maladie qui nous fait peur, c'est la Nature. On a veu des gens dont la mort a esté retardée parce qu'ils estoient malades, & qui se sont sauvez parce qu'on pensoit qu'ils alloient mourir. Vous mourrez par la raison que vous vivez, & non parce que vous estes malade. Pour estre guery en serez vous quite ? vous aurez bien échapé la maladie, mais non pas la mort. Venons à la seconde incommodité: La maladie a de grandes douleurs: Oüy, mais elle a de bons intervalles qui les adoucissent: car quand la douleur est parvenue à l'extrémité, elle est à sa fin. L'on ne peut souffrir beaucoup & souffrir long temps: la Nature, qui est indulgente a eu soin que la douleur fust courte, ou facile à supporter. Les plus grandes douleurs s'attachent aux parties du corps les plus maigres; d'où vient que les nerfs, les jointures, & tout

ce qui est moins charnu souffre extraordinairement lors que l'humeur vicieuse s'y est une fois renfermée. Mais ces parties là sont bien-tost engourdies, & perdent le sentiment de la douleur par l'excès de la douleur-mesme; soit que les esprits ne trouvant plus de passage s'alterent, & n'ayent plus cette vigueur qui donne le sentiment, ou que l'humeur corrompue n'ayant point de voye pour se descharger, s'estouffe elle mesme, & rende insensibles les parties qu'elle a occupées. C'est la raison pourquoy les goutes des pieds & des mains, & les douleurs des vertebres s'appaissent lors que les parties qui en estoient travaillées sont endormies. De tous ces maux il n'y a que les premieres pointes qui nous tourmentent, mais elles s'éteignent par la durée, & se terminent par un engourdissement. La douleur des dents, des yeux, & des oreilles, aussi bien que celle de la teste, est la plus grande qui soit, parce qu'elle se forme en des parties qui sont fort estroites: Mais plus elle est violente plutôt aussi change-t-elle, degenerant en stupeur. Ainsi l'on a cette consolation

dans les douleurs extremes, qu'elles deviennent insensibles lorsqu'elles sont trop sensibles.

Mais le defavantage qu'ont les Ignorans dans leurs incommoditez, c'est qu'ils sont trop attachez à leur corps, & ne sont pas accoustumez à chercher leur satisfaction dans leur esprit; au lieu qu'un homme sage & prudent sçait détacher son esprit de son corps, & converse le plus souvent avec cette partie divine, n'ayant de commerce avec l'autre qui est inferieure & qui se plaint sans cesse, qu'autant que la necessité le requiert. Mais il est fascheux (direz-vous) d'estre privé de ses plaisirs ordinaires, de s'abstenir de boire & de manger quand on a faim & quand on a soif. Cela d'abord nous est difficile, je l'avoüe; mais dans la suite, nous avons du dégoust pour les mesmes choses qui nous causoient de l'avidité, les parties qui l'excitoient venant à s'affoiblir & à s'abbattre. De là vient, qu'on ne peut souffrir ce que l'on desiroit auparavant, & que l'on perd enfin toute sorte d'appetits. Or il n'est point fascheux d'estre privé d'une chose que l'on ne desire plus.

D'ailleurs il est certain qu'il n'y a point de douleur sans intermission, ou sans remission, & que l'on ne puisse prevenir ou arrester par quelques remedes. Car tous les maux, & principalement ceux qui nous sont familiers; ont des signes avant-coureurs de leur venue. Vous les supporterez aisément si vous ne vous souciez point de ce qui en pourra arriver. Donnez-vous de garde de les rendre plus cuisans par des plaintes superflües. La douleur ne sera pas grande, pourveu que l'Opinion n'y ajoûte point. Au contraire si vous prenez courage, & que vous disiez en vous-mesme ce n'est rien, ou en tout cas, o'est bien peu de chose, ayons patience, elle cessera bien tost. Vous l'adoucierez mesme en vous figurant qu'elle est douce à supporter.

Toutes choses dépendent de l'Opinion. Elle mesure non seulement l'ambition, mais encore le luxe & l'avarice: C'est elle aussi qui mesure nos afflictions; car nous ne sommes miserables; qu'autant que nous le croyons estre. Au reste, il faut nous defaire de ces plaintes frivoles des douleurs qui sont

passées, & de ces paroles si ordinaires: jamais personne ne fust si mal: que les tourmens & quels maux n'ay je point soufferts! Personne ne croyoit que j'en püsse relever: combien de fois ay je esté pleuré de mes proches, & abandonné des Medecins: ceux qui sont à la torture n'endurent point tant de mal. Je veux que tout cela soit vray, mais il n'est plus: A quoy sert de ramener les maux qui sont passez, & de vouloir estre miserable parce que vous l'avez esté: Il n'y a personne qui soit fidelle à soy-mesme dans cette rencontre, & qui ne fasse son mal plus grand qu'il n'est. Le recit meisme que l'on en fait donne quelque plaisir; car il est naturel de se réjouir de la fin de sa douleur. Il faut donc retrancher ces deux choses, la crainte de l'avenir & le souvenir des maux passez: celuy-cy ne nous touche plus, l'autre ne nous touche pas encore. Lors qu'un homme se trouvera engagé dans la peine & les difficultez, qu'il dise.

*Endurons tous ces maux; peut-estre à  
l'avenir.*

*Nous sera-t-il bien doux de nous en  
souvenir.*

Qu'il employe tout son courage pour combattre la douleur : il sera vaincu s'il se relasche, mais il vaincra s'il se roidit. C'est ce que font la plupart des gens en ce temps-cy, ils attirent sur eux la ruine qu'ils devoient arrester. Car si vous y prenez garde, un fardeau qui panche & qui pousse, si vous venez à vous retirer, vous suivra & vous accablera: mais si vous tenez ferme & que vous résistiez, vous le repousserez. Voyez combien de coups les Athletes s'accoustument à recevoir sur le visage & sur le reste du corps pour le seul desir de la gloire. Ils souffrent toutes ces choses, non à cause qu'ils combattent, mais afin qu'ils sçachent combattre; l'exercice mesme leur est un tourment. Taschons donc de surmonter aussi toute sorte de difficultez, nostre recompense ne sera point une couronne, une palme, ny une trompette qui fera faire silence pour oïr les Eloges qui nous seront donnez, mais ce sera la vertu, la constance, & une tranquillité d'esprit qui durera toujourns, si nous pouvons une fois terrasser la Fortune. Oüy, mais, je sens une grande douleur. Comment

ne la sentiriez vous pas , puis que vous n'avez pas le courage de la supporter ? La douleur fait comme l'ennemy dans la guerre , elle accable ceux qui luy cedent & ne se deffendent pas. Mais direz vous , elle est bien pesante. Quoy sommes nous forts afin de ne porter que des choses qui soient legeres ? Qu'aymez vous mieux , ou que la maladie soit longue , ou qu'elle soit violente & courte ? Si elle est longue , elle aura des intervalles qui vous donneront loisir de vous refaire , & après un long-temps , elle sera forcée de vous quitter ; si elle est courte , il arrivera l'une ou l'autre de ces deux choses , vous verrez bien-tost la fin ou la vostre. Qu'importe si c'est elle ou moy qui s'en aille , puis que d'une maniere ou d'une autre je ne sentiray plus de mal ? Il sera bon aussi de se déatcher de la douleur , & de divertir son esprit à d'autres pensées. Faites reflexion sur ce que vous avez fait de bon & de vertueux durant vostre vie , considerez en les plus belles parties. Que vostre memoire r'appelle ces grandes actions que vous avez autrefois admirées ; les hommes genereux qui ont triom-

piné de la douleur, ne manqueront pas de se presenter à vous. Vous verrez ce-luy-la qui ne discontinuoit point de lire tandis qu'on luy coupoit les veines des jambes, & cet autre encore qui ne s'empescha point de rire, quoy que le bourreau s'en estant irrité, rendit son suplice plus cruel.

Quoy donc, si l'on a vaincu la douleur en riant, ne pourra-t-on pas la vaincre en raisonnant? Dites maintenant tout ce qu'il vous plaira de vos fluxions, de cette toux continuelle qui vous fait jeter le sang, de la fièvre & de la soif qui vous brulent les entrailles, des gouttes qui vous disloquent les jointures & qui vous tordent les membres: Ce n'est rien au prix de la flamé, de la gesne, des lames ar dentes, & de tout ce qu'on applique sur les playes quand elles sont enflées, pour en renouveler la douleur. Cependant il s'est trouvé des gens qui ont souffert tout cela sans se plaindre, mais bien-plus, sans demander un moment de relasche, sans vouloir respondre au Juge qui les interrogeoit, & de plus encore, qui en ont ry de bon cœur. Après cela, n'aurez-vous pas la force

de vous moquer de la douleur ? Mais direz-vous, ma maladie m'empesche de faire quoy que ce soit, & me rend incapable de toutes mes fonctions. Vostre maladie est dans le corps, & non pas dans l'esprit ; elle pourroit bien incommoder les jambes d'un voyageur, & les mains d'un artisan ; mais si vous avez accoustumé de vous servir de vostre esprit, vous donnerez conseil, vous enseignerez, vous escouteriez, vous apprendrez, vous ferez des questions, vous appellerez vos idées. Pensez-vous ne rien faire quand vous prenez patience dans vostre mal ? Vous faites voir qu'on le peut vaincre, ou du moins qu'on le peut supporter. La vertu, je vous assure, ne laisse pas d'agir, quoy que couchée sur un grabat : ce n'est pas seulement dans les armes & dans un combat que l'on juge d'un courage vigoureux & intrepide, on le reconnoist encore à la maniere des habits. Vous avez de quoy vous occuper : lutez avec la maladie ; si elle n'emporte rien, si vous ne luy accordez rien mal à propos, vous donnerez une preuve illustre de vostre constance. O que ce seroit une belle occasion

d'acquérir de la gloire si l'on venoit regarder de près ce que nous faisons lors que nous sommes malades! Soyez-vous mesme vostre censeur, donnez-vous la louange que vous aurez meritée.

Outre cela, il y a deux sortes de plaisirs; je sçay bien que la maladie empesche ceux du corps, mais elle ne les oste pas entierement. Au contraire, pour en parler sainement, elle les excite. Il y a plus de plaisir à boire quand on a bien soif, & à manger lors que l'on est affamé. On prend avec une plus grande avidité tout ce que l'on trouve après une longue abstinence. Quant aux plaisirs de l'esprit, qui certainement sont plus grands & plus solides que ceux du corps, il n'y a point de Medecin qui les defende à un malade. Quiconque les suit, & les sçait gouster, ne s'arreste point au chatoüillemet des sens. Le pauvre malade! Pourquoi? parce qu'il ne boit point à la neige; parce qu'il ne rafraichit point de nouveau le vin qui est dans son verre en rompant de la glace par dessus; parce qu'on n'ouvre point sur sa table des huïstres de Lucrin frai-

chement venuës; & qu'au temps de son souper on n'entend point un bruit confus d'officiers de cuisine qui servent les ragousts avec les rechauds; car de peur que la viande ne se refroidisse, & que le palais qui s'est endurcy par la desbauche ne la trouve pas assez chaude, le luxe s'est avisé de cette invention que la cuisine doit suivre la table. Le pauvre malade: Il ne mangera qu'autant qu'il pourra digerer: il ne verra point un sanglier estendu devant luy, que l'on rebate desormais comme une viande trop commune. On ne luy presentera point dans un bassin des estomachs de perdrix, & d'autres oyseaux que l'on ne sert point entiers, de peur de donner du dégoût. Quel mal luy fait on? Il soupera comme un malade, afin de souper après comme un homme qui se porte bien. Enfin nous nous accoustumerons facilement aux boitillons, à l'eau chaude, & à tout ce qui paroist insupportable aux delicats, & à ceux qui sont plus malades d'esprit que de corps, pourveu que nous n'ayons plus d'aversiõ pour la mort.

Nous n'en aurons plus en effect, si

nous connoissons quelle est la fin des gens de bien & quelle celle des mechans. Par ce moyen nous n'aurons plus d'ennuy de la vie, ny de crainte de la mort. Car la vie ne scauroit déplaire à un homme qui s'occupe en la contemplation de tant de choses si belles, & si hautes, mais bien à celuy qui languit dans la faineantise. Si nous examinons la nature de toutes choses, la verité nous tiendra touûjours en haleine, car il n'y a que l'erreur & le mensonge qui donnent enfin du dégoust. Au contraire si la mort vient, si elle nous appelle, quoy que ce soit avant le temps, & qu'elle nous arreste au milieu du chemin, le profit que nous avions à faire, est fait il y a long-temps. Nous connoissons la plus grande partie de la nature, nous scavons que la longueur du temps ne fait point croistre la vertu, & que l'on trouve touûjours la vie trop courte lors qu'on la mesure par les faux plaisirs qui sont infinis & sans bornes. Consolerez-vous par toutes ces pensées, dans l'esperance que tandis que nous nous escrirons, il se presentera quelque occasion de nous revoir. Ce ne sera pas pour si

peu de temps que nous ne le rendions assez long par l'adresse d'en sçavoir bien user. Car comme dit Possidonius une journée d'un homme sçavant a plus d'étendue que toute la vie d'un ignorant. Cependant demeurez ferme dans cette resolution de ne point céder aux disgraces, & de ne vous pas fier aux faveurs de la fortune. Représentez vous tous ses changemens & tous ses caprices, comme si elle devoit faire à vostre égard tout ce qui est en son pouvoir; car ce qui a esté long temps attendu trouble moins quand il arrive.



## EPISTRE LXXIX.

*Il prie son amy qui estoit en Sicile  
d'aller voir le Montgibel, & de  
faire la description de cette fa-  
meuse montagne.*

*Que la gloire qui est l'ombre de la  
vertu accompagne les gens de  
merite durant leur vie, ou les  
suit après leur mort.*

**I**'Attends de vos Lettres pour sça-  
voir ce que vous avez veu de nou-  
veau en faisant le tour de la Sicile. &  
particulierement ce qu'il y a de plus  
certain touchant la Charybde, car je  
sçais fort bien que Scylla est un ro-  
cher que ceux qui vont en mer n'ap-  
prehendent pas beaucoup. Pour la  
Charybde, je serois bien ayse que l'on  
me dist si elle a du rapport avec tous  
les contes que l'on en fait. Si vous y  
avez pris garde (comme la chose le  
merite bien) dites nous si c'est de  
tout vent, ou d'un seul que procede le

tournoyement de ses eaux, s'il est vray  
 que ce qu'il engloutit, après avoir esté  
 porté bien-loing sous les flots, se re-  
 trouve enfin sur le rivage anprès de  
 Taormino. Si vous me rendez bon  
 conte de tout cela, j'oseray bien vous  
 supplier de vouloir pour l'amour de  
 moy visiter le mont-Gibel que l'on dit  
 qui se consume & s'abbaisse petit à  
 petit, à cause que les matelots le dé-  
 couvroient autres-fois de plus loing  
 qu'ils ne font à present. Cela peut pro-  
 ceder non pas de l'abaissement de cette  
 Montagne, mais plûtoſt de la dimi-  
 nution du feu, qui s'eslevant avec  
 moins de violence & d'estendue, la  
 fumée aussi qui n'est plus si grosse ne  
 paroist pas si fort durant le jour. L'un  
 & l'autre me semble assez croyable, &  
 qu'une montagne qui est incessam-  
 ment devorée par les flames diminue  
 chaque jour, & qu'un feu qui ne s'est  
 pas allumé de soy-mesme, mais qui  
 s'est engendré dans quelque abyſme  
 souſterrain, tirant ſa nourriture d'ail-  
 leurs que de la Montagne qui ne luy  
 fournit que le passage, ne demeure pas  
 toujours en meſme eſtar.

En Lycie, il y a un quartier fort con-

nu, que les habitans du pays appellent Ephestion. La terre y est percée en plusieurs endroits, & environnée d'un feu qui ne fait point de mal. Aussi les champs y sont fleuris & pleins d'herbes, parce que les flammes n'ont qu'une lueur foible qui esclaire & ne brusle point. Mais reservons cela pour en raisonner lorsque vous m'aurez fait sçavoir combien l'ouverture de la montagne est éloignée de ces neiges qui ne craignent point le voisinage du feu, & que l'esté mesme ne sçauroit fondre. Vous ne devez pas m'imputer la peine que vous auez dans cette occasion, car je suis seur que vous l'auriez prise de vous-mesme pour satisfaire vostre curiosité, & pour nous donner la description de cette montagne si fameuse par les Escrits de tous les Poëtes, puisque Virgile qui sembloit avoir espuisé cette matiere, n'a pû empescher qu'Ovide ne l'ait encore traitée, & qu'après ces deux grands hommes, Severus Cornelius a bien osé dire ce qu'il en pensoit. Ils y ont tous assez bien réüssi, & les premiers à mon avis, bien loing d'avoir retranché, ont plûtoست fait connoistre

aux autres ce qui s'en pouvoit dire ; car il y a grande difference de travailler sur un sujet achevé, ou sur un autre qui n'est qu'esbauché ; celuy-cy s'étend tous les jours, les premieres inventions n'empeschent point les der nieres, au contraire la condition de ceux qui viennent les derniers est plus avantageuse, ils trouvent les paroles toutes prestes, lesquelles, si on les changeoit, donneroient asseurement des idées toutes nouvelles. Ils ont droit de s'en servir parce qu'elles sont devenues publiques, & les Jurisconsultes tiennent que ce qui est public ne peut passer en propriété par aucune possession.

Ou je ne vous connois pas, ou le mont-Gibel vous fait venir l'eau à la bouche. Vous avez envie d'en dire quelque chose de bien fort, & qui ne cederà point à ce que les autres en ont cy-devant escrit. Je sçay que vostre modestie ne s'en promet pas davantage, & que vous avez tant de veneration pour les Anciens, que vous affoibliriez volontiers les forces de vostre esprit, de crainte de les surpasser. La sagesse entre autres choses a cela de bon, que personne ne peut  
estre

estre devancé par un autre, sinon durant le chemin. Quand l'on est venu jusques au bout, tout est égal, on ne scauroit plus troistre; on demeure fixe. Le soleil devient-il plus grand? la lune allonge-t elle sa carriere? la mer n'augmente pas, le monde va toujours d'un mesme train, les choses qui sont venues au point de leur grandeur ne se haussent plus. Tous ceux qui se trouveront sages, se trouveront égaux & semblables: ce n'est pas que chacun d'eux ne puisse avoir quelque talent particulier: l'un sera plus agissant, l'autre plus affable; l'un aura plus de facilité de s'exprimer, l'autre sera plus eloquent: mais le principal avantage qui rend l'homme heureux sera égal en tous. Je ne sçay pas si vostre *Ætna* peut décheoir & se ruiner, ny si l'activité d'un feu continuel peut consumer le haut de cette montagne que l'on découvre de si loing dans la mer, mais je sçais fort bien qu'il n'y a ny feu ny ruine qui puisse abaisser la vertu. C'est la seule de toutes les grandeurs qui ne peut avancer ny reculer; Elle demeure tou-

jours en estat comme celle des choses celestes.

Taschons donc de l'acquérir : nous avons déjà beaucoup fait : toutes-fois à dire le vray, nous avons fait peu de chose, car ce n'est pas estre bon que de l'estre seulement plus que les méchans. Y auroit-il sujet de se glorifier d'avoir de bons yeux pour apercevoir une lueur trouble, & pour entrevoir le jour parmy des broüillards espais? car quoyque l'on se contentast d'estre hors des tenebres, on ne jouïroit pas encore du plaisir de la clarté. Nostre ame aura sujet de se réjoüir, lors qu'estant sortie de ces tenebres où elle est envelopée, elle verra toutes choses, non plus au travers d'un voile, mais au grand jour & à descouvert, & lors qu'estant retournée en sa patrie, elle aura repris la place qui luy appartient par la condition de sa naissance. Son origine l'appelle en haut, mais elle y montera avant que de sortir de cette prison, pourveu qu'elle se décharge des vices, & que devenue pure & legere, elle s'esleve à la contemplation des choses divines. C'est ce que nous avons à faire, mon cher Lucile : c'est

à quoy nous devons employer toutes nos forces. Quand peu de gens le scauroient, quand mesme personne n'en verroit rien, la gloire qui est attachée à la vertu, comme si elle estoit son ombre, nous accompagnera malgré que nous en ayons. Mais comme nostre ombre marche tantost devant nous & tantost derriere; De mesme la gloire nous devance quelque fois, quelque fois elle nous suit; & se rend d'autant plus grande qu'elle est tardive, parce que l'envie s'est retirée & ne fait plus d'opposition à sa lumiere.

Combien de temps Democrite a-t-il passé pour un fou? La reputation de Socrate eut peine à s'establir. Rome ignora fort long temps ce que valoit Caron, elle le mesprisa, & ne le connut que lors qu'elle le perdit. La vertu de Rutilius seroit demeurée cachée sans l'injustice qu'on luy fit: la persecution luy donna de l'eclat. N'en remercia-t-il pas sa destinée? n'eut-il pas de l'estime pour son bannissement? Je parle de ceux que la Fortune a rendus fameux par leurs malheurs. Mais combien y en a t-il de qui la science ou la vertu n'a esté connue qu'après

leur mort? Combien y en a-t-il que la gloire, qui les avoit abandonnés durant leur vie, a tirés du tombeau, pour en faire des Personnages illustres? Vous voyez qu'aujourd'huy les ignorans aussi-bien que les sçavans admirent Epicure; il estoit voisin d'Athenes, & toutes-fois on ne l'y connoissoit pas. D'où-vient que longtemps après la mort de Metrodore, parlant dans une certaine Lettre avec quelque tendresse de l'amitié qui avoit esté entre eux, il dit sur la fin, que parmy les contentemens qu'ils avoient gousté ensemble, ils avoient eu ce bon-heur, que la Grece qui estoit si sçavante, bien loing de les connoistre, n'avoit pas seulement oüy parler d'eux. Cela a-t-il empesché, dis je, qu'on n'ayt trouvé ce grand personnage quand il n'estoit plus? Sa doctrine n'a-t-elle pas fait grand bruit? Metrodore avoüe aussi dans une de ses Lettres, qu'Epicure & luy n'ont point éclaté dans le monde, mais qu'il se promet qu'après leur mort ils auront grande reputation parmy ceux qui voudront embrasser leurs opinions.

La vertu n'est point cachée, & si elle

l'est, cela ne luy fait point de tort, il vient toujours un temps qui la manifeste & qui la venge de la malignité de son siecle. Un homme qui ne regarde que ceux de son temps n'est pas né pour beaucoup de monde, il viendra après nous une infinité de peuples & d'années, c'est-là qu'il faut jeter la veüe. Quand nos contemporains se tairoient de nous par envie, il en viendra d'autres qui sans faveur & sans passion nous rendront justice. Si la vertu peut tirer quelque recompense de la gloire, elle n'en sera point frustrée, car encore que les discours qui se font de nous après la mort ne nous touchent point, la postérité ne laissera pas de nous honorer, & de parler souvent de nous, sans que nous le sentions. Enfin, on ne trouvera personne envers qui la vertu n'ait esté fort reconnoissante durant sa vie ou après sa mort, pourveu qu'il l'ait suivie de bonne foy, & que sans se parer ny se déguiser il se soit trouvé le mesme estant surpris qu'estant averty. La dissimulation ne sert de rien; c'est un visage fardé qui trompe peu de personnes: la verité est par tout sembla-

ble à elle-mesme : les fausses apparences n'ont rien de certain ny de solide. Aussi n'est-il rien de plus mince que le mensonge, on voit à travers si on le regarde de près.

661-534-3632-31231-3167-323-3337-31-31-33

## EPISTRE LXXX.

*Que l'on a moins de soin d'exercer  
l'esprit que le corps.*

*Que la véritable liberté se peut ac-  
querir mais ne se sçauroit donner.*

**I**E suis à moy ce jourd'huy, mais ce n'est pas moy que j'en dois remercier, c'est plutôt le jeu du balon; graces à luy je suis delivré des importuns. Personne n'entre dans mon logis, personne ne divertit mes pensées, & cela les rend plus fortes & plus hardies. Je n'entens point frapper si souvent à ma porte, il ne faut point détourner le chassis qui est à l'entrée de ma chambre, je puis aller seul, comme un homme qui marche sans guide, & qui suit le chemin qu'il s'est frayé. Quoy ne suis-je pas les traces de ceux

qui y ont marché avant moy ? Oüy ; mais je me donne la liberté d'y ajoûter quelque chose de mon invention, d'y laisser ou d'y changer ce que je trouve à propos ; j'approuve leurs opinions, mais je ne les espouse pas. J'ay beaucoup dit lorsque je me suis promis un jour de silence & de solitude : Voila de grands cris qu'on fait dans la place où l'on s'exerce à la course ; ils n'enlevent point mon esprit ; mais ils l'obligent à faire cette reflexion, qu'il y a beaucoup de gens qui exercent leurs corps, & bien peu qui exercent leurs esprits ; que l'on court en foule à des spectacles, où il n'y a ny seureté ny profit, tandis que les Ecoles où on enseigne la vertu & les bonnes mœurs deviennent desertes & abandonnées ; & que l'ame de ces gens dont on admire les bras & les espauls, ne répond gueres à la force de leurs corps. Je considere encore en moy-mesme que si l'exercice peut reduire le corps à souffrir des coups de poing & de pied de tous ceux qui se presentent, & à passer un jour entier au grand soleil couvert de poussiere & de sang, il est plus aysé de fortifier

l'esprit en sorte qu'il recoive les coups de la fortune sans se troubler, & que se voyant abbatu & foulé aux pieds, il ait encore le courage de se relever. Le corps a besoin de quantité de choses pour se rendre fort, mais l'esprit s'affermir, se nourrit & s'exerce de luy-mesme. Il faut que le corps mange & boive beaucoup, qu'il se frotte d'huile, qu'il s'exerce continuellement, mais la vertu s'acquiert sans faire aucun préparatifs, sans faire aucune dépence; Vous-avez donc vous mesme tout ce qui peut vous rendre vertueux. De quoy avez vous besoin pour cela? seulement de le vouloir estre.

Mais que pouvez vous vouloir de meilleur que de vous affranchir de la servitude, qui est insupportable à tout le monde, & dont les plus malheureux esclaves qui sont nez dans cette condition ravalée taschent de se deffaire par toute sorte de moyens? ils donnent pour cela tout ce qu'ils ont épargné à force de jeusner. Ne voudrez-vous pas acquerir la liberté à quelque prix que ce soit, vous qui croyez estre né libre? Pourquoy jettez-vous les yeux sur vostre coffre? on ne la

ſçauroit acheter, & c'eſt en vain qu'on employe ce nom de liberté dans les Contrats, puisſque ceux qui la vendent ne l'ont point, ny par conſequent ceux qui l'achètent. C'eſt à vous de vous la donner, il la faut demander à vous-mefme. Commencez par vous defaire de la crainte de la mort, c'eſt le premier joug qui nous eſt impoſé, defaites-vous enſuite de l'apprehenſion de la pauvreté, & pour vous faire connoiſtre que ce n'eſt point un mal comme chacun ſe l'imagine, comparez enſemble le viſage d'un pauvre & d'un riche, vous trouverez que le pauvre rit plus ſouvent & plus franchement: il n'a point de ſoucy au fond du cœur; ſ'il luy arrive quelque chagrin cela paſſe viſte comme un leger nuage. Mais ceux que l'on appelle heureux n'ont qu'une joye apparente, ou une triſteſſe qui ſuppure par des pleurs, & qui eſt d'autant plus falcheuſe, qu'ils ſont obligez le plus ſouvent de la tenir ſecrette, & de faire mine d'eſtre contents, tandis qu'ils ſouffrent mille déplaiſirs qui leur rongent le cœur: Je ne ſçauois mieux repreſenter les divers eſtats de la vie humaine, &

les mauvais personnages que nous y  
jouïons, que par cette comparaison  
dont je me sers assez souvent, c'est  
d'un Comedien, qui marchant fierement  
sur le theatre, & regardant vers  
le Ciel, dit,

*Je commande à la Grece, & Pelops  
m'a donné*

*Tout ce vaste pays de mer environné,  
Qui va de l'Hellepont à l'Istme de  
Carinthe.*

Ce n'est pourtant qu'un valet à cinq  
boisseaux de grain & douze sols par  
mois. Et cette autre si superbe qui  
tout furieux & plein de faufaronna-  
des, dit,

*Arreste Menelas, ou ce bras comme  
un foudre,*

*Tombant dessus ton corps le va reduire  
en poudre.*

C'est un miserable qui n'a que sa  
paye par jour, & qui couche dans un  
grenier de louïage. Vous en pouvez  
dire autant de tous ces délicats qui  
marchent dans des carosses & des lit-

rietes, sur la teste des autres hommes, leur felicité est masquée; dépoüillez les de leurs ornemens, vous vous en moquerez. Quand vous voulez acheter un cheval, vous luy faites oster la selle: vous faites quitter les habits à un esclave pour connoistre s'il n'a point de defect, & cependant vous osez juger du merite d'un homme que vous voyez couvert de clinquant. Il y a des marchands d'esclaves qui ont accoustumé de cacher en eux tout ce qui peut eshoquer la veüe, ce qui fait qu'on se desfie quand ils sont ajustez: n'estes-il pas vray que si vous leur voyiez une jambe ou un bras bandé, vous les feriez aussi-tost desfier, & vous voudriez voir tout le corps à descouvert? Voyez vous ce Roy des Scythes & des Sarmates qui a le Diademe sur le front? si vous voulez le bien connoistre, & sçavoir son prix veritable, dépoüillez-le de ce bandeau, vous trouverez là-dessous bien des vices & de la sottise. Mais sans parler des autres, si vous voulez vous examiner, mettez à part vostre argent, vos maisons, vos charges, puis regardez ce que vous estes au dedans, & ne vous en

rapportez pas à ce que les autres vous en disent.



EPISTRE LXXXI.

*Que l'on ne doit pas s'abstenir de bien faire de peur de trouver un ingrat.*

*Que l'on n'est pas quitte pour avoir rendu le bien fait.*

*Qu'il est dangereux d'obliger extrêmement une personne.*

**V**OUS vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat : si c'est le premier, vous en devez remercier la fortune ou vostre prudence ; mais en cette occasion la prudence ne servira qu'à vous empêcher d'estre bien faisant, si pour éviter l'ingratitude vous ne faites jamais plaisir à personne : ainsi de peur qu'un bien fait ne perisse entre les mains d'autrui, vous le laisserez pesir entre les vostres. Il vaut mieux qu'il soit mal reconnu que d'estre omis : on ne laisse pas de

fermer après une mauvaise récolte ; il arrive souvent que la fertilité d'une année recompense la sterilité des autres ; & il y a tant de plaisir, à trouver un homme reconnoissant, qu'il faut hazarder de faire un ingrat. Personne n'a la main si heureuse à distribuer les graces qu'il n'y soit souvent trompé ; perdés en plusieurs, il y en aura enfin une qui profitera. On s'embarque encore après le naufrage ; on ne laisse pas de prester après une banqueroute. En verité on seroit bientôt reduit à ne rien faire, s'il falloit abandonner tout ce qui ne réussit pas ; au contraire, cela vous doit engager à bien faire, car pour venir à bout d'une chose incertaine, il la faut tenter plus d'une fois.

Mais j'ay assez discouru sur cette matiere dans les Livres des bienfaits. Il vaut mieux agiter une question qui n'a pas esté (ce me semble) assez éclaircie jusques à present. Je demande donc si celuy qui m'a fait plaisir & m'a depuis offensé, me descharge de l'obligation que je luy avois, par quelque sorte de compensation. Ajoutez-y si vous voulez qu'il m'ait fait plus

de mal qu'il ne m'avoit fait de bien. Si vous consultez un Juge de rigueur, il mettra les parties hors de Cour, & dira qu'encore que l'offense soit plus grande, il faut oublier cet excès en consideration du bien-fait. Il est vray qu'il a plus offensé qu'il n'a servy, mais il avoit servi avant qu'il eust offensé. Au reste c'est une chose trop claire & qui ne merite point d'avertissement, qu'il faut prendre garde s'il a fait plaisir de bon cœur, s'il a esté contraint de vous offenser, car le bien-fait & l'offense consistent dans la volonté. Quelque-fois on n'a pas dessein de faire plaisir, mais on y est induit par honte ou par importunité, ou par l'esperance du retour: nous devons recevoir les choses avec le mesme esprit qu'on nous les donne, & ne pas regarder la valeur du present, mais celle de la volonté. Laissons cet examen à part; demeurons d'accord que c'estoit un bien-fait, & que ce qui l'a excédé est une injure; Un homme de bien se trompera volontai-  
rement dans son compte en augmentant le bien-fait, & en diminuant l'injure. Un autre Juge plus doux

(comme je le voudrois estre) dira qu'il faut oublier l'injure, & se souvenir du plaisir. Je sçay bien que c'est un devoir de la justice de rendre à chacune qui luy appartient; au bien fait la reconnoissance, à l'injure la revanche, ou du moins le ressentiment. Mais cela se doit entendre lorsque l'un vous a fait plaisir, & que l'autre vous a fait injure, car si c'est la mesme personne, le plaisir efface l'injure; joint que s'il faut pardonner à celuy qui ne nous a jamais obligé, nous devons quelque chose de plus que le pardon à celuy qui ne nous a offensé qu'après nous avoir obligé. Je ne mets point l'un & l'autre à mesme prix: au contraire ie donne beaucoup plus de poids au bienfait qu'à l'iniure, mais tout le monde ne sçait pas rendre un bienfait. Un ignorant ou un homme de neant pourra bien se revancher d'un bienfait qu'il aura receu, particulièrement quand il sera tout nouveau, mais il ne sçaura pas l'obligation qui luy en demeure. Un sot encore, s'il est de bonne volonté, ne rendra pas autant qu'il doit, ou le rendra en un temps, ou en un lieu qui

ne conviendra point; il rattrera à l'aventure, & ne sçaura pas témoigner sa reconnoissance à propos.

Il faut avouer qu'il y a des mots merveilleusement propres pour exprimer certaines choses, & que le vieux langage nous les fait connoistre par des signes efficaces qui marquent ce que nous avons à faire. Voicy comme l'on parle d'ordinaire en latin. *Ille illi gratiam retulit.* Ce dernier mot veut dire, rendte volontairement, ce que l'on doit à celuy duquel on l'a receu. Il n'y a que le sage qui soit capable de s'en acquitter, & de mettre un juste prix à toutes choses: il considerera le plaisir qu'il aura receu, & de qui il l'aura receu, le temps, le lieu, la maniere. Voilà pourquoy nous disons qu'il n'y a proprement que le sage qui sçache reconnoistre un bienfait, comme il n'y a que luy qui le sçache conferer, parce qu'il est plus ayse de donner, qu'un-autre ne l'est de recevoir. Quelqu'un pourra dire, que j'avance icy des choses qui sont contre l'opinion commune, ce que les Grecs appellent Paradoxes, & que s'il est vray qu'il n'y a que le sage qui sçache

reconnoistre un bienfait, il n'y a donc que luy qui sçache payer à un créancier ce qu'il luy doit, ny à un marchand le prix de ce qu'on luy a vendu. Mais afin que l'on n'impute rien aux Stoïciens, sçachez qu'Epicure dit la mesme chose, au moins Metrodore dit, qu'il n'y a que le sage qui sçache rendre un bienfait. Il s'estonne en suite que nous disions qu'il n'y a que le sage qui sache aymer, & qui merite le nom d'amy : comme si ce n'estoit pas une action d'amour & d'amitié que de reconnoistre un bienfait, de-quoy plus de gens sont capables que de la véritable amitié. Il s'estonne encore que nous disions que la foy ne se trouve que dans le sage, comme s'il ne le disoit pas luy-même. Mais est-ce avoir de la bonne foy que de ne pas vouloir rendre un bienfait ?

Que l'on cesse donc de nous décrier, comme si nous mettions en avant des choses qui fussent hors de toute créance. Que l'on apprenne que le sage seul possède la vertu en effet, & que le vulgaire n'en a que les ombres & les apparences, Il est vray

qu'il n'y a que le sage qui sçache s'acquitter d'un bienfait; mais que les autres s'en acquittent comme ils pourront, & qu'ils montrent qu'ils manquent plutôt de science que de volonté: car on n'apprend personne à vouloir. Le sage fera l'examen de toutes choses, parce que le temps, le lieu, & le motif peuvent rendre un mesme bienfait plus ou moins considerable. Il arrive quelque-fois que cent escus donnez à propos font plus de bien, que tout l'argent que l'on auroit versé à pleines mains dans un autre temps, car il y a difference entre donner, ou secourir, agrandir, ou sauver; souvent ce que l'on donne est peu de chose, mais la suite en est importante. Quelle distinction mettez-vous entre recevoir d'autrui afin de donner, ou bien retirer d'autrui pour donner encore? Mais sans rebattre des difficultez que nous avons assez curieusement examinées, si l'on vient à balancer un bienfait contre une iniure, un homme de bien doit en gardant l'équité pancher toujours du costé du bienfait. Dans ces occasions il doit principalement mettre

en consideration la qualité des personnes; vous m'avez obligé en la personne de mon serviteur, vous m'avez fait iniure en la personne de mon pere: vous m'avez conservé mon fils, mais vous m'avez osté mon pere. Il observera ensuite les autres circonstances, comme il se fait quand on met deux choses en comparaison, & s'il ne s'en faut gueres de l'un à l'autre, il dissimulera. Que si la difference se trouve grande, il pardonnera s'il le peut faire sans blesser la pieté, ny la foy, ie veux dire si l'iniure ne touche que lui seul. En un mot il se rendra facile dans cet échange. Il voudra bien qu'on lui compte plus qu'il ne doit, il aura regret de s'acquitter d'un bienfait par compensation d'une iniure; Il aura plus de penchant à se trouver redevable & à se vouloir acquitter.

C'est un défaut d'aimer mieux recevoir que rendre un bienfait: comme l'on s'acquitte plus volontiers que l'on n'emprunte, on doit estre aussi plus aise de se décharger d'une obligation que de s'en charger. Les ingrats se trompent en cecy, qu'encore qu'ils

rendent à leurs creanciers quelque chose au delà du principal, ils ne croyent pas qu'un bien-fait doive porter du profit : & cependant on en doit l'interest, puisqu'il faut rendre d'autant plus que l'on tarde à le rendre. Car c'est une ingratitude de ne rendre qu'autant que l'on a receu. Cela doit entier en ligne de compte quand on compare la recepte avec la mise. Enfin il faut faire tout ce qui nous est possible pour augmenter nostre gratitude. C'est un bien qui est tout à nous, & d'une autre maniere que n'est la justice, laquelle au sentiment du vulgaire ne regarde que l'interest d'autruy. La meilleure partie du bien-fait retourne à son Auteur, qui se fait du bien lors qu'il en fait à un autre.

Je n'entens pas qu'on preste assistance après qu'on l'aura receüe, & qu'on protege après avoir esté protégé, à cause que le bon exemple profite comme le mauvais nuit d'ordinaire à celuy qui en est l'auteur, & que l'on ne plaint point une personne qui en faisant une injure à montré le chemin de la luy rendre. Mais j'entends que l'on previenne & qu'on oblige

sans autre veüe, parce que toutes les vertus ont leur recompense en elles-mesmes. On ne les exerce pas pour le gain; le salaire d'une bonne action est de l'avoir faite. Je seray reconnoissant, non pas afin qu'un autre se porte plus aisément à m'obliger, voyant que je suis d'humeur à m'en ressentir, mais pour faire une action qui me semble belle & très agréable. Je seray reconnoissant, non parce qu'il est expedient de l'estre; mais parce que j'y prends plaisir. Et pour vous le témoigner, si je ne puis être reconnoissant sans paroistre ingrat, si je ne puis rendre un bien-fait, qu'on ne croye que je fasse une injure, je prendray de bon cœur le party de la vertu au peril de ma reputation. Car enfin personne à mon avis ne peut avoir plus d'estime & d'affection pour la vertu que celuy qui pour se conserver la qualité d'homme de bien, se resoult d'en perdre la reputation. J'ay donc eu raison de dire que la gratitude vous estoit plus avantageuse qu'à vostre bien-faicteur: car il ne reçoit que ce qu'il avoit donné. Ce qui est assez vulgaire & commun, mais vous faites une

action qui n'appartient qu'à une ame qui est dans un estat tres-heureux, de vous estre montré reconnoissant.

Si le vice rend les hommes miserables, si la vertu fait tout leur bonheur, & que la gratitude soit une vertu, pour une chose vulgaire que vous avez renduë vous en gagnerez une autre qui est d'un prix inestimable. C'est l'habitude de reconnoistre un bien-fait, qui ne se forme que dans un esprit bien né, & vrayement divin. Une disposition contraire est toujours accompagnée de disgraces & de déplaisirs. Il n'y a point d'ingrat qui ne devienne miserable; mais je ne luy donne point de temps, il l'est déjà. Empeschons-nous donc d'estre ingrats, non pour l'interest d'autruy, mais pour le nôtre. Ce qu'il y a de moins dangereux d'as une mauvaise action rejallit sur les autres; mais le plus noir, & pour ainsi dire, le plus espais demeure chez nous pour nous tourmenter. C'est ce qui a fait dire à Atralus que la malice avale la plus grande partie de son venin. Les serpens qui jettent leur venin sur autruy n'en sont point incommodez. Celuy-cy n'est pas de mesme; il est pernicieux

à ceux qui le portent. L'ingrat se tourmente, il se travaille : & parce qu'il faut rendre les graces qu'il a reçues, il les hait & les mesestime. Au contraire il exagere & grossit les injures. Mais qu'y-a-t-il de plus mal'heureux qu'un homme qui oublie les bienfaits, & qui se ressouvient des injures ? La sagesse par une conduite opposée vante toutes les graces qu'elle reçoit, elle se les rend considerables, & prend plaisir d'en parler souvent. Les ingrats n'ont qu'un seul plaisir qui est bien court ; c'est au moment qu'ils reçoivent le bienfait ; au lieu que le Sage s'en réjouit long temps & toute sa vie. Sa satisfaction n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu, ce qui est perpetuel & dure toujours. Si on luy fait quelque insulte il n'en tient point de compte, l'oublie mesme, non par negligence, mais volontairement. Il ne prend jamais les choses au pis. Il n'impute à personne les mauvais evenemens, & croit que c'est la faute de la fortune plustôt que celle des hommes. Il n'interprete point sinistrement les paroles ny les mines ; au contraire il adoucit par une explication favorable ce qu'il

y pourroit avoir de choquant, & ne se souvient pas plustôt de l'offense que du bien fait. Il s'arreste autant qu'il luy est possible aux premieres & meilleures impressions qu'il trouve dans sa memoire, & ne change point de volonté pour les personnes qui l'ont obligé, si elles ne l'ont desservi beaucoup davantage, & qu'il n'y ait un peril evident de le vouloir dissimuler. Alors encore, il se montre tel qu'il estoit avant l'obligation effacée par une plus grande injure: car quand l'offense ne surpasse point le bienfait, il luy reste encore de l'amitié. Comme un criminel est absous quand le nombre des voix est égal, & que dans les choses douteuses l'humanité veut que l'on panche toujors du costé le plus doux; Ainsi le sage quand l'iniure se trouve pareille au plaisir, voit bien qu'il est quitte, mais il voudroit ne le pas estre, & ressemble à ceux qui veulent payer leurs debtes notwithstanding une descharge.

Or l'on ne peut estre veritablement reconnoissant à moins que de mespriser ces sortes de biens qui font la folie la plus ordinaire des hommes.

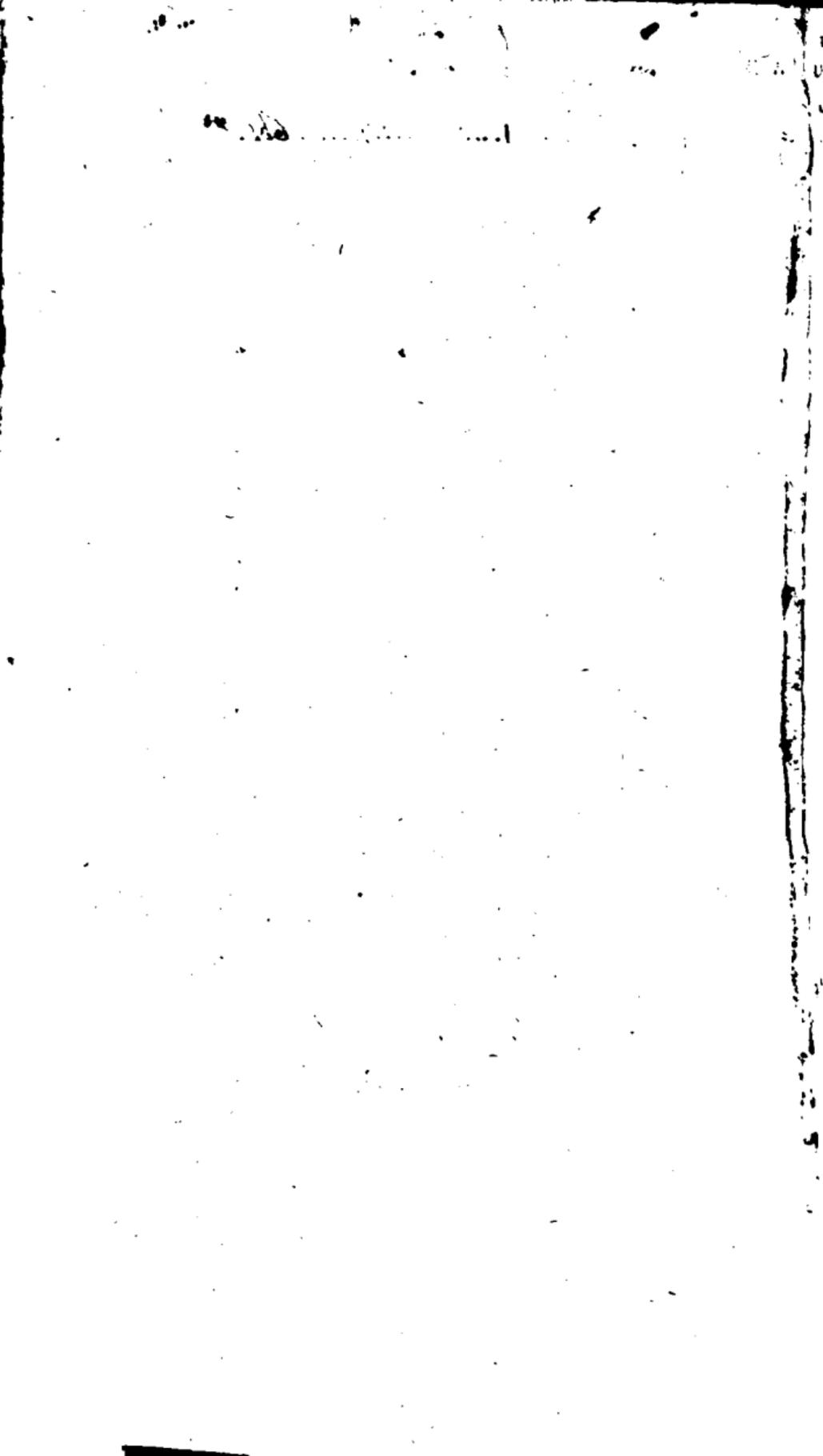
Quelque-

Quelquefois pour rendre un bien-fait vous serez obligé d'aller en exil , de verser vostre sang , de perdre vostre fortune , de souffrir quelque déchet en vostre honneur , & de voir vostre reputation exposée à de faux bruits, tant il est vray que la gratitude est une chose qui couste cher. Il n'y a rien que nous estimions d'avantage qu'un bien-fait , tandis que nous le sollicitons , ny que nous estimions moins après que nous l'avons reçu. Voulez-vous sçavoir ce qui nous fait oublier un plaisir ? c'est l'envie d'en recevoir un autre , nous ne songeons plus à ce que nous avons obtenu , mais à ce que nous voulons obtenir. En verité , les richesses , les honneurs , l'autorité , & toutes les choses qui n'ont autre valeur que celle que nous leur donnons , nous détournent du chemin de la vertu. Nous ne les sçavons pas estimer , parce que nous escoutons plûtoſt le bruit commun que la voix de la nature. Elles n'ont rien qui nous attire que la coûtume que nous avons de les admirer. On ne les estime pas à cause qu'elles sont desirables , mais on les desire à

cause qu'elles sont estimées. Et comme l'erreur des particuliers a fait autrefois l'erreur generale; aujourd'huy l'erreur generale fait celle des particuliers. Mais puisqu'en cela nous suivons l'opinion commune; suivons-là de mesme en ce poinct-cy qu'il n'y a rien de plus honne que la reconnoissance; c'est ce que toutes les villes & les nations les plus barbares publient à haute voix; c'est dequoy les bons & les meschans demeurent d'accord ensemble. Vous en trouverez qui aymeront les plaisirs, d'autres qui prefereront le travail, l'un dira que la douleur est un grand mal, l'autre tiendra que ce n'est pas mesme une incommodité; celui cy dira que l'on ne peut estre heureux sans estre riche, celui-là vous assurera que les richesses sont cause de la perte du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la fortune ne scauroit rien donner. Parmy tant de divers sentimens tout le monde d'une commune voix vous dira qu'il faut rendre le plaisir. Les plus discordans s'accordent en ce point, & cependant nous ne laissons pas de rendre le mal pour

le bien. Ce qui arrive principalement quand l'obligation est si grande que l'on ne sçauroit s'en acquitter. D'où vient qu'il est dangereux d'obliger beaucoup une personne, car ayant honte de ne rendre point, elle voudroit pour estre quitte, que celuy qui l'a obligée ne fust plus au monde. Gardez, je vous prie, ce que je vous ay donné, je ne le demande pas, je ne vous parle point de me le rendre. Que je sois au moins en seureté après vous avoir fait du bien. Certainement il n'y a point de si forte haine que celle d'un homme qui est honteux d'auoir outragé celuy qui l'auoit obligé.

F I N.



N<sup>o</sup>. 1. vid. Tabacbrüffordnungen Tom. 2. Nid. 4. N<sup>o</sup>. 9. pag. 414. R. (b).  
vid. Mißbrauch. Tom. 1. Nid. 4. N<sup>o</sup>. 23. pag. 338.  
vid. Tabacbrüffordnungen Tom. 2. Nid. 1. N<sup>o</sup>. 4. pag. 115. R. (d).  
N<sup>o</sup>. 2. Mißbrauch . . . . . 1. . . . . 6. . . . . 7. . . . . 685. \*)